NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08211311 3

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX & TILDEN
FOUNDATIONS

RICORDI
PROSE E POESIE

DI

BENVENUTO CELLINI

CON DOCUMENTI

LA MAGGIOR PARTE INEDITI

IN SEGUITO E AD ILLUSTRAZIONE

DELLA

VITA DEL MEDESIMO

RACCOLTI E PUBBLICATI

DAL DOTTOR

FRANCESCO TASSI.

VOL. III.

FIRENZE

PRESSO GUGLIELMO PIATTI

1829.

RICORDI

E

DOCUMENTI.

RICORDI E DOCUMENTI

DI

BENVENUTO CELLINI (1).

Luglio 1542. 1542.

(1) FRANÇOIS par la grace de Dieu Roi de France, à tous presens et advenir salut. Nous avons reçu l'humble supplication de nôtre cher et bien amé Bienvenu Celiny nôtre Orfaivre, natif du pays de Florence, contenant que combien qu'il se soit arresté et habitué en cestuy Nostre Royaulme en intencion et firme propos de Nous y servir et finir le reste de ses jours. Mais il doubte que après son trespas Nos autres Officiers voulsissent dire et alleguer qu'il ne soit natif ne originaire de Nostre dit Royaulme, et par ce moyen pretendre les Biens qu'il delaisseroit

(1) I Ricordi e Documenti, che, nella maggior parte inediti, ora pubblichiamo, servir possono in parte ad illustrare, ed in parte a continuare la Vita del nostro Autore fino agli ultimi suoi giorni. E siccome questi furono tutti da noi estratti dai respettivi loro originali esistenti o nella Libreria Riccardiana, o nei pubblici Archivii di Firenze, possiamo quindi affermarne con sicurezza la loro intera e fedele corrispondenza coi medesimi.

par son trespas Nous estre advenus et escheus par droict d'Aulbeine, s'il n'avoit sur ce Nos Lettres de Naturalité et congé de tester. Humblement requirant icelles, pour ce est il que Nous ce consideré, que desirons bien et favorablement traicter le dit Suppliant en faveur et recongnoissance des bons et agreables services, qu'il Nous a par cy devant faicts, faict et continue chacun jour, et esperons qu'il Nous fera cy après, et autres bonnes considerations à ce Nous mouvans. A icelluy avons permis, octroyé et accordé, permittons, accordons, octroyons, voullons et Nous plaist de grace especiale, plaine puissance et auctorité Royale, qu'il puisse et lui loise tenir et posseder en cestuy Nostre Royaulme, pays, terres et seigneuryes de Nostre obeissance toutes et chacunes les terres, seigneuryes et biens tans meubles que immeubles, qu'il y a et pourra avoir cy après, et d'iceulx tester et disposer par testament et ordonnances de dernière volunté, faicte entre vifs donation ou autrement à son bon plaisir, et que ses Heritiers, Successeurs et Ayans lui puissent succeder, prendre et apprehendre les Biens de sa dicte Succession, don e legitimation pourveu qu'ils soient Regnicoles tout ainsi que s'ils estoient originairement natifs de Nostre Royaulme, dont Nous les avons habilités et dispencés, habilitons et dispençons par ces dites presentes, sans ce que Nos Officiers ne autre quelconque luy puisse ne à ses dits Heritiers, Successeurs et Ayants cause mettre ou donner en la joissance des dits Biens aucun destourbide ou empeschement, et aussi sans ce qu'il soit tenu pour ce Nous payer, ne à autres, aucune Finance ou indam-

pnité, la quelle à quelque somme qu'elle soit et se puisse monter, Nous luy avons donné, cedé, quicté remise et delaissé, donnons, cedons, quictons, remectons et delaissons par ces dites presentes: Par les quelles donnons en mandement à nos amés et feaux les gens des Nos Comptes et Trésoriers à Paris, et à tous Nos autres Justicieurs et Officiers presents et advenir, ou à leurs lieutenants et à chacun d'iceulx en droit soit et comme à lui appartiendra, que de Nostre presente grace, congé, permission et octroy et de tout le contenu cy dessu ils fassent, souffrent et laissent le dit Suppliant joyr et user plainement et paisiblement, sans lui faire mettre ou donner ne souffrir estre faict, mis ou donné aucun trouble, destourbide ou empeschement au contraire. Les quels si faicts, mys ou donnés lui avoient esté ou estoient, mectent ou fassent mettre à pleine et entière delivrance et au premier état de don. Et par Rapportant ces dites presentes signées de Nostre main, ou vidimus d'icelles faictes sous le Scel Royal pour une fois seulement et quictance ou recongnoissance du dit Bienvenu Celiny Suppliant sur ce suffisante. Nous voullons celluy ou ceux de nos Recepteurs, à qui se pourra toucher, estre quictés et deschargés de ce à quoy se pourra monter la dicte Finance ou indampnité par Nos dites gens des Comptes et autres qu'il appartiendra et besoin sera, sans aucune difficulté, car tel est Notre plaisir; non obstant que la valeur n'estoit autrement specifiée ne declarée. Que tels dons n'ayons accoustumé faire que pour la moictié ou le tiers l'ordonnance par Nous faicte sur l'erection de nos coffres du Louvre

et distribution de nos Finances, l'ordonnance aussi par Nous dernièrement faicte à Meaux et quelconques autres ordonnances, restrinctions, mandemens ou deffences à ce contraires. Aux quelles ensemble à la desrogatoire de la desrogatoire d'icelles Nous avons pour ceste fois desrogé et desrogeons, pour ceste fois seullement desrogé et desrogons. Et affin que ce soit chose ferme et estable à tousjours Nous avons faict mettre et apposer Notre Scel à ces dites presentes. Donné au Mois de Juillet l'an de grace mil cinq cent quarante deux, et de Notre Regne le vingt huitieme.

François

Par le Roy Bayard etc.

Visa &. Expedié et enregistré dans la Chambre des Comptes du Roi Notre Seigneur moiennant douze escus Soleil payez et renvetus en ausmones, pourvu que les Héritiers de l'Impetran soient regnicoles. Fait et descript au Bureau de la Chambre des dits Messieurs ce 2 Octobre mil cinq cent quarante et trois.

† Def.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

1544. A dì 15 Luglio 1544.

(2) François par la grace de Dieu Roy de France à Nos amés et feaux les Trésoriers de France, et au Prevost de Paris, ou à son Lieutenant Criminel, et à chacun d'iceulx salut et dilection. Comme Nous eussions cy davant baillé et delaissé à Notre chér et

bien amé Bienvenuto Celliny Notre Orfevre et Statuaire la Maison du Petit-Nesle, située en Notre Ville de Paris, avec toutes et chacunes ses appartenances et deppendences, pour loger et habituer lui et ses Ouvrieurs, et retirer partie de ses Ouvraiges et choses servans à son art et metier. Suivant le quel don, et le commendement que deslors en fismes à Notre Lieutenant Criminel, le dit Celliny fut mis en possession et joissances de la dite Maison du Petit-Nesle, les dictes appartenances et deppendences. Le quel a joy, tenu et occupé tout le dit Logis entierement jusques à ce que voyant que une petite Maison et Jeu de Paulme deppendant du dit Hostel estoit la plus part de l'an vaccant pour le peu d'Ouvraiges, qu'il avoit lors encommencés, et ne s'en aidoit que quelques fois l'an, auroit loué la dite Maison et Jeu de Paulme à certaines Locatifs, à la charge que toutes et quantes fois que bon lui sembleroit, et en auroit affaire pour la retraite des dites Ouvraiges, les dits Locatifs seroient tenus vuider et lui delaisser la dite maison, retenant tousjours à lui le Jardin deppendant de la dite maison, dont il ne se pouvoit aucunement passer pour la commodité et continuation des dites Ouvraiges. Ce que ayant entendu un certain Jehan le Roux thailleur et faiseur de pavemens de terre cuyte, se seroit retiré par devant Nous, et Nous ayant fait entendre, que la dite maison, avec le Jardin et Jeu de Paulme deppendant d'icelle ne servoit de rien à icelluy Celliny pour l'éffet pour le quel Lui avons baillé et delaissé, et que la louoit ensemble le dit Jardin pour en faire son prouffit particulier, Nous aurions souvez tel donné à entendre

baillé et delaissé à icelluy le Roux, la dite maison et jardin, pour s'y retirer et y dresser les fours, fourneaux et autres choses requises propres et commodes pour la manufacture de son dit art et mestier. Et à ceste fin fait expedir Nos Lettres pour ce necessaires, en vertu de quelles le dit Roux a esté fait joissant des dite maison et jardin, non obstant les oppositions et appellations intentées par le dit Celliny, et d'iceulx joy jusques à ce que Nous estant demeurantes en Notre Ville de Paris, Nous Nous sommes transportés au dit Nesle, et ayant Nous Nous mêmes veu la statue en forme de Collosse et autres Ouvraiges par le dit Celliny ja dressées, et bien cogneu que luy seroit impossible les retirer et d'accommoder avec ce qui restoit encore à faire, et par achever de ceulx que luy avons commandé et ordonné faire en si peu de place et logis, que lui reste du dit Nesle, sans s'aider et accommoder des dites Maison, Jeu de Paulme et Jardin baillez au dit le Roux, Nous avons voulu et ordonné le dit Celliny estre remis à sa dite Maison, Jeu de Paulme et Jardin. Et pour ce qu'il Nous a presentement fait entendre que Vous faictes difficulté de ne faire d'autant qu'il ne Vous fait apparoître de Notre dite vouloir, ordonnance et commendement, Nous à ces causes voullons faires pourvoir au dit Celliny de maison et lieu qui soit ample, propre et commode pour le logis et retraicte de ses dites Ouvraiges, Vous mandons et commectons, par ces presentes, que Vous ayez à incontinant fait remettre et reintegrer le dit Celliny en possession et joyssance des dites maison, Jeu de Paulme, et Jardins ainsi par Nous baillez et

delaissés au dit le Roux, que du est, pour en joyr par le dit Celliny avec le dit Logis et Maison du Petit-Nesle, et s'en servir pour le logis et retraicte de ses dites ouvraiges, ouvrieurs et serviteurs, tout ainsi qu'il faisoit au paravant le Bail par Nous fait au dit le Roux, et pour cest effect faictes vuider le dit le Roux des dit Maison, Jeu de Paulme et Jardin, sans que en vertu de Notres Lettres de Bail, les quelles Nous avons revocquées, cassées et adnullées, revocquons, cassons et adnullons par ces dites presentes, il s'y puisse plus retirer, loger, ni habituer en aucune maniere en contraignant à ne faire et souffrir le dit le Roux, et tout autres qu'il appartiendra, et que pour ce seront à containdre pour toutes voyes et manières duées et accoustumées de faire en tel cas, non obstant oppositions et appellations quelconques, et sans prejudice d'icelles pour les quelles ne voullons estre differé, e sans que icelluy Celliny soit tenu relever, ni autrement consuivre les dites oppositions et appellations par lui intentées, pour empescher la possession du dit le Roux, les quelles Nous avons de notre grace speciale, plaine puissance et auctorité Royale mise et mettons du tout au neant sans amende. Car tel est notre plaisir. Non obstant ce que dessus (le dit Bail), et quelconques autres ordonnances, mandemens, ou defences à ce contraires. Donné a Saint Mor de Fosses le xv jour de Juillet l'an de grace mil cinq cent quarante quatre, et de Notre Regne le trentunesme.

Par le Roy Le S. D'Annebaut
Marechal et Amyral de France present.

Delaubespine.

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

1545. 1545.

Illmo. ed Eccmo. Sig. e Padron mio sempre Ossvmo.

(3) La Casa è posta in Via Laura (1), in sul Canto delle quattro Case, e confina con l'Orto de' Nocenti (2), ed è oggi di Luigi Rucellai di Roma: l'assunto in Firenze ne ha Lionardo Ginori. In prima era di Girolamo Salvadori. Io priego Vostra Eccellenza che sia contenta di mettermi in opera.

Il divoto servitore di Vra. Eccellenza
BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Veggasi questa Casa, a chi sta a venderla, ed il prezzo che ne domandano, perchè vogliamo compiacerne Benvenuto.*

RICORDO

Sua Eccellenza Illma. mi disse che io gli dicessi dove era posta la detta Casa, con i sua convicini, e il nome delle Vie, e quei che avevano lo assunto di venderla. E detto che io lo ebbi, con questi soprascritti semplici versi, di sua mano propria, mi fece il Rescritto (3); facendomene sicuro e liberissimo

(1) Quando il Privilegio dei 5 Marzo 1561 non avesse emendato questo errore del Cellini di nominare *Via Laura* in vece di *Via del Rosaio*, la sola confinazione data nella presente Memoria ne avrebbe dimostrato lo sbaglio, non potendosi da Via Laura aver confine con l'Orto degl'Innocenti, essendo questa attraversata dalla riferita Via del Rosaio.

(2) *Nocenti* idiotismo in luogo di *Innocenti*.

(3) Il Rescritto di sopra riportato, esistente in piè dell'originale autografo di questa Memoria, da noi ritrovata nell'Ar-

presente perpetuo, qual fu la causa che io non mi curai più di ritornare in Francia; chè molto più mi satisfece il godermi una umil Casa in nella mia patria, sotto un così virtuoso Duca, che in Francia, sotto un tanto maraviglioso re Francesco, esser fatto Signor di Castello (1), con mille scudi di provvisione. Molto più dolce mi parve li dugento scudi in patria mia, preso dalla prima cortesia di Cosimo Illmo. ed Eccmo. Duca di Fiorenze.

A dì 1 d'Agosto 1545.

(4) Lo Illmo. Sig. Duca Cosimo de' Medici di Firenze de' dare a dì primo d'Agosto 1545 Scudi dugento d'oro di moneta (2), che tanti sono per mia Provvisione per ciascuno anno, cominciata questo dì detto per mio trattenimento: così mi arìa (3) a pagare di tutte le opere che farò, secondo che quelle saranno; tutto d'accordo con Sua Eccellenza Illma. in Firenze (4).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

chivio dei Buonomini di S. Martino, era appunto come dice il Cellini di propria mano del Duca Cosimo.

(1) Cioè del Castello denominato il Piccolo Nello, del quale è parlato nel Vol. II, pag. 191, e nel *Documento* antecedente.

(2) Due sorte di scudi, come già avvertimmo, si usavano nei conteggi a quest'epoca in Firenze; cioè lo scudo d'oro di moneta, che aveva il valore di lire sette fiorentine; e lo scudo d'oro in oro, che si ragguagliava a ragione di lire sette e mezza.

(3) *Arìa* in luogo di *avrebbe* si usò dal Machiavelli, dal Castiglioni, e da altri ottimi scrittori.

(4) Ved. Vol. II, pag. 333.

A dì 25 Agosto 1545.

(5) Lo Illmo. Signor Duca Cosimo de' Medici di Firenze de' dare a dì 25 d'Agosto 1545 Scudi dugento d'oro di moneta, che tanti sono per una prima opera d'uno pendente cominciato e finito di mia mano, il quale pendente furno dua figurini (1) tondi con altri varii animali e festoni diligentemente finiti. In detta opera legai uno diamante che Sua Eccellenza comperò ventiquattro mila scudi (2), e uno rubino tremila (3), con perle, in tutto per mia fattura scudi dugento, come di sopra.

E de' dare detto dì Scudi cinquanta d'oro di moneta, che tanti sono per un vaso d'oro per bere acqua, il quale si dette a finire a' Poggini in Guardaroba di Sua Eccellenza, che quivi lavoravano (4). E detto vaso era cominciato assai bene innanzi, e

(1) Il sostantivo masculino *figurino*, mancante nella Crusca, fu allegato dall'Alberti, con l'autorità delle *Lettere* del Panciatichi.

(2) Vedansi le pag. 368 e 370 del Vol. II.

(3) Del valore di questo rubino ne attestano i Libri d'*Entrata e Uscita* dell'antica Depositeria dal 1545 al 1550, che si conservano nell'Archivio delle Regie Rendite, ove leggesi: *Cornelio Meerman, gioielliere Alemanno de' dare al dì* 20 *Dicembre* 1547 *Scudi Mille d'oro in oro, portò contanti, e sono in conto di scudi* 3000 *simili di un Rubino venduto a S. E. I.*

(4) Da un Ricordo del dì 11 Agosto 1545, che si legge nel Libro *Debitori e Creditori* del Cellini, esistente nella Riccardiana, si rileva che l'oro impiegato in questo vaso ammontò alla somma di scudi trecento d'Italia. Riguardo poi ai fratelli Poggini, orefici, può vedersi la pag. 340 del Vol. II.

feci tutti i disegni e modelli d'esso, quale fu cesellato di mezzo rilievo, con dua figurine tutte tonde, e molti altri ornamenti; e ogni giorno vi lavoravo di mia mano qualche ora: ed in questo tempo si fece una cintura d'oro, con una pera, straforato (1); e la cintura era tutta gioiellata, e fatta di mezzo rilievo, con maschere ed altri ornamenti molto belli; tale che per mia modelli e molte giornate di mia mano, in tutto e' detti Scudi cinquanta (2).

E de'dare detto dì Scudi dieci, sono per fattura e bronzo di un Cane di basso rilievo, di grandezza di mezzo braccio in circa (3); lo quale Cane si fece per una pruova per conoscere le terre per potere gittare il Perseo, ed ebbelo Sua Eccellenza.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) *Straforato* per *traforato* è voce non riportata nella Crusca; ma allegata dall'Alberti senza alcuna autorità di scrittore.

(2) Cioè, in tutto deve dare i detti scudi cinquanta.

(3) Dal *Documento* 156 si rileva inoltre che questo Cane era in un ovato di bronzo, e che nel 1553 esisteva nella R. Guardaroba. Ora nella Serie dei Bronzi dell'I. e R. Galleria di Firenze vedesi un bellissimo Cane di basso rilievo, in un ovato di bronzo della dimensione appunto qui indicata di un mezzo braccio circa: lavoro, nel quale non tanto gl'intelligenti di belle arti, che gli artisti, vi riconoscono tutta la maniera ed il proprio stile del Cellini; onde può con sicurezza affermarsi che il Cane qui rammentato trovasi al presente nella suddetta I. e R. Galleria.

1545 *ab Incarnatione* (1).

(6) In Febbraio Benvenuto restaurò una Figurina antica, per il Duca Cosimo, dell'altezza di braccia uno e mezzo, alla quale ha rifatto la testa, le braccia e i piedi (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) È da rammentarsi, come avvertiva il diligentissimo Sig. Carpani, che fino al 1750 cominciavasi l'anno in Firenze dal 25 Marzo, assumendosi per altro quello stesso millesimo, che secondo l'uso più comune si era preso altrove nel giorno 1 del precedente Gennaio. Di quella savia disposizione, che assoggettò la Toscana a praticare l'annuo computo adottato dalle altre Nazioni Europee, ne rende pubblica testimonianza l'Inscrizione Latina, che fu apposta in una muraglia verso ponente della Loggia dell'Orgagna, e che vedesi riportata alla pag. 216 del Vol. v dell'*Osservatore Fiorentino.* Il seguente *Ricordo* tratto dalle Memorie MS. del Sig. Barone Custodi, era stato pubblicato dall' Editor Milanese nell'*Aggiunta di Notizie intorno al Cellini:* noi però lo abbiamo ritrovato nel Giornale A esistente nella Riccardiana.

(2) Quest' antica statuetta, che dopo i restauri fatti da Benvenuto, prese il nome di Ganimede, è attualmente collocata nella I. e R. Galleria di Firenze, e vedesi riportata nella Tav. 103 del Tomo II delle *Statue, Busti e Bronzi* della Galleria surriferita.

A dì 19 Settembre 1547. 1547.

Minuta di Lettera di Cosimo Primo alla Regina di Francia, colla quale accompagna e raccomanda Benvenuto Cellini (1).

Cristianissima Regina.

(7) È piaciuto a Nostro Signore Iddio che Benvenuto Cellini sia venuto in questa terra, acciò che alcune sue Nipoti si possino prevalere della virtù sua, la quale a me non è manco piaciuta per questo atto di pietà, che egli ha usato verso di loro, che per la bellezza, che si vede nelle opere sue: onde e per l'una e per l'altra ragione io lo tengo molto caro. E dall'amore che io gli porto, sono costretto di pregare quanto più affettuosamente posso la M. V., che si voglia degnare di pigliare la protezione sua, ed averlo per ben raccomandato, che lo riceverò per singularissima grazia. E perchè circa i particulari del bisogno suo ho commesso al Vescovo di Cortona (2), che ne parli a bocca con la M. V., non

(1) Sebbene il Cellini non si valesse della presente Lettera di favore, pur non ostante ci piacque di riportarla come luminosa conferma di quell'alta stima e singolar benevolenza, che Cosimo I non solo particolarmente gli dimostrava, ma che non ricusò pur anco di rendere ad altri palese.

(2) Il Vescovo di Cortona qui rammentato è Giovan Batista Ricasoli, uomo di somma probità e dottrina, che rese segnalati servigii alla famiglia Medicea, e che essendo stato eletto da Clemente VII Prefetto delle milizie pontificie, fu poi inviato in

le dirò altro con questa, se non che la prego ad ascoltarlo gratamente, come io mi prometto, che per la benignissima natura Sua, e per amor mio non mancherà di fare. Nostro Signore Iddio la facci e conservi felice sempre.

Di Firenze alli 19 di Settembre 1547.

(Dall' Archivio Mediceo).

1548. A dì 18 Aprile 1548.

(8) Ricordo come nel soprascritto dì io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini, e Francesco Albertini (1), facemmo una quitanza l'uno all'altro di tutto quello, che noi avessimo avuto a fare insieme fino al suddetto dì, come al Libro de' Ricordi ec.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

1548.

Supplica della Possessione.

(9) Essendo stato Benvenuto Cellini al servizio di Vostra Eccellenza in opera di Orefice e di Scultura già vicino a dua anni, se bene molte incommo-

Pannonia contro i Turchi. Sostenute in seguito varie ardue ambascerie a diverse Corti, e singolarmente a Carlo V, venne in ultimo promosso al Vescovado di Cortona. Egli coltivò sempre le buone lettere, ed attiratasi con le sue virtù la stima universale, cessò di vivere nel 1572. V. Ughelli Vol. 1, pag. 629. Ammirato Lib. XXXII.

(1) Nel *Ricordo* 1, pubblicato dal Sig. Carpani, leggevasi *Alberini*.

dità gli hanno fatto allungar l'opere, non per questo è restato che non abbi mostro buon saggio di sè; e veggendo in parte Vostra Eccellenza satisfatta delle sue fatiche, si promette poter domandare, secondo le convenzioni fra Vostra Eccellenza e lui, ristoro di parte delle sue opere. Però desiderando potersi per sempre accomodare qui a' servigii suoi, devotissimo la supplica, che usando seco la solita sua liberalità, sia contenta dargli a buon conto una Possessione a vita sua, che gli dia vitto per sei, o per otto bocche, ordinando che gli sia compera, o attribuita in qualche altro modo, come più gli accomoda; il che gli darà causa di sempre più amarla, e di poter meglio servirla; che Dio felicissima la faccia e conservi sempre (1).

(Rescritto) *Vadi procurando di trovarne una comoda.*

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 26 Ottobre 1548.

(10) Ricordo come per insino a dì 26 d'Ottobre 1548 (2) al nome di Dio, io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini ho comperato da Cristofano Buon-

(1) Di questa dimanda fatta al Duca Cosimo, non se ne dà alcun cenno dal Cellini nella sua Vita: qual fine poi ella sortisse può vedersi dal *Ricordo* dei 30 Ottobre 1548.

(2) Che la compra delle Terre qui nominate accadesse nel 1548, e non già nel 1558, come portava l'Edizione Milanese al *Ricordo* 15, si prova dal Giornale di Benvenuto segnato di lettera A, esistente nella Riccardiana, ove alla pag. 7 leggesi pure quanto riporteremo in appresso.

talenti, cuoiaio, dua possessione in una partita, nominate l'una ai Prati, Popolo di Tresolle; l'altra a Trespiano, posta infra Trespiano e Pian di Mugnone, a mia vita durante, per prezzo di scudi 450 d'oro di moneta di Lire sette l'uno, per contratto rogato Ser Niccolò da Corella (1), a mia gabella; e ne fu mezzano di questo Raffaello Dino, come di tutto appare ec.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 30 Ottobre 1548.

(11) Dallo Illustrissimo Duca Cosimo de' Medici di Firenze sino a dì 30 d'Ottobre 1548, e per lui da Mattio delle Macchie scudi 450 a buon conto di maggior somma per fattura di mia opere; de' quali danari se ne pagò le sopra dette dua possessione, compere da Cristofano Buontalenti, come per Ricordo qui di sopra si vede (2).

E a dì 10 di Novembre 1548 si pagò la Gabella al Campione di Bastiano del Pace scudi trentaquattro, lire sei e soldi quattro.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Tra i Notari di quest' epoca non trovasi *Ser Antonio da Coretta*, come avevasi nell' Edizione Milanese, ma bensì *Ser Niccolò da Corella.* Intorno poi alla compra di questo Podere di Trespiano e Terzolle vedasi la pag. 555 del Vol. II.

(2) Coerentemente al Rescritto posto in piè della Supplica presentata dal Cellini in questo istesso anno, e riportata sotto il N. 9, fu da esso erogata la presente somma nella compra delle due Possessioni indicate nel precedente *Ricordo*.

A dì 20 Agosto 1549. 1549.

(12) Guglielmo Fiammingo, Scultore, venne a stare a lavorare con esso meco sino a dì 20 d'Agosto 1549, per prezzo di scudi quattro il mese, e di tanto si dee far creditore (1).

BENVENUTO CELLINI.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 18 di Settembre 1549.

(13) A dì 12 di Marzo 1547. Il Serenissimo Cardinale di Ravenna de' dare per insino dal 1540 del mese di Settembre in Ferrara per queste opere fattegli, e prima:

Per uno Cavallo di cera, di grandezza di braccia uno, su di esso una figura, e tre sotto, tondo, finito, scudi dugento . . . . . . Sc. 200.

E più per uno modello di cera d'una galea alla ricca, grande, di dua terzi di braccio, scudi cinquanta . . . . „ 50.

E più per uno modello d'uno bacino e boccale, con molte figure, scudi cento . „ 100.

E per 300 Disegni di diverse opere, scudi cento . . . . „ 100.

E per uno suo Ritratto grande di cera, scudi cento . . . . „ 100.

E a dì 17 d'Agosto 1549 Scudi cento d'oro in

(1) Di questo lavorante del Cellini se ne vede fatta spesso menzione nel di lui Giornale, segnato A.

oro per conto d' una Saliera d'argento, già cominciata per il Cardinale Salviati; e il detto Cardinal di Ravenna me gli ha pagati a buon conto per l'argento e parte di fattura . . . . „ 107.1

E a dì 18 di Settembre 1549 in Firenze. Per uno modello di uno Tempio, dove s'aveva accomodare dua Sepolture, ricchissimamente fatto con molte figure detto modello, disegno e cera, per mia fattura scudi dugento . . . . „ 200.

E per il modello di dua tazze di cera con figure tonde, scudi cinquanta (1) . . „ 50.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 16 Dicembre 1549.

Conto delle Spese fatte nel getto di Perseo.

(14) A dì 15 di Settembre 1549 si cominciò l'armatura di Perseo con tre opere, Maestro Bartolommeo Fabbro, con dua sua lavoranti, non contando tre mia di bottega, cioè Bernardino, Piero e Marchionne, e si lavorò tutti insieme per insino a tutto il mese di Ottobre; e dettesi al detto Maestro Bartolommeo per lui e sua lavoranti tre lire e mezzo il giorno, che sono scudi ventitre . . . Sc. 23.

E più per cento cinquanta libbre di ferro in due barre (2) lunghe, che si prese da una

(1) Di nessuna di queste opere ha parlato il Cellini nella sua Vita: riguardo però alla Saliera d'argento, ved. Vol. 1, p. 55.

(2) *Barra* per *sbarra*.

possessione di Messer Bindo Altoviti, per essere ferro vecchio e buono, quali servirno a Perseo, e dipoi alla fornace, come ora si vede; a Lire dieci il cento somma „ 2.1

E più per tre giornate infra mettere in fossa, e in fondere, con assai uomini buoni ed atti a tale grande impresa; si dette loro scudi tredici . . . . „ 13.

E più per una Catasta e dua terzi di legne di ontano, avuta in quella furia (1) da Maestro Alessandro, in mentre che si fondeva, scudi quattro . . . . „ 4.

E più da Madonna Ginevra del Capretta una catasta di legne di quercia, avuta in la (2) medesima necessità, Lire diciassette . „ 2.3

E più per ventidue pezzi di stagni inglesi, cioè piatti grandi e mezzani, e scodelle, quali si gittorno nella fornace dato che si fu alla spina, perchè il metallo correva male rispetto alle avversità che si ebbe, costommi scudi tre (3) . . . „ 3.

Non conto le grosse spese, che si disfà (4) con tali gagliardi appetiti.

Appresso si ricordi Sua Eccellenza che il marmo, che venne di Roma per il suo Ritrat-

(1) Vuolsi qui denotare quando si raffreddò il getto del Perseo.

(2) In vece di *nella*, o secondo lo stile Celliniano *in nella*. Ved. il Vol. II, pag. 420.

(3) Ved. la pag. 423 del suddetto Volume.

(4) Cioè, che si va in rovina con tali ec.

to, mi costò sei scudi d'oro, quale mi compero lo Abate Riario (1) . . . „ 6.3

E più l'oro ch'io missi di mio nello anellino della Eccellentissima Signora Duchessa scudi tre . . . . „ 3.

Essi auti del dietro Conto da Francesco di Ser Iacopo (2) in più volte, con molto mio affanno, sette scudi in circa.

A dì 16 Dicembre 1549.

Memoria delle Spese fatte nel getto di Perseo.

Molto Reverendo Signor Maiordomo (3).

(15) Quello che m'è di continua necessità la settimana, avendo benissimo considerato, sono cinque lire e mezzo . . . . . L. 5.10

(1) Dell'Abate Riario è fatta menzione in una Lettera di Luca Martini al Varchi, che si legge nelle *Prose Fiorentine* Vol. xv, pag. 193. Nella Testa di marmo del Gran Duca, non finita, descritta all'Art. 305 dell'*Inventario* di Benvenuto, deve riconoscersi il Ritratto ora indicato.

(2) Francesco di Ser Iacopo era Provveditore del Castello di Firenze; Amministrazione che dava l'intendenza sopra tutte le Fabbriche e Statue pubbliche. Dal *Giornale e Ricordanze dal* 1561 *al* 1585 dell'antica Depositeria, che si conserva nell'Archivio Generale delle Regie Rendite, rilevasi che il di lui cognome era *Seriacopi*, leggendosi alla pag. 63 quanto appresso: *A Francesco Seriacopi, Provveditore stato del Castello di Firenze Sc.* 12445. 1. 11, *per tanti si fa Creditore nel Conto delle Commissioni Ordinarie ec.*

(3) Il Maiordomo del Duca Cosimo era Ser Pier Francesco Ricci, di cui è parlato nel Vol. II, pag. 330.

Perchè siamo sei mazzuoli continui infra il marmo e il bronzo. Al bronzo ci bisogna molte lime grandi e piccole, quali molto spesso si fanno rintagliare; e molti scarpelli di diverse sorte, che di continuo si fanno ribollire e rifare, molto più che non si fa al marmo. Appresso adoperiamo assai martelli grandi e piccoli, e altri da intagliare; falce, fil di ferro, qualche poco di terra e borra, e qualche altre cotali cose, che alla giornata fanno di bisogno.

Al marmo, trapani, saettuzze (1), subbie, scarpelli, scuffine (2) d'ogni sorte, e altri cotali ferri.

Carboni ogni settimana ne consumiamo una mezza onesta soma il manco.

Candele, quanto durano le veglie il verno, ne ardiamo nelle botteghe cinque libbre il manco la settimana.

Ma quando si fonderà, o si racconcerà Perseo, o la fornace, o le piccole figurine, sarà di bisogno di fare maggiore e altro diverso ordine.

Che Sua Eccellenza fussi contenta di fare che io fussi provvisto di lime, subbie, scarpelli, martelli e altri ferri necessarii a tali arti, che del mio non le posso più fare.

Appresso avendo ora a chiudere le morse, di dove s'è cavato l'anima di Perseo (3), e a rifare il mez-

(1) Chiamansi *saettuzze*, secondo l'Alberti, le punte dei trapani, coi quali si fora o pietra, o metallo, o legno da lavori gentili. Questa voce usò pure il Cellini nell' *Oreficeria*.

(2) *Scuffina* denota *raspa*, o *lima da legno*: così interpreta la Crusca con l'autorità della detta *Oreficeria*.

(3) Ved. la Nota 2 alla pag. 185 del Vol. II.

zo piede del detto, mi bisogna condurre un paro di mantaci grandi, e quattro uomini che mi maneggino praticamente una tal sorte di fuoco, come sono quelli che lavorano al maglio de' rami per quattro giorni; priego che Sua Eccellenza dia ordine, che io sia aiutato di tali necessità. E se egli è possibile, non dispiacendo a Sua Eccellenza, non mi dia in mano a Francesco di Ser Iacopo; quando che no, starò ubbidientissimo a tutto il volere di Sua Eccellenza.

Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *Trovinsi le convenzioni; e, secondo quello che s' è convenuto, il Maiordomo glie ne faccia osservare, e si accomodi in tutto quello che si può accomodare, secondo le convenzioni come di sopra.*

Al Maiordomo di S. E.
Iacopo Guidi *die* 16 *Dec.* 1549 (1).

1552. A dì 9 Aprile 1552.

Il Contratto infra M. Bindo di Antonio Altoviti e Benvenuto Cellini durante la vita del detto Benvenuto.

(16) In Nomine Domini Amen. Per præsens publicum Instrumentum cunctis pateat evidenter et sit notum quod anno a Nativitate Domini Millesimo quingentesimo quinquagesimo secundo, Indictione decima, die vero Sabbati nona Mensis Aprilis, Pon-

(1) Gli originali autografi di questo e dell' antecedente *Documento* esistono appresso di noi.

tificatus Smi. in Christo Patris et Domini Nostri Domini Julii Divina Providentia Papæ Tertii anno tertio, In mei Notarii publici Testiumque infrascriptorum ad hæc specialiter vocatorum et rogatorum præsentia personaliter constitutus Magnificus Dominus Bindus de Altovitis civis Florentinus, sponte et ex ejus certa scientia in et super omnibus et singulis bonis ipsius Domini Bindi in Urbe Romæ et ejus territorio et alibi, extra tamen territorium et dominium Florentinum, constituit, imponit et assignat Domino Benvenuto Cellino sculptori, civi Florentino, filio quondam Magistri Joannis de Cellinis, absenti tamquam præsenti me Notario, una cum infrascripto ejus procuratore pro eo stipulanti et recipienti et in ejus favorem, commodum et utilitatem durante vita naturali dicti D. Benvenuti et donec naturaliter vixerit, et non ultra, unum annuum Censum, seu annuam præstationem et redditum scutorum centum octuaginta auri in auro, quos scutos centum octuaginta auri in auro pro censu et præstatione prædicta idem Magnificus Dominus Bindus per se et suos hæredes et successores solvere promisit et convenit dicto Domino Benvenuto quolibet anno durante vita naturali ipsius Domini Benvenuti, hoc modo videlicet, de mense in mensem scuta quindecim auri in auro, et sic ad dictam rationem dicta scuta centum octuaginta per annum, et quolibet anno durante vita naturali prædicta, incipiendo facere primam pagam in fine præsentis mensis Aprilis præsentis anni millesimi quingentesimi quinquagesimi secundi, et sic successive de mense in mensem, et in fine cujuslibet mensis

durante dicta vita dicti Benvenuti ut supra dictum est, Florentiæ, vel alibi ubi dictus Benvenutus habitaret, ac alias et personæ et personis pro ut dictus Dominus Benvenutus ordinaret, libere et sine aliqua exceptione vel retentione, et liberos et francos ab omni onere quomodolibet imposito et imponendo super dictis bonis. Et hunc Censum seu annuam præstationem dictus Magnificus Dominus Bindus fecit quia ob hanc causam confessus fuit, et in veritate recognovit, habuisse et recepisse Florentiæ a dicto Domino Benvenuto per Banchum Dominorum Petri et Aloysii de Capponibus mercatorum Florentiæ commorantium scuta mille ducenta auri in auro de Italia boni auri et recti ponderis, de quibus se bene contentum vocavit, exceptioni non habitorum, non numeratorum, non ponderatorum, speique futuræ habitionis, numerationis et ponderationis renunciavit, et dictum Dominum Benvenutum absentem tamquam præsentem me Notario una cum Procuratore infrascripto pro eo stipulante quietavit, liberavit et penitus absolvit, cum pacto de non amplius petendo. Pacto expresse convento et solemni stipulatione vallato inter dictum Magnificum Dominum Bindum et Dominum Librodorum de Librodoris civem Florentinum Procuratorem assertum dicti Domini Benvenuti, ut de Mandato suo asseruit constare per Literas dicti D. Benvenuti sibi directas, pro quo nihilominus de ratho promisit, et ejus ratificationem in valida et authentica forma dare dicto D. Bindo hic Romæ infra duos menses proxime futuros, alias de suo proprio teneri voluit, quod quandocumque dictus D. Benvenutus

mori contigeret morte naturali præfata præstatio et seu census cesset, et idem D. Bindus et sui hæredes et successores ulterius præstare seu solvere dictum Censum seu præstationem non teneantur, sed a dicto annuo censu et seu præstatione omnino sint liberati, et eorum bona a dicto censu, præstatione et onere libera, immunia et francha remaneant: et eidem D. Benvenuto donec vixerit et suis hæredibus et successoribus non liceat ullo umquam tempore amplius repetere dicta scuta mille ducenta. Et vita functo dicto Benvenuto, hæredes et successores quiqui essent dicti Benvenuti nullam aliam actionem et jus habeant contra dictum Dominum Bindum et suos hæredes et successores nisi pro Censibus decursis usque in diem obitus dicti Domini Benvenuti et non solutis, quia conventum fuit et est inter dictum D. Bindum et dictum Librodorum assertum Procuratorem quod, in eventu mortis naturalis dicti D. Benvenuti, dicta scuta mille ducenta amittantur pro dicto D. Benvenuto et suis hæredibus et successoribus, et lucrentur per dictum D. Bindum de Altovitis suos hæredes et successores, et ad ipsum D. Bindum et suos pleno jure dominii vel quasi spectent et pertineant. Et salvis præmissis idem D. Bindus promisit dictum D. Benvenutum durante vita sua naturali solum et dumtaxat manutenere in dicti census et præstationis solutione, eumque desuper auctorizare, defendere, et disbrigare ab omni molestia et lite: alias eidem Domino Benvenuto tantum teneri de evictione dicti census et ad omnia damna. Et præmissa omnia et singula tam idem Magnificus D. Bindus, quam D. Librodorus assertus Procurator

et eo nomine attendere et inviolabiliter observare promiserunt, et in nullo contrafacere, dicere, vel venire per se vel alium seu alios quovis quæsito colore vel ingenio. Sed ea omnia et singula valere et tenere et plenum robur obtinere volunt et intendunt non tantum modo et forma præmissis, sed omnibus aliis melioribus modo, via, jure, causa et forma, quibus magis melius, validius et efficacius valere et subsistere potest et poterit in futurum ad sensum sapientis. Et pro præmissis omnibus et singulis ita inviolabiliter observandis, complendis et firmiter attendendis idem Magnificus D. Bindus obligavit se et suos hæredes, successores et bona quæcumque, jura et actiones præsentia et futura ubicumque existentia etiam in civitate Florentiæ et ejus territorio et dominio consistentia, et dictus D. Librodorus assertus Procurator dictum D. Benvenutum et illius hæredes, successores et etiam bona quæcumque præsentia et futura ubivis existentia, et etiam seipsum et bona sua quæcumque præsentia et futura ubivis existentia usque ad ratificationem in ampliori forma Cameræ Apostolicæ, nec non dictus Magnificus Dominus Bindus seipsum suos et sua bona præfata; dictus vero Librodorus suum Principalem et suos ac bona sua quæcumque nec non seipsum et bona sua præfata usque ad dictam ratificationem, jurisdictionem, compulsionem, cohibitionem, condemnationem, sententiis, censuris, juribus, rigoribus, stilis, et mero examini S. D. Nostri Papæ ejusque Camerarii et Vicecamerarii causarum Curiæ Cameræ Apostolicæ, generalis Auditoris, Viceauditoris cæterorumque Romanæ et quarumvis aliarum

Curiarum Ecclesiasticarum et Sæcularium ubivis constitutarum judicum, auditorum, viceauditorum, officialium eorumque Locatenentium, in quibus Curiis, ac coram quibus judicibus et officialibus præsens publicum Instrumentum exhiberi seu produci contigerit propterea totaliter subjecerunt et submiserunt. Per quarum quidem Curiarum et cujuslibet ipsarum judices officiales et eorum Locatenentes et quemlibet eorum pro prædictis observandis voluerunt se et alios præfatos posse moneri, citari, excomunicari, declarari, aggravari, reaggravari, cogi, compelli, constringi, conveniri, capi, detineri, incarcerari, bonaque prædicta oppignorari, sequestrari, subhastari, deliberari, in solutum dari, vendi et alienari omni tempore die et loco, itaque judicio cepto in una Curia ad aliam seu alias possit haberi recursus et reditus nullum propter hoc ipsis contrahentibus pro judicio generando, non obstante juridicente quod ubi judicium cœptum est ibidem finem accipere debet, et qualibet alia juris et facti exceptione in contrarium faciente, et renunciarunt insuper expresse Feriis messium et vindemiarum, privilegio fori et generaliter omnibus aliis et singulis exceptionibus et detensionibus juris et facti, quibus contra præmissa quomodolibet se juvare aut defendere possint, et specialiter juridicenti generalem renunciationem non valere nisi præcesserit specialis. Et insuper omni meliori modo quo potuerunt et debuerunt, constituerunt et fecerunt procuratores suos, et dicti sui principalis respective, egregios viros D. Alexandrum Fuscherium de Urbino et Cæsarem de Firmo in Romana Curia causarum pro-

curatores, et discretos viros Dominos Bonifacium de Grangia et Adamum de Invidia dictæ Curiæ Causarum Cameræ Apostolicæ Notarios omnesque alios et singulos procuratores et Notarios, qui nunc sunt et pro tempore futuro erunt tam in Romana Curia quam extra, absentes tamquam præsentes, et quemlibet eorum in solidum nomina et cognomina quorum ex nunc hic persufficienter expressi habendo ad ipsorum dominorum constituentium nominibus, et pro eis omni tempore et diebus feriatis et non feriatis in quibuscumque Curiis ubi præsens publicum produci contigerit Instrumentum comparendum, et omnia et singula in eo contenta vera fuisse et esse semel et pluries confitendum et recognoscendum, et propterea sese suum principalem et bona sua et principalis sui præfata jurisdictionibus, compulsionibus, condemnationibus, sententiis, censuris, juribus et stilis quorumcumque judicum, auditorum, viceauditorum, officialium, commissariorum eorumque Locatenentium quarumcumque Curiarum prædictarum et ejuslibet earum submittendum, et ad volendum et consentiendum quod dicti judices, auditores, viceauditores, officiales, commissarios et eorum locatenentes in ipsos D. Constituentes et suum principalem respective excomunicationis sententiam ferant et promulgent, aggravent, reaggravent, brachium sæculare invocent et alios processus reales et personales gerant et faciant; quos voluerunt et generaliter omnia alia et singula faciendum quæ circa præmissa fuerint necessaria et opportuna. Promittentes itaque iidem Domini Constituentes dictis nominibus mihi Notario infrascripto

ut publice stipulanti pro omnibus quorum interest, aut poterit interesse, se perpetuo ratum et gratum habituros quidquid per dictos procuratores vel eorum aliquem actum et procuratum fuerit in præmissis seu quolibet præmissorum, et eosdem ab omni onere relevare indemnes. Et ita pro præmissorum majori robore jurarunt tactis per utrumque eorum ob hoc corporaliter scripturis sacrosanctis ad sancta Dei Evangelia. Super quibus præfati Contrahentes sibi per me Notarium infrascriptum fieri tradique petierunt instrumentum et instrumenta. Actum Romæ in ædibus dicti Domini Bindi, præsentibus Dominis Jacobo de Bardis cive Florentino, Roberto Gentiluccio de Sancto Geminiano Vulterranæ Diœcesis, et Hannibale de Martellis de Macerata Montis Feltriæ, Testibus ad præmissa vocatis et rogatis.

Ego Adam de Invidia, Baronensis, publicus nec non Curiæ Causarum Cameræ Apostolicæ Notarius publicum Instrumentum pro Domino Ludovico Reidetti supradictæ Cameræ Notario de præmissis omnibus rogato, et ad præsens impedito, in præmissorum fidem subscripsi et publicavi requisitus.

Consuli et Consiglieri della Nazion Fiorentina di Roma universalmente a chi vedrà o leggerà la presente salute ec. Acciocchè non si dubiti della verità, fede et legalità del suprascripto Notario, dove non fusse cognosciuto, per la presente facciamo fede et attestiamo il segno et la subscriptione del precedente pubblico Instrumento essere di M. Adam de Invidia Notaro pubblico fedele et legale, et per tale e come tale in la Corte e città di Roma esser tenuto e reputato; di sorte che alle Scripture pubbliche sot-

toscripte di sua mano si dà fede in judicio et fuor di judicio. Et a questo effecto habbiamo fatto fare la presente et sottoscrivere dal Nostro Cancelliere con la impressione del Sigillo del Nostro Officio. Data in Roma a dì 30 di Aprile 1552.

BART. CAPPELLUS
Cancell. de Mandato.
Collat. mel. semper salva Apr. 1552.
(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 20 Aprile 1552 (1).

Convenzione fatta a vita mia.

(17) Messer Bindo d' Antonio Altoviti ed io Benvenuto di Giovanni Cellini abbiamo fatto una Convenzione, o Censo, o altro che si chiami, siccome appare per un Contratto fatto in Roma sotto dì 9 di Aprile 1552 per mano di Ser Adam de' Invidia, e confirmato da' Consoli e Consiglieri della Nazion Fiorentina in Roma, per mano di Ser Bartolommeo Cappelli loro Cancelliere sotto dì 30 di Aprile 1552, come avendo detto Messer Bindo auto scudi mille dugento d' oro in oro da me Benvenuto di Giovanni Cellini; e per questo facemmo convenzione, che, durante la vita di me Benvenuto, detto Bindo gli avessi a dare per annuo ovvero Censo, ogni mese, scudi 15 d' oro in oro, cominciando la prima paga

(1) Il presente *Ricordo* di poco varia da quello riportato nell' Edizione di Milano sotto il N. 2. Intorno poi a questa convenzione si vedano le pag. 437 e 439 dell' antecedente Volume, e quindi i *Documenti* e *Ricordi* di N. 18. 30. 35. 36. 42. 46. 149.

alla fine d'Aprile 1552, e così di mese in mese andar seguitando, durante la vita mia. E così furno d'accordo, come per detto contratto si vede più largamente.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 1 Maggio 1552 (1).

(18) Ricordo oggi questo dì primo Maggio, come io ho commesso a Bindo d'Antonio Altoviti scudi mille dugento d'oro in oro, d'Italia, per averne di merito dal detto Bindo Altoviti scudi cento ottanta d'oro in oro l'anno, cioè ogni mese scudi quindici d'oro simili, durante la vita mia: e mancando io, i detti scudi 1200 non possino esser domandati al detto Bindo, o sua eredi, come appare di tal convenzione un contratto rogato per Ser Adamo de Invidia, Notaio Senese, e dipoi riconosciuto e ratificato detto strumento in Roma dal Consolo e Consiglieri della Nazion Fiorentina, e sigillato e soscritto da M. Bartolommeo Cappelli, Cancelliere di detta Nazione, al quale s'abbia rapporto.

BENVENUTO CELLINI.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questo *Ricordo*, che richiama il Contratto del Censo Altoviti di sopra riportato, nell'Edizione di Milano aveva la data del 1 Marzo 1552.

A dì 27 Giugno 1552.

Illmo. ed Eccellmo. Sig. Duca Padron mio sempre Osservandissimo.

(19) Avendo io, singularissimo mio Signore e Padrone, servito Vostra Eccellenza vicino a sette anni, e il quale degnissimo servizio incominciò il dì primo d'Agosto nel 1545, dove saranno finiti li sette anni alla fine di Luglio nel 52, e in nel sopra detto giorno cominciò la mia provvisione di scudi 200 d'oro di moneta di lire sette per scudo (1), la quale al suo tempo cortesemente m'è stata pagata. La detta provvisione V. E. ed io convenimmo d'accordo che mi fussi pagata per il mio piatto, e di più mi fussi pagato tutte le opere che io facevo a V. E., secondo il merito di esse. E per verificare questa nostra convenzione, io chiesi a Vostra Eccellenza, alla sua possessione a Castello (2), che mi dessi a buon conto delle opere mie 800 scudi per comperare una possessione, dove V. E. volentieri me gli fece pagare, per ordine di Messer Lelio, da Mattio delle Macchie il dì 30 d'Ottobre 1548, li quali denari io spesi in una possessione (3) a vita mia, pure con commissione di Vostra Eccellenza, perchè in altro modo, con sì pochi denari, non m'arieno dato da vivere. Ora, Signor mio, in questo detto tempo di

(1) Vedasi il *Ricordo* del 1 Agosto 1545.

(2) Villa Reale, di cui è parlato nel Vol. II, a pag. 443.

(3) Intorno a questa Possessione si vedano i *Ricordi* di N. 8, 10 e 11.

sette anni io ho lavorato il giorno e la notte a quanto ne ha potuto la vita mia, con tutta quella sollecitudine che a un corpo robusto come il mio si possa caricare. E se non fussi stato il voler tanto ricercare la profondità di così maravigliosa arte, ed io innamorato d'essa, arei fatto molta più opera; e ancora lo essere stato, da' 16 mesi in fuora che mi fu pagati tre lavoranti, sempre solo, e pure con tutte quelle difficultà si vede tanta opera, che ne debbe restare Vostra Eccellenza ed io molto contenti: perchè apparisce opera buona e non borra, siccome si vede di qualche altro, il quale ha auto tutte le comodità e aiuti che gli ha voluti (1); il che se così fussi stato dato a me, come mi fu promesso, arei mezzo pieno (2) Fiorenze di valorose opere. Divotamente io priego Vostra Eccellenza, che quella si ricordi che io dissi di non volere essere fatto secondo a nissuno altri di tali professioni, e così mi fu promesso (3): questo si intendeva che a me fussi dato tutte le comodità che avevano gli altri, la qual cosa io non ho mai avuta nissuna, o poche. Sempre io mi sono pensato che Vostra Eccellenza lo abbi fatto per provare se da me io sapevo condurre un'opera, e se io ero uomo da sapere aver pazienza; dove che avendola auta sette anni, mi pare di non dovere essere richiesto di più. Ora che io ho condotta la mia opera al suo fine, certo che io spero che mi debbe essere osservato molto più

(1) Vuole qui il Cellini alludere al Bandinelli.

(2) Si usò anco altrove dal Cellini questo idiotismo di *pieno* per *piena*.

(3) Vedasi la pag. 332 del Vol. II.

che non mi fu promesso, e sia quando parrà e piacerà a Vostra Eccellenza. Non d'altro genuflesso la priego, che quella si degni di volermi al suo servizio con gl'infrascritti patti; nè d'altra cosa per ora io la supplico, se non che infra Vostra Eccellenza ed io si faccia un saldo di quanto io ho maneggiato in gioie, oro, argento, ferro, marmi, muraglie (1) e legni e altre tali spese, che per mio conto si sono fatte in servizio della opera fatta a Vostra Eccellenza; lasciato lo stagno e il rame, che di questo ne renderò conto alla fine di Perseo. Ancora io la priego che in uno delli dua modi mi voglia specificare la casa: il primo, che più mi piacerà, siccome quella mi promise, io la priego che me la dia specificata a conto delle opere mie; quando questo non gli piaccia, la priego che mi specifichi siccome io ho lavorato in essa casa e bottega, datami da Vostra Eccellenza per operarvi dentro: il perchè si è che ogni dì io sono molestato, e senza alcuna ragione, perchè io la ebbi da Vostra Eccellenza, e da quella io la riconosco, e a quella io la renderò, quando le piaccia. Tenendomi in questo dubbio io non posso operare in modo alcuno, nè vivere: per tanto io la priego di resoluzione, e mi commetta a qualche suo Ministro, di quelli che sono amatori delle conclusioni; e in questo tanto priego Iddio che felicissima lungo tempo la conservi.

BENVENUTO CELLINI.

(1) Con questa voce *muraglie* si vollero indicare dal Cellini o i *materiali* serviti per murare, o i *muramenti* da esso fatti eseguire nella bottega nel getto del Perseo.

(Rescritto) *Sua Eccellenza è contenta, e il Guidi lo ricordi a Sua Eccellenza: e quanto alla Casa, saldisi prima.*

Lelio Torelli 27 *Jun.* 1552.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 27 Giugno 1552.

Copia della Supplica, quale io tengo appresso di me.

(20) Signori Deputati, io vi priego che Vostre Signorie esaminino bene questa convenzione, e non voglino torre a me per dare a Sua Eccellenza di quello che non vuole il dovere; e questo io dico perchè giustamente io debbo essere rifatto delle cinque lire e mezzo la settimana (1), perchè così mi fu ordinato da Sua Eccellenza. E se bene e' mancorno di darmele, io finii la mia opera con lo infrascritto ordine, impegnandomi e consumandomi solo per avere onore.

E se io avessi pensato questo di avere a ricalcitrare una così chiara ragione, quale con tutta questa mia semplicità pur troppo vera si dimostra, io ne arei tenuto diligente conto, dove io certo sarei di meglio dimolte decine di scudi. Non mi fate torto, perchè io mi prometto per essere Vostre Signorie tanto uomini da bene, ed io di avere tanta ragione, che e' non ci abbia a essere disputa.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

(1) Vedasi il *Documento* 15.

A dì 19 Febbraio 1552.

(21) Ricordo, come oggi, dì 19 di Febbraio 1552, avendo una mia opera d'oro pegno, insino l'anno 1550, in mano di Bindo d'Antonio Altoviti di Firenze per scudi dugento d'oro in oro, e volendo lo Illmo. Signor Duca Cosimo, che io la riscuotessi, questo dì detto l'ha riscosso per mano di Messer Sforza, suo Cameriere (1), ed hanno reso i detti scudi dugento d'oro, per quanto ella era pegno. La detta opera si è tre figure, Fede, Speranza e Carità, con due puttini, un Cane ed un festone, e tre medaglini (2) d'oro, di peso di once trenta in circa, e oro di ventitre carati; e detta opera tiene a mia requisizione.

(*Dalla Biblioteca Riccardiana*).

1553. A dì 27 Novembre 1553.

(22) Ricordo, come, al nome di Dio Padre, Figliuolo e Spirito Santo, oggi, questo dì soprascritto, m'è nato un Figliuolo mastio, a ore 14, non ben chiaro il giorno; al quale io ho posto nome Iacopo Giovanni. Così prego Iddio, che gli dia lunga e virtuosa vita (3).

(1) Vedasi il Vol. II, a pag. 382.

(2) Manca in tutti i Vocabolarii il diminutivo *medaglino*. Questo *Ricordo* molto varia da quello pubblicato nell'Edizione di Milano al N. 3. Le sopra indicate figure sono quelle che furono poi impiegate nel piede del Calice, rammentato nella Vita (Vol. I, pag. 132), e nei *Documenti* 136. 137.

(3) Dal seguente *Ricordo* estratto dal Giornale A, esistente

Il detto mio Figliuolo fu battezzato il dì 4 di Dicembre, che dalla sua nascita al battesimo vi s'intermesse (1) otto giorni; e lo tenne al Battesimo, cioè mia Compare fu il Signor Pagolo Orsino (2), il quale tiene la parte Francese, ed in questo tempo si trovò in Firenze prigione del nostro Duca, ma sotto la fede andava per tutto; e l'altro fu Messer Girolamo Degli Albizzi, Commissario delle Bande di Sua Eccellenza (3); e l'altro Messer Alamanno Fantini.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

nella Riccardiana, rilevasi che questo figlio di Benvenuto morì sul finire dell'anno 1555. = *A dì 1 d'Ottobre* 1555. *Maria Maddalena di Bernardo Pettirossi da Fiesole dee avere a dì primo d'Ottobre* 1555, *per aver preso ad allattare Iacopo Giovanni mio figliuolo per Lire* 8 *il mese, d'accordo detto dì; la quale quando avrà finito d'allattare si trarrà fuora quello monterà il tempo l'arà tenuto.* = *Detto mio figliuolo piacque a Dio tirarlo a sè.*

(1) *Internettere* nel significato d'*intromettere*, *interporre*, manca nella Crusca.

(2) Idiotismo usato in luogo di *miei Compari furono ec.* Questi, diceva il ch. Signor Carpani nel *Ricordo* 5, è Paolo di Cammillo Orsini, Signore e poi Marchese di Lamentana, il quale coi suoi fratelli Giovanni e Latino militava coi Francesi nella guerra di Siena, e che morì nel 1581. Ved. Himoff *Stemma Mediceum etc.*

(3) L'Albizzi è quello, di cui è parlato nel precedente Volume a pag. 502, e che dette poi la stima al Perseo, della quale tanto si dolse il Cellini.

A dì 8 Gennaio 1553.

Pesi dell'Opera del Perseo (1), e in prima:

(23) La Medusa si è pesata a Raffaello del Lavacchio sino a dì 15 di Maggio 1553 insieme col Pesatore del Castello, sola, senza li suoi ornamenti; e, senza il calo, pesa Libbre duemila cinquecento . . . . Libb. 2500

E più il dì detto, il Perseo pesa libbre cinquemila cento cinque, netto, sbattuto libbre cinquanta di canapo in dua pesi. „ 5105

E a dì 26 di Luglio a Raffaello del Lavacchio abbiamo pesato, in sei pesi, le cinque Figurine della basa, e quattro alie (2), e due Gorgoni di Medusa, il posare (3) di Mercurio con altre chiavarde, tutto pesa libbre mille cento sette . . . . . . „ 1107

E a dì 19 di Settembre abbiamo pesato il Quadro di bronzo, che regge il guanciale

(1) L'Editore di Milano nell'*Aggiunta di Notizie intorno al Cellini* Vol. III, pag. 171, parlando del Perseo, assicura con l'autorità delle Memorie MSS. del Barone Custodi, che egli pesò in tutto Libbre diecimila cinquecento otto. Vedremo dal seguente *Ricordo*, che colui che raccolse le suddette Memorie del Cellini non fu ben accorto di detrarre il peso della Testa del Duca Cosimo, che ascendeva a libbre mille cento ottanta.

(2) *Alie* per *ali* trovasi pure nei *Morali di S. Gregorio*. Il Cellini si valse di tal voce anco alla pag. 401 del Vol. II.

(3) L'Alberti riporta il sostantivo *posare* per *posamento*, che mancava nella Crusca.

della Medusa, il quale pesa libbre trecento quarantasei, netto, che lo pesò Francesco Pesatore del Castello . . . . „ 346

E a dì 21 d'Ottobre ho pesato la Storia a Raffaello del Lavacchio, pesa libbre dugento settanta, netta . . . . „ 270

E a dì 8 di Gennaio 1553 abbiamo pesato la Testa di bronzo di Sua Eccellenza, al Pesatore deputato, pesa libbre mille cento ottanta . . . . „ 1180

Posta in Conto del Castello di Firenze al Libro a car. 4 . . . . Libb. 10508

BENVENUTO CELLINI.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 8 Gennaio 1553.

(24) Piacerà a Sua Eccellenza che si rivegga e si saldi quei Conti, che restorno indietro l'anno passato, il che di una certa parte io fui fatto Debitore e Creditore ai Libri di Sua Eccellenza da Messer Michele Ruberti; domando che l'altra parte mi sia rivista, e fattone Creditore.

Priego Sua Eccellenza che le piaccia di mettere in conto delle mie fatiche la Casa, che ora io abito, dove si è fatto il Perseo con altre opere, già tanto tempo promessami, quale del mio io acconcerei, per meglio poter servirla; chè, stando così, non ci ho alcuno comodo per l'arte, che il verno ci si addiaccia, e di state ci si arde.

(RESCRITTO) *Carlo Marucelli e Giulio del Tova-*

glia rivegghino i Conti acciò si saldino le cose sue (1).

Quanto alle fatture delle mie Opere, del restante tutto rimetto in nella giudiziosa e santissima discrezione di Sua Eccellenza, pregandola che, piacendole le Opere mie, si degni di dare animo a quelli che vengono imparando, che fia sua gloria.

Circa i metalli di tutto ho reso conto, e in brevi parole resteremo pari di questi.

Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *Saldato il Conto si risolverà ogni cosa.*

Lelio Torello 8 *Januarii* 1553.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 19 Aprile 1554.

Cosmus Medices Dei Gratia Florentinorum Dux II.

(25) Dilecto Nobis ac bonæ indolis puero Iacobo Ioanni Benvenuti De Cellinis, civis nostri Florentini, Salutem et prosperitatis eventum. Clementiæ Nostræ circumspecta benignitas desideria justa petentium congruo favore prosequitur, et votis illorum quæ a rationis tramite non discedunt, assidue se propitiam exhibet pariter et liberalem. Proximis decursis diebus venit ad conspectum Nostrum Benvenutus pater Tuus, et præcibus suis Nobis reveren-

(1) Carlo Marucelli e Giulio del Tovaglia erano alla direzione dell' Ufizio dei Soprassindaci.

ter exposuit Te in filium naturalem ex illegitimo complexu et absque tui culpa procreasse, et quod ob id ipsi atque tuæ genitrici filius naturalis existis, et propterea existeres inhabilis ac penitus incapax hæreditatum et successionum ipsorum et cæterorum Tibi per sanguinem coniunctorum, et pariter dignitatum et temporalium honorum, si pietas Nostra huic tuæ maculæ et nativitatis defectui de speciali gratia non succurreret, et propterea humiliter supplicavit ut Te ipsum per exuberantiam clementiæ Nostræ Ducali favore prosequendo legitimare et filium legitimum facere patri et matri tuis, ac habilem hæreditatum eorumdem et successionum quorumcumque, et tam ex Testamento, quam ab intestato de speciali gratia dignaremur, ne indignus paternis maternisve bonis et penitus nihil possidens cum pudore et infamia quotidie mendicare cogaris, ac dignitatum et honorum temporalium quorumcumque. Cum itaque justa petentibus non sit denegandus assensus, et Nostræ intentionis semper fuerit ea facere, quæ egenos et innocentes relevent, illos præsertim, quos similes patribus evadere putemus in viros penitus virtute fulgentes, et ea etiam, quæ nemini damnum afferant in juribus suis, Votis propterea prænarrati Genitoris Tui tanquam honesti inhærere volentes, Te ipsum ex certa scientia et de plenitudine Nostræ Ducalis potestatis per tenorem præsentium legitimamus et legitimum filium parentibus tuis constituimus, facimus atque creamus, removendo protinus abs Te omnem maculam et defectum tuæ nativitatis, et in Te inducendo omnia jura legitimorum filiorum. Et volumus ac

decernimus ut in posterum quoad successiones, munera, dignitates et honores, et quoad omnia temporalia per inde habearis, tracteris et reputeris ab omnibus ac si ex justis nuptiis solemniter celebratis procreatus existeres; et quod sis omnino dictorum munerum et dignitatum capax et habilis, sicuti esses si ex legitimo matrimonio a principio tuæ nativitatis procreatus existeres. Sed non propterea volumus quod ad ipsa munera et officia aliquo modo admittaris nisi alias per Nos, aut secundum Nostræ Civitatis jura, Tibi hoc beneficium exercendi Nostra vel pro Nobis officia specialiter concedatur: prædicta omnia facimus, nonobstante dictæ tuæ nativitatis macula et impedimento et legibus, statutis, provisionibus, quæ in contrarium disponerent, edictisve, prohibitionibus, obstaculis et repugnantiis quibuscumque. Quibus omnibus per hanc Nostram indulgentiam, gratiam, beneficium seu privilegium derogamus et derogatum esse volumus et intendimus, tam generaliter, quam specialiter et expresse, etiam si sint talia, de quibus esset necesse in præsentibus fieri specialem et expressam mentionem. Mandantes omnibus Magistratibus, rectoribus, judicibus, officiis et officialibus Nostris, tam hic, quam per alias civitates, terras, castra et alia loca Nostri Ducalis Dominii, jusdicentibus et quomodolibet jurisdictionem exercentibus, et tam præsentibus quam futuris, ad quos quomodolibet præmissa pertinebunt, ut Te ad dictas successiones cum casus evenerit, et ad dicta munera, dignitates et honores et alia suprascripta, postquam tale beneficium Tibi alias, ut supra dicitur, specialiter fuerit concessum,

et non prius, benigne admittant. Contradictores quoscumque penitus compescendo, et Ducale hoc beneficium per præsentes Tibi concessum in perpetuum observent et observari faciant, si Nostram gratiam sibi conservare desiderant, et formidant indignationem. Accipe igitur, Iacobe Iohannes Noster, Principis Tui gratiam, et Te bonis moribus ita indue, et erga Nos taliter Te gere, ut ne dictum consecutum privilegium Tibi conserves, sed et spes Te certissima foveat, majora a Nobis Te esse consecuturum, si ipsorum benemerentem Te reddes. In quorum fidem has Nostras patentes literas exarari fecimus per infrascriptum Secretarium Nostrum. Jussimusque Nostri soliti Sigilli plumbei appensione muniri, et eas Nostra manu subscripsimus. Datum Florentiæ in Ducali Palatio Nostro, Quarto decimo Calendas Aprilis 1554, et Ducatus Nostri Anno Decimo nono.

(Dall'Archivio delle Riformagioni).

A dì 27 Aprile 1554. 1554.

(26) Allo Illustrissimo Sig. Duca Cosimo De' Medici di Firenze, a dì 27 d'Aprile 1554, scudi 10000, sono per mia fattura dell'Opera del Perseo (1), a tutte spese del detto Principe; e detto dì si è iscoperto e lasciato finito in Piazza nel largo della Log-

(1) Tale è appunto la somma, che abbiamo veduto essersi domandata dal Cellini per la fattura del Perseo, allorchè dal Duca ne fu richiesto del prezzo. Ved. Vol. II, pag. 500.

gia, con gran contento del Principe soprascritto, a chi io l' ho fatto, e dello universale (1). Sc. 10000.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 23 Maggio 1554.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signore.

(27) Seguendo l' ordine a noi commesso da Vostra Eccellenza Illustrissima per Suo Rescritto, abbiamo riveduti e' conti di Maestro Benvenuto Cellini scultore (2), per i quali troviamo che alli 11 d'Agosto 1545 ebbe dal Sig. Maiordomo Scudi 321.0.8.7. E per contro rende uno Vaso d' oro da bere di valuta simile (3), come tutto appare al Libro Verde, segnato H a car. 158, tenuto per Michele Ruberti, come agli 11 d' Agosto 1545. Dipoi tal tempo, d' Agosto 1545 sopradetto, troviamo essergli pervenuto in mano, oltre alla sua provvisione di Scudi 200 l'anno, la qual provvisione giornalmente ha ricevuta e riceve, la somma di Sc. 1313.0.19.2 d'oro per le mani di Michele Ruberti, Lattanzio Gorini, Francesco di Ser Iacopo e Tanai de'Medici; per contro alla qual somma fu fatto creditore, come appare al Libro segnato N, a car. 152, coperto di giallo d'esso Ruberti, per conto di spese fatte per il getto del Perseo dalli dieci di Maggio 1546 a dì nove di Luglio 1552,

(1) Ved. Vol. II, pag. 486.

(2) Nel *Documento* di N. 24 abbiamo la conferma di questa commissione data al Marucelli ed a Giulio del Tovaglia di rivedere i Conti del Cellini.

(3) Riguardo a questo vaso si veda il *Ricordo* 5.

e per opere d'altri varii maestri, fabbri, muratori, calcina e mattoni, e per ferro, stagno, legne grosse e più altre cose, che di tutto si narra per tali partite averle vedute Vostra Eccellenza Illustrissima, e quelle approvate, in tutto di Sc. 1178.0.8.9 d'oro. E ancora essergli fatto buono Sc. 138.0.9.6 d'oro, in cinque partite, che in tutto sono Sc. 1316.0.18.3 per uno vasetto d'argento lavorato con dua manichi, intagliato, tutto dorato; e per fazion d'esso, c'è peso once 2 e denari 8 ½ d'oro, messo in dorarlo; e per un vaso grande d'argento di Lib. 7 in circa, e fazion d'esso, appare al Libro Verde segnato N a car. 240 e 280 del detto Michele, talmentechè per resto di tutti i conti, acconci allora d'accordo, resta creditore di Scudi 2.0.19.1 d'oro di moneta. Oltre a' suddetti Scudi 2.0.19.1 il detto Maestro Benvenuto addomanda essergli fatto buono Scudi 182.6.14.0 piccioli, dice avere pagati lui proprio per ispese di salarii e altro dipoi il dì 9 di Luglio 1552, che fu fatto l'ultimo saldo soprascritto, per insino a tutto Marzo 1554 passato, che dice essere serviti per le opere fatte, e che fa per Vostra Eccellenza Illustrissima, le quali somme appaiono ad uno quadernuccio di esso Benvenuto, pagati a più persone come appresso si noterà.

A dì primo di Dicembre 1552, pagati a Pietro Paolo Romano per avere servito 15 giorni a nettare le figure dell'opera del Perseo . . Sc. 2.1.00.0

A dì 23 di Febbraio pagati a Niccolò Santini, da dì 3 detto del passato fino a detto dì, per nettare la figura del Mercurio contanti in sette partite . . „ 10.2.10.0

A dì 7 di Maggio 1553 pagati a Bastiano di Gabbriello orafo in 13 partite, da dì 3 d'Ottobre prossimo passato sino a detto dì, a rinettare le figure del Perseo	„	14.5.10.0
A dì detto pagati a Santi di Giovanni scultore per sue opere a rinettare le figure della basa dal dì 7 di Febbraio passato al sopradetto dì, auti contanti in 13 partite	„	10.5.18.0
A dì 27 detto pagati a Nardo calderaio, e a dua sua garzoni, per getto della Storia del Perseo come del basso rilievo .	„	6.5.00.0
A dì 9 di Settembre pagati a Domenico da Settignano, in sette partite, per più sue opere date a pomiciare il Perseo dal dì 22 di Luglio al sopraddetto dì, in tutto	„	4.4.05.7
A dì 19 di Gennaio per il servizio di Bernardino d'Agnolo di Mugello a scudi 3 il mese, dal dì 9 di Luglio 1552 a tutto Marzo 1554, monta la somma di .	„	62.5.14.0
A dì detto pagati a Bernardino Pettirossi per sua giornate date a lavorare all'opere del Perseo, dal dì 12 di Giugno prossimo passato 1553 a tutto Marzo 1554, a lir. 1.10 il giorno festivi e lavorativi, in tutto somma	„	62.5 10.0
E per insino a dì 26 di Maggio pagato a Giovanni da Barberino di Mugello, intagliatore, per suo salario di dua mesi lavorato in su la basa del marmo del Perseo	„	10.6.00.0

Che in tutto sono Sc. 185.6.7.7 piccioli. Sc. 185.6. 7.7

E più domanda per le opere fatte tutto quello che piacerà all' Eccellenza Vostra Illustrissima, le quali tutte opere per lui fatte dice quella le sa, e però a noi sopra ciò non ci occorre dirne, salvo che domanda per grazia, che quella in conto d'esse le metta la Casa, che ancora lui abita.

Detto Maestro Benvenuto è debitore ne' Libri tenuti per Michele Ruberti di Scudi 127.3.10.0, come al Libro Verde segnato N a car. 158, in cinque partite, da dì 5 Ottobre 1545 a dì 24 Dicembre di detto anno, che tanti ebbe dal Sig. Maiordomo per conto della muraglia della sua bottega, e nel Libro tenuto per Tanai de' Medici (1) di Scudi 11.0.18.0 piccioli per Libb. 78 ½ di cera, che di questa dice essersi servito all' opera del Perseo; e ne' Libri del Castello è debitore di Scudi 10.4.13.4 piccioli, pagati a Maestro Bernardo Muratore per condurre il Perseo in Piazza, che di dette tre partite domanda essere cancellato. In tutto fanno la somma di Scudi 149.2.1.4 piccioli.

E ancora troviamo, come appare per i Libri di Francesco di Ser Iacopo, il detto Maestro Benvenuto avere ricevuto, che tanto ha dato, e fatto dare per Libb. 19940 di rame, stagno e metallo allegato, da dì ultimo di Febbraio 1546 a tutto ultimo di Febbraio 1549 in nove partite, e solo ne ha renduto in opere fatte Libb. 12098, e in casa sua dice averne in circa a Libbre 2727; in modo mancherebbe

(1) Dal Ruolo dei Salariati del Duca Cosimo, rilevasi che appunto in quest' epoca Messer Tanai de' Medici soprintendeva *alla cura delle Muraglie*.

Libb. 5115, che bisogna o che n'abbia più somma in casa, o che non abbia tanto ricevuto, come lui dice non avere: del quale mancamento e delle spese di sopra narrate, per le quali mostra restare avere Scudi 185.6.7.7. E così di ridurre tutti questi conti in saldo finale, e fare acconciare le scritture conforme al dovere. Vostra Eccellenza Illustrissima ne ordinerà quanto s'abbia a eseguire, alla quale umilmente ci raccomandiamo.

Di Firenze dalla Torre alli 19 d'Aprile 1554.

Di V. E. Illustrissima

Carlo Marucelli.

Giulio del Tovaglia.

(Rescritto) *Saldisi e terminisi tutto.*

Lelio Torelli 23 *Maii* 54.

(Dall'Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 2 Settembre 1554.

Copia d'una Lettera di Girolamo degli Albizzi, Commissario delle Bande di S. E. I. Fu un Compromesso infra S. E. I., e con sua commissione, della fattura del Perseo. La propria è in Tesaureria di S. E. Questa è fatta dagli Agenti di S. E., e sottoscritta con sua commissione (1).

(28) Sempre che l'Artefice lavora obbligato, provvisionato e riconosciuto dal Principe, si debbe

(1) Nella seguente Lettera si contiene la stima data dall'Albizzi alla fattura del Perseo, di cui abbiamo veduto essersi tanto lagnato il Cellini alla pag. 504 dell'antecedente Volume.

reputare la perfezione delle opere così al detto Principe, come all' Artefice, perchè l' elezione dell' Artefice predetto viene dall' iudicio del Principe, come conscio d' essa virtù. E però ancora che il Perseo di Benvenuto sia cosa mirabile e rara, e forse unica in Italia, nondimanco avendo la E. V. e lui rimesso in me il premio d' essa Figura, mi pare che quella gli debba donare tremila cinquecento scudi d' oro, che sono per la fatica sua abbondantemente; e quella fatica ha ad essere pagata, e non la Figura. E Benvenuto è contentissimo, come persona discretissima, e che stima più l' onore della modestia sua, e la virtù che al mondo appare, che esso pagamento; il quale accetta solo per sussidiarsi, e poter persistere al servizio Suo: pregandola che, col mezzo della grazia Sua, gli dia comodo al fare delle opere maggiori a onore di Lei e di sè medesimo, con la grazia universale. E con questo baciandogli la mano me le raccomando.

Di Vostra Eccellenza

Da Monte Turli alli 2 di Settembre 1554.

Umile Servitore

Ieronimo Albizzi.

(Rescritto) *Sua Eccellenza starà tacita e contenta a quanto Ella ha giudicato.*

Lelio Torelli 3 Settembre 54.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 12 Dicembre 1554.

(29) Ricordo, come questo dì 12 Dicembre 1554, a ore 19 in circa, venner due Comandatori (1) del Palazzo, li quali mi portarono la nuova, siccome io ero stato veduto di Collegio, e ammesso alla Nobiltà Fiorentina, per partito ec. (2).

A dì 3 Gennaio 1554.

Molto Magnifici Signori Capitani (3).

(30) Avendomi Sua Eccellenza Illustrissima rimesso a Vostre giustissime Signorie, che mi faccino la mia ragione per aver dato a Bindo d'Antonio Altoviti insino nel 1552 mille e dugento scudi d'oro in oro d'Italia, li quali denari noi ci convenimmo che il detto Messer Bindo me ne dessi quindici scudi, come i detti, ogni mese durante la vita mia, e ne facemmo molti cauti Contratti, li quali io posso mostrare quando mi sieno domandati. Essendo il detto Bindo rebello (4), siccome prima lui mi pagava

(1) *Comandatore* chiamavasi una specie di ministro, o servente d'alcun Magistrato.

(2) Può aggiungersi a questo *Ricordo*, già pubblicato dal Sig. Carpani al N. 6, che dai Libri intitolati *Officii dal* 1567 *al* 1577 C. 3, esistenti nelle Riformagioni, rilevasi che il Cellini nel 15 Marzo del 1569 fu *Residente dei Collegii.*

(3) Questa Memoria venne indirizzata dal Cellini ai Capitani di Parte Guelfa, atteso che i Beni di Bindo Altoviti erano stati confiscati, come ribelle.

(4) Vedasi la Nota 2 alla pag. 439 del Vol. II.

cortesemente mese per mese, da poi la sua rebellione lui non m' ha voluto pagare, dove io domando a Vostre Signorie giustissime, che sieno contente di darmi il mio, quale io solo avevo dato per la vita mia. E spiacendo a quelle di rendermi il mio Capitale, con i frutti corsi, o sì veramente di seguitarmi le mie provvisioni, rimettendomi quello che il detto mi ha mancato, e seguitare il corso della vita mia. Quale de' dua modi che più piaccia a Vostre Signorie, a quello che le si risolveranno, io sarò contentissimo, pure che io abbia quello che giustamente mi è dovuto per la vita mia; quale sempre a quanto quella vaglia e possa io spenderò in servizio di questa virtuosissima patria e santo governo, quale Iddio felice lungamente conservi.

Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *Die* 5 *Ianuarii* 1554.

Gli fu dato il giuramento in forma, con assegnargli tempo a tutto dì 5 *di Febbraio prossimo a giustificare.*

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) La risoluzione definitiva data a questa domanda può vedersi nel *Documento* di N. 36.

A dì 7 Febbraio 1554.

Copia d'una Supplica fatta a S. E. I. il Signor Duca Cosimo degli Scudi 40 il mese, commessa a M. Antonio De' Nobili Tesauriere di S. E. I. nel 1554.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca
Padron mio sempre Osservmo.

(31) Gloriosissimo mio Padrone, avendo per molte Suppliche pregato Vostra Illustrissima Eccellenza, che si degni di soccorrermi di qualche trattenimento (1) per sostegno della mia miserabil vita, e mostrando a quella le mia grandi calamità, quali in questa io non voglio altrimenti replicare, perchè so benissimo, che un tanto virtuoso e discretissimo Signore cognosce quanto le mia onorate e amorevoli fatiche meritano, e sibbene (2) quanto io patisco. Ora io la priego che le piaccia di sussidiarmi (3) di trenta, o trentacinque, o quaranta scudi il mese, a buon conto delle mie provvisioni, e de' mia danari spesi di mia borsa, quali Vostra Eccellenza me ne ha fatto (4) creditore ai Libri di Michele Ruberti;

(1) *Trattenimento* nel significato di *provvisione* vedesi allegato dall'Alberti con l'autorità delle *Lettere* del Panciatichi.

(2) *Si bene*, secondo la Crusca, è sempre particella affermativa, o confermativa, che vale *sì* o *bensì*; ma il Cellini, avvertiva qui il Sig. Carpani, l'usa eziandio nel significato di *così*, *pure*, *ancora*, quasi dal francese *aussi-bien*.

(3) Il verbo *sussidiare*, per *dar sussidio*, non è riportato nè dalla Crusca, nè dall'Alberti.

(4) Aveva avvertito il Signor Carpani in questo *Ricordo* di

perchè egli è vicino all' anno che io non ho le mia provvisioni, nè d' altro luogo manco ho avuto alcun sussidio: e quella sappia che io sono molto indebitato. Però la priego che quella si degni di accomodarmi di quaranta scudi il mese nel modo detto, e quel più o manco che a quella piaccia; purchè io sia con la sua buona grazia, che felicissima Iddio lungo tempo la conservi (1).

(Rescritto) *Al Depositario che gli dia Scudi Quaranta il mese.*

Così proprio dice il Rescritto di S. E. La propria Supplica fu spedita il dì 7 di Febbraio 1554, ed è in Tesaureria insieme col Mandato segnato e spedito da Sua Eccellenza, e il dì detto ebbi la prima paga per il mese presente, e ne volse la ricevuta di mia mano: furno scudi di moneta, di lire sette per iscudo.

Benvenuto Cellini.

Giovedì a dì 7 Febbraio 1554.

(32) A Benvenuto Cellini Statuario Scudi quaranta di moneta, portò contanti sopra un Mandato del 5 detto, per pagargli Scudi quaranta simili il mese, da cominciarsi di presente, e seguir fino che

N. 7, che non poteva leggersi *me n' è fatto*, ma che doveva sostituirsi *me n' ha fatto.*

(1) In piè dell' originale di questa Supplica, che esisteva nell' Archivio dei Buonomini di S. Martino, dopo il riportato Rescritto, leggevasi il seguente *Ricordo* di propria mano del Cellini, ma diverso affatto da quello che fu pubblicato nell' Edizione Milanese.

dalla prefata Sua Eccellenza non sia ordinato in contrario . . . . Sc. 40.

(Dall' Archivio delle Regie Rendite).

A dì 15 Marzo 1554.

(33) A Piero di Domenico di Simone Gonnelli (1) da Loro, Potesteria di Terra Nuova, in Val d'Arno di sopra, a dì 15 di Marzo 1554, Scudi dodici d'oro di moneta, sono per la valuta di un Pezzo di terra ulivata e lavorativa, di Staia uno in circa, posta in Corte di Monte Marciano, luogo detto a San Miniato; da primo Via; a secondo e terzo, Cecco e Simone di Marco da Loro; a quarto, detto Piero; la quale mi ha venduta detto dì per detto prezzo, con tempo di tre anni, a mezza gabella; la qual gabella detto Piero mi lasciò in mano la parte sua, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi Notaio alla Mercanzia.

Ad Antonio di Francesco di Giovanni d' Agnolo da Loro a dì 15 di Marzo 1554 Scudi dodici, portò contanti, e sono per la valuta della terza parte di Staia tre di Vigna per indivisa, m' ha venduta detto dì, posta in Corte di Loro, luogo detto al Caldio; a primo Via; a secondo, Mariano d'Antonio di Liborio; a terzo, Giovanni fratello di detto Antonio, per il detto prezzo, con tempo di tre anni, a mezza gabella, della quale mi lasciò in mano la sua parte,

(1) Nel *Ricordo* 8 dell' Edizione di Milano leggevasi *di Simone Gorindelli di Terra Nuova:* anco in tutto il rimanente non conserva quel *Ricordo* alcuna corrispondenza con questo da noi pubblicato.

rogato Ser Pier Francesco Bertoldi Notaio alla Mercanzia.

A Giovanni di Francesco di Giovanni d'Agnolo da Loro a dì 15 di Marzo 1554 Scudi dodici d'oro di moneta, portò contanti, e sono per la metà di Staia due di Vigna mi ha venduta per indivisa, posta in Corte di Loro, luogo detto al Caldio; a primo, Via; a secondo, Parri da Uliveto; a terzo, Antonio di Francesco suo fratello; a quarto, Mariano d'Antonio di Liborio, per il detto prezzo, a mezza gabella, con tempo di tre anni, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi alla Mercanzia; e così mi dette la sua parte della gabella detto dì.

A dì 15 di Marzo 1554, Michele di Goro Vestri, della Pieve a Groppine, si è obbligato che in caso, che i soprascritti Beni, comperati qui sopra da Piero e Antonio e Giovanni restassino a me Benvenuto, ricomperarli per il medesimo prezzo: e così io Benvenuto Cellini mi sono obbligato a rivendergliene per il medesimo prezzo, come di tutto ne fu rogato Ser Pier Francesco Bertoldi Notaio alla Mercanzia detto dì.

A dì 7 Aprile 1555. 1555.

(34) Ricordo, come questo dì 7 d'Aprile 1555, e' fu insino a dì 24 di Marzo 1554, come al nome di Dio avendo le Venerande Suore del Monastero di S. Orsola, sotto dì 24 detto, accettata in loro Monastero, in Monaca ed in loro compagnia la Maddalena, figliuola fu di Raffaello Tassi, mia nipote (1),

(1) Vedi Vol. II, pag. 315, ed il *Ricordo* 120.

mediante Mattio di Luca Lanfranchi, procurator di dette Monache e Monasterio, con la elemosina infrascritta, e con le condizioni e patti infrascritti; e volendo dette Monache, e per loro la Reverenda Suora Mattea De' Bizzeri, Ministra, da una parte, ed io Benvenuto dall' altra, far nota ed esprimer la limosina e patti e condizioni, dichiararono che la detta elemosina di detta Maddalena sia di 200 scudi, di lire sette piccioli per scudo. E detti scudi 200 sieno per tutto quello, che dette Suore e Monasterio debbino avere e pretendessino e pretendino poter avere per conto di detta monacazione (1), così per nome di elemosina ordinaria come straordinaria, e per i vestimenti e fornimenti di dosso e di camera, e per tutto quello che in qualunque modo, e sotto qualunque nome dette Suore pretendere, domandare e conseguire potessino; e che io paghi di presente scudi 150 simili, ed infra due mesi paghi il resto, come di sopra, scudi 50 simili. E pagati che gli avrò detti scudi 50 per resto, immediate (2) dette Suore promessono metter dentro per Monaca detta Maddalena, e mi promesson vestirla per tutto Settembre prossimo futuro 1555, come di tutto ne appare una Scritta per mano di Ser Pier Francesco Bertoldi, fatta sotto dì 25 di Marzo 1555 in detto Monasterio nella Spezieria, soscritta per mano di

(1) Non trovasi registrata nella Crusca la voce *monacazione*; e l'Alberti, per supplire a tal mancanza, disse essere ella d'uso, e denotare dar l'abito religioso a una Monaca, senza però addurne esempio di alcuno scrittore.

(2) Anco il Firenzuola ed il Varchi usarono *immediate* per *immediatamente*.

Suora Mattea, loro Ministra, la quale Scritta e' n'è appresso di me (1): e detto dì pagai i detti Scudi Cento cinquanta a detta Suora Mattea, come per Ricevuta di sua mano a piè di detta Scritta.

E a dì 7 d'Aprile 1555 scudi trentacinque d'oro di moneta detti contanti a detta Suora Mattea in detto Monasterio.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 22 Luglio 1555.

(35) Lo Illustrissimo Sig. Duca Cosimo De' Medici di Firenze de' dare a dì 22 di Luglio 1555 ogni anno, durante la vita mia naturale, scudi Cento ottanta d'oro in oro, per pagarmeli ogni mese scudi quindici d'oro: ed il Fisco si è obbligato in tutto e per tutto pagarmi in tutte le parti del mondo, dove io fussi, o a me, o a mio mandato. Il quale obbligo Sua Eccellenza mi ha fatto per Messer Bindo Altoviti, per pagarmi in quel modo che mi pagava Messer Bindo, cioè pagarmeli ogni mese scudi quindici d'oro in oro, durante la vita mia, come di tutto ne appare contratto rogato per mano di Ser Pagolo di Giovanbatista da Bibbiena (2) Notaio pubblico, che sta al servizio di Messer Iacopo Polverini, a Giornale A, car. 29. . . Sc. 180 d'oro in oro l'anno.

Non segue detta convenzione, ma fatto altra

(1) Cioè la quale Scritta esiste appresso di me. Anco il presente *Ricordo* varia assai da quello pubblicato dal Sig. Carpani, sotto il N. 9.

(2) Ser Paolo di Giov. Batista Muzzi Notaro al Fisco. Ved. *Documento* 46.

convenzione per conto del Perseo (1), e tutti i danari che s'erano auti di contro, si mettono a conto degli Scudi 3500 d'oro in oro per conto del Perseo. E però in questo Conto si fa debitore Sua Eccellenza di detti Scudi 3500 d'oro in oro, come nella partita del dì 18 di Novembre 1556 di contro si vede, e così si trarrà fuora Scudi 3500 d'oro in oro (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 30 Luglio 1555.

Copia della Supplica a Sua Eccellenza degli Sc. 100 per conto di Bindo Altoviti.

Molto Magnifico Messer Iacopo mio Ossvmo (3).

(36) Parlando coll'Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca, mio Padrone, del negozio di Bindo Altoviti, il quale Sua Eccellenza mi ha benignamente compiaciuto per grazia; e avendo spediti tutti i contratti con tutte le cerimonie, dov'io sono stato chiarito creditore de' quindici scudi d'oro il mese,

(1) Questa nuova convenzione meglio apparisce dal *Documento* de'17 Novembre 1556, e dal *Ricordo* dei 15 Giugno 1565.

(2) Vedasi il *Documento* 85.

(3) Il *Documento* che segue non è, come fu dal Cellini intitolato, una Supplica degli Scudi Cento in conto del credito ch'egli riteneva con Bindo Altoviti, ma sivvero una Memoria in forma di Lettera al Segretario Messer Iacopo Guidi, relativa a detto credito. Deve dunque supporsi che il Cellini si dimenticasse di trascrivere la Supplica presentata al Duca, che dovea andare unita alla presente Memoria, ed alla quale ne ottenne il Rescritto, che vedremo qui in piè registrato.

pagandomi tutte le entrate corse fino a questo dì: e perchè Messer Iacopo Polverini, Procuratore Fiscale di Sua Eccellenza, si è per il detto contratto obbligato di pagarmi, solo bisogna che Sua Eccellenza disponga ed ordini da chi io ho da avere questo pagamento e entrata, siccome il contratto digià spedito narra. Quella mi disse, ch' io dicessi a V. S. che glie ne ricordassi; onde io molto mi raccomando a V. S., e la prego che sia contenta di ricordarlo a Sua Eccellenza che mi spedisca; chè gli servizii quanto più presto (1) si fanno, tanto più maraviglioso obbligo seco si portano: nè dirò altro.

Di Vostra Signoria

Di Casa il dì 29 di Luglio 1555.

Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *Facciasi il Mandato di Cento scudi il Mese dal Depositario, infino che sia pagato de'* 1200 *scudi, scontando mese per mese la rata dello interesse e capitali ec.*

Lelio Torello 30 *Luglio* 1555.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 16 Novembre 1555.

(37) Ricordo, come questo dì 16 di Novembre 1555 io ho mandato a Bartolommeo Perini Ferrarese, Orefice in Roma, per soprannome il Chioccia (2), un Diamante di peso di carati due e un

(1) L'Editor Milanese avvertì di legger *quanto più presto si fanno*, in luogo di *quanto più si fanno*, come portava il *Ricordo* che gli era stato trasmesso, e che egli pubblicò sotto il N. 10.

(2) Il Chioccia, come abbiamo veduto alla pag. 226 del

quarto, quale gli ho mandato per il Pitti Corriere, e datogli libera commissione che lo venda da scudi cento d'oro in su come vuole.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 8 Febbraio 1555.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. mio Ossvmo.

(38) Benvenuto Scultore e Servidore di Vostra Eccellenza Illustrissima umilmente espone, come avendo quella in sè fermo che egli facesse l'opere, che ha fatto per l'Eccellenza Vostra Illustrissima, così del Perseo come le altre, a tutte spese di quella, come si vede dal principio al fine, massime per il giudicio del Perseo datone per il Magnifico Messer Girolamo degli Albizzi, dove disse: *Mi pare che quella gli debba donare tremila cinquecento scudi d'oro, che sono per la fatica sua abbondantemente; e quella fatica ha ad essere pagata, e non la Figura* (1). E sappiendo (2) questo ancora esso Benvenuto, e con tale ordine sendo proceduto, desideroso che li conti di tutte le spese occorse di tutte dette opere si vedessino e saldassino;

Supplicò, e l'Eccellenza Vostra Illustrissima lo rimesse alli Magnifici Messer Carlo Marucelli e Messer Giuliano del Tovaglia, i quali trovato e' conti di

Vol. II, era stato uno dei giovani che appresero l'arte dell'orefice sotto il Cellini.

(1) Così nel *Documento* 28.

(2) Usarono *sappiendo* per *sapendo* anco il Boccaccio ed il Villani.

Messer Michele Ruberti, ne' quali si conteneva ancora e' conti dati per detto Benvenuto per spese di dette opere, e non messe le spese, e cose cavate del Castello, stimando che acconcie fussero in conto di Vostra Eccellenza Illustrissima, e non in debito di detto Benvenuto. E così trovato e' conti di Francesco di Ser Iacopo e altri ministri del Castello, ne' quali conti dove dovevano mettere in conto di Vostra Eccellenza Illustrissima, i danari e cose servite per dette opere, avevano fatto debitore esso Benvenuto; però i predetti, seguendo l'ordine di dette Scritture, di tutto dettono debito a detto Benvenuto (1), il quale se non esclamò allora di tal variazione e omissioni di conti, il fece perchè non vedeva ancora il modo del giudicio che doveva farsi, massime dell' opera del Perseo, nella quale opera, come di sopra, fu solo stimata la mera fatica sua. Al presente desiderando che tutti detti conti si saldino, secondo detto ordine, e secondo il modo tenuto nell' apprezzare le sue opere, e secondo che in vero è piaciuto a Vostra Eccellenza Illustrissima acciò si termini, nè se n'abbia più a parlare, umilmente

Supplica l' Eccellenza Vostra Illustrissima che gli piaccia commettere ai medesimi Messer Carlo, e Messer Giuliano, che riveduto le partite e conti già messi in debito di detto Benvenuto, quali in vero dovevano ire in conto delle opere di Vostra Eccellenza Illustrissima, gli sieno levati di debito, e posti in conto di quella, e in spese di dette opere. Il che facendosi, esso Benvenuto, verrà in dette opere

(1) Vedasi il *Documento* 19.

ad aver messo la sua fatica, e verranno detti conti acconci secondo il detto giudicio dato, ed egli ne resterà in perpetuo obbligatissimo a Vostra Eccellenza Illustrissima, alla quale baciando le mani la sua fedele servitù raccomanda, pregando Dio che a Lei dia lo che desidera.

(Rescritto) *Alli sopradetti Soprassindaci, che ne informino Sua Eccellenza.*

Lelio Torelli 8 *Febbraio* 55.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

1556. A dì 20 Aprile 1556.

(39) Mona Fiore d' Antonio di Stefano da Castel da Rio, mia Serva (1), dee avere a dì 3 Gennaio 1555 per il suo Salario del tempo mi serviva, per il salario che si dava a Mona Antonia di Tonio da Premilcuore, mia altra Serva. A dì 17 Aprile 1556 si partì da me, che viene a essere stata meco tre mesi e mezzo, che a scudi sette l' anno, come si dava a Mona Antonia, gli tocca il mese Lir. 2.6.8, che per i tre mesi e mezzo, ch' ella ha servito, montano a Lire 8.3.4.

Mona Fiore Serva se n' è ita oggi questo dì 17 d' Aprile 1556, la quale si è mandata via per mai più ripigliarla.

Mona Fiore Serva ha auto questo dì 20 di Aprile scudi cinque d' oro in oro, a buon conto di suo salario.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Intorno a questa donna, supposta dall' Editor Milanese la stessa che Mona Piera, e conseguentemente creduta moglie di Benvenuto, si vedano le altre memorie contenute nel *Ricordo* 74.

Copia d'una Lettera mandata in Lione di Francia al Banco di Piero Salviati e Compagni di Banco.

A dì 15 di Giugno 1556.

(40) Si copia la sustanza, per non esser pratico altrimenti, la quale contiene, come insino a questo dì li detti Salviati hanno di mio in mano scudi mille d'oro in oro, li quali di una parte ne hanno comperato de' Crediti del Re Cristianissimo, e dell'altra si dà commissione che ne facciano il simile; li quali denari si sono rimessi loro per diverse vie: e di più si dice di voler crescere il detto credito insino alla somma di scudi mille cinquecento (1). E questo tanto contiene detta Lettera, la quale mi ha fatta Lorenzo Pasquali, sottoscritta da me

Benvenuto Cellini.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 26 Giugno 1556.

(41) Ferrando di Giovanni da Montepulciano si è partito da me oggi questo dì 26 di Giugno 1556, il quale io licenzio in tutto e per tutto; e tutto quello di che io gli avevo fatto donagione, ed erede, ne lo privo, e non voglio che gli abbia più nulla al mondo di mio: e quello che si trovasse in sul mio Te-

(1) Il Credito del Cellini col Re Cristianissimo fu portato nel 1564 alla somma di scudi mille seicento d'oro in oro, come si rileva dal Libro *Debitori e Creditori* esistente nella Riccardiana, e dal *Documento* 91.

stamento per lui sia escluso, che così fu il mio primo proposito; chè il Testamento diceva e dice, che, se lui si partisse da me, s'intenda restare diredato e senza il dato dono (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 7 Luglio 1556 (2).

(42) Ricordo, come a dì 7 di Luglio 1556 lo Illustrissimo Signor Duca Cosimo De' Medici ed io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini abbiamo fatto un contratto insieme, per ordine di Messer Alfonso Quistelli (3), Auditore Fiscale di Sua Eccellenza, che dove Sua Eccellenza mi si era obbligato, per contratto sotto dì 22 di Luglio 1555, ogni anno durante la vita mia naturale, di pagarmi ogni anno scudi 180 d'oro in oro, per pagare ogni mese scudi 15 simili (4); come di tutto ne fu rogato Ser Pagolo di Giovan. Batista da Bibbiena, Notaio al Fisco. E detto obbligo Sua Eccellenza mi aveva fatto per detto Bindo Altoviti, per conto di Scudi 1200 d'oro in oro avuti da me il detto Bindo, come di tutto

(1) Nella Vita di Benvenuto non trovasi mai fatta menzione di questo giovine, che ora sentiamo essere stato nominato suo erede.

(2) Questo *Ricordo*, che nell' Edizione di Milano è segnato di N. 11, porta la data dei 2 Luglio 1556.

(3) Intorno al Quistelli vedasi ciò che si è detto nel Vol. II a pag. 508.

(4) Con inesattezza di computo leggevasi nell' Edizione di Milano *di pagarmi scudi 120 d'oro in oro, per pagare ogni mese 15 simili.*

narrava detto contratto: onde questo dì sette detto abbiamo estinto detto contratto e rimessomi nel medesimo ordine di prima con l'Erede di detto Bindo, come di tutto ne fu rogato Ser Giovan Batista di Matteo d'Antonio Landini da Volterra, Notaio pubblico, che sta al Fisco, come si vede al Giornale a car. 42 (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 21 Luglio 1556.

(43) Ricordo, come il Magnifico Messer Lelio Torello di nuovo, questo dì 21 di Luglio 1556, ha registrato una mia Supplica, la quale fu spedita per insino il dì 17 detto. La detta Supplica contiene le sottoscritte cose, e fu fatta di mano del detto Messer Lelio.

Illmo. ed Eccmo. Signor mio.

Questi dì parlai con Vostra Eccellenza di Benvenuto Scultore, e parmi che la restassi in queste determinazioni. Se così è, degnisi confermarle; o, dove io errassi, correggerle.

Primo. Che oltre li 700 scudi sborsatigli Antonio De' Nobili, ed oggi convertiti d'accordo in satisfazione delle sue opere del Perseo, Antonio seguirà a pagare scudi cento il mese sino alli 1200, che ha il Mandato, e poi Vostra Eccellenza gli farà nuovo Mandato.

(Rescritto) *Così sta.*

(1) Vedremo dal *Documento* 46, che il Cellini cedè in seguito al Duca Cosimo il suo credito con Bindo Altoviti, per riceverne scudi cento al mese sino all'estinzione del medesimo.

Secondo. Che facci il Pergamo del Coro in Santa Maria del Fiore, cioè l'uno di essi; e il tassargli e fargli il pregio sia rimesso in Vostra Eccellenza.

Così è.

Terzo. Che la Provvisione delli dugento scudi gli corra, che Vostra Eccellenza disse non avergli revocata (1).

Sì, se lavorerà per noi, o per la Chiesa.

17 *Iul.* 56.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 14 Agosto 1556.

(44) Ricordo, come a dì 14 d'Agosto 1556 io comperai da Francesco di Raffaello Marchi, Battiloro, la metà di un podere a Trespiano, luogo detto il Bucine, per scudi 140 d'oro di moneta, con tempo di cinque anni a riscuotere; e l'altra metà tolsi da lui a fitto per cinque anni a mezza gabella, e con più patti, come per ricordo si vede al Giornale a car. 45, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi detto dì in Firenze (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questa Provvisione, che dai Libri d' *Entrata e Uscita* del Pagatore Lattanzio Gorini, esistenti nell'Archivio delle Regie Rendite, e dal *Ricordo* di N. 115, si rileva essere incominciata a decorrere a favore del Cellini fino dal 1 Maggio del 1556, venne poi a cessare al termine del Febbraio del 1563.

(2) Ved. *Ricordo* 10.

A dì 26 Ottobre 1556 (1).

(45) Ricordo, come oggi questo dì 26 d'Ottobre 1556 io Benvenuto di Giovanni Cellini fui cavato di prigione, e feci tregua col mio nemico per un anno, e si dette infra di noi scudi 300 di sicurtà l'uno all'altro; che per me promise Luca Mini, Speziale a San Pier Maggiore, e Zanobi di Francesco Buonagrazia. Ancora gli dua detti promisono per me alli Signori Otto di Guardia e Balìa di rappresentarmi, e si obbligarono per scudi 1000 di moneta, che io mi rappresenterei a ogni loro richiesta (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Il presente *Ricordo* corrisponde con qualche varietà a quello pubblicato dal Sig. Carpani al N. 12 con la data dei 16 Ottobre 1556.

(2) Che il Cellini fosse carcerato in quest'anno 1556 rilevasi pure dalle di lui *Poesie*: e siccome sappiamo da queste che nella solennità di S. Giovanni, cioè nel Giugno di quell'anno istesso, egli trovavasi in prigione, e di più che la sua carcerazione non fu che di soli due mesi, da ciò si conclude che ne fu liberato al più tardi circa la metà del prossimo Agosto. Dicendosi nel presente *Ricordo* che nell'Ottobre di questo medesimo anno egli fu cavato di prigione, convien dire che egli fosse stato nuovamente carcerato, e per cause affatto diverse da quella, che dette motivo alla precedente sua prigionia, come si deduce dal contesto del presente *Ricordo*, con quanto è detto nel *Sonetto Ultimo nel carcere*. Quali poi si fossero le cause sì dell'una che dell'altra prigionia, non fu a noi facile il discoprirlo, tanto più che le gravi questioni da esso avute con lo Sputasenni, con lo Sbietta o d'Anterigoli, con Fiorino Rigattiere, e con Vanni dal Borgo, rammentate e nella Vita ed in questi *Ricordi*, sono tutte posteriori all'epoca presente.

A dì 17 Novembre 1556.

Cosimo Medici Duca di Fiorenza ec.

(46) Antonio De' Nobili Nostro Depositario generale ec. Pagate in virtù di questo Nostro Mandato a Benvenuto Cellini Scultore scudi mille dugento d'oro in oro, ogni mese scudi cento simili, cominciando la prima paga al primo di Dicembre prossimo, e seguire fino all'intera somma di detti scudi 1200 d'oro in oro; e sono per altanti, che, d'un credito ch'egli ha con Bindo Altoviti, ci ha ceduto tutte le sue ragioni, come n'appare Contratto rogato per mano di Ser Paulo di Giovanni Muzzi da Bibbiena, al quale in tutto e per tutto s'abbia rapporto, pigliandone ricevuta paga per paga, con farne debitore il detto Bindo Altoviti, dal quale ce n'aremo a valere, e vi si faranno buoni al dar de' vostri conti. Dato in Fiorenza nel Nostro Ducale Palazzo a dì 21 di Novembre 1555 (1).

El Duca di Fiorenza.
Iacopo Guidi Secretario (2).

Io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini sopra-

(1) L'ordine di questo pagamento fu fatto in conseguenza del Rescritto ottenuto dal Cellini alla Supplica, che abbiamo veduta sotto il N. 36. Vedasi pure il *Ricordo* 43.

(2) L'originale, da cui abbiamo estratto il presente *Documento*, esistente nell'Archivio Generale delle Regie Rendite, è firmato di mano del Duca Cosimo, e di Messer Iacopo Guidi suo Segretario; la Ricevuta poi, apposta in piè del medesimo, è d'intero carattere di Benvenuto.

detto ho ricevuto da Messer Antonio De' Nobili Depositario di Sua Eccellenza li sopradetti scudi mille dugento d'oro in oro, in più partite, da dì 2 di Dicembre passato 1555 insino a questo dì 17 di Novembre 1556 per conto come di sopra; e per fede ho fatto la presente Ricevuta di mia mano propria detto dì 17 di Novembre 1556 in Firenze (1).

A dì 11 Luglio 1557. 1557.

(47) Ricordo, come oggi questo dì 11 di Luglio 1557, in Domenica, si è fatto conto e saldo con Vincenzio di Filippo di Piero Lasagnini, fiorentino, scarpellino, mio Garzone (2), di tutto il tempo mi ha servito, che cominciò a dì 17 d'Agosto 1556. E perchè si era obbligato per contratto, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi, a stare meco dua anni per scudi uno d'oro in oro ogni fine del mese, con le spese alla tavola mia e la tornata di casa; e non ostante detto contratto siamo convenuti d'accordo detto dì, per avermi lui chiesto licenzia, io glie ne ho data; e gli ho pagato il resto del suo salario, che fu scudi 2.4.8 piccioli; portò lui detto contanti per

(1) Dal *Ricordo* 94 vedremo che non ostante la cessione fatta dal Cellini a Cosimo I di questo credito con l'Altoviti, ed il pagamento ricevutone, fu poi convenuto nel Giugno 1565 di annullare questa contrattazione, rimanendo il Cellini sempre creditore dell'Altoviti degli scudi 1200, e riportando la somma ricevuta dal Duca, per tal cessione, in conto dei crediti ch'egli riteneva col medesimo per le opere fattegli fino a quell'epoca.

(2) Di questo garzone del Cellini non è fatta menzione nella Vita.

suo resto, come di tutto fu mezzano infra di noi Michele di Goro Vestri, che così ne fece anche ricordo detto Michele al Quaderno di detto Vincenzio, scritto a car. 7 detto dì: e tutto d'accordo insieme con detto Vincenzio in casa mia. E detto dì si partì da me . . . . Sc. 2. 4. 8.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 29 Luglio 1557.

(48) A dì 29 Luglio 1557 io Benvenuto Cellini mi sono convenuto d'accordo con Michele di Goro Vestri, dalla Pieve a Groppine, di dargli per sua provvisione un mezzo scudo d'oro il mese, e le spese in casa mia, e la tornata di casa; e lui mi ha a tenere le mia poche Scritture, che alla giornata occorreranno, e parte cercare di guadagnare per la città e fuora, secondo le occasioni, come ha fatto per il passato (1). E così siamo restati d'accordo, e vogliamo che il mese cominci il dì primo d'Agosto prossimo avvenire 1557; e di tanto si farà creditore detto Michele ogni mese di detto mezzo scudo d'oro. E così ancora che qualche buono partito venissi alle mane a detto Michele, che per questo non resti che non lo pigli.

Io Benvenuto sopradetto sono contento in caso che le mie poche faccende non si straccurino mano propria.

Benvenuto Cellini.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Michele Vestri è il giovine, di cui abbiamo veduto essersi servito il Cellini per scrivere la propria Vita, che egli lavorando dettavagli.

A dì 25 Settembre 1557.

(49) Ricordo oggi questo dì 25 di Settembre 1557 come Pier Maria Dalle Pozze (1) mi ha ritenuto una Lettera, la quale fu fatta da Girolamo degli Albizzi, Commissario delle Bande di Sua Eccellenza Illustrissima, e detta Lettera si è come un Compromesso fatto per commissione di Sua Eccellenza Illustrissima infra quella e me della fattura del mio Perseo, e per sua cauzione del Tesauriere per potermi pagare; me l'ha ritenuta, e me ne ha fatto dar copia, come è detto de verbo a verbo (2). E perchè alcune volte dette Copie e Scritte si possono smarrire in nostra mano, così ne ho fatto ricordo; perchè loro, essendo lor professione, non le possono nè perdere, nè smarrire, perchè gli è il dovere che loro ne facciano copia ai loro libri, i quali non si perdono. Fu giudicata dal detto Ierolimo, tenendo più la parte del Duca, che quella della santa iustizia e della ragione, tremila cinquecento scudi d'oro in oro, di lire sette e soldi dieci per iscudo (3): e che e' sia il vero che io sono stato rubato e assassinato, il detto Duca (piacendo a Sua Eccellenza, dipoi che detta Opera fu finita, di farla stimare, dicendo che quello che la fussi stata stimata, tanto

(1) Questi è colui, che, per derisione, fu dal Cellini chiamato in seguito *dalle Pozzanghere*.

(2) Di simile avverbio, che denota *a parola a parola*, *per l'appunto*, si valse anco Giovanni Villani nel Lib. XI.

(3) Vedasi intorno a ciò il *Documento* 28, e quanto è detto nella Vita alla pag. 504 del precedente Volume.

me la voleva pagare), così la fece stimare da uomini di detta arte professori peritissimi, i quali me la stimarono, a tutte sue spese, sedicimila scudi d'oro in oro. E gli stimatori di essa furono uomini dimandati da detto Principe; i quali, per essere mia rivali, alquanto mi volevano male per invidia: ma la forza della bontà dell' opera li forzò a dire e a giudicare il vero (1). A questo il Principe, mosso da avarizia, per darmene il meno che lui poteva, così ingiustamente la fece giudicare dal detto Ierolimo degli Albizzi, il quale era la sua professione soldato, e uomo di mala vita; così fui assassinato, ed ho rimesso in Dio le mie vendette, perchè troppo è il male che io ho ricevuto a gran torto.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Alla pag. 543 dell' antecedente Volume si è veduto, che richiesto il Bandinelli dal Duca di dar prezzo al Perseo, lo stimò scudi sedicimila d' oro in oro.

A dì 26 Dicembre 1557.

Supplica in risposta del Cristo di marmo. Sua Eccellenza si contenta che io lo metta in S. Maria Novella in mio nome (1).

Allo Illmo. ed Eccmo. Sig. Duca Cosimo de' Medici Duca di Fiorenze.

Illmo. ed Eccmo. Signor Duca e mio Padrone Osservandissimo.

(50) Dipoi la santa licenzia che io ebbi da Vostra Eccellenza Illustrissima per andare a satisfare il mio voto (2), vedutomi impedito dal disonesto latrocinio che mi fa quel Vanni dal Borgo, già uno de' Ministri di Vostra Eccellenza (3), ed ora casso e privo non per sue bontà, per non gittar via queste poche ore, che Iddio mi presta, mi missi a lavorare in quella mia bottega tutta molle e sgominata. E sendo chiamato dal mio bel Cristo, il quale d'allora in qua io l'ho condotto quasi che alla fine, e non tanto messoci tanto studio e forza d'arte, quanto io ho mai potuto, che ancora io l'ho voluto ac-

(1) Il titolo di *Supplica*, che dal Cellini fu dato a questo *Documento*, richiese che egli qui si riportasse piuttosto che tra le *Lettere*, dove avrebbe dovuto collocarsi.

(2) Vedasi la pag. 492 del Vol. II.

(3) Secondo i *Libri dei Salariati* questi fu ministro alle Gabelle; e da quanto rilevasi dal *Giornale* del Cellini, esistente nella Riccardiana, egli era affittuario a vita di alcune sue terre.

compagnare con quella più piacevole attrattività (1), che io al mondo ho potuta immaginare; in modo che io l'ho collocato in su una Croce di marmo nero, la quale fa molto aiuto alle gran fatiche dell'arte, e ne spero non piccolo onore, che è la gloria de' maggiori mia desiderati premii. Ora essendo colla grazia d'Iddio Vostra Eccellenza Illustrissima giusto e degno Signore d'ogni cosa, quella avendo volontà di collocare questa mia fatica in un luogo della sua città a suo proposito; io che sempre volentieri l'ho osservata e ubbidita, farò quanto lei mi commetterà. Ma se altrimenti quella si contenta che io in nella sua gloriosissima città la metta in una Chiesa, a mia satisfazione, Vostra Eccellenza guadagnerà il premio della mia fatica, perchè nulla voglio d'essa, così facendo: dove altrimenti, i nostri patti richieggono che io ne sia pagato; pertanto la priego che si degni di comandarmi quello che a quella piace di fare, ed io ubbidirò.

(Rescritto) *Mettalo dove vuole, chè si contenta Sua Eccellenza del contento suo.*

Messer Antonio De' Nobili mi tiene indietro in circa a otto mesi della commissione datagli da Vostra Eccellenza de' cento scudi d'oro il mese, ordinatigli per il premio delle fatiche del mio sventurato Perseo (2), per tanto la priego che disponga, e mi spedisca e questa faccenda e quella di Vanni dal Borgo, chè dell'una mi vivo, e dell'altra mi acconcerei più

(1) *Attrattività* per *attrattiva*, o *virtù di attrarre* e *allettamento*, non si riporta nè dalla Crusca, nè dall'Alberti.

(2) Vedasi il *Documento* 38.

vita colla grazia di Dio e di Vostra Eccellenza Illustrissima, che Iddio felice conservi.

Di Firenze il dì 26 Dicembre 1557.

Il fedel Servitore di quella
BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Gli si ordinerà.*

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 5 Febbraio 1557.

(51) Dallo Eccellentissimo Signor Duca Cosimo di Firenze, a dì 5 di Febbraio 1557 scudi ottocento d'oro in oro, sono per la fattura d'una Testa di bronzo grande dua volte più che il naturale; ritratto proprio al naturale di Sua Eccellenza Illustrissima sino alla cintura, armato con ricchissima spoglia; la quale si dette a Giovanni detto il Camerino (1), mandato da Sua Eccellenza; quale Camerino mandò e portò detta Testa all'Elba fino a dì 15 di Novembre 1557; e detta opera fu vista e stimata da più persone, la fattura solamente, più di scudi mille d'oro (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questi è Giovanni Batista di Silvestro Camerini, abile architetto, e che nei *Libri dei Salariati* del Duca Cosimo vedesi in tale epoca essere uno dei Ragionieri della Mercanzia.

(2) Intorno a questo singolarissimo lavoro di Benvenuto, vedasi la Nota 2 alla pag. 405 del Vol. II: quale poi fosse la stima, che gli fu data, si rileva dal *Documento* 136.

A dì 9 Marzo 1557.

(52) Ricordo come fino a dì 9 di Marzo 1557 io Benvenuto Cellini ho comperato da Piero di Domenico di Simone da Loro (1), Potesteria di Terra Nuova, Valdarno di sopra, un pezzo di terra di Staia 1 ½ a seme posta in Corte di Loro, luogo detto Vaiano; a primo, Via; a secondo, Gabbriello di Francesco di Forte da Loro; a terzo, Marco d'Agnolo Gini; a quarto, Spedale di Loro, per prezzo di Scudi dodici d'oro di moneta, a mezza gabella. Con patto, che se infra cinque anni da oggi il detto Piero rendessi i detti scudi dodici, detta compra sia nulla, come di tutto ne fu rogato Ser Pier Francesco Bertoldi Notaio alla Mercanzia . .. . Sc. 12.

E di più passato i cinque anni, che detto Piero non l'abbia riscossa, si è obbligato ricomperare detto pezzo di terra, per il detto prezzo, Michele di Goro Vestri da me Benvenuto per il medesimo prezzo, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi detto.

A dì detto il detto Piero lasciò a me Benvenuto contanti per la sua parte della gabella scudi 2.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Dal *Ricordo* dei 15 Marzo 1554 abbiamo veduto che il Cellini aveva acquistato da questo istesso Piero di Domenico di Simone Gonnelli da Loro, un altro Pezzo di terra posto in Corte di Monte Marciano.

A dì 2 Giugno 1558. 1558.

(53) Ricordo come al nome di Dio, questo dì due di Giugno 1558 io Benvenuto Cellini ho preso la prima Tonsura, cioè e' primi Ordini a Prete dal Reverendissimo Monsignore De' Serristori (1), in casa sua nel Borgo S. Croce, con tutte le solennità e cerimonie, che in tali casi si costumano: e tutto fatto con licenzia del Reverendissimo Signor Vicario dell' Arcivescovado di Firenze, rogato Ser Filippo Frangini, Notaro pubblico in Vescovado. E di più il dì detto ho avuto licenza dal detto Signor Vicario di poter agitare, o far agitare contra a tutti i mia debitori, come tutto ne appare al protocollo di Ser Filippo Frangini, e come al Libro di Ricordi a car. 134.

In nel 1560 avendo volontà di avere figliuoli legittimi, ma segreti, mi feci liberare da cotale obbligo, e seguii la mia volontà (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questi è Lodovico Serristori Vescovo di Bitetto nel Ducato di Bari, che avendo preseduto per 43 anni a quella Chiesa, si era poi fino dal 1552 ritirato in Firenze sua patria. V. Ughelli Vol. VII, pag. 682.

(2) Il presente *Ricordo,* che era in parte stato stampato nella Prefazione ai *Trattati* del Cellini, impressi nel 1731, fu dal Sig. Carpani riportato sotto il N. 13, con qualche varietà però dall' altro, ch' egli aveva precedentemente pubblicato alla p. XXXIX del Vol. III delle Opere del Cellini.

A dì 6 Luglio 1558.

(54) Ricordo, come questo dì 6 di Luglio 1558 io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini ho prestato alla Comunità ed uomini di Volterra Scudi 560 d'oro di moneta, di Lire sette per scudo: portò Guidozzo di Guidozzo Guidi e Francesco di Antonio Lorenzo Leonori da Volterra, Procuratori sostituiti da Messer Carlo di Antonio Incontri, Spinello di Giovanni di Pagolo de' Guardanilli, Michele di Ser Francesco Vinta, Ser Lorenzo di Ser Girolamo Lisci, Giovanni di Zaccheria Falconieri, e Benedetto di Alberto Riccobaldi, tutti da Volterra: i quali ho prestati loro per un anno da oggi, e hanno promesso, che detta Comunità ed uomini non mancheranno al detto tempo rimborsarmi di detti scudi 560, netti da ogni spesa, che per me far bisognassi, come di tutto se ne fece pubblico istrumento, rogato Ser Pier Francesco Bertoldi, Notaio alla Mercanzia di Firenze: i quali dissono per pagare parte di loro imposizione, stata lor posta dall'Illustrissimo Signor Duca di Firenze: de' quali se n'è fatto debitore detta Comunità ed uomini (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Da altro *Ricordo* del dì 11 Dicembre 1561 apparisce, che il Cellini in detto giorno fece nuovo imprestito alla Comunità di Volterra di scudi mille trecento quarantaquattro di moneta. Molte varietà s'incontrano tra questo Ricordo e quello pubblicato nell'Edizione Milanese al N. 16.

Giovedì a dì 4 d'Agosto 1558.

(55) Ricordo, come a dì 4 d'Agosto 1558 io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini ho fatto una Procura a Bartolommeo Perini (1), ferrarese, orefice in Roma, a poter riscuotere per me in Roma dall'erede di Bindo Altoviti, ed altri, e a far quietanze, e far gravare e pigliare, e pigliar beni in pagamento; come di tutto ne fu rogato Ser Pier Francesco Bertoldi, Notaio pubblico alla Mercanzia di Firenze (2). E in detta Procura mi chiamo contento e pagato da detto erede di Bindo di scudi 30 d'oro d'Italia, per due mesi passati, cioè Giugno e Luglio: e detta Procura ho fatta per tempo di dua anni da oggi, come a quella si abbia relazione, come a Giornale a car. 35.

Nota che a dì 6 di detto mandai detta Procura a Roma per Spadone Procaccia, insieme con certo refe bianco al detto Bartolommeo, franca di porto, perchè lo pagai qui in Firenze (3).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 8 di Luglio 1559. 1559.

(56) Ricordo. Oggi, questo dì 8 di Luglio, è venuta a stare in casa mia, a tutte mie spese, la Do-

(1) Questi è colui che nella Vita di Benvenuto è denominato il Chioccia. Ved. Vol. II, pag. 226.

(2) Vedasi la Nota ultima al *Documento* 46.

(3) Il presente *Ricordo* di poco varia da quello di N. 14 pubblicato nell'Edizione Milanese.

rotea, donna di Domenico d'Antonio Sputasenni (1), ed ha menato seco Tonino suo figliuolo, e la Bita sua figliuola, per essere stato lui preso, e a dì 25 sopradetto fu mandato alle Stinche per ordine de' detti Signori (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 25 Dicembre 1559.

(57) Ricordo. Oggi, questo dì 25 di Dicembre, Domenico di Antonio Sputasenni è stato cavato e liberato dalle carceri delle Stinche, per grazia di Sua

(1) Questo Domenico d'Antonio Sputasenni è quell'istesso che in appresso vien chiamato de' Parigi. Che tale poi si fosse veramente il suo cognome, si conferma dal *Documento* 59, e dal seguente, tratto dai Protocolli di Ser Enea di Carlo Upezzinghi Notaro Pisano = : *In Christi nomine amen. Fit fides qualiter Domenico d'Antonio di Luca de' Parigi da Firenze, altrimenti chiamato Sputasenno, al presente è abitante in Pisa, Testimone a perpetua memoria esaminato ad istanza di Messer Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini Scultore, benchè assente ec., acciocchè la verità apparisca con suo giuramento testificando, disse, come di sotto, che la verità fu ed è, che detto Messer Benvenuto comprò da Pier Maria di Ser Vespasiano d'Anterigoli un Podere posto sopra Vicchio di Mugello ec. Fatto in Pisa 12 Dicembre* 1561. = Da quanto vedremo in seguito rilevasi che Domenico Parigi era stato già bandito da Firenze, e che, per trasgressione a tal comandamento, essendo stato preso in questo istesso giorno per ordine degli Otto, venne quindi tradotto alle carceri delle Stinche nel dì 25 del corrente Lugliò 1559. Di esso, e della di lui famiglia troveremo esserne fatta spesso menzione in questi *Ricordi*.

(2) Nel *Ricordo* 17 dell'Edizione Milanese dicevasi: *per essere stato preso il detto Domenico e mandato alle Stinche per ordine de' detti Signori fino dal dì . . .*

Eccellenza Illustrissima; e mi debbe far buone le spese del vitto, per conto suo proprio, dalli sopraddetti 25 di Luglio, ch'egli andò alle Stinche insino al dì 25 Dicembre 1559 sopradetto; nel qual tempo gli mandai il vitto mattina e sera. E mi debbe inoltre far buone le spese di vitto, da' dì otto di Luglio 1559, della Dorotea sua donna e di Tonino suo figliuolo, e della Bita sua figliuola, quali vennono a casa mia a tutte mie spese, come per ricordo di sopra in questo a 136; e ne ho fatto il presente ricordo per farnelo debitore del tutto insino a tanto che staranno a mie spese (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

1559.

(58) Monte di 4 per Cento de' dare Sc. 37.6.4.8, di tanti fattolo Creditore al Libro segnato A, a c. 54, e sono per la valuta di Sc. 240.0.16.6 di 4 per cento, come appare al Libro pubblico segnato di S, di 4 per cento a car. 305, sotto nome di Maddalena di Raffaello Tassi mia nipote (2), e come dai protocolli di Ser Enea Upezzinghi Notaro Pisano: portò detto Libro S; avere in questo a car. 2 Sc. 37.6.4.8 (3).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Nell'Edizione Milanese questo *Ricordo* di N. 18 termina alle parole: *vennono a casa mia a tutte mie spese ec., come è noto ec.*

(2) Dal *Ricordo* dei 7 Aprile 1555 si rileva, che questa nipote del Cellini era accettata Monaca in S. Orsola.

(3) In altro *Ricordo* riportato nel *Giornale* del Cellini, esistente nella Riccardiana, sotto l'anno 1569 si legge=: *Ricordo*

L'Adozione di Benvenutino prima figliuolo di Domenico e di Mona Dorotea, ed aveva nome Antonino (1).

1560. Die 29 Novembris 1560.

(59) L'Illustrissimo ed Eccellentissimo Signore il Sig. Duca di Fiorenza e di Siena ec., e per Sua Eccellenza Illustrissima i Magnifici Sigg. Luogotenente e Consiglieri ec. Avvertendo alle preci di Benvenuto di Giovanni Cellini, cittadino fiorentino e Scultore eccellentissimo, con le quali egli narra, che sendo d'età di sessanta anni senza figliuoli e descendenti (2), ed al tutto fuor di speranza d'averne, desidera per via di Adozione pigliare per suo figliuolo, e adottare nella sua agnazione Antonio d'età d'anni quattro in circa, figliuolo legittimo e naturale di

come questo dì 9 di Novembre 1569 si è permutato al Monte certo mio credito, il quale diceva in Maddalena De' Tassi mia nipote, e l'ho fatto dire nella Maddalena di me Benvenuto suo padre de' Cellini, e che durante la mia vita naturale io ne possa disporre ogni mia volontà; il detto Credito è a quattro per cento al Libro segnato S a car. 251. = Riguardo alla nascita di Maddalena Cellini vedasi il *Ricordo* 101.

(1) Questa intitolazione, di carattere del Cellini, trovasi posta in fronte della seguente Deliberazione, da noi ritrovata nell'Archivio dei Buonomini di San Martino.

(2) Abbiamo qui una conferma di quanto fu avvertito nella Nota 1 al *Ricordo* 22, cioè che Iacopo Giovanni, figlio naturale di Benvenuto, e quindi legittimato con Privilegio dei 19 Aprile 1554, era di già morto a quest'epoca; non essendo verisimile che altrimenti egli avesse adottato per figlio un estraneo.

Domenico d'Antonio di Luca Parigi da Fiorenza, al presente commorante in Pisa, nato di detto Domenico, e di Mona Dorotea sua legittima donna, non tanto per supplire alla sua Casa e descendenza, quanto per poterlo allevare, ammaestrare ed instruire nelli buoni e cristiani costumi, e nell'esercizio ed arte di scultore. Soggiungendo che Domenico padre di detto Antonio, e detta Mona Dorotea sua madre, si contentano ed acconsentono insieme con detto Antonio, che tale adozione segua ed abbia effetto, secondo che di ragione e per gli ordini della Città si ricerca: e domanda perciò piaccia a Lor Signorie, seguendo la desiderata adozione, confermarla, ed interporvi l'autorità Loro e l'assenso in ogni miglior modo. Ed atteso qualmente constituti al conspetto di Lor Signorie questo dì soprascritto il prefato Benvenuto e Mona Dorotea, donna del suddetto Domenico Parigi, e parimente Antonio suo figliuolo di infantile età, e di buona espettazione, celebrorono infra loro per solenne stipulazione la detta adozione; ed in effetto Benvenuto prese per suo Figliuolo Adottivo Antonio predetto presente, e consenziente, e a detta adozione similmente detta Mona Dorotea sua madre espressamente acconsentì e lo dette a detto Benvenuto per figliuolo. E visto ancora il consenso del suddetto Domenico Parigi suo padre, che acconsente alla prenarrata adozione fatta o da farsi, siccome ne appare per pubblico Instrumento rogato per mano di Ser Enea Upezzinghi Notaio e Cittadino Pisano sotto dì xxi d'Ottobre prossimo passato, o altro più vero tempo. E volendo Lor Signorie compiacere al supplicante in sì giu-

sta Domandita; imperò mosse da queste ed altre giuste cagioni, servate le cose da servarsi, ed ottenuto il partito secondo gli ordini: Deliberarono e deliberando approvarono e confirmarono detta Adozione in tutto e per tutto, e vi interposono l'assenso ed autorità del Magistrato, in ogni miglior modo. Mandantes ec.

Ego Iohannes olim Benedicti de Pistorio Cancellarius in fidem manu propria subscripsi.

V. Lelio Torelli
Alfonsus Quistellus
Franciscus Vintha

A dì 3 Dicembre 1560.

(60) Tonino figliuolo di Domenico e della Dorotea Sputasenni (1) dee avere a dì 3 di Dicembre scudi 1000 d'oro in oro, i quali se gli dieno dipoi

(1) Avendo il giovine adottato mal corrisposto alle intenzioni di Benvenuto, egli perciò nel 1567 lo privò degli scudi mille di sopra ad esso donati, come lo dimostra la memoria che di proprio carattere egli scrisse in piè del presente Ricordo. = 1567. *Il sopradetto io Benvenuto l'ho diredato e privo di detta Donazione, come se mai fatta non fosse; perciò Tonino di contro de' dare scudi* 1000 *d'oro in oro per l'autorità che in me è restata di potere annullare la controscritta Partita, e lui per non avere osservato nessuna delle qualità in quella contenute; e di più annullata per vigore del Testamento rogato da Ser Giovanni di Ser Matteo da Falgano sotto dì* 23 *Aprile* 1567, *quale per detto Testamento si intende essere annullata tale Donazione, al quale si abbia relazione: e così è la mia volontà.* = Che poi nel 1567 si facesse dal Cellini un nuovo Testamento, lo vedremo dal *Ricordo* 66.

la vita mia naturale, e nella età sua degli anni 18, in caso che lui faccia l'arte dello scultore. E se io mancassi prima che questi 18 anni, il detto ne tiri i frutti di detti denari, e di quelli ne possa vivere, e attendere a imparare: nè voglio che di detti denari il padre e la madre n'abbiano a far nulla, nè manco de' frutti di essi, perchè voglio che gli abbia comodità di attendere alle virtù. Ancora voglio che sia in mia libertà, in mentre che vivo, di poter torgliene, e ancora di dargliene di più, secondo la mia volontà. E perchè io lo voglio adottare per mio figliuolo, voglio che lui abbia nome Benvenuto de' Cellini, e per tal nome risponda. Sono in su la Comunità di Volterra oggi di mio più di 1000 scudi, e di quelli voglio che se gli dia, a Giornale B pag. 12 Scudi 1071.3 (1).

BENVENUTO CELLINI.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 14 Dicembre 1560.

(61) Ricordo come sino a dì 29 di Novembre 1560 Messer Benvenuto Nostro prese per suo figliuolo adottivo Antonio di età di anni quattro in circa, figliuolo legittimo e naturale di Domenico d'Antonio di Luca Parigi da Firenze, al presente abita in Pisa, nato di detto Domenico e di Madonna Dorotea sua legittima donna: soggiugnendo, che

(1) Del credito del Cellini con la Comunità di Volterra in una somma maggiore di scudi mille, ne abbiamo conferma dal riferito suo *Giornale* esistente nella Riccardiana.

detto Domenico padre di detto Antonio e detta Madonna Dorotea sua madre si contentano e acconsentono, insieme con detto Antonio, che tale adozione segua ed abbia effetto secondo che di ragione, e per gli ordini della città si ricerca. Ed in effetto detto Benvenuto prese per suo figliuolo adottivo Antonio predetto presente e consenziente, e a detta adozione similmente Madonna Dorotea sua madre espressamente acconsentì, e lo dette a detto Benvenuto per figliuolo, e con il consenso del suddetto Domenico suo padre, che acconsente nella prenarrata adozione fatta, o da farsi, come ne appare per pubblico istrumento rogato per mano di Ser Enea Upezzinghi Notaio e Cittadino Pisano sotto dì 21 di Ottobre prossimo passato, o altro più vero tempo. E così ottenuto il partito dei Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri dello Illustrissimo Signore il Signor Duca di Fiorenza e di Siena, secondo gli ordini = *Deliberarono e Deliberando, approvarono e confirmarono detta Adozione in tutto e per tutto ec.*, come di tutto ne fu rogato Ser Giovanni di Benedetto da Pistoia, Cancelliere di Loro Signorie, sotto dì 29 di Novembre 1560, al quale si abbia relazione: del quale ce ne è copia in carta pecora di mano di detto Ser Giovanni, soscritta da Messer Lelio Torelli, e da Messer Alfonso Quistelli, appresso di detto Messer Benvenuto (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) L'autorizzazione ottenuta dal Cellini di adottare il figlio di Domenico Parigi è contenuta nel *Documento* di N. 59.

A dì 15 Gennaio 1560.

(62) Ricordo, come il dì sopraddetto mi favellò Lorenzo di Federigo Strozzi, trovandomi a caso in nello Speziale del Re, in Mercato Vecchio, e mi disse: Benvenuto, il mio fratello era molto vostro amico. Al quale (1) io lo domandai chi era questo suo fratello, perchè io non avevo mai parlato a quest' uomo. Allora lui mi disse: Il mio fratello aveva nome Filippo, il quale vi ha debitore per non so che conto di giaco di maglia, datovi lui denari in Lione di Francia. Al quale io subito dissi: Io mi ricordo del vostro fratello, il quale si chiamava per soprannome Picchio Strozzi (2); e volesse Iddio, che voi avessi animo di ricercare cotesto conto, perchè voi mi saresti debitore di parecchi diecine di scudi; perchè il vostro Picchio m' ingannò, anzi mi giuntò, come fanno i marioli; avvenga che io avevo fatto le spese al Busbacca, corrier fiorentino, il quale io trovai, che usciva appunto delle terre de' Veneziani, e ne andava alla volta di Lione, e diceva, che aveva andare in diligenzia per conto della Nazion Fiorentina, e che gli era stato isvaligiato (3). Così io lo misi a cavallo e lo condussi in Lione, e pagai parecchi

(1) *Al quale* sta per *al che, alla qual cosa.*

(2) Di questo Federigo Strozzi ne parla l'Ammirato nelle *Famiglie Nobili Fiorentine*, ed il Gamurrini nelle *Famiglie Nobili Toscane ed Umbre ec.*

(3) Dell' incontro del Cellini col Busbacca nei Grigioni, e dell' averlo poi di colà a proprie spese condotto insino a Lione, ne è stato parlato alla pag. 423 del Volume 1.

scudi a uno, che si chiamava Cristo Luteriano, il quale gli aveva prestato cavalli e fattogli le spese infra quei Grigioni in Solutorno, dove con noi e' lo condusse (1) innanzi che il detto Busbacca mi avessi scoperto le sue miserie affatto; perchè sebbene lui mi si era raccomandato, non mi aveva ancora ditto all' infinita calamità a che egli era (2); dove io promisi di aiutarlo.

Giunti che noi fummo in Solutorno, il detto Cristo Luteriano lo voleva svaligiare, e giurò, che se lui non l'avesse pagato, lo voleva ammazzare a ogni modo (3). Dove io mi mossi a pietà di lui, perchè sempre mi disse, che dalla Nazione io sarei satisfatto; con tutto che per elemosina io certamente lo facevo. Io pagai e lo condussi in Lione; il quale mi mandò a parlare il detto Picchio Strozzi; che con lui già io avevo avuto conoscenza in Roma. Il detto Picchio si teneva una figliuola del detto Busbacca per sua concubina, e mi si fece mostrare il conto di tutto quello, che per il detto io avevo speso, e subito mi pagò. Dipoi mi richiese, che io gli prestassi il mio giaco e le mie maniche di maglia:

(1) Secondo il testo del *Ricordo* di N. 20 pubblicato dal Sig. Carpani leggevasi: *e fattogli le spese; e infra quelli Grigioni esso lui tornò, dove con noi e' lo condusse ec.* Fu già detto che Solutorno, oggi Soletta, è derivazione dal Tedesco *Solthurn* in Francese *Soleure*. Il nuovo testo sembra aver tolta quasi del tutto quell' oscurità, che il Sig. Carpani a ragione ritrovava nel presente racconto.

(2) Vedasi la pag. 428 del sopra indicato Volume.

(3) *Giunti che fummo colà, il detto .... in ogni modo.* Così nella precedente edizione.

queste arme si erano di valore di molto più di 100 scudi d'oro, e molte volte io ne avevo potuto avere 120 scudi: e di più aggiunse, dicendo se io gnele volevo vendere. Alle quali parole io risposi, che se e' mi occorressi, siccome io credevo, il tornarmene in Roma, ne avrei molto bisogno. A questo lui mi disse, che di grazia io ne lo servissi insino al mio ritorno di Parigi, e mi aggiunse insino alla somma di 50 scudi in tutto, computando le spese del Busbacca (1). Così per fargli il servizio gnele lasciai.

In capo di quattro mesi mi occorse di ritornarmene alla volta di Roma; e giunto ch' io fui in Lione, il detto Picchio mai si lasciò trovare, a tale che, come ingannato, mi ritornai in Roma sanza le mie arme. Dipoi io ne scrissi a M. Albizzo del Bene, molto mio amico (2). Il detto ne fece diligenza, e come impresa disperata la lasciò passare. Dipoi noi intendemmo in Roma, come lui se le aveva giocate in pregio di 200 scudi d'oro in oro.

A tutto questo si trovò presente Ascanio di Giovanni da Tagliacozzo, e Girolamo Pascucci, mia lavoranti, li quali sono ancora vivi. Questo fu alla fine di Giugno in nel 1537: sicchè se io dico d'essere stato giuntato, si può giudicare; e dove Lorenzo,

(1) Se si fosse dovuto leggere *insino alla somma di* 150 *scudi in tutto*, come avevasi nell'Edizione Milanese, sarebbero state ingiuste le lagnanze fatte dal Cellini a Lorenzo Strozzi, di essere stato ingannato e giuntato da Filippo di lui fratello, poichè la differenza del suo credito si sarebbe ridotta allora a così piccola somma, da non potere ascendere a parecchie diecine di scudi, come egli aveva di sopra affermato.

(2) Ved. Vol. 1, pag. 318.

suo fratello, mi domanda, lui mi è in grosso debitore, cioè dei detti scudi 200, e di tanto si farà debitore di Scudi 200. Giornale B a car. 39 (1).

Sabato a dì 22 di Marzo 1560 (2).

(63) A dì detto a ore 4 $\frac{2}{3}$ di notte nacque il bambino di Messer Benvenuto, figliuolo della Piera di Salvadore (3). Domenica a dì 23 detto si battezzò, e i Compari furono questi, cioè, Bernardo di . . . . Davanzati Cassiere de' Capponi; e Andrea di Lorenzo Benivieni, Cassiere de' Salviati; e Ser Giovanni di Ser Matteo da Falgano Notaio al Palazzo del Podestà; e gli posono nome Giovanni (4).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Nel testo precedente tralasciandosi il cognome di Girolamo, altro lavorante del Cellini, di cui unitamente ad Ascanio è stato più volte parlato nella Vita, si continuava quindi a leggere: *Se perciò dico d' essere . . . . e dove Lorenzo, suo fratello, mi domanda, lui me, in grosso debito, così di scudi* 200 *si farà debitore lui.*

(2) Il seguente *Ricordo*, che nell' Edizione di Milano, è segnato di N. 19, portava la data dei 22 Maggio 1560.

(3) Il cognome di questa Donna, che fu poi moglie del Cellini, si vedrà nel *Ricordo* 80.

(4) Intorno a questo figlio di Benvenuto, che morì poi nel principio del 1563, veggansi i *Documenti* 71. 82, non che la *Lettera* del Cellini al Varchi, segnata di N. XIII.

A dì 13 Aprile 1561. 1561.

Supplica segnata d'Aprile 1561 a Livorno di più capi importanti. In questa è drento la prima Supplica della Casa donatami da Sua Eccellenza Illustrissima.

Illmo. ed Eccmo. Signore e Padron mio sempre Osservandissimo.

(64) Infra le maggiori grazie, che io sempre ho dimandato a Iddio, dipoi la infinita grazia di Sua Maestà, si è stata il mantenermi in grazia ed al servizio di Vostra Eccellenza Illustrissima, e di tanto con tutto il cuore ne priego Vostra Eccellenza Illustrissima che quella si degni di farmene degno.

(Rescritto) *Se e' vuole attendere a quel che S. E. vorrà, sarebbe assai che Ella si servisse di lui; ma se vuol lui ogni cosa a suo modo, non è possibile il servirsene.*

Appresso priego Vostra Eccellenza Illustrissima che si ricordi come quella per sua benignità, e spezial grazia, mi donò la Casa che io abito, in nella quale io ho servito di già 15 anni passati Vostra Eccellenza Illustrissima; e ancora oggi fa l'anno che quella mi fece dire al Cav. De' Guidi suo Segretario, come quella si contentava di farmene grazia, e che io ne potessi disporre e lasciare ai mia figliuolini (1),

(1) I figli che trovavasi il Cellini in quest' epoca erano l'adottivo Antonio Parigi, e Giovanni che fu poi legittimato nel

che altro al mondo non m'è restato che dar loro. Così la priego che quella si degni di farmene degno.

(Rescritto) *Mostri che S. E. glie l' abbia donata, perchè quando S. E. fa le cose, le fa in scritto* (1).

Sebbene li sua diligenti Ministri, cercando di fare il loro ufizio, mi hanno fatto gravare per 500 scudi, dicono che sono per la pigione di quindici anni. Io non crederò mai che tal cosa sia stata fatta e mossa con ordine di Vostra Eccellenza Illustrissima, ma sì bene come ufizio loro, ai quali Vostra Eccellenza Illustrissima può benissimo considerare e giudicare, ed in tutti i modi che quella determinerà io mi chiamerò contentissimo. Se quella me ne farà degno, io in essa la servirò tutto il resto del tempo, che Iddio mi concederà la vita. E quando che a quella piacesse di fare altrimenti, io la prego che faccia, che io non abbia a pagare dua volte la Pigione; chè, essendo io creditore di molta maggior somma, avvenga che Messer Antonio De' Nobili mi fece intendere, che voleva che io gli levassi tutti i mia Conti, e così io gli levai con mia gran fatica e spesa, e li consegnai; quali mi furon resi, e disse di averli riscontri, e tutto stava bene.

(Rescritto) *Come S. E. ne sarà informata, la risolverà.*

Novembre di questo istesso anno, come vedremo dal *Documento* 71.

(1) Ciò non è coerente ai *Ricordi e Documenti* fin qui pubblicati, nè a quanto è detto nella Vita alla pag. 475 del precedente Volume.

Appresso la priego che se pure nè a Dio, nè a Vostra Eccellenza Illustrissima, non piacessi più il servirsi di me, quella si degni di darmi buona licenzia (1); chè, da poi che io non ho potuto avere quella sua tanta desiderata buona grazia, col mio continuo servizio, mi faccia degno che io me la porti meco dovunque io sia. E sopra tutto la priego, che presto si degni di spedirmi, che gnele terrò doppia obbligazione.

Quelli Rucellai di Roma, già padroni della sopraddetta Casa, mi hanno fatto intendere, che vogliono che io paghi loro la pigione, e che non cognoscono altri che me. Ora giudichi Vostra Eccellenza Illustrissima in che pelago io mi trovo; sicchè di grazia la priego che me ne liberi.

BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Quando e' sarà risoluto di restare a Firenze S. E. gli darà licenza d' andare dove vuole, perchè non tiene nessuno a forza.*

LELIO TORELLO 13 *Aprile* 1561.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 1 Maggio 1561.

(65) Domenico di Antonio Sputasenni deve dare da dì 8 di Luglio 1559 per insino a dì 25 di Dicembre 1559, che sono mesi quattro e mezzo, per le spese date e fatte in casa mia alla Dorotea sua donna, e Antonio suo figliuolo, e alla Margherita sua figlia, a ragione di scudi sei il mese: che così mi

(1) Si veda il Vol. II, alla pag. 576.

pare porti il dovere: le quali spese detti ai sopraddetti, perchè, sotto dì otto di Luglio sopraddetto, detto Domenico fu preso ad istanza delli Signori Otto; come per ricordo appare al Libro *Debitori e Creditori*, segnato A, a car. 136.

E deve dare dal dì 25 di Luglio 1559, che in tal dì fu mandato alle Stinche, insino al dì 25 di Dicembre, per suo vitto di 4, anzi mesi 5, che gli mandai le spese, mattina e sera, a ragione di scudi dua il mese; come ne appare ricordo in detto Libro *Debitori e Creditori*, segnato A, a car. 136.

E deve dare a dì 25 di Dicembre 1559, perchè uscì di carcere, per insino a dì primo di Maggio 1561, che sono mesi 16, e giorni 5 (che detto dì primo di Maggio uscirno di casa mia), per le spese fatte in tutto detto tempo a detto Domenico ed alla Dorotea, sua donna, e Antonio e Margherita, sua figliuoli (1), che di tutto mi debbe far buono a ragione di scudi otto il mese, e non mi salvo rispetto al cattivo temporale; e sebbene in detto tempo egli lavorava per lavorante di tessitore di drappi in casa Amideo, non mi volse mai dare cosa nessuna, che sono mesi sedici e dì cinque, monta scudi 128 di moneta, per quanto e' mi pare, ancora che molto più mi costassino; sc. 128, come di tutto appare ricordo a detto Libro *Debitori e Creditori*, segnato A, a car. 136.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questo *Ricordo*, che nell' Edizione Milanese ritiene il N. 21, così terminava: *sua figliuoli a ragione di scudi otto il mese; come di tutto appare ricordo in detto Libro Debitori e Creditori segnato A, a* 136.

1561.

Copia d' una Supplica di danari, avuta a dì 23 di Giugno 1561 di Scudi Cento.

(66) Essendo molto gran tempo, che da Messer Antonio De' Nobili, Tesauriere di Vostra Eccellenza Illustrissima, io non ho auti danari nè a conto di mia salarii, nè a conto di mia altri crediti, quale e l' uno e l' altro sempre io divotamente rimetto in Vostra Eccellenza Illustrissima; però con tutto il cuore la prego che quella faccia conto di fare una limosina, e per sua benignità commetta che mi sian dati qualche danari, tutta la quantità che a quella pare e piace, acciocchè io mi possa rallegrare con la mia povera famigliuola questa nostra santissima Festa di San Giovanni, pregando sempre Iddio che felicissima lungo tempo conservi.

BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Siangli dati Cento scudi a buon conto.*
LELIO TORELLI 23 *Iunii* 61.
(Dalla Biblioteca Riccardiana).

Ricordo della Casa libera.

Venerdì dì 18 Luglio 1561.

(67) Ricordo come questo dì 18 di Luglio 1561 Messer Guido Guidi (1), Medico di Sua Eccellenza

(1) Di Messer Guido Guidi si è parlato più volte nella Vita.

Illustrissima, ha detto a Messer Benvenuto da parte di Sua Eccellenza, che la Casa sia liberamente sua, cioè di esso Messer Benvenuto; e che vuole gli dia il suo Cristo di marmo (1), come per ricordo Giornale B, a car. 150 (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 27 Agosto 1561.

Supplica spedita del dono della Casa.

(68) Benvenuto Cellini Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima preso animo dagli infiniti favori e beneficii, che insino ad oggi gli sono stati fatti dalla immensa liberalità di quella, umilmente la supplica, che agli molti altri Ella voglia aggiugnere ancora questo, *di fargli libero dono e grazia della Casa, dove egli abita*, ed è già abitato per ordine della Eccellenza Vostra sedici dei suoi migliori anni, acciocchè essendogli, come ella è, comoda, possa seguitare di spendere e consumare questo resto di vita, che gli avanza in onore e gloria di Vostra Illustrissima Signoria, che per altro non gli è grato il vivere; promettendole tenerne con Vostra Eccellenza memoria di perpetua obbligazione, la quale Nostro Signore Dio conservi sempre felicissima.

(Rescritto) *S. E. è contenta, ed Antonio De' No-*

(1) Intorno al Crocifisso di marmo veggansi le p. 582. 584 del Vol. II, i *Ricordi* 96. 97, e i *Documenti* 139. 140.

(2) Con qualche varietà vedesi riportato questo *Ricordo* dal Sig. Carpani sotto il N. 23.

bili vegga d'acconciare le Scritture; ed il Vinta faccia poi la parte che tocca a lui.

Lelio Torello 27 *Aug.* 61.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 11 di Settembre 1561.

(69) Ricordo come questo dì 11 Settembre 1561 al Balzello (1) mi fu reso un anello, nel quale era legata una turchina, il quale anello io avevo dato più tempo fa in pegno a detto Balzello, perchè essendo io stato nella casa, dove di presente abito, circa 15 anni, la quale lo Illustrissimo Signor Duca Cosimo, Duca di Firenze e di Siena, mi aveva donata, detta casa (2); e perchè detta casa era già dell' Erede di Luigi Rucellai, e avendo loro debito al Balzello, Messer Antonio De' Nobili mi aveva fatto gravare, per la pigione, scudi 500, per avere abitato detta mia casa 15 anni (3). E per esserne stato assoluto dal detto Illustrissimo Signor Duca Cosimo, e fattomi libero dono di detta casa (4), gli Ministri di detto Balzello mi hanno reso il detto anello; e fattone loro ricevuta in su un Quadernuccio di quarto di foglio detto dì a Giornale B, a car. 52.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Il Balzello era una Magistratura in Firenze, che presiedeva all' esazione delle Gravezze straordinarie. Vedasi il Varchi Lib. IV, pag. 75. 76. Manca nella Crusca questo significato di tal voce.

(2) Già da più tempo era stata dal Duca donata al Cellini la casa, ove egli abitava. Vedasi Vol. II, pag. 264 e seguenti.

(3) L' edizione antecedente nel *Ricordo* 24, leggeva *mi aveva fatto pagare*. Vedasi il *Documento* 64.

(4) Si veda il *Ricordo* 67.

Pace infra lo Sbietta e me Benvenuto.

A dì 15 Novembre 1561.

(70) Ricordo oggi questo dì 15 detto come Pier Maria di Ser Vespasiano d'Anterigoli ed io Benvenuto facemmo pace all'Ufizio degli Otto di Guardia e Balìa, e ne fu rogato Ser Pagolo da Bibbiena (1), e fu presente Luca Mini Speziale, e Francesco Guidi nipote del detto Sbietta, cioè il detto Pier Maria, con patto che in quanto ai dispareri del dare e dell'avere liberamente l'uno con l'altro potessi litigare, e non si intendessi il fare contro alla fatta pace.
(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 20 Novembre 1561.

Cosmus Medices Dei Gratia Florentiæ et Senarum Dux II, Portus Ferrarii in Ilva Insula, Castilionis Piscariæ et Igilii Insulæ Dominus &c.

(71) Recognoscimus tenore præsentium et universis et singulis notum facimus quod Benvenuti Cellini, Iohannis filii, civis Nostri Florentini et Sculptoris celeberrimi, nuper nobis exhibitæ preces continebant sese matrimonio solutum, ex Petra mu-

(1) Per quali cause insorgesse questione, e quindi inimicizia grandissima, tra Benvenuto e Pier Maria d'Anterigoli, è facile l'argomentarlo da quanto è narrato dalla pag. 552 alla 581 dell'antecedente Volume.

liere (1) quam domi suæ commorantem et contubernalem alit, matrimonio pariter soluta, naturalem Filium nomine Iohannem superioribus mensibus suscepisse, ipsum tamen filium ex illegitimo natum concubitu hæreditatum, successionum, honorum, munerum, dignitatum aliorumque legitimorum actuum penitus esse incapacem, supplexque rogabat præfatus Benvenutus ut quod prædicto Iohanni eius naturali filio nulla sua culpa obvenit genituræ maculam Nostra Ducali benignitate abstergeremus, et qui eius natalibus deest legitimum candorem paternæ voluntati annuentes, de speciali gratia adeo suppleremus, ut prædicti patris sui aliorumque agnatorum hæreditates successionesve, honores quoque ac dignitates assequi possit. Nos igitur qui huiusmodi egenos et innocentes propensius adiuvamus, pro quibus maxime genitores ipsi preces effundunt, ut suorum natalium restitutionem adepti virtute atque optimis moribus facilius imbuantur, prædictis aliisque causis moti ex certa scientia, animo deliberato, et de Nostræ potestatis plenitudine, præfatum Iohannem prædicti Benvenuti filium naturalem seu spurium dispensamus, ipsumque legitimamus, prædictamque ab eo et omnem aliam genituræ labem, maculam defectumque omnino amoventes ad pristinum naturæ statum reducimus, quo omnes homines legitimi nascebantur, ut per inde habeatur, efficiatur, et sit ac si de vero et legitimo matrimonio procrea-

(1) Dal *Ricordo* di N. 80 potremo conoscere qual fosse il cognome di questa donna, con la quale il Cellini non erasi per anco unito in legittimo matrimonio.

tus esset. Volumus namque atque expresse decernimus ut Familiam Cellinorum, atque agnationem acquirat, illiusque Arma et insignia gerat, hæreditates successionesve tam prædicti patris sui, quam aliorum agnatorum et cognatorum omnium, et tam ex Testamento et quavis alia ultima voluntate, quam etiam ab intestato capere possit, honorum insuper ac dignitatum, officiorum et quorumcumque legitimorum actuum capax particepsque efficiatur, non secus ac si de legitimo matrimonio esset progenitus: salva tamen et in suo robore remanente quoad munera et officia et Magistratus Civitatis Florentiæ dispositione Statutorum et Legum Municipalium Civitatis prædictæ; salvis etiam et absque preiudicio reservatis Filiis et descendentibus legitimis, et naturalibus prædicti Benvenuti si quos contigerit in posterum suscipere. Quibus quidem si quando oriantur per hanc Nostram Legitimationis gratiam, nullum præiudicium inferri volumus, et salvis præmissis hoc ipsum privilegium et Legitimationis beneficium ab omnibus in Dominiis Nostris inviolabiliter observari intendimus atque mandamus. Non obstantibus legibus, statutis, constitutionibus, provisionibus, decretis, reformationibus, edictis specialibus vel generalibus, et quibuscumque aliis quæ in contrarium quomodolibet facerent. Quibus omnibus et singulis quatenus huic Legitimationi et gratiæ obstaret, ex certa scientia, motu proprio, et de Nostræ potestatis plenitudine, specialiter et expresse derogamus et derogatum esse volumus atque mandamus, etiam si talia sint vel forent quod de ipsis specialem mentionem et ad verbum fieri

oporteret. Nulli igitur hominum liceat hanc Nostræ habilitationis, dispensationis et legitimationis paginam infringere, aut huic gratiæ quovis modo ausu temerario adversari, aut contra ipsam gratiam et indultum aliquid attentare, sub Nostræ indignationis pœna, aliisque mulctis et præiudiciis arbitrio Nostro Nostrorumve Successorum quandocumque declarandis. In quorum omnium robur ac testimonium præsens Diploma, Nostro plumbeo Sigillo communitum, manu Nostra firmavimus. Datum in Arce Nostra Liburni die xx Novembris Anno Dominicæ Incarnationis MDLXI. Ducatus Nostri Florentini XXIV, Senensis vero V (1).

(Dall' Archivio delle Riformagioni).

La Legittimazione di Giovanni (2).

A dì 1 di Dicembre 1561.

(72) Ricordo, oggi questo dì sopraddetto, come si riebbe il Privilegio della Legittimazione del mio Figliuolo Giovanni da Messer Francesco Vinta (3), la quale fu spedita il dì 20 di Novembre, in Livorno, dal Nostro Signor Duca Cosimo, con tutte le

(1) Cosimo era stato eletto Duca di Firenze nel Gennaio 1537.

(2) Vedasi l' antecedente *Documento*, come pure quello segnato di N. 82. Il seguente *Ricordo* corrisponde al N. 25 dell' Edizione Milanese.

(3) Francesco Vinta, che l'Adriani (Vol. VI, pag. 124. 269) celebra come Ministro leale e peritissimo nel maneggio degli affari politici, avendo per più tempo preseduto al governo di Pitigliano, fu dipoi da Cosimo eletto suo Segretario e Consigliere.

sue appartenenze; scritta in cartapecorina (1), con lettere d'oro, col piombo di S. Giovanni, e l'arme di Sua Eccellenza Illustrissima, e di sua mano sottoscritta. Questo detto mio Figliuolo io lo cognosco essere di mio vero sangue; e questo veramente si è il vero erede, con tutto che all'adottivo (2) io voglia bene, al quale posi nome Benvenuto: anche al detto si farà tal parte, che lui possa vivere, ed allevarsi colle virtù; qual più chiaramente dirà il mio Testamento, che di nuovo si acconcerà: e piacendo all'Onnipotente Iddio, ch'io viva, per allevarli ed empierli di virtù, colla grazia ed aiuto di Dio vivo ed immortale.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 11 Dicembre 1561.

(73) La Comunità e Uomini di Volterra a dì 11 di Dicembre 1561 denno dare scudi mille trecento quaranta quattro, prestatogli gratis, di lire sette per scudo; e per loro a Ser Lorenzo di Guido Serguidi Procuratore de' Deputati; per riaverli in tre paghe, cioè scudi quarantotto a dì 11 d'Aprile 1562 per la prima paga; e la seconda per tutto dì 11 d'Agosto 1562 di scudi quarantotto simili: ed ogni resto per tutto il dì 11 di Dicembre 1562, come appare per contratto rogato per mano di Ser Giovanni di

(1) *Cartapecorina* dice il Baldinucci nel *Vocabolario del Disegno* vale lo stesso che *cartapecora*; nella Crusca però non si riporta tal voce.

(2) Questo figlio adottivo si è Antonio di Domenico Parigi, soprannominato Sputasenni, come si è veduto dal *Documento* 59.

Ser Matteo da Falgano questo dì suddetto; al quale contratto si debba aver relazione. Creditor Cassa in questo a car. 57 al Giornale B, a car. 59 (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 31 Gennaio 1561.

(74) Ricordo oggi questo dì ultimo di Gennaio 1561, come Mona Fiore Serva di Messer Benvenuto nostro tornò a stare in casa detto Messer Benvenuto fino del mese di Marzo del 1560, con patto che detto Messer Benvenuto gli dovesse far le spese e mettere qualcosa addosso, come scarpe e calze e cose simili, secondo quello che parerà a lui, dandogliene come per limosina, che tanto lei stessa gli domandò, perchè lui non la voleva, per esser ladra (2).

Mona Fiore era inferma, e come cieca tutta inatta a poter far nulla, e solo se ne serve a cullare un bambino suo figliuolo, e così furno d'accordo insieme; e imperò lui l'ha soccorsa di più dei patti per sua discrezione, al Giornale B a car. 56.

Ricordo come del mese di Settembre 1562 la detta si mandò via per ladra, e si fece non istante questo il suo dovere, più che non era i patti nostri (3).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Ved. il *Ricordo* 54.

(2) Bisogna convenire che la condotta tenuta da questa donna, dopo il suo ritorno al servizio del Cellini, divenisse tale da demeritarle quelle lodi, che abbiamo veduto esserle state rese alle pag. 418 e 425 del precedente Volume, chiamandola *donna la più valente e la più amorevole che mai nascesse.*

(3) Vedasi il *Ricordo* 39.

A dì 5 Marzo 1561.

Cosmus Medices Dei Gratia Florentiæ et Senarum Dux II, Portus Ferrarii in Ilva Insula, Igilii Insulæ et Castilionis Piscariæ Dominus &c.

(75) Recognoscimus harum serie literarum et notum facimus universis quod cum Principes deceat virtute celebres atque aliis longe præstantiores Viros benigne amplecti, Benvenutum Cellinum, Iohannis Filium, Civem Nostrum Florentinum, Plastem et Sculptorem summa laude et incomparabili gloria clarum singulari dilectione prosequimur, illiusque ingenium et mirificam marmoris atque æris incidendi fabricandive artem admiramur. Nos itaque ut ipsius gloriam virtutemque honoribus et beneficiis augeamus, hujusmodi aliisque causis animum Nostrum moventibus impulsi eictemmet Benvenuto, et filiis suis ac descendentibus masculis legitimis per lineam masculinam, et de legitimo matrimonio natis et nascituris, in fide permanentibus, motu proprio ex certa scientia, et de Nostræ potestatis plenitudine, Domum Florentiæ sitam in Quarterio Sanctæ Crucis, in Regione seu Via nuncupata *il Rosaio* (1) intra suos veros et notissimos fines, quam Fiscus et Aerarium Nostrum, ipsommet Benvenuto præcario nomine habitante, juste

(1) Da questa descrizione vien rettificato l'errore, in cui avvertimmo esser caduto il Cellini nel *Documento* 3, di aver detto che la Casa chiesta in dono al Duca era posta in *Via Laura*.

possidet una cum omnibus suis juribus, horto et pertinentiis quibuscumque donamus, concedimus et liberaliter elargimur. Quod quidem munus Nostræ utique in ipsum benignitatis et benevolentiæ monimentum haberi volumus, et præfatus Benvenutus clarioribus tum Sculpturæ, tum Plastices operibus et amplioribus meritis majora in dies a Nobis consequi possit. Hæc est seria voluntas Nostra harum testimonio literarum manu Nostra subscriptarum, et plumbei Sigilli impressione munitarum.

Datum in Oppido Nostro Terræ Petræ Sanctæ in die 5 Martii anno Dominicæ Incarnationis MDLXI, Ducatus Nostri Florentini vigesimoquinto, Senensis vero quinto.

(Dall'Archivio delle Riformagioni).

Lettera di Cosimo Medici.

A dì 5 Marzo 1561.

(76) Riconoschiamo per il tenor delle presenti lettere, e facciamo noto a ciascuno, che, convenendo al Principe abbracciar benignamente gli uomini celebri e molto più prestanti degli altri; Noi con singolare affetto amiamo Benvenuto di Giov. Cellini, nostro cittadino fiorentino, artefice di getto, e scultore d'incomparabil gloria chiaro, ed il suo ingegno e maravigliosa arte d'intagliare e fabbricare il marmo ed il bronzo ammiriamo. Così Noi, acciò la sua gloria e virtù con onori e benefizii accreschiamo ec. ec. ec., per queste ed altre ragioni, che muovono l'animo nostro, incitati, al medesimo Benve-

nuto e suoi figliuoli e discendenti maschi, legittimi e naturali, per linea masculina, e di legittimo matrimonio nati e da nascere, permanenti in fede, per moto proprio, e di certa scienza, colla pienezza della Nostra potestà, diamo e concediamo e liberamente doniamo, a detto Benvenuto, la Casa posta in Firenze nel Quartier di S. Croce, nella contrada o via chiamata del Rosaio, infra i suoi confini notissimi; la quale, abitandovi per grazia, il detto Benvenuto giustamente la possieda con tutte le sue ragioni ed appartenenze di ogni sorte, e con l'orto: il qual dono così voglio, che, di lui, dia testimonio della benevolenza e benignità Nostra, ed acciò il prefato Benvenuto, con le opere sì di scultura come di getto, con più chiari e più ampii meriti possa alla giornata conseguir da Noi cose maggiori ec.

Questa è la Nostra deliberata volontà, testificata dalle presenti, di Nostra mano soscritte, e munite coll' impronta del Sigillo di piombo.

Dato nel Castello Nostro di Pietra Santa li 5 di Marzo, l'anno dell' Incarnazione di Nostro Signore 1561, del Nostro Ducato di Firenze il 25, e del Senese il 5 ec. (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questo Privilegio, o Motuproprio, che in gran parte era stato pubblicato nella *Prefazione ai Trattati* del Cellini, impressi nel 1731, fu riprodotto per intiero nell' Edizione Milanese, sotto il N. 22, con la data però dei 5 Maggio 1561. Avvertasi poi che dal *Documento* di N. 26 avevasi il mezzo di rettificare un tale errore.

Donazione della Casa.

A dì 20 di Marzo 1561.

(77) Ricordo questo dì detto come Messer Benvenuto nostro ebbe dal Vinta, Segretario di Sua Eccellenza Illustrissima, il Privilegio del dono della Casa, fattogli da Sua Eccellenza Illustrissima, il qual Privilegio è sottoscritto di mano dell'Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca Cosimo De'Medici, Duca di Firenze e Siena, e fu detto Privilegio spedito da Sua Eccellenza Illustrissima in Pietra Santa a dì 5 di Marzo 1561 (1): quale contiene come Sua Eccellenza Illustrissima gli dona liberamente la Casa dove abita, ed ha abitata da poi che lui venne a servire Sua Eccellenza Illustrissima, per ordine di quella, ed è posta fra Orbatello e la Nunziata, nel Quartier Santa Croce, e confina a primo con l'Orto degli Innocenti; a secondo, Francesco di Piero Lanciaio, da Castello; a terzo, con Pier Riccardi; a quarto, Antonio Fedini (2), quale sta a pigione; a me ed a'miei figliuoli e descendenti legittimi e naturali, nati di legittimo matrimonio, o naturale: ed essi avuto con tutti gli ordini opportuni e appartenenti a tal caso, fatti tutti gli atti a modo, e alle Riformagioni: e come di sopra è

(1) Vedasi il *Documento* 75.

(2) *Antonio Frodini* leggevasi nel *Ricordo* 26 dell'Edizione Milanese. Che veramente debba dirsi Fedini lo prova pure il *Documento* 84.

sottoscritto di mano di Sua Eccellenza, e piombato (1) con le sue arme e il San Giovanni, e sottoscritto di mano delli dua sua Segretarii.

Messer Lelio Torelli, Messer Francesco Vinta (2), Segretarii sottoscritti in detto Privilegio, al Giornale B, a car. 62.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 23 di Marzo 1561.

(78) Ricordo questo dì 23 di Marzo 1561 come ell'è vera cosa, che Benvenuto nostro tirò a sua gravezza la Casa posta in Via del Rosaio (3), la qual Casa gli fu donata, come di sopra, da Sua Eccellenza Illustrissima. E più si fa ricordo, come questo medesimo dì a un anno si debba tornare al Cancelliere di Decima a farla assettare, che così ci dissono che avevamo a fare; e di questo non si manchi, perchè importa assai, e ce ne potrebbe tornar danno e grande spesa, però avvertasi, e non si manchi di diligenza.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) *Piombare* per *apporre il piombo, o sigillo,* da cui, come vedemmo alla pag. 253 del Vol. 1, ne derivò nella Curia Romana l'*Ufficio del Piombo,* è voce non registrata nei Vocabolarii.

(2) Riguardo al Vinta vedasi la Nota 1 al *Ricordo* 72.

(3) Anco da questo *Ricordo* si emenda l'errore del Cellini intorno alla denominazione data alla strada, nella quale era posta la Casa avuta in dono dal Duca.

A dì 22 Giugno 1562. 1562.

Supplica disperata, che Iddio la giudichi (1).

Illmo. ed Eccellmo. Sig. Principe.

(79) Benvenuto Cellini fedelissimo Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima a quella umilmente supplica, che trovandosi oramai vecchio vicino a 70 anni, e molto affaticato della sua vita per molti travagli e fatiche sopportate, però per l'una e per l'altra causa desiderando lasciare, quando a Dio piacerà, la sua sfortunata famiglia con manco noie sia possibile, priega Vostra Eccellenza Illustrissima, che, per sua infinita bontà, si degni fargli saldare tutti i sua Conti da quel tempo in qua che l'ha servita. E per facilitare qualche difficultà, che in tal negozio potessi apparire, il detto Supplicante dice, che più volte dalla buona memoria di Messer Antonio De' Nobili gli fu da parte di Sua Eccellenza Illustrissima domandato gli detti Conti, i quali più volte diligentemente gli dette, che sono Sc. 571.5.18 piccioli, spesi di sua propria borsa, solo per poter finire il suo Perseo, che per tante difficultà autevi era mancato di credenza di tal fine, e però gli fu di necessità spendere tanta somma, come chiaramente

(1) La non curanza, in cui il Cellini vedevasi tenuto dal Duca, dette luogo alla presente Supplica. Provasi da questo *Documento* come non di rado fortuna abbandona incostante uomini sommi nella vecchiezza, quando appunto più lieta e propizia dovrebbe loro arridere.

può mostrare. Ancora fece un Ritratto di bronzo della Testa dello Illustrissimo Signor Duca, grande per dua volte il vivo, ed è mezza figura (1) con molte altre opere e modelletti, quali tutte cose si possono vedere e giudicare; e si potria, essendo con sua buona grazia, facilitare tal negozio in questo modo, che il detto Supplicante si contenteria che Vostra Eccellenza Illustrissima, per tutti li detti Conti, gli dessi scudi otto il mese durante la vita di detto Esponente, e con tal provvisione fussino estinti tutti detti sua Crediti, eccettuato però la valuta e stima del suo Crocifisso di marmo, quale si riserba per compensarlo con la Casa, quando però parrà a Vostra Eccellenza Illustrissima, e di questo a quella umilmente supplica e si raccomanda; pregando sempre Iddio per la felicità di quella.

(Rescritto) *Ita est. S. E. non s' impaccerebbe seco se sapesse divenir Re di tutto il mondo; ma se sarà Creditore lo farà pagare.*

Iacopo Dani Secretario.

Lelio Torello 22 di *Giugno* 62.

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

Giovedì a dì 29 di Ottobre 1562.

(80) Ricordo, come il detto dì a ore 3 $\frac{3}{4}$ di notte seguente mi nacque una figliuola di me e della Piera di Salvatore de' Parigi (2), la quale stava meco, e

(1) Vedasi il Vol. II, pag. 405. Da quanto ora è detto, rendesi manifesto, che la presente Supplica fu dal Cellini indirizzata al Principe Don Francesco De' Medici.

(2) Questo è il primo *Documento*, che stabilisca qual si fosse

sabato seguente a dì ultimo detto la battezzammo; e le posi nome Elisabetta (1), per rifare mia madre; e li Compari furono Bernardo di Giovanni Vecchietti, e Zanobi di Francesco Buonagrazia, e Luca di Girolamo Mini.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

il vero nome e cognome della Donna, con la quale il Cellini contrasse in seguito un legittimo matrimonio. In tutti gli altri *Ricordi*, o *Documenti* originali, esistenti nella Riccardiana, ove ella era nominata, trovammo esserne stato raschiato il cognome in tal modo, da rendersene impossibile la lettura, essendo la carta rimasta affatto consunta e lacerata. E qui soggiungeremo, non essere improbabile che questa donna fosse cugina di Domenico Parigi denominato lo Sputasenni, di cui parlasi nel *Ricordo* 56, nascendo essa da Salvatore Parigi, che noi crediamo esser fratello del padre di Domenico: e da tal parentela potrebbe quindi argomentarsi esserne nata quella grande affezione ed amorevolezza, che vedemmo sussistere tra il surriferito Domenico Parigi ed il Cellini, la quale indusse poi quest' ultimo, nella mancanza di figli, in età provetta, ad adottarsi per proprio il di lui figlio Antonio. Quello però che non sapremmo affermar con certezza si è, se Mona Piera e Domenico suddetti appartengano alla rispettabil famiglia Parigi, originaria di Castel Franco di sopra, a cui tanto splendore accrebbero i celebratissimi architetti Giulio ed Alfonso.

(2) Che questa figlia di Benvenuto sopravvivesse pochi anni, si rileva dal *Ricordo* dei 23 Aprile del 1567, dicendosi in esso che a tal epoca non si ritrovava il Cellini che sole due figliuoline, cioè la Liperata e la Maddalena.

A dì 16 Dicembre 1562.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca.

(81) Benvenuto Cellini fedelissimo servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima umilissimamente espone a quella, che poi che Ella liberalissimamente gli ha fatto dono della Casa dove abita, ed avendo a muro comune un'altra casa, che entra con certe stanze nella donatagli da quella, talchè ne ha più servitù, e ne viene grandemente impedito per conto di quelle dai servizii di Vostra Eccellenza Illustrissima; ed avendo il padrone di essa, già sono dieci mesi passati, volutala vendere, fece intendere al detto Benvenuto, credendolo padrone della Casa, se la voleva comperare. Il quale non avendo ancora ottenuto dono liberamente di detta Casa da quella, come ha fatto poi (1), non rispose niente a detto padrone, il quale dicesi avergli fatto al Palagio del Potestà uno protesto, che se infra un mese non la comperava, la venderebbe a chi più gli piacessi; e così passò il mese, e il detto venditore non fu allora d'accordo con certi comperatori, in modo che l'è stata infino ad ora che la non si è venduta. Ed avendola di nuovo detto venditore messa in mano di sensali, per venderla a chi più gli piace, pensando di poterla vendere per virtù di detto protesto;

Perciò detto Benvenuto è ricorso a quella, supplicandola e dicendogli, che per la cagione di sopra

(1) Vedansi i *Documenti* 75, 82.

non potea esser ricerco; però desidera esser rimesso nel buon dì, e che il termine del protesto non gli sia corso; ovvero che avendo solo quelle stanze, che in tre o quattro modi gli danno servitù, e impediscono grandemente i suoi studiuoli (1), atteso che si offerse, poichè di nuovo la vuol vendere, comprarla per quella stima che ordinano le santissime leggi di questa città; e la pagherà di certi pochi danari, che ha in su la Comunità di Volterra (2). E detta Casa gli servirà per fare un poco di Dota per una povera sua figliuolina, la quale Iddio gli ha concessa in questa sua vecchiaia (3). E maggiormente di ciò la supplica, atteso che, essendo impiegato in servizio di quella, egli non può perder tempo, ancorchè creda aver ragione in tutto, gli converrà ire in lungo; e metterà questo con gli altri obblighi ha con quella, che Iddio felice conservi.

(Rescritto) *Ai Magnifici Signori Consiglieri, che, se non potranno concordarli, ne informino S. E.*

Lelio Torello 16 *Dicembre* 62.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) *Studiuolo* come diminutivo di *studio*, nel significato di scrittoio o stanza destinata allo studio, o sivvero in quello di arte o scienza che si studia, non è allegato nella Crusca.

(2) Si vedano i *Ricordi* 54. 73.

(3) Cioè Elisabetta, di cui è parlato di sopra, e che deve esser poi morta prima del 1567, non trovandosi rammentata nel Testamento di Benvenuto, che dal *Ricordo* 110 si rileva avere egli fatto nel 23 Aprile di detto anno.

A dì 5 Febbraio 1562.

Benvenuti Cellini Donationis Domus ampliatio.

Cosmus Medices Dei Gratia Florentiæ et Senarum Dux II, Portus Ferrarii in Ilva Insula, Igilii Insulæ et Castilionis Piscariæ Dominus &c.

(82) Recognoscimus harum serie Literarum, et universis notum facimus quod cum alias sub die quinta mensis Martii anno Dominicæ Incarnationis 1561 Benvenuto Cellino Iohannis filio, Civi Florentino et Sculptori Nostro celeberrimo, et filiis suis et descendentibus masculis legitimis per lineam masculinam, et de legitimo matrimonio natis et nascituris in fide permanentibus, motu proprio liberaliter largiti fuerimus, et dono dederimus ac concessimus Domum Florentiæ sitam in Quarterio S. Crucis in Regione, seu Via nuncupata *il Rosaio,* intra suos veros et notissimos fines, quam Fiscus et Aerarium Nostrum ipsomet Benvenuto tunc precario nomine habitante juste possidebat, dictoque Benvenuto ad præsens absque Filiis legitimis et naturalibus, et absque uxore, nulla spes sit legitimæ prolis suscipiendæ, propterea que supplex rogaverit ut prædicta Domus una cum omnibus suis juribus et pertinentiis in Iohannem ejus Filium per Nos legitimatum, et deinceps ipsius Iohannis Filios et Descendentes masculos legitimos per lineam masculinam et de legitimo matrimonio nascituros, eodem titulo, Nostraque benignitate transferatur. Nos ejus precibus et voto morem gerentes illammet prænarratæ

Domus Donationem etiam ad prædictum Iohannem Filium legitimatum ejusque Filios et Descendentes masculos in fide permanentes pertinere volumus atque mandamus, si nulli legitimi Filii et naturales aut Descendentes eidem Benvenuto superstites fuerint. Hæc est seria voluntas Nostra harum Literarum testimonio, quas manu Nostra firmavimus et plumbei Nostri Sigilli appensione muniri jussimus.

Datum Pisis in Nostro Ducali Palatio die 5 Februarii 1562, Ducatus Nostri Florentini vigesimo sexto, Senensis sexto.

(Dall' Archivio delle Riformagioni).

A dì 19 Febbraio 1562 *ab Incarnatione*.

(83) Ricordo, come questo dì sopraddetto io riscossi il mio Privilegio del dono della Casa, il quale Sua Eccellenza Illustrissima mi ha donato per Giovanni, mio figliuolo, e per sua linea masculina legittima: il qual dono era in prima stato fatto a me; ma io chiesi grazia per il detto Giovanni, mio figliuolo, il quale mi aveva di già legittimato Sua Eccellenza Illustrissima. La qual legittimazione diceva, che gli levavano ogni macchia, come di vero matrimonio nato ei fussi; e dopo feciono il detto Privilegio: e per l'una e per l'altra causa, e per essere la cara sua madre pura e vergine fanciulla, ed io per essermi privato d'ogni altro piacere carnale, il detto Giovanni si potrà vantare come vero nato legittimo (1), chè naturalmente è quanto a Dio.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Corrisponde il presente *Ricordo* a quello pubblicato nell' Edizione di Milano sotto il N. 27. Vedasi il *Ricordo* 63.

1563. A dì 7 Giugno 1563.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca.

(84) Benvenuto Cellini fedelissimo Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima umilmente la supplica che dappoi che quella si è degnata di fargli liberalissimo dono della Casa che egli abita, siccome quello è stato dono secondo la sua immensa liberalità e virtù, ancora la prega, che per ordine della sua santa iustizia Vostra Eccellenza si degni di mantenerlo in essa, acciocchè egli la possa abitare, e servirla. E perchè per l'amorevolezza stessa di Benvenuto essendo pregato con grande istanza da un certo Antonio Fedini, il quale è stato parecchi anni suo vicino a muro (1), a pigione in una casa, la qual casa era istesso membro (2) della detta casa di Benvenuto, e per non essere la casa determinata, nè divisa, la casa di Benvenuto riceve alcuna servitù importantissima dall'altra. Ora venendo occasione al detto Antonio di comperare la detta casa, ch'egli ha tenuta a pigione già sono più anni, ne chiese licenza a Benvenuto, siccome promettono gli ordini della città; il quale Benvenuto, per non avere il modo a comperarla, gli dette licenza senza pregiudicio di nessuna delle sue ragioni, e così ne fecero infra di loro Scrittura di propria mano l'uno all'altro. Essendo poi venuta comodità al detto An-

(1) Intorno a questa frase *a muro* vedasi la Nota 2 alla pag. 9 del Vol. 1.

(2) Cioè faceva parte. Ved. il *Documento* 81.

tonio di comperarla, si è risentito Benvenuto a domandare le sue ragioni, secondo la convenzione già fatta infra di loro: alle quali ragioni il detto Antonio gli ha vietate (1). E per essere ufficio dei Capitani di Parte, e non d'altri, rispetto alla gran servitù che ha la casa all'altra, e per non essere mai stata nè divisa, nè determinata giustamente, Benvenuto ricorse alli detti Signori Capitani, che lo liberassino dalla servitù, e che determinassino giustamente cotale divisione. Ma gli detti Signori Capitani, o per essere infastiditi di maggior negocii, o per altra cagione, non prestarono orecchia a tal cosa, ma ex abrupto (2) dissero non essere caso, che s'aspettassi a loro. Ma noi troviamo per molti esempli simili accaduti al detto Ufficio, e intendiamo ancora dagli uomini pratichi, che questo è lo istesso Ufficio, e secondo gli ordini di quel Magistrato. Per la qual cosa il detto Benvenuto prega Vostra Eccellenza Illustrissima che la rimetta al detto Magistrato e loro Ministri, che giustamente la debbino giudicare, che glie le terrà obbligo sempre con molti altri; pregando Dio che in felicissimo stato sempre la mantenga.

(Rescritto) *Ita est. I Capitani di Parte che s'è materia, che appartenga a loro la terminino; altrimenti dichino a chi s' appartiene.*

Lelio Torelli 7 *Iun.* 1563.

(Dall'Archivio delle Regie Rendite).

(1) Vale a dire, alle quali ragioni il detto Antonio si è opposto, ovvero ha fatto opposizione.

(2) Voce usata anco da Matteo Villani, e denota *in un tratto, senza aspettarlo.*

A dì 22 di Giugno 1563.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca.

(85) Benvenuto Cellini fedelissimo Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima supplica a quella e divotamente la priega, ch' Ella si degni dare l'ordine dove a Vostra Eccellenza Illustrissima piace che il detto Benvenuto vada per la Provvisione (1), che Vostra Eccellenza tanto liberale e benignamente gli ha concessa, acciocchè il detto possa con essa vivere e servirla; tenendone sempre obbligo infinito con Vostra Eccellenza Illustrissima, la quale lungamente felicissima il Nostro Signore Iddio conservi.

(Rescritto) *Unum facere, et aliud non omittere.*

Lelio Torelli 13 *Iun.* 63.

Lo Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca di Firenze e di Siena de' dare per conto del Perseo scudi 3500 d'oro d'Italia, d'accordo con quella, in virtù d'una Lettera fatta da M. Girolamo Degli Albizzi Commissario delle Bande, e sottoscritta per Sua Eccellenza Illustrissima, la quale restò in Depositeria, e io ne ho la copia sottoscritta da' suoi Ministri (2), sopra e' quali ho ricevuto sino a dì 28 di Febbraio 1560 passato scudi 2939.5.17.6; resto

(1) Si veda il *Documento* 87, da cui rilevasi che la provvisione accordata al Cellini in scudi 200 dovea incominciare a decorrere dal dì primo di Giugno di quell'anno 1563.

(2) Vedasi il *Documento* 28.

avere scudi 560 d'oro in oro e lire 1.12.6, fanno di moneta . . . . Sc. 600.1.12.6

E per conto delle mie provvisioni degli scudi 200 l'anno, quale cominciò a dì primo d'Agosto 1545, saranno a dì primo d'Agosto 1563 prossimo anni 18; montano scudi 3600: a conto de' quali ho avuto sino a questo dì 22 di Giugno 1563 scudi 3163.2.8.8; resta . . . . Sc. 436.4.11.4

Sc. 1036.6. 3.10

(Dall' Originale autografo esistente appresso di noi).

A dì 28 Giugno 1563.

(86) Ricordo come il dì sopraddetto io sono andato alle Prestanze (1), le quali mi hanno fatto buono un'annata della Casa, che mi sono levata, perchè la tengo per mio uso, e pagai di contanti soldi trentacinque di moneta corsiva (2) nostra; sebbene quello del primo Libro dalle Graticole di legno (3), dove si leva il disegno (4) mi disse che io dovevo

(1) Ufizio che presedeva al ritiro delle Imposizioni e degli Accatti, o imprestiti.

(2) *Moneta corsiva* nel significato di *corrente*, che denota quella moneta che corre comunemente, e con prezzo determinato, non trovasi nella Crusca.

(3) L'Ufizio delle Graticole dipendeva da quello del Monte, ed era ad esso riunito.

(4) Cioè dove si levano le piante delle Case ed altre Possessioni comprese nel Distretto fiorentino.

pagare quattro soldi. Adunque da quattro soldi a trentacinque io non so questa differenza; ma ubbidisco a quello che mi è detto.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

Copia di una Supplica fatta a Sua Eccellenza sotto il dì 13 di Luglio 1563, e prima (1).

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca.

(87) Sono costretto dalla disgrazia mia a dar di nuovo molestia alla Eccellenza Vostra Illustrissima, poichè il suo benignissimo Rescritto, che con la sua solita bontà si era degnata fare a una mia Supplicazione, si è persa nelle mani di Messer Domiziano (2), il quale di sua mano mi scrive la Polizza, che l'Eccellenza Vostra Illustrissima vedrà inclusa in questa. Io gli avevo supplicato, che poichè Ella aveva rescritto alla prima Supplicazione mia, che voleva che la Provvisione delli Scudi dugento l'anno uscissino da Lei, e che io servissi l'Opera; ora che io avevo messo mano nel quadro dell'Adamo (3), la si degnassi ordinare, quando, e dove gli piacerà,

(1) Questa Supplica, che nell'Edizione di Milano al N. 29 vien riportata sotto il 13 Febbraio, dal confronto col suo originale ha sofferto notabilissimi cambiamenti.

(2) Questi è Messer Domiziano Cappelli Segretario alle Suppliche, come si rileva dal Libro dei *Salariati* del 1555 a pag. 391.

(3) Del Quadro dell'Adamo per il Duomo di Firenze ne è parlato anco nel *Ricordo* 84, e nei *Documenti* 139. 140. Vedasi pure l'*Inventario* all'articolo 290.

che uscissi questa provvisione: e, come io ho detto, il Rescritto suo si è perso. E crederei che la mia mala fortuna mi avessi a tener sempre in questi travagli, se io non conoscessi che la gran bontà e magnanimità di Vostra Eccellenza Illustrissima è per superare ogni mala fortuna non solo mia, ma di tutto il mondo; alla quale umilmente mi raccomando.

Il fedel Servitore
Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *Mettasi al Ruolo della Casa, dove stava.*

Lelio Torello xiii *Iul.* 63.

Copia della Polizza di mano di Messer Domiziano fatta a Messer Benvenuto.

In substanzia era il Rescritto di Sua Eccellenza, che si contentava, che la sua provvisione cominciassi del mese di Giugno prossimo passato; e vi erano ancora altre parole, delle quali non mi ricordo (1).

Copia d'una Polizza scritta di mano di Messer Bernardino Gratini a Messer Lattanzio Gorini, per conto della mia provvisione, e diceva così:

Magnifico Signor mio.

La mente del Duca nostro Signore è, che Messer Benvenuto sia messo al Ruolo, dove stava; ed egli dice che stava al suo, e di Lei si contenta più di ogni altro, a che io ancora l'ho animato, conoscen-

(1) Dalla Lettera dei 21 Agosto 1563 vedremo che il Rescritto qui accennato, era concepito in questi termini: *Comincisi il dì 1 di Giugno, e vadasi seguitando di mano in mano.*

do la cortesia della Signoria Vostra, alla quale bacia la mano chi le è

Servitore
BERNARDINO GRATINO (1).

Copia del Rescritto della sopraddetta Supplica.

La Provvision di Benvenuto ha essere di Scudi Dugento l'anno, da cominciare il primo di Giugno passato, e così ha essere messo a ruolo e pagato di mano in mano. Ita est. LELIO TORELLO XIII *Iul.* 63.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 20 Luglio 1563.

(88) Ricordo questo dì 20 di Luglio 1563 (2) come io sono stato messo al Libro segnato P, a car. 125 dei Salariati dell'anno 1563, tenuto per Lattanzio Gorini a scudi 200 di moneta; hanno cominciato fino dal 1 di Giugno 1563 passato: e que-

(1) Bernardo Gratini, che nel riferito Libro dei *Salariati* del 1555 era a stipendio del Duca senza alcuna particolare attribuzione, vedesi poi nel seguente anno 1556 essere stato inviato ambasciatore da Cosimo I a diverse Corti, per trattarvi affari di suo interesse. Ecco quanto leggesi nella Filza di *Recapiti di Cassa della Depositeria* per l'anno 1556, esistenti nell'Archivio delle Regie Rendite: *A Bernardo Gratini Ambasciatore scudi tremila d'oro in oro, per andare alla Corte del Re de' Romani e del Re d'Inghilterra, ed eseguire le commissioni che da noi ne tiene:* Mandato 622. Ritornato in patria, e conciliatasi la stima ed affezione del Duca, fu da esso creato suo Segretario, per succedere al Guidi.

(2) *Del corrente* 1563 leggesi nel *Ricordo* 28 del Sig. Carpani. Dai *Documenti* 135 e 136 vedremo che il pagamento di quest'annua Provvisione venne a cessare a favor di Benvenuto nel 6 Agosto del 1565.

sto è per conto dell' Opera di S. Maria del Fiore, per quello ho da fare per detta, nel Duomo; perchè di quello che io ho servito Sua Eccellenza per suo interesse, non fermò mai il mio salario; come si vede per le Suppliche risegnate da Sua Eccellenza.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 16 Marzo 1563 *ab Incarnatione.*

(89) A dì 16 Marzo furono deputati sopra l' esequie di Michelangelo Buonarroti due pittori e due scultori, come appresso:

Agnolo di Cosimo, detto il Bronzino.
Messer Giorgio Vasari.
Bartolommeo Ammannati.
Messer Benvenuto Cellini (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questa Memoria trovasi nel *Libro del Provveditore dell' Accademia del Disegno, segnato di Lettera E dal* 1563 *al* 1571 a car. 16, esistente nell' Archivio dell' Accademia suddetta. Vedasi intorno a ciò il Vasari, ed il Rilli *Notizie Letterarie ed Istoriche intorno agli uomini illustri dell' Accademia Fiorentina. Firenze* 1700. Le esequie del Buonarroti furono poi solennemente celebrate dagli Artisti Fiorentini in S. Lorenzo, ai 14 di Luglio del 1564, abbenchè fossero prima state fissate pel 28 di Giugno. Il presente *Ricordo* venne pubblicato dal Sig. Carpani nell' *Aggiunta di Notizie intorno al Cellini* Vol. III, pag. 172.

1564. 1564.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. Principe.

(90) Benvenuto Cellini Scultore umilissimo Servo di Vostra Eccellenza Illustrissima a quella reverentemente espone, come avendo insino d'Ottobre passato 1564 supplicato a Vostra Eccellenza Illustrissima, si degnassi fargli pagare il suo resto di credito, che aveva con Vostra Eccellenza Illustrissima per conto del resto del Perseo, ed avendo Vostra Eccellenza Illustrissima avuto da Messer Agnolo Biffoli, Depositario (1), informazione, come detto Esponente restava creditore di Scudi 500 d'oro di moneta, Lir. 1.12.6 piccioli, Vostra Eccellenza Illustrissima gli fece il Mandato a detto Depositario, che lo pagasse. E non avendo detto Oratore mai avuto niente, e trovandosi al presente in qualche disastro, acciò possa nutrire la sua famiglia, supplica Vostra Eccellenza Illustrissima si degni per l'amore d'Iddio commettere a detto Depositario che lo voglia pagare, che tutto reputerà da grazia e benignità di quella, alla quale prega ogni felicità (2).

BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Dica che sorte di Crediti domanda.*

(Dall' Originale autografo esistente appresso di noi).

(1) Per la morte d'Antonio de' Nobili, accaduta nel 1562, come rilevasi dal *Documento* 79, il Biffoli fu nominato nuovo Depositario.

(2) Vedremo dal *Ricordo* di N. 108 che il Cellini non ottenne l'intero pagamento della sua fattura del Perseo fino al Marzo del 1566.

A dì 9 Dicembre 1564.

Illmo. ed Eccellmo. Principe e Governatore di Firenze e di Siena (1).

(91) Benvenuto Cellini fedelissimo Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima a quella supplica umilmente come molti anni sono, che essendo in gran credito il Monte fatto dal Re Francesco, Re di Francia, ed in questo tempo il detto Benvenuto riscuoteva quel dono fattogli da Sua Eccellenza Illustrissima per l'opera del suo Perseo, dimodochè fra quel che gli aveva riscosso ed altri sua denari ei si trovava insieme la somma e quantità di 1600 ducati d'oro in oro; ed in quel tempo egli si fidava d'un suo caro amico, il quale era dei gran mercanti che fussi nel dominio di Vostra Eccellenza Illustrissima, e con questo tale ragionando seco, e pregandolo lo consigliassi quel che dovessi fare di cotai denari; questo tale non tanto (2) consigliarlo, ma resolutamente disse: Benvenuto, io voglio che tu facci quanto io ti dirò, e fidati di me. Questo buon uomo, che doveva essere avvisato dei segreti del gran partito, levò 1600 ducati d'oro in oro de'sua, e messevi i mia, facendomeli comperare a quattro per cento. Ei non stette troppo da poi che si sentì cominciare a intenebrare il gran partito, il quale fu

(1) Questa Supplica è diretta al Principe Don Francesco De' Medici.

(2) Cioè oltre a consigliarlo, come è stato avvertito alla pag. 458 del Vol. II.

terminato per insino alla morte della buona memoria del Re Arrigo, di sorte che li sua 1600 ducati d'oro in oro diventorno duemila, dichiarati da quei Governatori di tal partito. E perchè questi sua danari sono sempre stati in sul Banco di Pier Salviati in Lione sotto la detta condizione, avendo il detto Benvenuto assai amicizia con il detto Piero Salviati, perchè il detto Benvenuto gli faceva alcun servizio col fargli qualche disegno e modelli ed opere dell'arte sua (1); e dolendosi col detto Piero di questa stranezza, che gli era stata fatta in quel sopraddetto modo, il detto Piero disse: Sappi, Benvenuto, che io ancora vi tengo 9000 ducati d'oro, i quali denari io ho consegnato, chè di quelle entrate Alamanno mio figliuolo possa avere da spendere, e ti prometto la fede mia, che come io sento che tal cosa cadessi in qualche pericolo, io ne avviserò Lionardo Spina mio faccendiere (2), che li dia per quel che e' ne trova. E se tu vuoi che de' tua se ne facci altrettanto, io ne farò quel che farò de' mia; non tanto che detto Benvenuto ne lo pregassi, ma quasi con lacrime gli disse: Questo poco che mi è restato tutto rimetto in lei, e la priego che quel partito che la piglia de' sua altrettanto facci delli mia; e così

(1) Dal *Documento* di N. 40 abbiamo veduto che non solo eravi amicizia tra Benvenuto e Piero Salviati, Banchiere in Lione, ma che di più, per mezzo del medesimo, egli aveva comprato dei Crediti col Re Francesco I per la somma di scudi mille d'oro in oro.

(2) Questa voce non ha qui il proprio suo valore di colui che volentieri s'intriga negli affari altrui, ma di *agente*, o *amministratore ec.*, mancante nella Crusca.

giurò Piero di fare. Benvenuto stando sicuro in la detta speranza, avvenne che il detto Piero Salviati, sentendo Lionardo Spina che il detto partito si era in dimostrazione gagliardamente rinfrescato, ma loro che sapevano il segreto che gli era per peggiorare, con molto vantaggio dette via i sua 9000 ducati, e lasciò indietro quei di Benvenuto in nel medesimo pericolo di prima: il qual Benvenuto fu ricerco in Firenze, in quel tempo, da Ser Filippo Parenti se e' voleva vendere li sua denari del gran partito; il qual Benvenuto rispose che non li voleva vendere più o manco che si facessi Pier Salviati, il quale aveva preso tale assunto. Avendo dipoi inteso Benvenuto, che Pier Salviati avea venduto i suoi, dolendosi seco rigidamente, gli rispose, che non si ricordava di tal cosa; facendogliene poi dire da Messer Pandolfo Martelli, nel tempo che gli era cascata la gocciola (1) al detto Piero, il simile disse che non se ne ricordava. Che e' sia il vero che la detta promessa fu fatta al detto Benvenuto da Piero, benissimo lo sa, e ne potria far fede Bernardino del Riccio, che allora stava con il detto Piero Salviati; e questo caso fu fatto a' Baroncelli (2). Ora Benvenuto priega Vostra Eccellenza Illustrissima, che per quel pregio che il detto Pier Salviati vendè i sua 9000 scudi, per il tanto s'intenda esser venduti i sua 2000

(1) Nel tempo cioè che detto Piero era stato colpito da apoplessia.

(2) Così chiamavasi anticamente la Villa oggi detta Poggio Imperiale, fabbricata sul disegno del celebre architetto Giulio Parigi. Vedansi intorno ad essa le *Notizie Storiche dei Palazzi e Ville Reali di Toscana* dell'Anguillesi pag. 89.

d'oro, e facciali pagare dal suo Erede quella quantità che e' sono, perchè nella sua vecchiaia e' si possa aiutare del suo, che ne terrà obbligo perpetuo a Vostra Eccellenza Illustrissima, sempre pregando Iddio che lungamente felicissima la conservi ed accresca.

(Rescritto) *Sua Eccellenza si rimette agli ordini della iustizia.*

Lelio Torello 9 di *Dicembre* 64.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 24 Febbraio 1564.

Copia d'una Supplica data al Duca per conto della Casa, questo dì 24 di Febbraio 1564.

Illmo. ed Eccmo. Signor Duca di Firenze e di Siena.

(92) Benvenuto Cellini Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima supplica a quella, che essendosi degnata per la lunga servitù sua di fargli dono della Casa, che egli abita, a lui ed a' sua figliuoli masti, e di più avendogli legittimato un suo figliuolo naturale (1), fattolo degno del medesimo privilegio. E siccome a Dio piacque ripigliarsi il detto figliuolo, che e' gli aveva dato (2), resta al detto Benvenuto un figliuolo mastio adottato da Vostra Eccellenza

(1) La legittimazione di questo figlio, chiamato Giovanni, si è veduta nel *Documento* 71.

(2) Della morte di questo suo figlio ne scrisse il Cellini al Varchi nella Lettera XIII.

Illustrissima e dallo Illustrissimo Signor Principe suo figliuolo, il quale è di età di otto anni in circa (1), e di più ha concesso Iddio al detto Benvenuto una figliuola della medesima madre, che era il sopraddetto figliuolo (2), sua pura ancilla; e desiderando che questa sua tanto cara figliuolina (3) possa ereditare la Casa sopraddetta, priega genuflesso Vostra Eccellenza Illustrissima che si degni, oltra i primi doni fattigli di detta Casa, di nuovo fargli amplio privilegio di dono di detta Casa libero e sciolto da ogni sommessione e legame. E il detto Benvenuto si obbliga a servire Vostra Eccellenza Illustrissima, siccome gli ha fatto per il passato, tutto il restante della vita sua; e ben può essere grande esempio a Vostra Eccellenza Illustrissima il modo del suo fedel servirla, chè se bene Vostra Eccellenza alcune volte si è dimenticata di metterlo in opera, il detto le ha fatto quel difficil Crocifisso di marmo, a tutte sue spese, e dipoi consacratolo a Lei, facendogliene liberissimo presente (4). Così la priega che si degni

(1) Questo è Antonio Parigi, del quale è parlato nel *Documento* 59, e nel *Ricordo* di N. 61.

(2) Deve qui intendersi della stessa madre, che era il sopraddetto figlio Giovanni. Ved. il *Ricordo* 63.

(3) Non può determinarsi con precisione se la figlia qui dal Cellini rammentata sia l'Elisabetta, di cui si fa menzione nel *Ricordo* 80, o piuttosto la Liberata, o Reparata, della quale parlano i *Ricordi* 110 e 124, ed il Testamento di Benvenuto dei 18 Dicembre 1570. In quest'ultima ipotesi, la nascita della Liberata, dal Cellini taciuta nei suoi Ricordi, potrebbe determinarsi sul cominciare del 1563; e ciò si confermerebbe pure dal *Ricordo* dei 15 Gennaio del 1569.

(4) Vedasi la pag. 584 del Vol. II, ed i *Ricordi* e *Documenti* in essa accennati.

in questo resto delli sua affaticati anni di contentarlo di questo refugio di nidio libero e spedito, per il che ne terrà sempre obbligo perpetuo in questa vita, ed in quella più lunga a Vostra Eccellenza Illustrissima, qual priega Iddio che lungamente la mantenga felice, secondo i santi desiderii Sua.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

1565. A dì 10 Giugno 1565.

(93) Dai nobilissimi Mercanti Spagnuoli, per averli serviti d'un piccolo disegno per la Bussola (1), a detti Signori venduto, dettono scudi quarantaquattro, lire una e soldi sei.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 15 Giugno 1565.

(94) A dì 15 Giugno 1565. A Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini per conto dell'Opera del Perseo Scudi mille dugento ottantacinque di moneta, e lire cinque piccioli, si fanno buoni a Bindo Altoviti, e sono che di tanti ne restava debitore per conto di altanti ne fece buoni a Sua Eccellenza Illustrissima per detto Benvenuto, obbligandosi detta Eccellenza Sua Illustrissima, fino sotto dì 22 di Luglio 1555, pagare al predetto, durante la sua vita naturale, Scudi cento ottanta d'oro in oro l'anno, siccome facevano i detti Altoviti; e dipoi sotto dì 7 Luglio

(1) Di questo disegno trovasene pure fatta menzione nel Giornale di Benvenuto, segnato B.

1556 convenne detto Benvenuto con Sua Eccellenza Illustrissima ritornare nel grado di prima, e che ne restasse creditore detto Benvenuto di detto Rede di Bindo, come per Contratto rogato sotto detto dì per Ser Giovanni Batista di Matteo d'Antonio Landini da Volterra (1), e però se gliene ha dare, come per un Ricordo copiato da un Libro di detto Benvenuto ec., e posto in Filza sotto N. 85. Sc. 1285.5.

(Dall'Archivio delle Regie Rendite).

A dì 15 Luglio 1565.

Illmo. ed Eccmo. Sig. Principe di Firenze e di Siena, Governante e Signore e Padron mio sempre Osservandissimo (2).

(95) Signor mio, essendo tanto ben liquidi e chiariti li mia Conti, per virtù di un saldo in nella fine del 1563 fatto da Messer Tommaso De' Medici Cavaliere, e da Messer Agnolo Biffoli Depositario, con la diligenza di tutti li suoi agenti e computisti, e dipoi affermato e sottoscritto dall'Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca santissimo; in nel qual saldo di più alli danari, che allora mi furno pagati, gli detti mi chiarirono legittimo Creditore di Sc. 500 circa; il qual Mandato si è sottoscritto da Vostra Eccellenza Illustrissima. E sebbene il Piggello (3),

(1) Riguardo a queste convenzioni vedansi i *Ricordi* 35. 42.

(2) La seguente Supplica è diretta al Principe Don Francesco.

(3) Questi è Piggello Pandolfini Pagatore alla Depositeria. V. *Documento* 135.

come virtuoso giovane, in nel voler mettere in saldo cotai conti, per mostrare qualche ingegnosa diligenza, dalla quale è nata qualche poca di difficultà; sappi Vostra Eccellenza Illustrissima che, quando io gli mostrai i mia Libri, il detto Piggello disse che tutto stava bene, presente quello che me li tiene e altri. Ancora, Signor mio, dipoi parecchi giorni aver proposto alcune difficultà, essendo io nella sua stanza, dove ei paga, in risposta delle mie ragioni, che con tanta passione io dicevo, il detto Piggello disse, che Pier Maria dalle Pozze e lui Piggello conoscevano certamente che il sopraddetto saldo stava bene con tutte le dispute dall'oro a moneta, e altro: ma ch'ei non aveva ancora pensato al modo d'acconciarmi a quei Libri. La detta stanza si era tutta piena: or questo penso che doverria bastare, e per tanto priego Vostra Eccellenza Illustrissima, che per sua santa e infinita bontà si degni di farmi computare questo poco di Gabella, che sono circa a quaranta scudi, della quale ne passa il tempo sabato che viene; e ne sarei gravato e rovinato, perchè non ho altro assegnamento. Intanto priego Iddio che le adempia i suoi santissimi desiderii con lunga felicità d'anni.

Benvenuto Cellini

Servitore di V. E. Illustrissima.

(Rescritto) *Metta in nota tutto quello che pretende avere avere, e perchè conto, e Sua Eccellenza si risolverà.*

Lelio Torello 15 di *Luglio* 1565.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 3 Febbraio 1565.

(96) Ricordo, questo dì 3 di Febbraio 1565, come per insino del mese di Agosto prossimo passato si mandò a Sua Eccellenza Illustrissima il nostro Crocifisso di marmo bianco, fine, in sulla Croce di marmo nero, fine, di grandezza, la figura, di braccia tre, cioè di statura d'un uomo vivo, di bella grandezza: il qual Crocifisso è di mano di Messer Benvenuto Cellini nostro. E con ciò sia cosa che per il passato non se ne sieno mai più fatti di marmo, per essere opera quasi che impossibile (1), il detto Messer Benvenuto lo fece a tutte sue spese, le quali furono grandissime; ed essendo domandato più tempo fa dalla felice memoria della Illustrissima Signora Duchessa di quello e quanto il detto Messer Benvenuto lo stimava, o lo aveva caro, il detto rispose, che lo aveva fatto per il suo sepolcro, e con grandissimo studio per zelo d'arte, di maniera che, se e' l'avessi avuto a vendere, il detto lo stimava meglio che scudi due mila d'oro in oro (2). E questo ragionamento fu al Poggio a Caiano, alla presenza dello Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor nostro, il gran Duca (3) Cosimo De' Medici, al quale venne

(1) Che altre simili opere fossero state fatte antecedentemente a questa del Cellini, si è dimostrato alla p. 532 del Vol. II.

(2) Nel *Ricordo* 30 dell'Edizione di Milano leggevasi *per genio d'arte, di maniera che, se avessi avuto a rivenderlo, il detto lo stimava meglio scudi due mila d'oro in oro ec.*

(3) Il Cellini ha usato gran Duca nel senso che fu avvertito alla pag. 351 del Vol. II.

volontà il sopraddetto mese di Agosto 1565 di mandare per esso Crocifisso; e così il detto Messer Benvenuto glie lo fece condurre a spese di Sua Eccellenza Illustrissima, per insino ai Pitti, dove oggi si posa in una sua camera. E perchè il detto Messer Benvenuto, perchè e' si reputa a favore, che la detta Sua Eccellenza Illustrissima aggradisca le cose sue, si contenta che il pagamento sia di scudi 1500 d'oro in oro, non ostante che di sopra si dica scudi 2000 simili; e quel più o manco, che Sua Eccellenza Illustrissima vorrà; e tutto con sua buona grazia. Scudi 1500 d'oro in oro (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 3 Febbraio 1565.

(97) Lo Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca di Firenze e di Siena, il gran Cosimo De' Medici, Signor Nostro, deve dare, a dì 3 di Febbraio 1565, scudi mille cinquecento d'oro in oro; e sono che tanto ragioniamo e ci contentiamo, ci dia del nostro Crocifisso, mandato a Sua Eccellenza Illustrissima, per insino dal dì . . d'Agosto prossimo passato, a' Pitti, con tutte quelle qualità che si narrano nel Ricordo al nostro Giornale segnato B, a car. 99 (2).

(1) Il presente *Ricordo* era stato pubblicato alla pag. x della *Prefazione* ai Trattati del Cellini impressi nel 1731, ed alla pag. xxx del Vol. III delle Opere di Benvenuto dell' Edizione di Milano.

(2) Secondo il testo precedente leggevasi: *e sono contento, e di tanto ci contentiamo ci dia . . . con tutte quelle qualità ec.*

Quando io facevo il modello del Nettunno, in Piazza nella Loggia, dissi a Messer Bartolommeo Concini, Segretario di Sua Eccellenza Illustrissima, che da mia parte offerissi in dono il sopraddetto Crocifisso alla Illustrissima Signora Duchessa; il quale mi rispose, dipoi due giorni, come Sua Eccellenza non lo voleva in dono; e quando Sua Eccellenza lo vorrà, lo vuol pagare tutto quel che e' vale: di modo che io fui disobbligato del dono; e per questo è lecito che e' mi sia pagato il dovere (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 14 Febbraio 1565.

Supplica spedita a dì 14 di Febbraio 1565.

Illmo. ed Eccmo. Principe Signore Governante di Firenze e di Siena.

(98) Benvenuto Cellini Scultore e fedelissimo servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima espone a quella, che spaventato di non venire nella indegnazione di Vostra Eccellenza Illustrissima, e per conoscersi aggravato di troppa quantità d'anni, sentendosi prefiggere un così breve tempo a un'opera di grande importanza, per le sopraddette cause, non gli bastò la vista di promettere assoluto al determinato tempo (2). Ma se ben si ricorda Vostra Eccellenza Illustrissima il detto le offerse, che volentieri

(1) Anco questo *Ricordo* fu pubblicato nella *Prefazione* ai Trattati surriferiti.

(2) Parlasi qui dell'opera commessagli dei Pergami del Duomo.

si rinchiuderebbe in una stanza del suo Palazzo, e con tutto quel che potevan le forze sue, anche sopra quelle si saria sforzato. E poichè non è piaciuto a Vostra Eccellenza Illustrissima lo accettare nessuna delle sopraddette scuse, ed ora liberamente l'ha levato dal suo servizio, se bene questo sopra tutti gli altri sua affanni gli sia parso il maggiore, per aver servito Vostre Eccellenze Illustrissime venti anni, dei migliori della vita sua; imperò, essendo volontà d'Iddio e di Vostra Eccellenza Illustrissima, ancora genuflesso con tutto il cuore e Iddio e Vostra Eccellenza Illustrissima ringrazia. Solo la priega, che con la solita sua santissima e infinita bontà quella si degni di commettere a un uomo dei suoi, qual sia giusto e ragionevole, acciò santamente si possa saldar tutti i sua Conti, ed a quelli si faccia una fine. E di quel che lui resterà a avere, rimette nella infinita bontà di Vostra Eccellenza Illustrissima, la quale è tanto buona e tanto discreta, che egli è certissimo che la non gli lascerà mancare il pane in questi ultimi sua anni.

(Rescritto) *Li suoi Conti S. E. crede che sieno saldi.*

Appresso devotissimamente la priega, che per il sopraddetto fedelissimo ed amorevolissimo servizio, e per essere oppresso da qualche importante inimicizia, Vostra Eccellenza Illustrissima si degni ch'ei possa portar l'arme, come gli altri sua servitori, il quale gli sarà sempre fedelissimo; pregando Iddio che lungamente felicissima la conservi (1).

Benvenuto Cellini.

(1) Dalla Lettera dei 21 Novembre 1562, vedremo che il

(Rescritto) *Ita est. Possa portar l'armi.*
Lelio Torello 14 *di Febbraio* 65.
(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 27 di Febbraio 1565.

(99) Ricordo come il dì sopraddetto si è dato fine alla Compagnia fatta infra Messer Benvenuto e Fiorino Rigattiere, e se ne è fatto contratto rogato per Ser Giov. Maria Cecchi Notaio pubblico alla Mercatanzia, per virtù d'una Scritta fatta con ordine del Magnifico Messer Alamanno De' Pazzi, in nel quale noi avevamo rimesso d'accordo, siccome dice la Scritta, la quale sarà copiata qui sotto, e resta in mano al detto Ser Giov. Maria in nel suo Protocollo, insieme col detto contratto, che il detto ha rogato (1).

Cellini avea già ottenuto dal Duca il privilegio di portar le armi: richiedendo ora questa istessa licenza, convien supporre che gli fosse stato poi impedito di valersi di tal facoltà.

(1) Dalla Scritta di scioglimento di Società, fatta per ordine di Messer Alamanno De'Pazzi, registrata in piè del suddetto *Ricordo* nel Libro *Debitori e Creditori* segnato B, che si conserva nella Riccardiana, apparisce che per contratto rogato da Ser Giov. Maria Cecchi, sotto dì 9 Luglio 1565, il Cellini aveva intrapresa un'accomandita d'esercizio d'arte di Rigattiere con Fiorino di Matteo Fiorini Rigattiere, per aver questa principio nel dì 15 di detto mese, e durare tutto quel tempo convenuto nel riferito contratto, e che vi aveva impiegato per sua parte il Capitale di Sc. 1071.6.12. E che, per buone e giuste ragioni da Benvenuto addotte, essendosi essa sciolta nei 24 Febbraio dell'anno medesimo, cioè dopo mesi sette e giorni nove dal suo principio, venne da Messer Alamanno De' Pazzi dichiarato che il Cellini restava creditore del detto Fiorino per capitale ed utili di Scudi 1379.2.12, da doversegli pagare dentro il termine di un anno.

Fu fatta Disdetta della Compagnia fra Messer Benvenuto Cellini e Fiorino Rigattiere sotto dì 27 di Febbraio 1565 per via dell' arte de' Linaiuoli, e mandossi la grida per tutto, come di tutto apparisce al Libro de' Protesti di detta Arte segnato B, a car. 4.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 10 Marzo 1565.

(100) La Gotta mi prese a dì 10 di Marzo 1565 (1). Ero tornato di Vicchio per ripigliarmi il mio Podere della Fonte, che era fornito il fitto. Ero stato sei anni che non l' avevo sentita, così mi fece in una volta tutto quel gran male, che la m' arìa fatto in sei; ma fu breve.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

1566. A dì 3 di Settembre 1566.

(101) Ricordo, come questo dì 3 di Settembre detto mi è nato una Figliuola Maddalena a ore 11 e tre quarti d' oriolo, e a ore 22 e mezzo (2), il medesimo giorno, la feci battezzare; e il Compare fu il Signor Baldassarre di Pietro Soares, mercante Spagnuolo, e Comare Madonna Margherita (3) d' Antonio Crocini.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Vedasi il *Sonetto* del Cellini sulla Gotta, riportato tra le *Poesie*.

(2) Idiotismo usato pure altrove dal Cellini in luogo di *e mezza*.

(3) L' Edizione di Milano nel *Ricordo* 31 leggeva *Maddalena Margherita*.

A dì 10 Settembre 1566.

(102) Quando si fece il contratto del Podere sopra Vicchio di Muggello due miglia, luogo detto la Fonte, presso alla Chiesa di Farneto, il quale vendè Pier Maria di Ser Vespasiano D'Anterigoli, e Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini lo comperò a vita sua naturale, il detto Contratto si fece in su una nota di entrate, che il detto Pier Maria aveva dato scritte, e quelle entrate sempre disse il detto Pier Maria di volerle mantenere. E che questo si vegga per certo, si può considerare se la ragione vuole o comporta, che un contratto tale si faccia sanza mai avere inteso nè visto la quantità delle staiora della terra, nè manco domandato dei confini, perchè il detto Pier Maria sempre diceva che noi non dovevamo cercare di altro, avendoci lui liberamente promesso, e così si obbligava a mantenerci quelle dette entrate, e che il Podere della Fonte non aveva a servire di altro se non per un segno di sicurtà delle dette entrate, insieme con la promessa di Ser Filippo suo fratello. Così si fece il detto Contratto in nella Loggia di Piazza del Duca, e il Notaro che rogò il detto Contratto, che fu Ser Pier Francesco Bertoldi disse: E' saria pur bene di mettere a questo Podere della Fonte qualche confino. A questo Pier Maria disse che li direbbe, e disse ventidue parte di confini; e perchè lui sempre continuava di dire, che mi era obbligato a mantenermi le dette entrate, quali erano in su la tavola, dove si rogò il detto

Contratto (1). Ora se il Notaio non fu diligente a obbligarlo delle dette entrate, chiaro si può conoscere per le dette cause che lui mi è obbligato a mantenermele, e sempre in sul Contratto ha detto di mantenermele, e di essere obbligato, e di più dipoi sempre ha riaffermate le medesime parole. Quando si fece il detto Contratto era alla presenza Luca Mini, e Michele di Goro Vestri, e Batista da Settignano Scultore, e Domenico d'Antonio Tessitore di Drappi (2), e Domenico .... Tessitore, che serviva di manovale, e Miniato dal Borgo, che sebbene gli è di quelli che mi ha aiutato ingannare, io credo che sotto giuramento se ne trarrà qualche lume per le mie ragioni: tutti gli altri faranno vera testimonianza di tutto quello che disse il detto Pier Maria: ancora era alla presenza Bondo da Como Scultore, il quale farà anco lui vera testimonianza come l'è così.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 19 Settembre 1566.

(103) Ricordo, questo dì sopraddetto, come per insino in dì 21 d'Agosto prossimo passato 1566, si fece il Contratto con Pier Maria di Ser Vespasiano D'Anterigoli, per conto della nuova allogazione del Podere della Fonte, nella Potesteria di Vicchio di Mugello, rogato Ser Giovanni di Ser Matteo da Fal-

(1) Cioè quali erano descritte nella Nota che era in su la tavola. Vedasi intorno a ciò la pag. 552 del Vol. II.

(2) Questi è Antonio De' Parigi, soprannominato lo Sputasenni, come rilevasi dai *Ricordi* 56 e 65.

gano; nel qual contratto in substanzia si dichiara, che, con ciò sia cosa che il detto Podere sia nostro, durante la vita del nostro Messer Benvenuto, e con ciò sia cosa ancora che insino del mese di Dicembre l'anno 1561, il detto Podere si affittò al suddetto Pier Maria, dal quale e' si era comprato alla sopraddetta vita, per anni cinque, da cominciarsi il dì primo di Febbraio di detto anno 1561 per scudi 70 d'oro in oro, per ciascun anno, di fitto (1), da pagarsi ogni sei mesi scudi 35 simili; il qual fitto sarà fornito per tutto Gennaio del presente anno 1566. Ma volendo di nuovo convenire, cioè, che il detto Pier Maria ripigli a fitto il detto Podere da noi, si è fatto il sopraddetto Contratto di nuova allogazione d'affitto, che abbia a cominciare il dì 1 di Febbraio 1566, che allora saranno forniti li cinque anni della prima allogazione, come di sopra; e se gli concede per scudi 65 d'oro di moneta, di lire sette e soldi dieci per scudo l'anno, durante detta allogazione tutta la vita del sopraddetto nostro Messer Benvenuto, da pagarsi ogni sei mesi la rata che tocca, cioè scudi 32 e mezzo simili per paga: che la prima sarà guadagnata per tutto il mese di Luglio prossimo a venire 1566, e durar come segue: con patto non di manco che, se il detto conduttore trapassi le due paghe del detto pagamento alli tempi convenienti, sia in arbitrio del nostro Messer Benvenuto il ripigliarsi il detto Podere, o no, secondo che a lui piacerà.

E perchè il detto Pier Maria conduttore è debi-

(1) Leggeva il Sig. Carpani nel *Ricordo* di N. 32: *di frutto*.

tore nostro ancora della prima locazione, di anni uno e mezzo in circa, che sarà fornita al tempo, come di sopra, son convenuti che e' si riserbi scudi 70 d'oro in oro della sopraddetta prima allogazione, e non sia tenuto a pagarli, se non dopo la morte del detto nostro Messer Benvenuto mesi quattro (1), agli suoi eredi, o a chi il nostro Messer Benvenuto per sua ultima volontà dichiarassi. E di tutte le sopraddette cose, così della prima, come della seconda allogazione, come principale ne sta mallevadore Ser Filippo, Prete, fratello carnale del detto Pier Maria, obbligato ciascuno *in solido* (2), come più largamente appare nel Contratto detto di sopra, al quale si abbia rapporto.

E perchè il detto Ser Filippo non fu presente al sopraddetto Contratto, il dì 10 di Settembre stante 1566 venne e ratificò per contratto rogato il sopraddetto Ser Giovanni di Ser Matteo da Falgano detto dì (3).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Mancavano nella precedente edizione le parole *mesi quattro*; e quindi leggevasi *dichiararsi ec.*

(2) Siccome nel testo Milanese dicevasi *come principali nostri mallevadori prendiamo Ser Filippo, Prete, fratello carnale del detto ec. obbligatosi ciascuno in solidum*, era perciò evidente l'omissione di un altro mallevadore.

(3) Vedi la pag. 581 del Vol. II.

A dì 23 di Settembre 1566 (1).

(104) Ricordo, come a dì 19 di Settembre 1566 fu mandato un comandamento dal Signor Potestà di Vicchio, per ordine de' Signori Ufiziali di Decima, per un' accusa fatta; che infra dieci dì prossimi futuri si comparissi avanti ai detti Signori Ufiziali a veder detta accusa, e di tirare a Decima, non gli avendo tirati, i beni posti a Farneto, luogo detto la Fonte: e a dì 23 del sopraddetto mese si comparse, e fu dichiarato l'accusa esser nulla; e così se n'ebbe la licenza, e non andossi (2) al detto Signor Potestà di Vicchio.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 11 d'Ottobre 1566.

Copia della Supplica che la Comunità di Volterra renda li scudi 655. A dì 11 d'Ottobre 1566 restato l'originale in mano di Ser Buonaccorso Cancelliere dei Signori Nove.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. Principe.

(105) Benvenuto Cellini Servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima supplica a quella e la ringrazia con tutto il cuore, che ora va per e' tre anni in circa che Vostra Eccellenza Illustrissima commesse alla Comunità di Volterra, che dovessino rendere i da-

(1) Fu pubblicato questo *Ricordo* dal Sig. Carpani con la data dei 18 Settembre. Vedasi il di lui *Ricordo* di N. 33.

(2) Leggevasi nel testo Milanese, *che rimandossi al detto Sig. Potestà ec.*

nari a Benvenuto sopraddetto, i quali danari la detta Comunità aveva tenuti da molti anni: dove la detta Comunità per obbedire a Vostra Eccellenza Illustrissima gne ne rese una parte (1). E perchè Cosimo De' Pazzi era in quel tempo Capitano di Volterra, quella Comunità lo pregò che facessi tanto con Benvenuto suddetto suo amico, che e' fussi contento del restante aspettare uno anno e non più. Dovecchè Benvenuto, mosso dai prieghi del suo caro amico, con tutto che gli fussi grandissimo incomodo, si contentò di accomodare detta Comunità per il detto anno richiesto da loro. Ora gli è passato l'anno di molti mesi, e non vede modo di poter ricevere i sua danari, quali sono in circa a settecento scudi. E trovandosi il povero uomo in grandissima necessità, carico da dimolte (2) strasordinarie spese, alle quali non vede modo potere sopperire per non avere guadagno di sorte alcuna, però ricorre a' piedi di Vostra Eccellenza Illustrissima pregando quella che si degni ajutarlo, che si possa servire del suo; del che gne ne terrà obbligo perpetuo, pregando Iddio che felice lungamente la conservi.

(Rescritto) *La Comunità di Volterra renda i sua danari a Benvenuto, che oramai n' è tempo.*

Lelio Torelli 9 *d' Ottobre* 66.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Abbiamo già veduto che il Cellini, nei 6 Luglio 1558, imprestò alla Comunità di Volterra scudi 560 d'oro in oro; e che quindi nei 14 Dicembre 1561 dette ad essa ad imprestito altra somma di scudi mille trecento quarantaquattro.

(2) *Dimolto* per *molto* si usò pure dal Segneri e nelle *Prose Fiorentine*, ed il Cellini nella sua Vita lo ha frequentemente adoprato.

A dì 4 Dicembre 1566.

(106) Ricordo, come questo dì sopraddetto si è comprato un mezzo Podere, per indiviso, posto in Mugello, luogo detto il Poggio, Potesteria di Vicchio, da Pier Maria di Ser Vespasiano D'Anterigoli, contiguo al Podere del suddetto Pier Maria, per prezzo di scudi dugento di moneta (1), con patto resolutivo di cinque anni; come appare nel contratto di Ser Andrea Recuperati, Notaio: e se gli dette in sul contratto ec. (2).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 27 Febbraio 1566.

Illmo. ed Eccmo. Signor Duca Principe.

(107) Benvenuto Cellini Scultore e fedelissimo servitore di Vostra Eccellenza Illustrissima espone a quella, come dall'anno 1560 comprò a sua vita un Podere da Pier Maria detto lo Sbietta, da Vicchio di Mugello, per Fiorini 550, sopra una Nota

(1) Leggevasi nel *Ricordo* 34 del Signor Carpani, *di fiorini* 200 *di moneta ec.*

(2) Della compra di queste terre ne ha dato cenno il Cellini alla pag. 581 del precedente Volume. In un Ricordo, scritto di mano di Benvenuto alla pag. 1 del Codice Riccardiano 3082, si assegnano al suddetto mezzo Podere i seguenti confini: a 1° *Messer Benvenuto con il Podere della Fonte*; 2° *Beni della Chiesa di S. Bartolo*; 3° *Gli Eredi di Giovanni Landi*; 4° *Piero di Appollonio Perini*; 5° *Via.*

di Frutti di detto Podere, datagli da detto Venditore; e così facendo la ricolta di detto Podere, il primo anno trovò in verità che detto Podere non rendeva la metà di quello che si conteneva in detta Nota, laonde trovandosi ingannato ne ricorse alli Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri di Vostra Eccellenza Illustrissima, per il che detto Sbietta, dubitando che detto contratto non si rescindessi ed annullassi, promesse pigliare a fitto detto Podere per scudi settanta d'oro in oro l'anno (1). E per essere detto Supplicante allora di età di anni 61, o più, non volse fare il contratto di tale condotta per più che cinque anni, sotto pretesto che se si fussi fatto per più tempo sarebbe stato gabellabile (2). Ed essendo oggi passati detti cinque anni, detto Sbietta non vuole più perseverare in tale condotta. E perchè in verità essendo che da' sua Avvocati gli è detto tale vendita di ragione si può e merita di essere rescissa, atteso l'età di detto Supplicante, ed il prezzo pagato, e li frutti e valuta di detti Beni. E conoscendo che movendo ordinariamente (3) detto Sbietta farà ogni suo sforzo per mandare la causa in lungo, vedendo che detto Supplicante è vecchio di età di anni 66, o più, e che innanzi finisca tale lite potrebbe essere morto detto Supplicante, impe-

(1) Si veda quanto è stato detto intorno a ciò alle pag. 571 e 572 del Vol. II.

(2) *Gabellabile*, che denota *sottoposto a gabella*, non è riportato nella Crusca, ma si allega dall' Alberti con un esempio tratto dalle *Lettere* del Bellini.

(3) *Ordinariamente* nel significato che si volle denotare dal Cellini, cioè *per la via ordinaria*, manca nei Vocabolarii.

rò umilmente ricorre a Vostra Eccellenza Illustrissima, quella umilmente pregando si degni commettere alli Sua Magnifici Consiglieri, o alli Giudici di Ruota, o dove a quella piacerà, che sommariamente, atteso la verità del fatto, terminino e decidino tale causa, atteso l'età di detto Supplicante. Ed acciocchè detto Sbietta non lo abbia a tenere tanto a piato, che forse prima ne succedessi la morte di detto Supplicante, del che terrà obbligo con quella, che Dio felicissima conservi sempre.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 8 Marzo 1566.

(108) Dallo Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. Duca di Firenze e di Siena, e per Sua Eccellenza Illustrissima da Messer Agnolo Biffoli suo Depositario Generale, ho ricevuto questo dì 8 di Marzo Sc. 200 di moneta e Lir. 1.12.6, quali sono per il resto della mia fattura del Perseo, e ne ho fatta la Ricevuta di mia propria mano questo dì in Firenze; sono Scudi 200.1.12.6.

Benvenuto Cellini.

(Dall'Archivio delle Regie Rendite).

A dì 12 Marzo 1566.

(109) Ricordo questo dì sopraddetto, come si è compro tre quarti di un Podere posto in su l'Ombrone, luogo detto alle Sacchetta, Popolo di San Michele a Comeana, a Carmignano, da Alamanno di Bernardo De' Medici, con patto resolutivo di tre

anni, per prezzo di scudi trecento di moneta di lire sette per scudo, a tutta sua gabella e gravezze: e si è obbligato alla difesa generale, ed altre clausule poste nello strumento rogato da Ser Pier Francesco Bertoldi Notaro alla Mercatanzia sotto dì detto 12 di Marzo, come al suo Protocollo, e al Libro a car. 149 (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

1567. A dì 23 d'Aprile 1567 a ore 12 ½.

(110) Ricordo come a dì sopraddetto io Benvenuto ho fatto nuovo Testamento nella Sacrestia della Chiesa di Santo Iacopo tra e' Fossi, al Canto Degli Alberti, rogato per mano di Ser Giovanni di Ser Matteo da Falgano; il quale Testamento annulla e cancella in tutto e per tutto tutti gli altri Testamenti, che da questo in drieto per me si sono fatti; e solo questo voglio che vaglia e tenga insino a tanto che io non fussi in volontà di fare e di rinnovare altro; la qual cosa sempre è in mio potere per insino che a Iddio piacerà di conservarmi in vita (2). Il detto Testamento si è fatto con tutte le solennità

(1) Dell'acquisto delle Terre delle Sacchetta non è fatta menzione nella Vita. Questo *Ricordo* corrisponde a quello pubblicato dal Signor Carpani al N. 35, e trovasi scritto di mano di Benvenuto e nel Giornale B, ed alla pag. 18 del Codice 3082 della Riccardiana, intitolato *Libro di Conti e Spese di Benvenuto Cellini dal* 1565 *al* 1570. Avvertasi che nel testo dell' Edizione di Milano leggesi *di S. Michele a Canciano ... a tutta sua gabella, et si è obbligato ... Ser Pier Francesco di Bertoldo.*

(2) Questo è il Testamento, di cui si parla nel *Ricordo* 60.

per onore e gloria e utile dell'anima mia, e salute delle due mie figliuoline, cioè Liperata e Maddalena, che oggi io mi trovo. Così piaccia a Iddio di conservarmele in sua grazia.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 19 Agosto 1567.

Risposta della Supplica per conto dell'Opera di S. Maria del Fiore.

Illmo. ed Eccmo. Signor Principe (1).

(111) Mi comandò lo Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca che io facessi più modelli per fare li Pergami di S. Maria del Fiore, e così io ne feci tre modelletti differenziati l'uno dall'altro, de' quali Sua Eccellenza ne prese uno di quelli, sotto il quale ordine si fece quelli dua di legno, che oggi sono in Coro, ma sono solamente le ossature di tale opera, perchè l'opera secondo il modello è ricchissima di storie, figure e di molti difficilissimi ornamenti. Ancora mi comandò che io facessi un modello per quei Quadri oblunghi che sono intorno a detto Coro (2). Così fattolo piacque a Sua Eccellenza Illustrissima, e commesse alla detta Opera che mi provvedesse di tutto quello mi faceva di bisogno, e così detti gli ordini, e si cominciò a mettere in opera, la quale ordinai per potere gittarli con quelle bellissime regole e ordini, che per altri non si

(1) Dal contenuto nella seguente Supplica si rileva esser questa diretta al Principe Don Francesco.

(2) Si vedano le pag. 519 e 520 dell'antecedente Volume.

sono mai usati, la qual cosa nei principii apparisce di qualche spesa, ma dipoi la sua fine è di manco spesa, che non ha costumato sino a qui l'arte; di modo che la detta Opera mi provvide di tutte queste spese, e di più mi tenne, in cambio di quattro buonissimi lavoranti, solamente per mio aiuto, un manovale a soldi quindici il giorno lavoratìo; e con queste estreme difficultà ne condussi uno quasi che alla fine, quale è in essere da poterlo mostrare, che avendolo possuto gittare sarebbe opera di molte centinaia di scudi (1); e se non mi avessi impedito il grande studio che io messi nel Crocifisso per Vostra Eccellenza Illustrissima, certo l'arei potuto gittare di bronzo. Da poi che piacque a Vostra Eccellenza Illustrissima il non mi volere più comandare, e levatomi il mio stipendio, fui necessitato lasciare tale impresa (2). Ancora è stato rapportato avanti alli detti Operai che io sono debitore di scudi novantasei, quali, Signor mio, credevo fussino più, per non essermi stato dato ordine di tener tal conto, nè essendo venuto nelle mie mani cosa alcuna, salvo certa trementina, sevo, e carboni, quali hanno servito a quel fatto che si può vedere. Ora avendo fatto intendere alli Signori Operai, come io non ho mai tocco lor denari, e che i lor Ministri gli hanno pagati per le sopraddette cause, loro mi hanno fat-

(1) Nell' *Inventario* delle robe trovate nell' Eredità di Benvenuto non si riportano che due o tre modellini in cartone di questi Pergami. Vedasi l'Articolo 295.

(2) Dai *Ricordi* di N. 43 e 115 si rileva in qual epoca cessasse al Cellini la provvisione degli scudi dugento, assegnatagli per conto di questi Pergami.

to intendere che non hanno che fare, ma che tutto depende da Vostra Eccellenza Illustrissima, alla quale umilmente ricorro, e mi raccomando, che essendo certissimo quanto quella sia giusta, mi confido di non avére a render conto di quello non è venuto in me, ma più presto penserei avere ad esser creditore. Pure in tutto mi rimetto nella bontà di quella, quale Iddio lungamente felicissima conservi.

BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *Non avendo finito i Pergami cominciati, non accade altro.*

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 31 Ottobre 1567.

Illmo. ed Eccellmo. Principe Iddio felice lungo tempo vi conservi nella grazia Sua (1).

(112) Poichè lo immortale Iddio ha posto Vostra Eccellenza Illustrissima in Suo Luogotenente di questa nobilissima e virtuosissima provincia Fiorentina, sappiate, Signor mio, che la più grata cosa che apparisca dinanzi al cospetto d'Iddio si è il tenere pari la bilancia della santa Iustizia, e tenere buonissima cura a quelli di che Vostra Eccellenza Illustrissima si fida che non guastino cotal bilancia, perchè troppo si dispiace a Dio. Ben debbono i Vostri amorevoli popoli volentieri sovvenire agli accatti ed

(1) Quanto dicesi sul fine di questa Supplica dimostra che ella è indirizzata al Duca Cosimo I.

a' balzelli: e perchè Vostra Eccellenza Illustrissima è quella che per quelli giorno e notte vigila, e sotto i felici occhi di quella sicurissimo si dorme: ed io forse più d'ogni altro (1) l'amo e ammiro, e più volentieri d'ogni altri corro a pagare quella iusta porzione che a me si perviene, la quale santamente la Vostra Eccellenza Illustrissima benissimo debbe cognoscere. Ecco, Signor mio, che tutti quelli della mia professione, la maggior posta non ha passato li venticinque scudi; dove io, sventurato poverello, ne ho insino a ora pagati quaranta, se non più: e pensando d'avere a essere più presto rifatto all'agguaglio degli altri, dove io mi trovo lo essermene domandati insino alla somma di 75 scudi. Ora, Signor mio, io conosco che in questo la bilancia della santa Iustizia si è diseguale, dimodochè non stando pari grandemente si dispiace a Dio, il quale è veramente procuratore de' poveri sventurati, come sono io; che se bene io sono stato vicino vel circa a' 70 anni, che ancora io fui generato in questa virtuosissima patria, da una mia crudele stella troppo assassinato, e per essermi sempre volto a ringraziare Iddio, non senza qualche quantità di lacrime, le quali con le mie sante ragioni hanno mosso Iddio non tanto a mantenermi vivo, che ancora mi ha mostro maravigliosissime vendette. Quando io scopersi il mio Perseo, il quale io condussi con tante estreme difficultà, tutta questa valorosa e virtuosissima Scuola con voci gloriose e con inchiostro (2)

(1) Vedasi la Nota 3 alla pag. 583 del Vol. II.

(2) Cioè con i Sonetti ed altre Poesie che furon fatte in tal circostanza, come fu detto nel Vol. II alla pag. 482.

mi dette il maggior premio che desiderare si possa al mondo. O come, Signor mio, come ha avuto tanta forza un solo, che ai Vostri santi orecchi ha detto mal di me, il guastare que' tanti che ne dissono tanto smisurato bene! Solo mi conforta che quei più dissono il vero, e questi manco han detto il falso. Vostra Eccellenza Illustrissima in un suo Rescritto dice, che mai più quella si vuole impacciare con esso meco (1); e io dico, e la priego che quella si degni che io m' impacci con Lei, perchè essendo io oramai troppo vecchio, son forzato a morire dove io nacqui; e più mi sforzano due sventurate e bellissime figliuoline, che Iddio mi ha date (2). Ora, felicissimo Signor mio, se Vostra Eccellenza Illustrissima dice che io debba pagare infino alla somma delli 75 scudi, io sono contentissimo: solo la priego che quella si degni per l'amore d'Iddio di saldare tutti li mia conti, e di quelli si paghi, perchè altro modo non m'è restato a pagare, non volendo che ogni mio valore vada in fumo, e le figliuole accattando. Questo non passeria nè con Vostro onore, nè con la benivolenzia d'Iddio, il quale vi conservi nella sua santissima grazia.

Benvenuto Cellini.

(Rescritto) *S. E. crede che e' sieno strasaldati.*

Concino.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

(1) Così si espresse il Duca nel *Rescritto* posto in piè della Supplica da Benvenuto presentata nel Giugno del 1562.

(2) Cioè la Liberata e la Maddalena.

1568. A dì 28 di Giugno 1568.

(113) Ricordo come questo dì detto Madonna Lisabetta di Tunizi, donna fu di Lodovico Gregori, madre di Francesco e Antonio e Guido, la quale Madonna Lisabetta e Francesco suo figliuolo maggiore si sono obbligati per Antonio e Guido orefici, figliuoli della detta Madonna Lisabetta, per la valuta di scudi seicento, che quattrocento si è il primo Capitale. E perchè la Compagnia nostra si è fatta per tre anni, come si vede per una Scritta fatta da Giovanbatista Camerini, e ancora al Libro delle Accomandite alla Mercatanzia; e perchè in detti tre anni facendo il detto Antonio e Guido buon portamenti, cioè che siano solleciti, leali e buoni, siccome noi ci siamo promessi, la detta Compagnia con li detti scudi quattrocento, doverranno al detto tempo essere cresciuti di molta maggior somma: ma per dare qualche termine, il quale apparisca giusto ed onesto, sono stati d'accordo al sopraddetto numero delli scudi seicento, di lire sette per scudo, e la detta Madonna Lisabetta si è obbligata col Mondualdo (1), il quale è stato Antonio di Romolo Crocini legnaiuolo; e così il detto Francesco si è obbligato, ciascuno per il tutto per i detti, e se ne è fatto contratto, del quale ne è stato rogato Ser Andrea Recuperati Notaio alla Mercatanzia il sopraddetto dì.

(1) Dicesi *Mondualdo* quel Tutore che si dà alle Donne, onde possano legalmente obbligarsi, e far contratti.

A dì ultimo di Giugno 1568. Ricordo come il detto dì si è fatto la Scritta della Compagnia con Antonio e Guido di Lodovico Gregori da Fossombrone, e dipoi sottoscritta da tutte tre le parti, cioè la notifica Giovanbatista di Salvestro Camerini che l' ha fatta, e Antonio e Guido fratelli, ed io Benvenuto l' abbiamo sottoscritta, e Ser Zanobi Buonaventura Notaio e Cancelliere alla Mercatanzia ne ha rogato il contratto al Libro delle Accomandite, la qual Compagnia è creata per il primo dì di Luglio 1568 per tre anni a venire, che Iddio di buon mandi (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 14 Luglio 1568.

(114) Ricordo come il detto dì s'è venduto a Iacopo di Girolamo Meleti il mio Podere luogo chiamato alla Rena, nel Popolo di San Martino detto a Scopeto in Mugello, il quale è infra Vicchio e Dicomano, il quale io comperai da Bernardo de' Nerli con el sodo (2) di sua madre. Il detto Podere io l'ho dato colle medesime sicurtà, le quali sono buonissime, nè ad altro sono tenuto se non per mio interesse, se io avessi obbligatolo a qualche cosa; la qual cosa io non feci mai. La compera del detto Podere è stata di scudi secento a tutta sua gabella e

(1) Copia di questa Scritta trovasi nel Codice Riccardiano 2791 a pag. 124, intitolato *Debitori e Creditori di Benvenuto Cellini dal* 1559 *al* 1570.

(2) Cioè con la mallevadoria, o sicurtà.

di ogni altre spese, che vi potessino accadere: ed io ne ho a ritrarre la mia ricolta di questo anno, che tanti sono i patti. La vendita si è stata scudi secento, e mi ha da far buono la valuta del bestiame, e il debito del Contadino, e tutte le altre cose tali; che così siamo d'accordo, nè son tenuto a null'altro: come di tutto appare per contratto rogato Ser Giovanni Maccanti Notaio pubblico al Palagio del Podestà.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 15 Novembre 1568.

(115) Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini Statuario era debitore al Libro Dorè, segnato E, di Depositeria Vecchia a car. 183 di Sc. 1400 di moneta, i quali gli furono fatti buoni per Rescritto di Sua Eccellenza in dì 17 di Maggio 1567, per sua Provvisione d'anni sette a Sc. 200 l'anno, cominciati a dì 1 di Maggio 1556, e finiti all'ultimo di Febbraio 1563 (1), in virtù di Rescritto di Sua Eccellenza Illustrissima de' 14 detto, posto in Filza di N. 174 (2). E così detto Conto è pari.

E così in detto dì 17 di Maggio 1567, per ordine della prefata Altezza Sua, fu fatto Creditore al detto Libro a car. 286 di Sc. 3750 di moneta, per valuta di Sc. 3500 d'oro in oro, per sua fatica del Per-

(1) Si veda il *Ricordo* 43.

(2) Per quali cause cessasse al Cellini questa Provvisione, può argomentarsi dal *Ricordo* di N. 79.

seo (1). A rincontro era debitore di Sc. 3249.5.9.0, talchè restava avere per tal conto Sc. 500 di moneta, e Lir. 1.11.0 piccioli; e per pareggiarlo si consegnò per creditore alla Depositeria Moderna, dalla quale n'è stato pagato (2), come al Libro Dorè, segnato D del Magnifico Messer Agnolo Biffoli.

Bartolommeo Ammannati.
Giov. Bologna.
Bartolommeo del Cavaliere.
Giov. di Benedetto da Castello.
Giov. di Stoldo.
Francesco da S. Gallo.
Vincenzio da Perugia.
Stoldo.
Domenico Poggini.
Valerio Croce.
Vincenzio Rossi.

(Dall'Arch. delle RR. Rendite e dalla Riccard.).

(1) Tanto si dimostra dal *Documento* 28 essere stata stimata dall'Albizzi la fattura del Perseo.

(2) Il veder riportati in piè di questo *Ricordo* i nomi di sì celebri Artisti, intorno ai quali possono consultarsi le notizie da noi date ai respettivi loro richiami, e le altre più estese che ci somministrano il Borghini, il Vasari ed il Baldinucci, c'induce a credere che questi avessero l'incarico di rivedere i Conti delle Opere fino a quest'epoca fatte da Benvenuto, e quindi determinare definitivamente il prezzo del Perseo; tanto più che nel *Documento* 136 e nel *Ricordo* 117, troveremo che alcuni di questi vennero particolarmente incaricati di dar prezzo alla fattura del Crocifisso, a quella del Busto del Duca Cosimo, all'acconciatura del Ganimede, ed all'opera del Calice.

A dì 1 Febbraio 1568.

(116) Ricordo, come questo dì detto io ho compero da Matteo di Francesco (1) di Bastiano Tassi, Zoccolaio di Vicchio di Mugello, abitante nel Castello di Vicchio, un Campo di Staia tre in circa di terra lavorativa, vitata e fruttata, andronata, posto nel Piano di Piazzano, Popolo di S. Miniato a Piazzano, Potesteria di Vicchio, per prezzo di scudi 38 d'oro di moneta (2), quali sborsai in sul contratto; con patto che, rendendomi detto prezzo infra tre anni qualunque volta, il contratto sia resoluto a gabella del venditore: e dette per mallevadore a detta vendita e prezzo Francesco di Vincenzio di Tommaso Guidi e D'Anterigoli; come di tutto ne appare contratto rogato per mano di Ser Giovanni di Ser Matteo da Falgano questo dì detto di sopra, come a Giornale B, a car. 134.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 18 di Febbraio 1568.

(117) Il Signor Cerone Spagnuolo e gentiluomo dello Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. Duca di

(1) Secondo l'Edizione Milanese, *Ricordo* 36, leggevasi: *questo dì soprascritto io Benvenuto Cellini ho compro da Matteo d'Antonio ec.*

(2) *Scudi* 38 *d'oro in oro di moneta di lire 7 per uno*; lezione erronea, poichè era stato già avvertito dallo stesso Signor Carpani, qual differenza passasse tra lo scudo d'oro in oro e quello d'oro di moneta.

Firenze e di Siena de' dare a dì 18 di Febbraio scudi venti d'oro di moneta di lire sette per scudo, sono per la pigione della mia Casa dell' Arme dirimpetto allo Spedale di San Pagolo. La qual Casa s' intende la parte di sopra, qual teneva da me il Conte Alfonso Trotti da Ferrara. La quale gli ho appigionata per anni tre, per scudi venti di moneta l'anno, se tanto (1) la mi resta, perchè la compera mia da Giovanni Carnesecchi, detto il Lerzi, fu con retrovendita di tre anni, che n'è passato alquanto tempo (2). Ma volendola riscuotere, io non son tenuto a mantenere al detto la fine de' tre anni d'accordo; e facendo acconcimi il detto Sig. Cerone, non leciti, sieno a sua spese. La qual pigione comincia a dì primo di Maggio 1569, per pagare ogni tre mesi scudi cinque; e però si farà debitore anno per anno, come a Giornale B, a car. 135.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

Di Carnovale, a dì 22 di Febbraio 1568
a Firenze.

(118) Ricordo, come questo dì sopraddetto io Benvenuto sono stato in persona a Casa di Domenico Sputasenni, oggi Cassiere alle Porte di Firenze, ed ho saputo, come Fra Lattanzio, suo legittimo

(1) *Se tanto* sta qui per *se pure*; significato che non trovasi in alcun Vocabolario.

(2) Dal *Ricordo* di N. 123 vedremo che questa Casa era stata comprata dal Cellini fino dal Dicembre del 1566. E nei *Documenti* 141 e 146 si avranno molte altre notizie intorno alla medesima.

figliuolo, si è stato a desinare alla casa del detto suo padre Domenico: e me lo ha detto la Caterina, sua zia, cioè sorella carnale del detto Domenico, vero padre del detto Fra Lattanzio; che questo nome si acquistò nell'esser eletto Frate, il quale al suo Battesimo si chiamava Antonio di Domenico Sputasenni. Ora per aver tenuto il detto fanciullo 12 anni in circa, ed avendogli posto amore come a mio figliuolo, e perchè io gli ho tenuto di continuo un maestro in casa, al quale sempre ho dato le spese, e calzato e vestito in circa a 6 anni, e sebbene quei tai giovani si son fatti (1) sotto il mio pane e comodità molto sufficienti, il detto Fra Lattanzio in cotanto tempo a gran pena egli aveva potuto imparare l'A, B, C. E conosciuto io questa gran durezza d'ingegno, nè per questo mai mi volsi a disamarlo, anzi sempre cercando tutti quei modi, che io potevo fare (2), sebbene con molta mia disagiosa ed incomoda spesa, solo per non voler mai mancare alla mia prima e buona intenzione, pensai, che il metterlo infra i Fraticini della Nunziata, per quella compagnia simile all'età sua, il detto dovessi risvegliarsi alquanto; la qual cosa si era stata causa del suo bene, perchè veramente egli si risvegliava: e questo si fece con molta mia disagiata spesa per in quel tempo, che io avevo per le rabbiose invidie perso le mie provvisioni, con molti altri maggiori mia danni e di Francia e d'altrove, i quali move-

(1) Cioè, e sebbene certi altri cotali giovani si son fatti ec.

(2) Il Sig. Carpani in questo *Ricordo* segnato di N. 37 leggeva *che io potevo torre*.

rebbono gli uomini a gran compassione se io gli dicessi; per meglio me li voglio tacere (1).

Tornando al detto Fratino, questo metterlo in detto Monastero, ed avendogli a dare tutte quelle comodità e bisogni suoi, ei mi costò a un tratto più di 50 scudi d'oro: e perchè io non feci nulla, che prima io non lo facessi intendere a suo padre ed a sua madre, Domenico e Dorotea, gli quali in questo tempo si erano alle Porte di Pisa, e là stavano per istanza; e così avendo scritte loro tutte le dette cause e ancora di più, che io m'ero convenuto con i detti Frati, che quando il detto fanciullo fussi venuto agli anni di più discrezione, o che al detto non gli piacesse lo star Frate, o che a me piacessi di ripigliarmelo, che con loro buona grazia e d'accordo io ne fussi satisfatto.

A questo mi rispose il P. Generale di tal Convento, il quale si era in quel tempo a Firenze, e mi disse, che ogni volta ch' e' ci piacessi di fare tal cosa, voleva, che tutto quello che vi si era portato, tutto restassi al Monasterio; per la qual cosa, vedutala tanto ragionevole, io ne fui molto contento.

In questo tempo venne il detto Domenico e Dorotea a Firenze; e mi vennero a trovare a casa, e con molte parole ingiuriose dissono, alla casa mia ed a me, che il detto loro figliuolo mai non me lo dettono, perchè io lo dovessi far Frate. Alle quali parole, sebbene molto insopportabili, io vestitomi di pazienza, con molta diligenza narravo loro tutte

(1) Secondo l'edizione milanese leggevasi: *moverebbono a gran compassione . . . pel meglio quindi voglio tacere.*

le dette cause ed i patti, che io avevo con gli detti Frati. Le quali mie amorevoli parole non fruttavano nulla, anzi istavano in sul dire, che rivolevano il loro figliuolo, e così tutti a dua d'accordo, padre e madre del detto, tanto quanto gli stettono a Firenze, tanto contesono tal pugna: onde io sempre mi volsi all'innocenza del povero fanciullo, e non volsi lasciarmi vincere nè dal vituperio della loro isporca vita, nè dalle loro mordaci parole: non mi volsi mai in nissun modo risentire, anzi ogni giorno crescevo carezze al detto fanciullo, perchè avendolo tenuto tanti anni come creatura mia, cercavo tutti quei modi e vie, per le quali io potessi vincere la sua mala fortuna, insino all'aggiugner nuove cose con suo grand'utile e mia grandissima spesa; le quali sí erano, che io avevo parlato con Fra Maurizio, organista del detto Convento, che, volendogli insegnare suonar d'organo, io gli avevo offerto uno scudo il mese, e ne avevo parlato (1) ad alcuni de' detti Frati: dove io certo vedevo, che tal cosa mi veniva fatta.

In questo mentre di tempo occorse, ch'e' si tramutò gli ufizii, di sorte che tutti quelli Ufiziali, che stavano alle Porte di Pisa, furono forzati a venire a fare il loro servizio a Firenze; per la qual cosa essendo ritornati Domenico e Dorotea, padre e madre del detto Fra Lattanzio, a Firenze, questi tristi e pazzi andavano ogni giorno a trovare il loro figliuolo, sempre dicendogli, che non volevano, che lui stessi così Frate; e molti di quei Frati dabbene più

(1) Nel testo milanese mancava *parlato*.

volte me lo ridissono. Onde io, di nuovo vestitomi di estrema pazienza, dicevo al detto Fratino: conosci, che, sebbene io ti ho tenuto tanti anni, Domenico e Dorotea sono tuo vero padre e madre; ma ei sono poveri, mendichi, e di più ei sono pazzi e cercano il tuo male; perchè io ti do tutto quello, che tu hai di bisogno, la qual cosa mi è di grande spesa, e ne sono contentissimo; ancora tu vieni ogni dì per tutti li tua bisogni a casa mia, e sei imbiancato (1) e ricucito, e mangi e bei, tu e chi tu meni teco, la qual cosa non potrebbe far tuo padre, sì perchè gli è carico di figliuoli, e sì perchè il suo ufizio del Cassiere alle Porte non gli frutta tanto, ch'ei ti potessi dar le spese; di modo che, com'egli ti avessi sfratato, e' ti sarebbe forza il fare il zanaiuolo (2), se tu volessi mangiare e bere: imperò in questo non gli ubbidire. Ma perchè e' ti son padre e madre, tieni benissimo a mente queste parole, che io ti dico: venendo loro a vederti al Monasterio, fa' loro tutte quelle riverenze e carezze, che tu sai e che tu puoi al mondo, insino al baciar la terra dov'ei posano i piedi, e più ancora, se tu sai e puoi; ma avvertisci solo a questo, che spressamente io ti comando per virtù di tanti anni che io ti ho nutrito ed aiutato, e per quello che ancora io con tanto mio disagio continuo d'aiutarti; e questo si è, che tu non vadi mai a casa loro, per-

(1) Cioè ed hai la biancheria di bucato. *E sei ricucito, se sei sbranato, e mangi e bei:* così nell'Edizione Milanese.

(2) Dicesi *zanaiuolo* colui che prezzolato provvede, e porta altrui colla zana robe per lo più da mangiare.

chè là, alla lor casa, tu vedresti infinita povertà, ed alquanto sporcizio (1) per causa di quella tua zia, Tina, sorella di tuo padre: e di questo io voglio essere ubbidito. Conosci bene, che tu vieni a tua posta quasi ogni dì, se ti vien bene, a casa mia, dove tu cavi tutte le tue comodità, insino a darti delli denari, per gli tua piaceri, ogni volta che e' ti vien bene: sicchè io ti comando, che mai tu non vada a casa loro; perchè la prima volta che io saprò, che tu vi sia ito, io ti priverò affatto della casa mia, nè mai più in modo nissuno non ti vorrò nè vedere, nè aiutare di nulla al mondo; anzi, dove tu hai da me tanto bene, io veramente ti vorrò tanto male (2). E ogni volta, che io lo vedevo, gli dicevo le medesime parole, sempre presenti quei Fraticini, che il detto menava seco; e maggiormente gliele dicevo in quest' ultimo; perchè e' m' era stato detto, come gli era ito molte volte a casa li detti.

Per la qual cosa io molto addirato, e conoscendo, che io era uccellato; imperò, siccome in tutte le azioni della mia vita sempre mi son volto a Dio, sebbene io lo sapevo certissimo, che egli andava spesse volte a casa li detti, siccome io ho detto, lo sgridavo: infine, essendo in casa mia il dì del Giovedì grasso (detto fra noi Berlingaccio) a desinare, io gli dissi, ch' ei venisse tutti gli altri dì del Carnovale, e che e' si guardasse di non andar altrove.

(1) La Crusca nel senso di *laidezza*, *lordura*, non allega se non la voce *sporcizia*.

(2) Leggeva il Sig. Carpani: *io ti vorrò tanto male ec. ec. Ed ogni volta, che io ec.*

Ora venendo il dì ultimo del Carnovale, io mandai tre volte il mio servitore per lui al Convento, e il Maestro delli Novizii disse, com'egli era fuori. Per la qual cosa, desinato ch'io ebbi, così ammalato e zoppo, me ne andai insino di là dal Carmine, al Canto del Lione, che così è nominato il luogo, dov'è la casa di suo padre; ed essendomi così accertato del vero, e conosciuto, che io davo il mio pane a un mio nemico, avendo io fatte le mie debite scuse con lo Iddio vero, vivo, immortale, il quale sa il vero d'ogni cosa; di modo che con queste mie giuste ragioni io licenzio Fra Lattanzio, quale si chiama al Fonte Antonio, e in casa mia si chiamò Benvenuto, e in nel Convento della Nunziata si chiamò, siccome ho detto, Fra Lattanzio: il detto io licenzio e privo di tutto quello, che mai io gli avessi promesso; e lo licenzio come libero e scapolo da me e di tutte le cose mie, come se mai io non lo avessi nè veduto, nè conosciuto; nè voglio, che per via alcuna il detto possa avere, nè domandare nulla delle mie facoltà, nè di nulla di mio, che di me si trovi al mondo. E così di mia mano fo cotal ricordo questo dì sopraddetto.

Io Benvenuto
di Maestro Giovanni Cellini
Scultore in Firenze.

A dì 24 Marzo 1568.

A dì 24 di Marzo, a ore 13 di oriuolo; che domani, che sarà il dì della Nostra Donna, che da noi si piglia il millesimo 1569 (1).

(119) Ricordo, come il detto dì e la detta ora, mi è nato un figliuolo mastio, bellissimo, per grazia sola di Dio, il quale si è battezzato in nel medesimo giorno, che gli è nato, e gli ho posto nome Andrea Simone, cavato dal Libro de' Vangeli. Toccando il detto Libro e aperto, con segno della Croce e il Pater Nostro, a occhi chiusi, mi si mostrò questo nome, il quale mi fu gratissimo per più diverse cagioni: la prima, il venire da Dio; la seconda, perchè l'avolo mio si aveva nome Andrea Cellini, uomo virtuoso e buono, e visse 100 anni in circa.

La Liperata e la Maddalena e questo Andrea Simone, tutti sono nati santamente legittimi (2): e questa disposizione si destò in me, solo per vivere in nella grazia di Dio, e per osservare gli Santi Decreti della Santa Chiesa Romana. Il vaso di detta, dove son nati, io lo ebbi puro e immaculato, e dipoi ne ho tenuto cura da quel che io sono (3).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Il seguente *Ricordo* fu pubblicato nell' Edizione di Milano col N. 38.

(2) Questi sono i tre Figli che sopravvissero al Cellini, e che vedonsi nominati nell' ultimo suo Testamento fatto nel 18 di Dicembre del 1570.

(3) Secondo le avvertenze dell' egregio Signor Carpani il Cellini si sarebbe ammogliato circa il 1560, con una sua serva,

A dì 2 Aprile 1569. 1569.

(120) Ricordo questo dì 2 d'Aprile 1569 come Messer Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini no-

chiamata Mona Fiore, o Mona Piera, che lo aveva diligentemente assistito nella lunga malattia in quell'anno sofferta, e ch'egli credette cagionata da veleno. Che due persone affatto diverse, e non una istessa fossero Mona Piera e Mona Fiore, lo determinano con precisione i *Ricordi* 39. 74 e 80, qualunque siasi l'opinione dell'Editor Milanese sulla possibile facilità di scambiare l'un nome per l'altro: e le circostanze nei riferiti primi due Ricordi indicate, escludono, senz'altro argomento, il dubbio che Mona Fiore fosse la donna dal Cellini scelta a consorte. Ora dal *Documento* di N. 130 sappiamo che Benvenuto aveva fatto voto a Dio di sposare, campato ch'ei fosse dalla grave sua malattia, quella pura ancilla, dalla quale era stato diligentemente governato, e da cui aveva avuti i cinque figli da esso rammentati: e rilevandosi quindi dai *Ricordi* 63. 71 e 80, che madre di due di questi figli era certamente Mona Piera, potremo così concludere che la moglie legittima del Cellini fu poi questa Mona Piera, che abbiamo veduto esser figlia di Salvatore Parigi, e forse unita in parentela con Domenico Parigi, detto lo Sputasenni. In quanto poi a determinar l'epoca di questo suo matrimonio, diremo non potersi essa stabilire se non che al cominciare del 1565, poichè i *Documenti* sino all'anno 1564 provano chiaramente che Benvenuto non era per anco ammogliato. Ed in fatti nel Privilegio dei 5 Febbraio 1562, col quale viene esteso dal Duca Cosimo il dono della Casa di Via del Rosaio anco a favore di Giovanni, figlio legittimato di Benvenuto, leggiamo le seguenti parole *dictoque Benvenuto ad præsens absque filiis legitimis et naturalibus, et absque uxore, etc.* E quindi nella Supplica presentata dal Cellini al Duca nei 24 Febbraio 1564, per ottenere il dono della suddetta Casa a favore ancora di una di lui figlia, avendo detto: *e di più ha concesso Iddio al detto Benvenuto una figliuola della medesima madre, che era il sopraddetto figliuolo, sua pura ancilla;* è

stro ha dato (1) a Suora Liperata, sua nipote, Monaca in S. Orsola di Firenze lire 3.10 per la sua prima provvisione, datale da detto Messer Benvenuto; la qual provvisione vuole che se le paghi ogni mese, durante la vita di detta Suora Liperata, e non più là; e non vuole esser tenuto da altro, nè al Monastero, nè ad altro (2), se non a detta Suor Liperata, durante la vita sua naturale.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

I. M. I. (3).

A dì 22 Giugno 1569.

(121) Ricordo, come questo dì detto di sopra io Benvenuto ho compero la Bottega dell'Oreficeria, qual è in Calimala, in sul canto che va a S. Andrea, da Lorenzo Ardinghelli e Giuliano suo figliuolo, con patto di retrovendita (4) per cinque anni, co-

perciò evidente che se in tal tempo egli fosse stato unito con legittimo legame a questa sua donna, non l'avrebbe caratterizzata col titolo di *sua pura ancilla*, come aveva anco antecedentemente praticato. Il matrimonio adunque del Cellini non restò legittimamente effettuato se non che dopo quest'epoca.

(1) *Ricordo, a dì 2 ... come Benvenuto Cellini ha dato ec.* Così nell'Edizione Milanese, *Ricordo* 39.

(2) *Nè ad altra.* Vedasi il *Ricordo* 34.

(3) *Iesus, Maria, Ioseph.* Il seguente *Ricordo* varia alquanto da quello pubblicato dal Sig. Carpani sotto il N. 40, il quale incomincia: *Lorenzo di .... Dardinghelli e Giuliano suo figliuolo devono avere ec.*

(4) Manca nei Vocabolarii questa voce. Dicesi patto di retrovendita, quando tra il venditore e il compratore resta con-

minciando il detto dì di sopra: e siamo convenuti che io vi possa spendere in fare un' altra madia (1) per fianco da orefice, per potervi mettere più lavoranti; nella qual madia mi danno licenzia, che io possi spendere insino a 15 scudi di moneta, non la guardando in qualche cosa di più, e che in capo de' detti cinque anni volendo il detto Lorenzo, o Giuliano suo figliuolo, riscuoter la detta lor Bottega, sieno tenuti a restituirmi la spesa fatta in detta madia, o in altro; ma in caso che la detta mi resti, non sono tenuti a rendermi le dette spese, siccome ne appare contratto rogato Ser Giovanni Batista Giordani, al quale si fa riporto, e a quel mi rimetto, e siamo obbligati di osservare: è Notaro al Palagio del Podestà. La detta Bottega ho comperata scudi trecento di lire sette per scudo, con i sopraddetti patti e condizioni.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 10 Dicembre 1569.

(122) Ricordo oggi questo dì 10 di Dicembre 1569 come Messer Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini ha notificato a Giuliano di Lorenzo Ardinghelli il contratto della sua compra della Bottega dell' Orafo posta da S. Andrea (2), e mallevadoria e

venuto, che il venditore dentro un certo tempo possa ricomprare la cosa venduta.

(1) Intendesi qui per *madia* quella specie di banco, su cui lavorano gli orefici e gioiellieri; significato che non si ha nei Vocabolarii.

(2) Vedasi l' antecedente *Ricordo*.

obbligo di detto Giuliano, e la ratificazione di detto Lorenzo, e le dua cause mosse contro a detti beni e sua ministri e compagni per via d'Accomandita in detta Bottega da Niccolò e Pagolo Antonio Mannelli; il quale Giuliano ha accettato detta ratificazione e requisizione; ed ha promesso la conservazione di detto Messer Benvenuto e suoi ministri, e tutto stare come è tenuto di ragione, e secondo la forma di detto contratto, rogatone Ser Giovan Batista Giordani detto dì.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 14 Dicembre 1569.

Memoria attenente alla Casa dell'Arme di Giovanni di Giovanni Carnesecchi, e prima.

(123) Sotto dì 25 di Gennaio 1538 Giovanni sopraddetto comperò una Casa posta in su la Piazza di S. Maria Novella dall'Erede di Bernardo Del Biada, prima obbligata a Donna Maria Gostanza, prima donna di Giovanni sopraddetto, per le sue dote, rogato Ser Francesco di Ser Giovanni da San Miniato, Notaro pubblico fiorentino, per scudi 450. La predetta Casa fu venduta da detto Giovanni a Don Ippolito e Giovanni fratelli e figli di Luca Carnesecchi, durante la vita lor naturale; e di tal compra ne fu rogato Ser Bernardo Gamberelli sotto dì 25 di Giugno di detto anno per scudi 200, come per un Deposito si trova a' Libri dello Spedale di S. Maria degli Innocenti sotto nome di Giovanni Andrea di Giovanni di Giovanni Carnesecchi, che a tutto si abbia debito rapporto.

Sotto dì 23 di Luglio 1544 si trova detto Giovanni aver compero una Casa chiamata la Casa dell'Arme, posta in su la Piazza di S. Maria Novella, e nel Popolo di S. Pagolo, in sul Canto della Via del Sole, rincontro alla Loggia, da Antonio di Girolamo Pollini per scudi 170 d'oro di moneta, rogato Ser Alamanno Filoromuli, sotto detto dì, de' sopraddetti denari del sopraddetto Deposito, come a loro Uscita a car. 52, Cassa 639, in dua partite. E scudi trenta restorno in mano di detto Spedalingo al sopraddetto Libro a car. 240, Debitori a car. 102.

Sotto dì 14 Dicembre 1566 detto Giovanni vendè con patto resolutivo la detta Casa dell'Arme a Messer Benvenuto di Giovanni Cellini per sudi 300 d'oro di moneta, rogatone Ser Andrea di Piero Recuperati sotto detto dì. Sotto dì 29 di Luglio 1569, per Ser Andrea sopraddetto fu liberato detto Messer Benvenuto da una suggezione (1) d'acqua, qual serviva alla detta Casa dell'Arme e alla Casa detta la Finestra inginocchiata.

Sotto dì 15 Dicembre 1569 spirò detto patto resolutivo, e detta Casa dell'Arme è divenuta libera di detto Messer Benvenuto. Sino sotto dì 28 di Gennaio 1566 si pagò la gabella del patto resolutivo della compera della Casa di Giovanni Carnesecchi, che montò scudi 40.0.13.8; e sotto dì 16 Gennaio 1569 si pagò il resto della intera gabella di detta Casa, che montò scudi 17.3.2.8, come al Campione di Ser Spini Camarlingo. E sotto detto dì si pose a gravezze di Messer Benvenuto la detta Casa, per

(1) Cioè da una servitù d'acqua.

Scritta di mano di Piero di Piero Sapiti, scrivano alle Decime.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 15 Gennaio 1569.

(124) A Maestro Alamanno Aiolle (1) organista, comincia questo dì 15 di Gennaio 1569, secondo Firenze, che secondo la Chiesa siamo nel 70 (2), comincia la sua provvisione di uno mezzo scudo il mese, che la prima paga gli viene a dì 15 di Febbraio, sono lire tre e mezzo d'accordo: e il detto promette di venire una volta il manco ogni giorno a casa mia a dar lezione di sonare di gravicembolo alla Liperata (3) mia figliuola, quale è della età di sei anni appunto.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questi è forse figlio di Francesco dell'Aiolle, musico e poeta celebratissimo, da noi rammentato nella Nota 3 alla p. 15 del Vol. 1, e di cui deve pure avere inteso parlare il Caro nella *Lettera* 17, riportata alla pag. 32 del Vol. 1 delle *Lettere inedite*, pubblicate da Pietro Mazzuchelli, ove si dice: *ma non però tanto che le Canzoni mandatemi non sieno state a tempo, e tanto accette a Monsignor mio, quanto altra cosa, che più cara le potesse essere, così per la bellezza della composizione, come per l'onor del compositore, essendo sopra modo affezionato de l'aiollè;* dalla quale inesattezza d'ortografia ne avvenne che si rese qui difficile, anco allo stesso Editore, di trarne alcun sentimento.

(2) Vedasi la Nota 1 al *Ricordo* 6, ed il *Ricordo* 119.

(3) Abbiamo già avvertito alla Nota 4 del *Documento* 92, che per quanto il Cellini non ci abbia indicata l'epoca della nascita di questa sua Figlia, ella può determinarsi al cominciare del 1563.

A dì 2 Aprile 1570 (1). 1570.

(125) Ricordo, oggi questo dì soprascritto, come io Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini ho dato a pigione a Maestro Bartolommeo la mia Casa di Via Benedetta (2), senza aver copia della Convenzione per ciò fatta.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 15 d'Aprile 1570.

(126) Fa' debitore Messer Filippo di Messer Lione De' Nerli detto dì 15 d'Aprile di scudi cinquecento d'oro di moneta, per lui promesse come principale Andrea di Lorenzo Benivieni, per renderli infra sei mesi da questo dì sopraddetto: quali danari gli ho accomodato gratis; e per me da Federigo de' Ricci e Compagni di Banco, come per Scritta di mano di detto Messer Filippo, sottoscritta di mano di detto Andrea, appare appresso a me; e promesse renderli a chi gli presenterà detta Scritta, e obbligò all'osservanza sè, sua eredi e beni: renunziando ec.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Questo è il *Ricordo* di N. 41 dell'Edizione Milanese.

(2) Nel *Ricordo* poi dei 27 Novembre 1570, si avranno altre notizie relative alla locazione di questa istessa Casa.

A dì 11 Maggio 1570.

Serenissimo e felicissimo Gran Duca nostro (1).

(127) Io Benvenuto Cellini, fedelissimo servitore di Vostra Altezza, supplico a quella che si degni di intendere siccome è piaciuto allo immortale Iddio che dell' età di settanta anni, in che sono appunto col corso del millesimo e della vita mia, ora io mi trovo tre figliuolini (2), dua femmine e uno mastio, il quale ha appunto uno anno e un mese; li quali sono tutti, siccome è piaciuto a Iddio, veri e legittimi nati e dotati di gran bellezza agli occhi miei. E perchè siccome da prima io dissi essendo di 70 anni, e conosciuto quel breve vivere che mi può naturalmente concedere l' ordine di natura, imperò piacendo a Vostra Altezza, quella si degnassi di far terminare tutti li miei conti in quel modo che a Vostra Altezza piacerà; appresso, piacendo a quella, di fare un poco di elemosina alli miei figliuolini, in ricompenso del mio Crocifisso di marmo. Sebbene io conosco che il maggiore e il più onorato premio, che io ne potevo trarre a vera gloria di Dio e del mondo, sol fu che quello piacessi a Vostra Altezza. Appresso si è il mio Calice d' oro, il quale era pegno in mano di Vostra Altezza solo per dugento scudi (3), ed in esso si era il peso di trenta once d' oro

(1) Dicemmo già alla pag. 361 del Vol. II, che fino dall'Agosto del 1569 apparteneva a Cosimo I il titolo di *Gran Duca.*

(2) Cioè la Liberata, la Maddalena e Andrea Simone.

(3) Dal *Ricordo* 21 vedemmo come questo Calice, già in

di 23 carati: delle mie fatiche io non la dimando altro che la Sua buona grazia, e solo la prego che innanzi che questo resto del mio povero e sventurato lume si spenga, Vostra Altezza si degni di por fine quella stessa alli miei grevi e inistimabili travagli sol col darle quel fine che a Vostra Altezza parrà e piacerà. Così Iddio Nostro Signore felicissima lungo tempo la conservi.

(Rescritto) *I Soprassindachi faccino vedere tutte le opere fatte da lui medesimo per noi, e i danari che gli ha auti, e quello che meritano le sua fatture, e ce ne dieno relazione, acciocchè questo conto si possa saldare.*

Tommaso de' Medici C. dem.[to] 11 Maggio 1570.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 1 Giugno 1570.

(128) Giuseppe di Lotto d'Antonio Lotti da Empoli de' dare, a dì 20 di Maggio 1569, scudi cinquecento d'oro di moneta, portò detto Giuseppe contanti, per renderli il dì 3 d'Aprile prossimo avvenire, che saremo 1570; e per ciò osservare obbligò sè e suo rede, e beni mobili e immobili, presenti e futuri, renunziando a ogni legge e statuto che per lui facessi: e mancando al sopraddetto tempo detto pagamento, per lui promesse e si obbligò come principale (1) Messer Andrea di Lorenzo Benivieni

pegno per tal somma presso Bindo Altoviti, fu ritirato dal Duca Cosimo per conto di Benvenuto.

(1) Cioè come principal debitore.

di Firenze, come di tutto appare una Scritta di mano di detto Giuseppe, soscritta dal detto Messer Andrea, e soscritta da tre Testimoni, come più distintamente narra detta Scritta, alla quale si abbia relazione, la quale è appresso di me Benvenuto Cellini.

E de' dare a dì 14 d'Aprile 1570 scudi cinquecento d'oro di moneta, portò contanti per restituirli per tutto Settembre prossimo avvenire 1570; e per lui mi ha promesso Andrea di Lorenzo Benivieni, e ciascuno in tutto un pagamento bastante, come appare per Scritta di mano di detto Giuseppe, e sottoscritta di mano di detto Andrea, come al Giornale a car. 148.

E de' dare a dì 1 di Giugno 1570 scudi mille d'oro di moneta, portò detto Giuseppe contanti per restituirmeli per tutto Maggio 1571 prossimo avvenire, liberamente, e senza alcuna eccezione; e per detto Giuseppe promesse in detti modi, e a detto tempo, come principale Messer Andrea di Lorenzo Benivieni, come per Scritta in questo a car. 184.

(Dall'Archivio delle Regie Rendite).

A dì 2 di Giugno 1570.

La Sentènza dello sfratato Fra Lattanzio, data dalli Signori Consiglieri a dì 2 di Giugno 1570.

(129) Il Serenissimo Signore il Signor Principe di Toscana Governatore ec., e per Sua Altezza li Molto Magnifici e Clarissimi Signori Luogotenente e nella Sua Repubblica Fiorentina Consiglieri ec. Av-

vertendo come per rapporto fatto al Magistrato di Loro Signorie dalli Giudici della Ruota, ed approvato per quelle il dì 23 di Maggio passato, è stato dichiarato che Benvenuto Cellini sia tenuto di prestare gli alimenti ad Antonio figliuolo suo adottivo, e legittimo e naturale di Domenico d'Antonio Sputasenni di Firenze, siccome in detto Rapporto si contiene, al quale si abbia relazione. E qualmente sono comparsi dipoi avanti Loro Signorie il detto Antonio, e parimente Domenico suo padre, e Madonna Dorotea sua madre, addomandando provvedersi e dichiararsi quali esser debbano li già detti alimenti, e condennarsi Benvenuto alla prestazione di quelli, secondo il detto Rapporto. Ed avendo sopra di ciò udito Benvenuto, e quello sopra tal domanda ha voluto dire, ed allegare e replicare; e considerato quanto sia stato da considerare servatis ec., ed ottenuto il partito ec. Deliberarono e Deliberando, dichiararono il predetto Benvenuto Cellini esser tenuto ed obbligato per conto di detti alimenti a pagare al predetto Antonio suo figliuolo adottivo, o a Domenico suo padre, appresso del quale Loro Signorie per giusti rispetti e degne considerazioni intesero ed intendono dovere stare, ed esser nutrito il predetto Antonio, la somma e quantità di Scudi venticinque d'oro di moneta di Lire sette per scudo per ciascun anno, e per dovere continuare dua anni prossimi, da essere incominciati il dì primo del presente mese, e da finire come segue, e da pagarsi ogni tre mesi la rata, con anticipato pagamento; rimossa ogni tardanza e cavilla-

zione, e così deliberarono e dichiararono in ogni miglior modo, e tutto Mandantes ec.

Ego Iohannes de Pistorio Cancellarius in fidem subscripsi.

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 12 di Giugno 1570.

Appresso si farà copia della Supplica data al Serenissimo Gran Duca, e del Rescritto d'essa, del dì sopraddetto, sopra la Causa d'Antonio Sputasenni (1).

Serenissimo Gran Duca.

(130) Per tutti quei gran benefizii, che il nostro immortale Iddio ha concesso a Vostra Altezza con infinite lacrime, genuflesso, la prego, che quella si degni di porgermi la sua usata misericordia e iustizia, perchè io mi trovo in nel maggior travaglio, che mai io mi sia trovato insino a questa mia età, ed a' 70 anni: e tutto m' interviene per la mia poca prudenza (2).

(1) Alla seguente Supplica riportata nell' Edizione di Milano, sotto il N. 42, fu premessa questa intitolazione: *Copia d'una Supplica data al Serenissimo Gran Duca Cosimo et del Rescritto, ch' esso ha fatto per la Causa cantante Sputasenni.*

(2) Secondo l' Edizione Milanese leggevasi: *con le mie lacrime genuflesso, lo prego, che per essi si degni compir la mia vita in pace e concordia, essendo io immerso nel maggior travaglio che mai io mi sia trovato insino a questa mia età, et a 70 anni: e questo interviene ec.*

Come benissimo, io credo, che Vostra Altezza si ricordi e'sono circa a 12 anni (1) che, col favore di Vostra Altezza mi s' adottò un figliuolo, il quale era d'età d'anni tre in circa (2). Questo era figliuolo d'un Domenico tessitore di drappi, e d'una donna giovane, e chiamata Dorotea, la quale mi aveva servito per ritrarre, per la Medusa e quelle altre femminelle, quattro anni in circa; dipoi io le feci elemosina di 100 scudi per la sua dota, la quale se n'andò col suo marito, il quale si fece Stradieri delle Porte della città di Vostra Altezza, e lasciò la sua buon'arte (3). Questo detto Domenico fece certe quistioni, per le quali, non avendo il modo a pagare la condennagione, e'fu mandato alle prigioni delle Stinche: per questo la sua povera moglie, non avendo altrove dove rifuggire, ne venne a casa mia con due figliuolini, uno mastio ed una femmina, e piangendo mi pregò, che io avessi misericordia di lei; dove io promessi di aiutarla, ma che i figliuoli lei gli mandasse allo spedale; e così, nel volerli menare, a lei e ai poverini figliuolini innocenti e puri

(1) *Circa a 29 anni.* L'errore di questa cifra era stato non solo avvertito dal Signor Carpani, ma pur anco emendato nelle sue Note col riflettere, che Benvenuto avendo scritta la presente Supplica nel 1570, avrebbe poi detto che il figlio dello Sputasenni fu da esso accolto nel 1541, cioè quando egli non trovavasi ancora in Italia. Quindi si fece osservare che quanto ora si narra, non sarebbe stato neppur coerente al contenuto nel *Ricordo* dei 22 Febbraio 1568, ove dicesi che il Cellini aveva tenuto questo fanciullo medesimo per circa anni 12.

(2) Vedasi il Privilegio d'Adozione de' 29 Novembre 1560.

(3) La sua arte, come abbiamo veduto dai riportati *Ricordi*, era di tessitore di drappi.

io veddi versare una abbondanza di lacrime, ripiena di tanta angoscia, che sebbene a me era molto incomodo, pure io gli presi insieme con l'afflitta madre; e ancora al loro padre io mandavo sera e mattina il cibo alle Stinche, promettendomi, che in qualche mio gran bisogno, il nostro vero Redentore mi dovessi me ancora aiutare; siccome io spero ancora da quello essere aiutato per le santissime mani di Vostra Altezza. Ora questi, padre, madre e figliuoli, io gli nutrii circa a 18 mesi (1).

Al detto Domenico toccò, per tratta, l'avere andare a servire a Pisa di Stradieri alle Porte; dove io mi feci lasciare il suo figliuolino, il quale, per non avere io figliuoli, mi venne voglia d'adottarlo per mio figliuolo, pensando di potergli insegnar la mia arte per fare un servitore a Vostra Altezza. Ora per essere di grossissimo ingegno, in otto anni non se gli è mai potuto insegnar leggere nulla al mondo; per la qual cosa, come disperato, con sua buona volontà si fece Frate nella Nunziata, dove egli imparava con gli altri Fraticini pure qualche cosa. In questo tempo s'è mutato gli Stradieri a Firenze di Pisa, e venendo suo padre, subito, senza mia commessione, lo ha sfratato, e tirato a casa sua (2). Per la qual cosa io mi pensavo di esserne del tutto scarico per la disubbidienza; e perchè io mi trovo tre poveri figliuolini legittimi e santamente nati di vero e santo matrimonio, io non pensava dover esser tenuto a quello adottivo.

(1) Ciò si prova dai *Ricordi* 57 e 65.

(2) Tanto rilevasi dal *Ricordo* 118.

Sappia Vostra Altezza, che io fui avvelenato da uno, che mi aveva venduto un podere a mia vita (1); e perchè io fui diligentemente governato da una mia pura ancilla, io feci voto al nostro Signore Iddio, che se io campavo da quel gran travaglio, io mi sposerei la detta mia ancilla, alla quale io consegnai scudi trecento per la sua dote; e tutto feci per mantenermi nella santissima grazia di Dio: e della detta io ne ho avuti cinque figliuoli, che ne è tre vivi, dua femmine e un mastio, che ha quattordici mesi.

Ora il detto Domenico mi ha mosso lite alli Magnifici Signori Consiglieri, i quali volendo il parere dei Signori Giudici di Mercanzia, ed io non pensando al male che mi è intervenuto, avendo strapazzato le mie ragioni, i detti senza contrarietà mi hanno condannato, che io lo debba alimentare: dove i Magnifici Signori Consiglieri hanno fatto, ch'io gli dia per due anni venticinque scudi ogni anno (2); e con tutto che questo mi fie molto difficile, perchè mi conviene scemare il pane alli mia veri e santi figliuolini.

Consideri Vostra Altezza, mio caro e santo Signore, io sono vecchissimo, ed ho servito quella 26 anni, ed ora sono poverissimo, e vedrò mancare il pane alli mia dolci figliuolini: oh che amare lacrime! quando io penso a questo, sono in procinto di cascar subito morto. E perchè dipoi li dua anni mi è accennato di peggio a questo, io prego Iddio no-

(1) Del veleno dato a Benvenuto dalla moglie di Pier Maria d'Anterigoli, ne è parlato alla pag. 562 del Vol. II.

(2) Così nel *Documento* antecedente.

stro immortale, vero Signore, che metta nel cuore a Vostra Altezza che finito li dua anni del detto alimento, quella mi faccia grazia che io non sia tenuto ad altro, e che allora la sia finita in tutto e per tutto. Ricordisi Vostra Altezza, che quella mi liberò anche dalle rapaci mani di Fiorino Rigattieri (1). Il padre e madre del sopraddetto sono vivi e giovani e guadagnano bene, ed io son vecchio e povero, e non guadagno niente.

Perciò prego Vostra Altezza, che mi faccia questa onesta grazia; che Iddio l' accresca sempre con le felicissime e gloriosissime sue sante grazie.

(Rescritto) *Gli Magnifici Luogotenente e Consiglieri intendino queste cose, e provvegghino di maniera, che gli Eredi di Benvenuto non abbino a sentirne nulla da questo conto.*

12 di Giugno 1570.

Lelio Torello.
Iacobus Dani.

Fu presentata agli Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri il dì 28 di Giugno detto 1570.

Chiese grazia alli Signori Consiglieri l'avversario di me Benvenuto di voler supplicare a Loro Altezze; la qual grazia gli fu concessa, veramente contra a ogni dovere; ma perchè il mio avversario si era favorito da Iacopo Pitti, ora Luogotenente, forse per qualche disorbitante comodità, con tutto questo ebbe il sottoscritto Rescritto:

Sua Altezza ha inteso, che i Beni di Benvenuto

(1) Riferisce qui il Cellini alla Società creata con Fiorino Rigattiere, intorno alla quale vedasi il *Ricordo* 92.

passino ne' figliuoli naturali, e non negli adottivi; perchè Benvenuto non l' arebbe adottato, se avessi creduto avere altri figliuoli, o quello avessi a fare simile riuscita.

Lelio Torello il dì 5 di *Luglio* 1570.

N' è la Copia all' Ufizio delle Suppliche a Messer Iacopo Dani (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 8 Luglio 1570.

(131) Nota, come a dì 8 di Luglio 1570 io fui accusato da una falsa Spia, dicendo, che io non avevo pagato la Gabella della convenzione e commessione (2) fatta con Bindo d' Antonio Altoviti; dove io comparsi il suddetto dì 8, e mostrai agli Ufiziali una Scritta fatta di mano di Ser Agnolo Mazzetti da Foiano, Notaro e Ufiziale al detto Ufizio, e sottoscritta di mano del detto Ser Agnolo, la quale dice (3), come io avevo satisfatto in fino il dì 24

(1) Iacopo Dani, nato in Bruxelles, trasferitosi a Firenze, fu per i rari suoi talenti adoprato dal Duca Cosimo in importantissimi affari. Inalzato quindi al grado di Segretario delle Tratte e della Pratica Segreta, occupò finalmente la carica di Auditore delle Riformagioni, che ritenne insino al 1598, in cui cessò di vivere. Parla di esso, come di uomo nelle Lettere versatissimo, il Salvini nei *Fasti Consolari* alla pag. 337.

(2) *Commessione* denota qui *accordo, concordato ec.*

(3) *E mostrai agli Ufiziali una scritta fatta di mano di Ser Agnolo, la quale dice ec.* Così nel *Ricordo* riportato dal Sig. Carpani sotto il N. 44.

Maggio 1564; perchè ancora a quel tempo io fui noiato per conto di alcuni nuovi modi, che il detto Bindo aveva fatto; per la qual cosa il detto Ser Agnolo, con ordine degli Ufiziali, fece la detta Scritta, e mi liberò in tutto e per tutto di ragione. La detta Scritta è insieme con tutti li contratti, che io tengo del detto Bindo.

A dì detto.

Ancora fui accusato nel medesimo dì, dalla medesima Spia, per la Gabella della Commessione fatta con Vanni di Giovan Filippo dal Borgo a Buggiano, e a dì 10 del sopraddetto si trovò come l'era pagata al Libro D 147-150; e così fu cassato l'accusa, in su un libro di carta pecora, per mano del sopraddetto Ser Agnolo Mazzetti (1) da Foiano, e Ser Francesco Salamoni.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 11 di Luglio 1570.

Privilegio delli Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri di Sua Altezza contro a Domenico Sputasenno e contro Antonio suo figliuolo.

(132) Il Serenissimo Signore il Sig. Principe di Toscana Reggente ec., e per Sua Altezza li Molto Magnifici e Clarissimi Signori Luogotenente e Consiglieri nella Repubblica Fiorentina ec. Avvertendo alle preci presentate a Sua Altezza per Benvenuto

(1) Nell'Edizione di Milano, *Ricordo* 45, leggevasi *Mazzerelli.*

Cellini Scultore eccellente, di che in Filza N. . . . (1) mediante le quali preci egli domanda gli faccia grazia non sia tenuto, passati li dua anni, alimentare Antonio di Domenico Sputasenni suo figliuolo adottivo per aver da poi acquistati figliuoli legittimi e naturali, e per altre cagioni per lui in esse largamente narrate, alle quali s' abbia rapporto. Ed avendo perciò udito Benvenuto e detto Domenico padre del figliuolo adottivo, e loro Procuratori, e visto tutto quel che han prodotto ed allegato per difesa delle lor ragioni; e finalmente veduto il Rescritto di Sua Altezza fatto alle preci di detto Benvenuto sotto dì 12 di Giugno 1570 con la propria segnatura *Ita est etc.*, il tenor del quale è questo, cioè: *Gli Magnifici Luogotenente e Consiglieri intendino queste cose, e provvegghino di maniera, che gli Eredi di Benvenuto non abbino a sentirne nulla da questo conto* (2). E vista la sentenzia data dalli Magnifici Giudici di Ruota in favore di detto figliuolo adottivo per conto degli alimenti, e visto il Decreto fatto per lor Signorie conforme a detta Sentenzia, con la dichiarazione della quantità degli alimenti per tempo di dua anni prossimi futuri, pubblicato sotto dì 2 di Giugno prossimo passato; e visto ultimamente un altro Rescritto di Sua Altezza alle preci di detto Domenico ed Antonio suo figliuolo legittimo, e di detto Benvenuto adottivo, sotto dì 5 del presente mese dell' infrascritto tenore come appresso, cioè: *Sua Altezza ha inteso che i*

(1) Questa Supplica è contenuta nel *Documento* 130.
(2) Vedasi il *Documento* surriferito.

Beni di Benvenuto passino ne' figliuoli naturali, e non negli adottivi; perchè Benvenuto non l'arebbe adottato se avessi creduto avere altri figliuoli, o quello avessi a fare simile riuscita (1). E visto e considerato tutto quel che era da vedere e considerare in virtù de' prenarrati Rescritti e per vigore di qualunque Loro altorità, servatis ec., ed ottenuto il partito ec. Deliberorono e Deliberando dichiararono ed ordinorono che il predetto Benvenuto sia tenuto ad alimentar detto Antonio suo figliuolo adottivo durante la vita naturale di esso Benvenuto, e il Decreto e Dichiarazione degli alimenti per dua anni prossimi fatto come di sopra, e qualunque altro in l'avvenire si facessi per qualsivoglia Giudice o Magistrato non abbia luogo, nè comprenda gli eredi e successori di detto Benvenuto, ma s'intenda finire ed estinguersi per la morte di esso Benvenuto in qualunque tempo sopravverrà, non ostante la detta Sentenzia de'predetti Magnifici Giudici, e qualunque altra cosa che in contrario facesse. E salve le cose sopraddette, morendo Benvenuto ab intestato, detto Antonio suo figliuolo adottivo s'intenda essere e sia al tutto escluso dalla eredità e beni di detto suo padre adottivo, la quale eredità e beni rimanga e vada interamente alli detti sua eredi, con salvo sempre e reservato che di tutto quel che Benvenuto

(1) L'espressioni usate dal Duca in questo suo Rescritto, riportato in piè della Supplica dei 12 Giugno 1570, provano ad evidenza, che il Figlio da Benvenuto adottato mal corrispose alle di lui intenzioni ed alle fatte promesse; e che perciò, non a capriccio, ma a ragione egli richiedeva lo scioglimento degli oneri, ai quali la fatta adozione l'obbligava. V. il *Documento* 130.

non pagasse in vita sua a detto suo figliuolo adottivo per conto di detti alimenti, li detti eredi e successori sieno tenuti in virtù dell'obbligo paterno satisfare a detto figliuolo adottivo quella somma di che esso Benvenuto restasse debitore; e tutto in ogni miglior modo ec. Mandantes ec.

Ego Iohannes olim Benedicti de Pistorio Cancellarius in fidem manu propria subscripsi.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 11 Luglio 1570.

(133) Ricordo, come fu fatto il partito di tutte fave nere in mio favore, il dì 11 Luglio 1570 detto, dalli Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri, che gli mia eredi, cioè figli veri ed altri a chi mi paressi di donare il mio, non sieno tenuti a dar nulla al figliuolo di Domenico Sputasenni, il quale ha nome Antonio di Domenico detto, alle Fonte (1), e per soprannome Nutino (2), e Fra Lattanzio sfratato della Nunziata per sue cattività, e da per sè fuggitosene a casa di Domenico Sputasenni, suo padraccio (3); e per questo, e per altre sue cattività le leggi feciono, che io Benvenuto non fussi tenuto

(1) Cioè *al Sacro Fonte*, come leggevasi nel *Ricordo* di N. 43 dell' Edizione Milanese. In tal significato usò pure il Villani *fonti* in plurale: *prima il Conte di Fiandra, che l' aveva levato a' fonti ec.*

(2) Diminutivo accorciato di *Benvenuto:* che tale fosse il nome impostogli dal Cellini, lo afferma il *Ricordo* 60.

(3) Questo peggiorativo di *padre* non è allegato nei Vocabolarii.

a dargli nulla, salvo che un poco di alimenti per qualche poco di tempo, come più chiaramente si chiarirà (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 21 d'Agosto 1570.

La Nota delle Bocche.

(134) Ricordo, come a dì detto Guasparre del Giocondo, che sta oggi al Monte, ha portato all'Abbundanzia (2) la Nota di tutte le Bocche, che io Benvenuto Cellini ho sotto di me, con Donna, Figliuoli e Servi, che sono otto, con tutto il grano che io raccolgo in sul mio Podere a Trespiano, quale è a vita mia, e certi altri pochi Fitti; e così prese la cura di fedelmente farlo. Registrato al N. 786.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 20 Settembre 1570.

Iesus Christus.

A' Molto Magnifici e Dignissimi Signori Soprassindachi ec.

(135) Avendo io Benvenuto Cellini supplicato al nostro Serenissimo Gran Duca che Sua Altezza si degni per Sovrana benignità di far terminare li mia

(1) Si veda il *Ricordo* 118.

(2) Magistratura stabilita in Firenze nel 1539. V. Ammirato Lib. XXXII.

Conti in quel modo che a quella piacerà, e gli piaccia di farmi elemosina di qualche cosa agli mia figliuolini in ricompenso del mio Crocifisso di marmo, e così del mio Calice; e ottenuto da quella per Sua solita benignità e misericordia il sottoscritto benignissimo Rescritto (1):

I Soprassindachi faccino vedere tutte le opere fatte da lui medesimo per noi, e i danari ch' egli ha auti, e quello che meritano le sua fatture, e ce ne dieno relazione, acciocchè questo conto si possa saldare.

E i quali conti, e quello che per noi s' addomanda è questo; e prima.

Quanto all' opera del Perseo, la fu terminata per ordine di Sua Altezza da Girolamo degli Albizzi (2), e sottoscritta da quella, per la quale giudicò detto Girolamo aversi avere Scudi 3500 d' oro. E ancora che dal Bandinello fussi stimata Sc. 16000 (3), ed io del tutto mi contentai per mantenermi in buona grazia di Sua Altezza, e ne fui pagato e saldo secondo e quanto n' è detto per informazione.

Il Crocifisso fatto da me di marmo, quale è di grandezza braccia 3 $\frac{1}{4}$, in su una Croce di marmo nero, fatto a tutte mia spese e a mia satisfazione, solo per mostrare se con la forza dell' arte mia io potevo trapassare tutti i mia maggiori, i quali non si erano mai provati a tale impresa; e se pure e' s' e-

(1) Così appunto dice il Rescritto apposto in piè della Supplica qui rammentata, e che trovasi sotto il N. 127.

(2) V. il *Documento* di N. 28.

(3) Che tale fosse la stima data dal Bandinelli al Perseo, è stato detto dal Cellini alla pagina 513 dell' antecedente Volume.

rano provati, e come più volte presentii non era loro riuscito (1), per essermi, mediante la Maestà d'Iddio, e mie estreme fatiche, e inoltre con grandissima mia spesa e tempo di tre anni, per la Iddio grazia, riuscitami, a me pare che detta opera dovessi meritare Scudi 1500. Sua Altezza mandò per essa, e impromisse satisfarmela per Sua benignità quanto valessi; e rendesi certo le Signorie Vostre che io mai l'arei venduta per Scudi 2000 d'oro in oro. Assai bene ringraziai Iddio e Sua Altezza del gran favore fattomi da quella a richiedermi dell'opera mia e di contentarsi d'averla, e di detto Crocifisso non ho avuto cosa alcuna; Sc. 1500 (2).

E più per una testa a mezza figura di bronzo maggiore dua volte che il naturale, Ritratto di Sua Altezza. La quale testa è oggi all'Elba (3); e mi pare che tal opera meriti scudi quattrocento, della quale non ho avuto nulla; Sc. 400.

E al Ganimede di marmo, il quale è a' Pitti (4), per essere delle più belle figure che mai mi paressi vedere degli antichi, io fui contento di restaurarla di testa, braccia, piedi, ed un'aquila maggiore che il naturale, tutto fatto di marmo; il che feci per compiacere a Sua Altezza, e per la infinita bellezza dello antico, che a me non si conveniva restaurare

(1) Quanto abbiamo detto nella Nota 2 alla pag. 532 del Vol. II, prova il contrario di ciò che dal Cellini ora si afferma.

(2) Questi è il Crocifisso, che trovasi all'Escuriale nelle Spagne.

(3) Si è già veduto che questo Ritratto sta attualmente nella I. e R. Galleria di Firenze.

(4) Ora esiste egli pure nella suddetta I. e R. Galleria.

le altrui statue, e mi pare che dette mie fatiche meritino scudi trecento, delle quali non si è avuto cosa alcuna; Sc. 300.

Appresso facemmo il modello del gran Nettunno, il quale Sua Altezza lo vidde, ed avendo visto tutti gli altri modelli, si compiacque del mio, e liberamente mi consegnò l' opera che la facessi. Dipoi la grande e ottima memoria della Illustrissima Signora Duchessa la occupò (1), per non avere veduto il mio modello; e di poi venuta a casa, e visto il modello, gl' increbbe assai, e al benignissimo e Serenissimo Gran Duca si doleva d' avermi impedito tal cosa, e mi promise con giuramento di fare avere marmi, acciocchè io potessi fare la detta opera del Nettunno visto il modello (2).

E inoltre avendomi commesso Sua Altezza che io dovessi fare i Pergami di Santa Reparata, de' quali fe' molti (3) modelli, e uno d' essi piacque, e subitamente mi commise lo mettessi in opera; ed i Pergami che vi sono di legno son fatti con mio ordine per la modanatura, per condurli di marmo e bronzo a fine (4).

Inoltre m' ordinò che io dovessi fare i mezzi rilievi che vanno intorno al Coro, i quali si sono cominciati, e ne era quasi finito uno (5) con certo

(1) Cioè la impegnò, affidò o dette a fare ad altri.

(2) Vedi la pag. 587 del Vol. II.

(3) *Fe'* per *fei* o *feci* si adoprò anco dal Boccaccio nella Nov. 4 della Giorn. X.

(4) Intorno a questi Pergami vedasi la pag. 519 del precedente Volume, e i *Documenti* 111 e 140.

(5) In questo quadro aveva il Cellini espresso Adamo ed

pochissimo aiuto dato dall'Opera di Santa Maria del Fiore, con commessione particolare di Sua Altezza con l'avermi fatto pagare le giornate di uno manovale che batteva la terra, e me ne servivo per ritrarre, e Sua Altezza nel Rescritto diceva, che sopperirebbe sempre alle mia provvisioni, e che l'opera mia alla fine si facessi vedere, e che io ne fussi pagato. E avendomi fatto debitore l'Opera di cera e altre appartenenze simili, mi parrebbe ragionevole non essere tenuto all'Opera a cosa alcuna, ma sì bene essere creditore di buona parte delle dette opere cominciate, perchè si fanno con ispesa e tempo, e sono l'importanza dell'opera; e questo sarìa bene che Vostre Signorie si degnassino per cortesia di venirle a vedere, perchè e con veritiere iustificazioni e satisfazione potranno dare vera relazione al Gran Duca.

Inoltre ci è il Calice d'oro, che Sua Altezza ha donato a Sua Santità (1), e l'importanza del detto Calice era tre figure d'oro, ch'eran desse d'un terzo di braccio, le quali dimostravano Fede, Speranza e Carità, con molti e diversi ornamenti festivi (2) sopra le teste loro, e tre medaglie di mezzo

Eva, come si vede dal *Ricordo* 87 e dall'*Inventario* delle Masserizie restate nell'Eredità di Benvenuto, riportato al N. 155, in cui leggesi all'Articolo 290: *Bozza di basso rilievo di cera, in un Quadro di pietra morta, di Adamo ed Eva.*

(1) In qual epoca ed in qual circostanza da Cosimo si donasse al Pontefice questo Calice, si è detto nella Nota 2 della pag. 280 del Vol. 1.

(2) *Festivo* nel significato di *leggiadro*, *grazioso* e simili, manca nella Crusca.

rilievo, le quali andavano nel piede del Calice, che v' eran storie d' importanza condotte alla penultima fine, e l' oro che era in detto Calice di mio si era once 30 d' oro di ventitre carati: e Sua Altezza m' aveva dato in su esso scudi dugento, i quali si dettono a Bindo Altoviti, che aveva in pegno il detto mio Calice (1); e la fattura di esso mi fu stimata in Roma, con l' ordine e comandamento della gran memoria di Papa Clemente, da peritissimi Artisti più che scudi trecento per le mie fatiche, che si dimostravano infino al termine che egli era, il quale io non volsi finire, ma resi al Pontefice tutti i danari che io avevo avuti da Sua Santità (2), il che saria prolisso il narrare; il che sie tutto rimesso in Sua Altezza di contarmelo, che ne sono contentissimo; e si vegga anche le once trenta d' oro di ventitre carati che io vi ho, e si sbatta d' essi scudi 200, ed il resto mi si die in credito.

E questo è quanto m' occorre, ed occorrendo altro piaccia a quelle dirmelo, ed io non mancherò acciò che quelle possino dare del tutto relazione a Sua Altezza; supplicandole per la spedizione, e me le raccomando pregando loro ogni felicità.

Postscripto per informazione, per facilitare il tutto alle Signorie Vostre. Io ricevei alli sei d'Agosto 1565 scudi sette, lire sei e soldi undici da Messer Piggello Pandolfini, pagatore, per ogni resto di mie provvisioni fino al dì detto per ordine del Serenissimo Principe.

(Dall'Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

(1) Vedasi il *Ricordo* 21.

(2) Si veda la pag. 280 del Vol. 1.

A dì 26 Settembre 1570.

Supplica ricevuta il dì 2 d'Ottobre 1570.

Serenissimo Gran Duca.

(136) Avendoci Benvenuto Cellini presentato l'incluso suo Memoriale, con il Rescritto di Vostra Altezza, che ci comanda facciamo vedere tutte le opere fatte lui medesimo per quella, e i danari che ha auti, e quello meritano le sua fatiche, e ne diamo relazione, acciò tal conto si possa saldare (1). E le referiamo, con la debita reverenza, come dipoi l'avere più volte udito Benvenuto, si son ristrette le sua lunghe, e molte pretensioni, dateci in scritto all'infrascritte cose, delle quali domanda gl'infrascritti premii.

Per il Crocifisso di marmo, dice fatto da lui, di braccia 3 $\frac{1}{4}$ su la Croce di marmo nero, a tutte sua spese, scudi mille cinquecento, Sc. 1500.

Per una Testa a mezza figura di bronzo, dice maggiore dua volte del naturale, Ritratto di Vostra Altezza, oggi nell'Elba, Sc. 400.

Per restaurazione del Ganimede di marmo a' Pitti, dice, di testa, braccia, e piedi, e un' Aquila maggiore che il naturale, tutto di marmo, scudi trecento, Sc. 300.

Per il Calice d'oro, che dice esservene di suo

(1) Il Memoriale, che dicesi essere qui incluso, deve riconoscersi nel *Documento* 127.

once 30 di 23 carati, e avere a tal conto scudi 200, che si dettono a Bindo Altoviti, che per tal somma l'aveva in pegno, domanda il resto dalli scudi 200 alla valuta delle sua once 30, oro di 23 carati. E per recognizione di sua fatiche, quel che piacerà a Vostra Altezza, ristringendo l'importanza a tre figure d'oro di terzo di braccio, con ornamenti festivi (1). Sopra le teste, e tre medaglie di mezzo rilievo che andaron nel piè del Calice, e dice condotto tutto alla penultima fine, e che tal fattura gli fu estimata in Roma come a tal termine, con ordine della buona memoria di Papa Clemente più di scudi 300, e che non la volse finire, e ora come è detto se ne rimette.

Aviamo conferito e discorso con Bartolommeo Ammannati, e Vincenzio Rossi, i quali sopra e' primi tre capi ci hanno referito in scritto quanto appresso (2).

Avere visto e considerato il Crocifisso, e Croce di marmo, e dicono in sustanzia che secondo il loro unito giudizio pare che, con le spese fattevi Benvenuto, vaglia tutto scudi settecento.

Della Testa di bronzo, che è nell'Elba, dicono avere insieme discorso quanto è parso che basti, e unitamente giudicano vaglia scudi centocinquanta. Sc. 150.

L'acconciatura del Ganimede, visto e conside-

(1) Vedasi la Nota 2 alla pag. 196 del *Documento* 135.

(2) La stima data da questi due artisti alla fattura del Crocifisso, a quella del Busto del Duca, ed all'acconciatura del Ganimede, può vedersi nel seguente *Documento*, che i Soprassindaci allegarono in giustificazione di questo loro parere.

rato da loro e concordemente giudicano che vaglia scudi ottanta. Sc. 80.

E per essere il Calice a Roma, si è chiamato Niccolò Santini orefice, che ci fu detto l'aveva finito, il quale per scritto di sua mano, dice che al Saggio fu pesato libbre una, once 11 e denari 14 (1), e giudica che per le fatture di quanto era fatto meriti scudi cento. E sebbene in questo particolare del Calice è di qualche considerazione l'interesse di esso Niccolò nello stimare la fattura di Benvenuto, poichè è lo stesso che lo ha finito, ci è parso non potere servirci di persona che ne possa essere più sciente di lui, e reputandolo uomo da bene. E per essere alterate le fatiche dal termine che lo lasciò Benvenuto quando ben si vedessi ora il Calice, non ci si rappresenta, che si potessi per altra via averne chiarezza, e però pare che questo capo resti in discrezione.

Non si trova che dopo il pagamento del Perseo, che più tempo e' fu terminato d'accordo, sia stato pagato a Benvenuto cosa alcuna in conto di sua fatiche, eccetto che la provvisione ordinaria di Sc. 200 l'anno che finì, secondo dice, d'Agosto 1565 (2). E per più intera notizia dell'Altezza Vostra se gli dice che tutte le soprannominate opere furon fatte da Benvenuto ne' tempi che gli correva la detta provvi-

(1) Corrisponde appunto questo peso con quello indicato nel *Documento* precedente. Vedremo poi sotto il N. 138 la stima che fu data dal Santini all'opera da Benvenuto impiegata nel Calice.

(2) Così nel *Documento* antecedente.

sione. E a quella umilmente molto ci raccomandiamo, che Nostro Signore Iddio la prosperi felicissima.

In Fiorenza alli 26 di Settembre 1570.

Di Vostra Altezza

Umilissimi Servi

Carlo de' Medici } Soprassindachi.
Filippo dell' Antella }

(Rescritto) *Faccino conto quanto tempo ebbe la provvisione mentre che fece questi lavori, chè non dovevamo pagarlo, perchè non facessi nulla.*

Lelio Torelli 28 *di Settembre* 1570.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 11 Settembre 1570.

(137) I Magnifici Signori Soprassindachi chiamorno Messer Vincenzio De' Rossi Scultore, e me Bartolommeo Ammannati, che dicessimo sinceramente e con diligenzia il parere nostro, quanto ci pare che vaglia l'acconciatura del Ganimede di marmo, posto sopra una porta nella Sala de'Pitti (1): di comune concordia Messer Vincenzio ed io giudicammo che tal fattura valessi scudi ottanta di moneta. Sc. 80.

E ancora ci commessono che noi dovessimo discorrere quello che meritassi Benvenuto Cellini dell' avere fatta una Testa di bronzo che andò nell' Elba, ritratto del Gran Duca Serenissimo. Siamo similmente d' una volontà tutti dua i sopraddetti che vaglia tal Testa scudi centocinquanta. Sc. 150.

(1) Di tal commissione resulta dall' antecedente *Documento*.

E dai medesimi Signori ci fu commesso che noi dovessimo dire quanto era il parer nostro che valessi il Crocifisso di marmo, colla Croce ed altre cose che vi sono, fatto pure dal medesimo che gli altri dua pezzi sopraddetti, giudichiamo che, colla spesa che vi è, vaglia scudi settecento. E tanto ci è parso di comune parere ed un medesimo giudizio. E per fede ho fatto la presente e sottoscritta questo dì 11 di Settembre 1570. Sc. 700.

Bartolommeo Ammannati.

Io Vincenzio di Raffaello de' Rossi Scultore affermo e fo fede come quanto ha detto Messer Bartolommeo Ammannati tanto è stato il mio parere.

Io Vincenzio mano propria.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 14 Settembre 1570.

(138) Io Niccolò di Francesco Santini Orefice sono stato chiamato dai Signori Soprassindachi a giudicare e dire el parere mio di una fattura di certe figure d' oro cominciate per uno Calice (1), le quali sono perfette al Saggio libb. 1, once 11 denari 14: e della fattura delle sopraddette figure giudico che se ne vegga di quello v' era fatto scudi cento. E di tanto ne fo fede secondo el giudizio mio, oggi questo dì 14 di Settembre 1570 in Fiorenza. Il quale Calice ho tenuto in mano io e finitolo, ed è andato di fuora (2), il quale lo cominciò Benvenuto.

(Dall' Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

(1) La commissione data al Santini di stimare il Calice di Benvenuto si prova dal *Documento* 136.

(2) Vedasi la Nota 2 alla pag. 280 del Vol. 1.

1570.

Magnifici e Degnissimi Signori Soprassindachi.

(139) E' sono vel circa (1) a ventisei anni che, siccome a Dio piacque, per essere in quel tempo quello gran Re Francesco molestato da insopportabili guerre, e veduto io tale accidente, pregai Sua Maestà Cristianissima, che mi facessi grazia di lasciarmi trasferire fino in Italia, dove io volevo satisfare a certi mia voti. A questo Sua Maestà repugnava, dicendo, che io non mi discostassi da quella in modo nessuno, perchè in breve mi satisfarebbe della promessa fattami, la quale era un'Abbazia di più di scudi 3000 (2) d'entrata l'anno: imperò io lo pregai tanto umanamente che con sua buona grazia io venni in Italia, e per satisfare ai mia voti detti ricapito a sei mia nipotine, figliuole d'una mia sorella carnale; e ancora lei mi convenne rimaritare (3), dove io impiegai tutti quei danari che

(1) *Vel circa*, cioè *o circa*, si disse pure dal Bronzino nelle *Rime*. V. Alberti *Dizion. Univ.*

(2) Intorno a questa promessa fatta al Cellini da Francesco I, vedasi la pag. 268 del Vol. II, ove però è detto: *provvedetelo della prima Badia che vaca, qual sia insino al valore di dumila scudi d'entrata.*

(3) Per la morte di Bartolommeo Scultore essendo rimasta vedova nel 1528 la Liperata, sorella carnale del nostro Benvenuto, erasi la medesima unita in seconde nozze a Raffaello Tassi, uomo d'età provetta, che mancò poi di vita nel 1545. Dicendosi ora nel presente *Documento* che Benvenuto al ritorno dalla Francia, dopo aver dato recapito alle nipoti, avea pure

io avevo portati, i quali danari non erano delle mie opere fatte al Re, ma erano di gioie compere in quella maravigliosa città di Parigi, delle quali il Gran Duca nostro mi concesse che io ne facessi uno lotto. E perchè il benignissimo Signore, sempre innamorato delle virtù, mi richiese che io gli facessi un modello d'un Perseo; e perchè gli esercizii nostri sono tanto carichi di disciplina, che a loro non si dà ferie nessuna mai, di modo che io fui obbligato grandissimamente a Sua Altezza; e la mia intenzione fu sempre di ritornarmene al mio luogo in Francia, che altro pari a quello al mondo non arei potuto trovare. In questo tempo sentendo certi ingrati mia allevati (1), quali erano a guardia della roba mia, e delle mie fatiche, ed avendo disegnato di rubarmele insieme con la buona grazia di quel gran Re, così temerariamente imbrattorno quei sacri orecchi, dicendo a Sua Maestà, che io per certo m'ero messo a lavorare col Gran Duca: e perchè e' dovettono porgere le parole in modo che lo ferno isdegnare, per la qual cosa rispose, che da poichè io m'ero fermo a lavorare col Gran Duca, lui aveva fatto proposito di non mi chiamare mai più (2). E avendo io ricevute queste mie dolorose nuove, e

rimaritata quest'unica sua sorella, restava a conoscersi chi fosse il nuovo di lei marito, nella Vita non rammentato. I *Ricordi* Riccardiani, come fu detto alla pag. 401 del precedente Volume, ci somministrarono i mezzi di rilevare che questi fu Paolo Pagolini, orafo forse di professione, o scultore.

(1) Ascanio e Paolo lasciati in Parigi dal Cellini a guardia della sua roba, come è detto alle pag. 301 e 308 del Vol. II.

(2) Ved. Vol. II, pag. 335.

avendo digià fatto il piccolo modello del Perseo, mostrai al mio benignissimo Signore il crudele tradimento che mi facevano que' mia dua allevati, e la gran perdita che io ne ritraevo, e non possendo ritenere che qualche lacrima non si versassi.

Il mio Gran Duca, come benignissimo e santissimo, pieno di cortesia, solo nato per esemplo del bene, arditamente mi disse: Non ti curare di nulla, Benvenuto mio, che io ti farò meglio che il Re, bastandoti la vista di condurmi il Perseo grande e della bontà che io veggio questo piccolo modello. Al quale io promisi di migliorare il modello; e così in Nome di Dio cominciai a lavorare nel 1545 il primo di Agosto. In questo mentre quel rarissimo, anzi solo al mondo, Re Francesco, veduto che le grandissime opere cominciate si stavano (1), e conosciuto in parte la malignità della ribalda e crudele invidia, cercò di nettarsi gli orecchi imbrattati dalla bugia, e riempierli della santa verità; per la qual cosa facendosi viva, quella mi fu di tanto valore nel cospetto di quel buon uomo, che Sua Maestà Cristianissima mi fe' scrivere da Messer Giuliano Buonaccorsi suo Tesauriere (2), che essendosi Sua Maestà giustificata delle mie ragioni e scacciato dagli orecchi sua il pessimo veleno delle invidie, mi faceva intendere che s' io volevo ritornare al mio Castello donatomi, con buona volontà di finire le opere cominciate, che darebbe ordine che, con grossa partita di danari rimessimi, io arei potuto lasciare consolate la so-

(1) Cioè non andavano innanzi.

(2) Vedasi la pag. 343 del Vol. II.

rella mia, e nipoti, e tornarmene al suo gran servizio. Ora io che altro non desideravo al mondo, per molte lecite cause, sì per ritrovare venticinquemila scudi che erano restati di mio in Francia nell'iudizio di Sua Maestà, una parte delle fatture delle mie opere fattegli, e più di scudi 3000 restati in vasi d'oro, d'argento e gioie in nella casa mia, nel mio Castello, sotto la custodia di quei dua detti traditori. Io avevo digià qui in Firenze gittato la gran testa di Sua Altezza di bronzo, quale è all'Elba; e digià avevo gittato la Medusa, quale è sotto al Perseo: e avendo tutte le forme in ordine per gittare il Perseo, mi ero disposto di gittare il detto Perseo, e lasciarlo con gli ordini mia a chi l'arebbe finito, solo per ritornarmi a quel gran Re, dove era la maggior mia gloria e mio tesoro, con quella intera buona grazia di Sua Altezza del Nostro Gran Duca. In mentre che le lettere andavano innanzi e indietro, la crudelissima morte tolse quel gran Re del mondo, sotto il quale io persi tutto quello che m'era restato in Francia (1). Cominciorno le mie gran tribulazioni qui, e da esse difendendomi il meglio che io potevo, siccome a Dio piacque, io finii il mio Perseo l'anno 1554, il quale mi fu lodato da tutta la Scuola a viva voce d'ognuno, e maggiormente dal mio benignissimo Signor Nostro Gran Duca, il quale disse che io gli avevo attenuto più di quello che io gli avevo promesso, e che io stessi di buona voglia che darebbe tale ricompenso a me, che io resterei satisfattissimo e maraviglia-

(1) La morte di Francesco I accadde, come già dicemmo, nel Marzo del 1547.

to (1). A questo io risposi a Sua Altezza, che il maggior premio che io avessi desiderato al mondo di questa mia sì faticosissima opera, era stato il piacere alla grande Scuola, e maggiormente a Sua Altezza appresso, e che per questo io m'ero votato (2) d'andare a ringraziare Dio otto giorni a di lungo a Valombrosa, alla Vernia, a Camaldoli e a Bagni di Santa Maria. A questo allora il benigno mio Gran Duca disse, ch'io andassi, e che al mio ritorno io troverei terminato tutto quello che lui aveva in animo di donarmi (3). Così in nome di Dio andai e tornai più presto dua giorni che io non avevo promesso, solo per l'amore che io portavo a Sua Altezza e alla gloria sua, e mostrai in disegno certi importanti pericoli, quali erano a Camaldoli nel passo di Piero Strozzi, dove si portava pericolo di perdere assai (4). Visto i detti disegni di piante, Sua Altezza me ne ringraziò assai, e con gran benignità mi disse, che la mattina presente mi arebbe fatto presente di quello che mi voleva donare. E siccome tutti quelli uomini che virtuosamente s'affaticano, con desiderio grandissimo ancora io aspettavo la desiderata mattina. E perchè ancora Sua Altezza non si potette difendere dalle velenose invidie, che non gli imbrattassino alquanto que'sua gloriosi e virtuosissimi orecchi, il perchè disse a Messer Iacopo

(1) Tali sono le promesse che abbiamo veduto anco alla pag. 487 dell'antecedente Volume essersi fatte dal Duca al Cellini, e che non restarono mai effettuate.

(2) Cioè io avevo fatto voto.

(3) Vedasi la pag. 492 dell'indicato Volume.

(4) Ivi pag. 498.

Guidi, suo Secretario, il concetto suo, il qual Messer Iacopo su la porta del Palazzo, accostandomi io a quello, intirizzato tutta la persona, mi disse col viso alquanto torto e occhi biechi, che Sua Altezza voleva che io domandassi pregio di quello che io volevo delle mie fatiche; il perchè repugnando, dicevo, che quando Sua Altezza mi donassi una crazia, che io mi contentavo, perchè il maggior premio io l'avevo auto dal mio grande onore per avere satisfatto alla Scuola e a Sua Altezza. Di nuovo mi si volse il detto Messer Iacopo con più tremende parole, comandandomi da parte di Sua Altezza, che io dovessi domandare pregio delle mie fatiche sotto pena della intera disgrazia di Sua Altezza. E così sforzato da più passioni, le quali sarebbero troppo lunghe a narrarle, io chiesi pregio della opera mia (1), il quale mosse Sua Altezza a qualche sdegno. Di nuovo mi fece intendere per il detto Messer Iacopo, che Sua Altezza la voleva fare stimare da persone perite. A questo io risposi, che e' non si poteva avere dua premii cioè uno della gloria, e uno dell' oro. E così Sua Altezza comandò al Vescovo de' Bartolini ed a Messer Pandolfo Stufa che dicessino al Cavaliere Bandinelli, che esaminassi bene l'opera mia, e per quanto e' conosceva per la virtù dell'arte che quella meritassi, tanto mi voleva dare. Il Bandinello, che era il maggiore nimico ch'io avessi al mondo, perchè mosso dalle sua arrabbiate invidie già cominciate in Roma, e qui cresciute per l'un cento; con tutto questo, sforzato dalla forza

(1) Si vedano le pag. 500 e 502 dell' indicato Volume.

della virtù dell' arte, egli stimò la fatica del mio Perseo sedicimila scudi, che con tutta la pessima sua natura, e con tutti gli odii grandissimi che avevamo insieme, la virtù accecò tutte le malignità; di modo che fe' cotale stima, la quale fu circa la metà più di quello che io ne avevo domandato; e questa verità me la ridisse la buona memoria del Vescovo e del detto Messer Pandolfo, maravigliandosi che il Bandinello avessi fatto cotale stima, essendo così gran capitale nimico. Ancora in collora me lo disse il proprio Bandinello, al quale io risposi che non mi curavo esser lodato da quell' uomo, che diceva male d' ognuno (1). In questo mentre Sua Altezza ragionando con Messer Girolamo degli Albizzi, Commissario delle Bande, per essere molto mio domestico promesse a Sua Altezza che io farei tanto quanto lui volesse; di modo che come soldato, e non come artista, mi fe' promettersi che io sarei contento di tutto quello che lui faceva di tale negozio, il quale io lo sottoscrissi. E della stima dei sedicimila scudi, come soldato, e non come intelligente di tale professione, volse ch' io fussi contento a scudi 3500 d'oro in oro, solo per le pure mie fatiche (2). Io dissi a questo: io non mi curo di maggior premio che della grazia di Sua Altezza; alle quali parole più volte il mio Gran Duca mi disse, ch' io n' ero pieno della grazia sua, e che più non ne lo tentassi, ma che io gli chiedessi qualche altra cosa, che lui

(1) Vedasi Vol. II, pag. 512 e 513.

(2) Nel *Documento* di N. 28 abbiamo la stima data dall'Albizzi alla fattura del Perseo.

mi mostrerebbe alla giornata che e' mi voleva bene. Ed io dissi, che nella grazia di Sua Altezza v'era tutti i desiderii miei e tutti i mia bisogni, e che alla giornata, con le fatiche mie, io speravo di ricevere da Sua Altezza quella sua buona grazia, in quel modo che io avevo auta quella di quel gran Re, al quale io non addomandai mai cosa alcuna; dove Sua Maestà subito che io giunsi alla presenzia sua mi donò 500 scudi d'oro in oro contanti, e fecemi di provvisione dumila franchi (1), che sono scudi 1000 d'oro di moneta l'anno, con patto che tutte l'opere che io gli facevo, Sua Maestà me le voleva di più pagare secondo il merito di quelle; dove ebbe tanta forza il valore delle fatiche mie nella infinita liberalità di Sua Maestà, che mai io non gli chiesi nulla, ma era tanta l'abbondanzia dell'animo che e' dava alle mie fatiche, che io grandemente mi maravigliavo: e in capo di dua anni che io ero stato al servizio di quella Maestà, Antonio Massone con grandissima letizia inaspettatamente un giorno mi portò da parte di Sua Maestà Lettere di Naturalità, le quali io non gli avevo mai domandate, nè manco sapevo che cosa le si fussino. Il perchè il detto Messer Antonio Massone si fece grandissima maraviglia, perchè io non avevo fatto quella dimostrazione, che meritava una cotale cosa, la quale fu causa che appresso otto giorni dipoi Sua Maestà mi fece dono

(1) Anco Matteo Villani usò questa voce come moneta di Francia: *Lo re riposato ec. fe' battere monete a soldi sedici il franco.* È qui da rammentarsi che alla pag. 155 del Vol. II avea detto il Cellini che la provvisione accordatagli da Francesco I ascendeva a soli scudi settecento all'anno.

con Lettere Regie del Castello ch'io abitavo, il quale è in Parigi domandato il Piccol-Nello (1). Imperò io mostro a Vostre Signorie il grande acquisto ch'io feci a conoscere Sua Altezza, e la maravigliosa perdita che io feci di Sua Maestà Cristianissima, non mai per mio defetto. In spazio di non molti anni essendo morto il Re Arrigo, ed io avevo finito il Perseo (appresso a quello per mia devozione avevo fatto il Crocifisso di marmo, cosa non mai più fatta da altri artisti; oggi appresso a Sua Altezza), la Serenissima Regina, che ancora oggi vive, mi mandò a dire per Messer Bartolommeo del Bene, che s'io volevo andare a fargli il Sepolcro del Re Arrigo, suo marito, quella mi darebbe tutte le comodità e d'avvantaggio di quelle ch'io avevo dal Re Francesco (2). Questo non piacque al mio Gran Duca, dove che io persi una tanto mirabile occasione; sicchè, Magnifici Signori Soprassindachi, se io volessi narrare a Vostre Signorie tutte le mie gran ragioni, la sarebbe troppa lunga tema (3), ma più succintamente che mi sie stato possibile ho fatto a quelle questo poco del discorso, con il quale io solo mi dolgo, non di Sua Altezza, perchè in quella ho conosciuto tutte le divinità, che mai sia stato in altro uomo; nè manco mi dolgo di nessuna colpa mia, perchè, con-

(1) Le Lettere di Naturalità, o di Cittadinanza francese, e quelle del dono del Piccolo-Nello le abbiamo già vedute nei *Documenti* 1 e 2.

(2) Vedasi la pag. 588 del Vol. II.

(3) Vedemmo già alla pag. 405 del Vol. I che il Cellini, come il Boccaccio, usò *tema*, in genere femminino, nel significato di *argomento*.

siderato tutte le azioni di questo negozio, conosco espressamente essere stato malignità di mala fortuna. Perchè, se io fussi stato fermo in Francia, io sarei oggi uomo di più di 50000 scudi; dove che sendo stato nella mia dolce patria commesso dalla mia mala fortuna in tanto travaglio, nè m'essendo mai stato possibile il potermi partire per infinite cause iuste e ragionevoli, oltre a quelle che iniuste crudeli m'ha sforzato la mia mala fortuna, solo dico a Vostre Signorie, che io mai non ho lavorato per altri che per il mio Gran Duca, con i patti che l'opere mie sieno sempre state pagate sopra quel poco di provvisione e d'intrattenimento (1) datomi da Sua Altezza. Imperò non mi pare il dovere che Vostre Signorie debbino cercare in che tempo io abbi fatto quelle opere, di che io domando qualche miseria di premio. Io crederrò sempre, che se Vostre Signorie riducono a quella santissima memoria di Sua Altezza questo mio breve discorso, che quella, insieme con l'altre sue benignissime e sante grazie, darà fine in quel modo che Dio la spirerà ancora a questa, senza ricercare d'altre diligenzie di que' tempi che mi è corso, o non corso le mie provvisioni. Così prego Vostre Signorie che chieggghino a Sua Altezza grazia che in tutti que' modi che Dio la spira, la determini e ponga silenzio a tutti questi mia gravi affanni, che in tutti e' modi che quella dia la fine io ne ringrazierò Dio e Sua Altezza. Solamente le prego rammentino a quella, come io sono aggravato di tre figliuoli piccoli fan-

(1) Questa voce ha qui il significato di *onorario,* o *stipendio.*

ciullini, e trovandomi dell'età di settanta anni, dove potre'essere breve la vita mia, priego per l'amore di Dio Sua Altezza che le ponga fine, quale Nostro Signore la conservi felice.

Benvenuto Cellini.

(Dall'Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

1570.

Magnifici Signori Soprassindachi.

(140) Con tutto che io abbia fatto un poco di discorso a Vostre Signorie del modo che io mi fermai a servire il Gran Duca nostro (1); ancora e' m'è di necessità di fare questo altro poco a Vostre Signorie, perchè avvenga che il primo Vostre Signorie lo volessino far vedere al Gran Duca, io crederrò che questo Vostre Signorie non si cureranno di mostrarlo a quella, avvenga che questo sia con qualche poco di dimostrazione di mie vere passioni.

Finito che io ebbi il piccolo modello del Perseo, e sendo piaciuto a Sua Altezza, quella mi consegnò la Casa, dove io sono, per potere farvi grande la detta opera; per la qual cosa io fui messo in detta Casa dal Maiordomo, quale era Messer Pier Francesco Riccio da Prato, dove io subito cominciai a dare ordine di farla assettare per tal servizio, e dal detto Maiordomo mi fu mandato calcina, sassi, mattoni e rena assai buona quantità (2). E perchè io avevo

(1) Si veda il *Documento* antecedente sul fine.

(2) Tanto ha detto il Cellini nel Vol. II, pag. 325.

fatto levare certe vite e altri alberi, i quali erano dove è oggi la bottega, dove Vostre Signorie sono state: ora avendo il detto Maiordomo fatto fermare quelli che portavano le dette robe, io andai a Palazzo a parlare al detto Maiordomo, il quale mi disse che non sapeva quello che io mi dicevo, di modo che, mosso io dalle mie giuste ragioni, io gli risposi; il perchè noi avemmo gran quistione, per la quale vedendomi così stranare io mi partii a rotta, e nella Sala dell' Oriolo a viva voce dissi: Io molto volentieri fra pochi dì mi ritornerò in Parigi in casa mia, dove io sono molto meglio visto e trattato, perchè quegli sono uomini d'altra sorte che non è Ser Pier Francesco Riccio; e così a rotta (1) mi partii, e subito cominciai a mettermi in ordine per il mio ritorno. Ora dua giorni appresso io mi sedevo in Piazza, in sul canto del Chiasso di Messer Bivigliano (2), e vedendomi il detto Maiordomo mi fece chiamare e fece dimolte scuse della ingiuria fattami, e dipoi mi disse da parte del Gran Duca se io mi volevo fermare a servirlo. A quelle parole io dissi, che, se Sua Altezza si contentava che io lavorassi, io ero contento di servirlo, e così mi offerse tutti li medesimi patti che aveva il Bandinello e dissemegli. Al quale io dissi che ero contento, ma che io volevo

(1) La questione avuta dal Cellini con Messer Pier Francesco Ricci è più estesamente descritta alla pag. 329 e seguenti del Vol. II.

(2) In varie Piante della Città di Firenze, anteriori al 1600, esistenti nell'Archivio delle Regie Rendite, si trova che il Vicolo, o Chiasso, detto oggi dei Lanzi, si chiamava anticamente *Chiasso di Messer Bivigliano*.

che Sua Altezza mi promettessi di crescermi quei patti, secondo il merito delle mie opere. E in questo modo noi convenimmo. Per la qual cosa io ho sopraffatto di gran lunga della promessa che io feci, e a me non m'è stato osservato nulla. Ancora per avere qualche occasione di risolvermi a fermarmi nella mia patria, io dissi a Sua Altezza che quella mi comperassi la detta Casa, dove io ero e sono, e gli detti certe mie gioie (1). A questo Sua Altezza mi disse che non voleva mie gioie, e che voleva che io avessi la Casa. E questo io l'ho scritto di mano di quella proprio in una Supplica. I grevi affanni che io ho auto di questo, Iddio n'è testimone, e non si arebbe a far così veramente.

Quanto al modo delle opere mie, oltre al fare il Perseo, noi ragionammo che io sarei messo in opera d'oro, d'argento, di bronzo e di marmo, e mi sarebbe reso la Zecca che io avevo insino a tempo del Duca Alessandro (2); e queste promesse mi furno fatte da Sua Altezza, alla quale più volte io dissi: Signor mio, sappiate che quel gran Re Francesco mi teneva pagati più di trenta lavoranti buoni a mia scelta, e con quelli io potevo impiegare me con tutte le dette importanti opere; le quali tutte si facevano con i miei disegni, e in tutte io mettevo le mane; e per quelle belle comodità io condussi tante opere in quattro anni, che qui, per il mancamento di quelle dette comodità, io non le arei po-

(1) Le gioie date in pegno dal Cellini al Duca sono descritte nel *Ricordo* 21.

(2) Vedasi il Vol. 1, pag. 345.

tute fare in quaranta anni. E mi venne a trovare qui parecchi lavoranti Franzesi, Todeschi, Fiamminghi, sufficientissimi (1), li quali mi avevano servito in Francia: questi detti mi furno pagati per certi pochi mesi, e dipoi mi furno licenziati, e così m'era fatto ogni giorno cotal simili stranezze, di modo che non potendo avere le mie mane quegli aiuti necessarii, io non potevo operare; anzi che (2), se io volsi finire il mio Perseo, mi convenne di insegnare a un contadino mio servitore, che mi era venuto ad acconciare il mio orto, al quale io cominciai a insegnare per vederlo molto giovane e di buono ingegno (3). Nè anche questo non mi bastava, chè volendo pur dar fine al Perseo, mi convenne spender del mio parecchi centinaia di scudi, i quali io mai non ho domandato, solo per quella bella dimostrazione che mi fece Sua Altezza alla fine di detta opera. Dipoi Sua Altezza m'ha fatto fare e'modelli de' Pergami, i quali sarieno stati opera grandissima, e ancora ho fatti e' modelli di mezzo rilievo del Coro. E avevo digià cominciato l'opera, e ancora facevo disegni e modelli della Porta del Duomo, e avevo promesso a Sua Altezza di fare più belle le Porte, che non sono quelle di San Giovanni: con tutto che le sieno le più belle del mondo, io certo mi promettevo di farle molto meglio; la qual

(1) Nel seguente *Ricordo* vedremo aver usato il Cellini *sufficiente* per *atto*, *abile* ec. Qui pure si è da Benvenuto adoprata questa voce, per denotare *abilissimi*.

(2) *Anzi che* sta nel semplice significato di *anzi*.

(3) Ved. Vol. II, pag. 339.

cosa era pur grandissima gloria di Sua Altezza (1). Ora in mentre che io davo intorno a queste estreme fatiche, solo per riposo di quelle, la maggior parte della notte, e quasi tutti i dì di feste, io facevo Apollo, Narciso, la Testa della Duchessa, e quella del Gran Duca, il Crocifisso, e il modello del Nettunno (2), che quando Sua Altezza lo venne a vedere a casa mia, mi consegnò liberamente l'opera, la quale mi fu tolta dalla Duchessa per la malignità delle invidie. Con tutto questo io proposi a Sua Altezza che ne facessi fare di terra de' grandi, siccome doveva divenire l'opera di marmo, e così piacque a quella (3); il perchè io cominciai il mio, e mi facevo aiutare da due buon giovani, i quali io sempre pagai colla mia borsa. In questo che io avevo condotta la mia opera, e benissimo messa insieme, e digià avevo cominciato a finire la testa, io fui avvelenato col silimato, e mi medicò Maestro Francesco da Montevarchi e Maestro Raffaello de'Pilli (4). Questa fu la causa che io non potetti dar fine a tutta la mia figura, sebbene la Signora Duchessa m'aveva tolta l'opera, io speravo che la me la rendessi quando quella avessi veduto li mia modelli: ma perchè io stetti ammalato per il detto veleno più

(1) Possono vedersi intorno a ciò le pag. 518 e 520 del Vol. II.

(2) Molte di quest'opere si troveranno descritte nell'*Inventario* segnato di N. 155.

(3) Vedasi la pag. 536 dell'antecedente Volume.

(4) Del veleno dato dalla moglie dello Sbietta al Cellini nè è parlato alla pag. 562 del precedente Volume, e nella *Lettera XVIII*.

d'uno anno, l'opera l'aveva digià auta l'Ammannato, e aveva digià tutto bozzato il marmo quando Sua Altezza venne a casa mia per vedere il mio Crocifisso di marmo, dove era la Signora Duchessa, che dipoi veduto il Crocifisso io ne mostrai il mio modello del Nettunno insieme con tutti gli ornamenti della Fonte, i quali gli satisferno tanto che a viva voce Sua Eccellenza Illustrissima molto si pentì d'avermela tolta, e con molto atto d'increscerle d'aver fatto un cotale errore, e a me tanto smisurato torto, che la comandò presente Sua Altezza a un uomo di molta altorità che facessi cavare un marmo della grandezza o maggior di quello, e che voleva che io a ogni modo facessi quella bella opera. In questo mezzo Sua Eccellenza Illustrissima se n'andò a Pisa, e in breve si morì (1), e seco morì ogni mia speranza: dipoi tornato che fu il Gran Principe di Spagna, quello mi fece tante degne dimostrazioni di non finte carezze, che io mi pensai per certo di avere superata la malignità della mia crudele fortuna, e avevo auto ragionamenti tali con Sua Altezza, che io mi promettevo per certo di potere eseguire il mio primo desiderio (2). Così non e' stette molto che le maligne invidie ebbono tanta forza di tormi anche quel gran bene che e' mi pareva di avere riacquistato. Subito vidi rannugolato il cielo. Appresso alla venuta di Sua Altezza, nel-

(1) La morte della Duchessa, come dicemmo, avvenne nel 18 Dicembre del 1562. V. Galluzzi Vol. II, pag. 41.

(2) Il ritorno del Principe Don Francesco dalla Spagna accadde nel 25 d'Agosto del 1563. V. Galluzzi Vol. II, ed il *Ricordo* da noi riportato alla Nota 1 della pag. 594 del Vol. II.

l'ornamento della sua venuta mi fu comandato dal Gran Duca che io facessi la Porta di Santa Maria del Fiore, della quale io feci li disegni, e satisfeciono grandemente; ma ci occorse un poco di disputa, perchè volevano dimezzarmi l'opera; e perchè io con vere e chiare ragioni la difendevo, se bene umilissimamente, qual non mi valse, perchè digià il gran Principe aveva fatta la male impressione, colla quale ei mi tolse quelle provvisioni che io avevo contra ogni dovere (1); onde io ingiustamente dalla mia mala fortuna sono stato lacerato a gran torto.

Ora voi, Signori Soprassindachi, pare che Vostre Signorie mi voglino computare quel poco delle provvisioni in nelle mie opere, questo non è il dovere, e ne fate dispiacere a Dio e mancamento agli primi patti che io feci con Sua Altezza. Sappiate, Signori, che a me mi pare trapassare San Bartolommeo di merito di gran martire: lui fu solamente iscorticato, ma io sono stato nella mia gloriosa patria a torto scorticato, e appresso s'è fatto la notomia del resto della mia male avventurata carne, di modo che a me non è restato altro che le infelici mie ossa monde, dove ancora la mia mal condotta anima alquanto si attiene; e se e' non fussi l'amore che mi muove per la innocenzia di tre mia sventurati figliuoli, io me n'andrei in un romitoro (2) a godermi nella grazia d'Iddio. Solo mi conforto che io spero per essere tanto stato martirizzato a torto

(1) Vedasi il *Ricordo* 115.

(2) *Romitoro* disse pure Matteo Villani, per denotare luogo dove abitano i romiti.

in questa mia vita, che in quell'altra io sarò franco: solo attendo a pregare Iddio che non mi voglia vendicare, siccome gli ha fatto per il passato, che io tremo e piango a ricordarmene di quello che ha dimostro Iddio in quelli, che m'hanno fatto male a torto. Or finitela in nome di Dio.

Benvenuto Cellini.

(Dall'Archivio delle Revisioni e dei Sindacati).

A dì 26 Ottobre 1570.

Serenissimo gran Principe e Padron mio Osservandissimo.

(141) Con tutto, Signor mio, che li Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri sieno giustissimi, e che quanto alla causa mia gli abbino voluto vederne appunto il vero; e poichè Loro Signorie hanno tanto chiaramente trovato il santo vero, per il quale si discerne chiaramente le mie giuste e sante ragioni, imperò Lor Signorie per ancora non hanno dato fine a questa lite, per la quale io sono stato dalli Carnesecchi, mia avversarii, tanto ingiustamente lacerato quattro anni con ingiustissime parole e peggior fatti. Considerate, Signor mio, se la compera della Casa, che io ebbi da Giovanni Carnesecchi fu più che giustissima.

Sappi Vostra Altezza come li Signori Consiglieri hanno scelto segretissimamente dua stimatori li più sufficienti (1) che sieno nella città, i quali con tutte

(1) *Sufficiente* ha qui il significato di *atto*, *abile ec.*

le diligenze che promette l'arte hanno vista e misurata la detta Casa, e dato dipoi la loro fatta stima al supplente (1) Magistrato, ben chiusa e suggellata, la quale hanno stimata trecento trenta dua scudi di moneta. Or consideri Vostra Altezza, se quattro anni sono che io la comperai scudi trecento simili, se io la comperai più che veramente la non valeva, e per averla trovata isgominata e diserta, io ci ho speso tanto, che val più che la prima compera (2): eglino m'hanno infamiato (3) per usurario e per imbrogliatore (4), e mi vennono a pregare, ed io solo lo feci per ritrarmi dagli assassinamenti che mi faceva Fiorino Rigattiere (5). Ora io veggo che senza il santo soccorso di Vostra Altezza questi Magnifici Signori non le daranno fine, ed io povero sventurato resterò involto in nel medesimo travaglio. Signor mio, io genuflesso mi vi raccomando, e chieggo giustizia e misericordia. Io domando che la mia Casa mi sia lasciata libera, perchè ora è il giusto tempo, e quel figliuolo di Giovanni Carnesecchi, che mi tiene occupata la stanza da basso, ha la casa accanto alla mia, che è come vuota, perchè suo padre è prigione nelle Stinche, ed ei ve lo

(1) *Supplente* adiettivo d'ogni genere, per colui che supplisce, è stato omesso non tanto nella Crusca, che dall'Alberti.

(2) Abbiamo veduto dal *Ricordo* 123 che questa Casa fu comprata dal Cellini nel 14 Dicembre del 1566.

(3) *Infamiato* per *infamato*, voce mancante essa pure nei Vocabolarii.

(4) *Imbrogliatore* per *avviluppatore*, *aggiratore*, fu usato anco dal Buonarroti nella *Fiera*.

(5) Riguardo a Fiorino Rigattiere si veda il *Ricordo* 99.

lascia stare. Fatemi fare giustizia, e che io resti libero per l'ordine di questi Signori innanzi e' se ne vadino (1).

BENVENUTO CELLINI.

(RESCRITTO) *I Magnifici Consiglieri terminino una volta questa causa, acciò Sua Altezza si liberi da questa molestia.*

IACOPO DANI Secretario.

LELIO TORELLO 26 *d' Ottobre* 1570.

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 26 d'Ottobre 1570.

(142) Ricordo, come il detto dì gli Magnifici Signori Luogotenente e Consiglieri, per ordine di Sua Altezza, feciono stimare la Casa, che fu di Giovanni di Giovanni Carnesecchi, alias il Lerzi, vendutami, a me Benvenuto Cellini, la quale io avevo compro dal detto insino l'anno 1566, del mese 14 di Dicembre, con patto di retrovendita di tre anni; il quale essendo trapassato il vero tempo, e volutola volentieri rendere alli detti Carnesecchi per quello ch' io m' era sborsato, gli detti non attesono a tal cosa; di modo che, venuto il giusto tempo, io pagai la intera gabella. E dipoi loro cercorno di venderla ad altri, la qual cosa non poterno eseguire, per non essere ragionevole. E perchè la compra fu in nel detto tempo di scudi trecento, di moneta; e parendo alli Carnesecchi, che la fussi in quel tempo compra a buon mercato, sebbene loro prima l'ave-

(1) Cioè prima ch' essi lascino l' ufizio, o che siano permutati dal loro ufizio.

vano compra da' Pollini scudi 170; imperò la fu stimata scudi 332 da Maestro Particino e da Maestro Baccio d'Agnolo, come è detto (1).

A dì 27 Novembre 1570.

(143) Fa' debitore Bartolommeo di Girolamo di Marco Sarto, e di Madonna Giulia vedova, il detto Bartolommeo linaiuolo, per averlo fatto pigliare per ordine della Mercatanzia per conto di Pigione della mia Casa di Via Benedetta (2); e perchè la commissione della presura non era per l'intera somma che il detto mi è debitore, quali sono insino alla somma di scudi 23.3.8.4, la quale mi debbe per tutto il presente mese, imperò si è speso con ordine di Ser Pier Francesco Bertoldi Notaro alla Mercatanzia lire 4.14.4.

Madonna Giulia, vedova, donna fu di Marco Sarto, e Bartolommeo suo figliuolo m'hanno dato questo dì detto scudi ventuno di moneta, e L. 3.5.4, e' quali sono per il resto di pigione e di spese fatteli, per via della Mercatanzia, insino a questo dì detto; tutto con ordine di Ser Pier Francesco Notaro

(1) Il famoso Architetto Baccio d'Agnolo morì nel 1543, come si è detto a car. 515 del Vol. II. Bisogna dunque supporre, diceva a ragione il chiar. Sig. Carpani, nella Nota a questo *Ricordo* segnato di N. 46, che il Maestro qui nominato fosse un altro dello stesso nome, o più probabilmente che per inavvertenza siasi così dal Cellini scritto, in luogo di dire *Giuliano di Baccio d'Agnolo*. Del Particino si è fatta menzione alla pag. 461 dell'indicato Volume.

(2) Vedasi il *Ricordo* 125.

pubblico del detto Foro: e li detti Madonna Giulia ec. devono diloggiare per li 23 del presente mese. E perchè gli hanno venduto una lor casa, per pagare tutti li lor debiti, m'è stato forza, volendo prevalermi della mia pigione, di promettere solo per una volta di restituire li detti scudi 21.3.5.4 in caso che alla detta casa fossi mosso lite e convinta; e per questo li detti madre e figliuolo si sono obbligati per contratto di mantenermi senza danno; rogato Ser Vincenzio del Morello questo dì detto.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 18 Dicembre 1570.

(144) A dì 18 Dicembre Benvenuto di Maestro Giovanni d'Andrea Cellini, scultore e cittadino fiorentino, fa testamento. Lascia d'esser sepolto nella Nunziata, nella sepoltura, ch'egli pensa di farsi, e non essendo fatta al tempo di sua morte, nella sepoltura della Compagnia de' Pittori, posta ne'Chiostri di detta Chiesa. Confessa la dote a Madonna Piera, sua legittima moglie, il cui casato non vi è (1), Reparata (2) e Maddalena (3) e Andrea Simone (4) suoi, e di detta Piera, figliuoli legittimi. Erede fa il detto suo figlio, a cui sostituì Messer Librodoro

(1) Vedansi i *Ricordi* di N. 80 e 119.

(2) Cioè la *Liperata* o *Reparata*, come leggesi nel *Documento* 92 e nel *Ricordo* 119.

(3) Questa è quella figlia, che nel *Ricordo* 101 si dice nata alli 3 Settembre 1566, e tenuta al sacro Fonte da Maddalena Crocini.

(4) Vedansi i *Ricordi* 119 e 130.

d' Annibale de' Librodori, Dottor di Legge e Avvocato, suo cugino (come dice la copia volgarizzata del testamento), commorante in Roma (1). Lasciò Curatore di detti suoi figli il Magistrato de' Pupilli, pregandolo a costituire per Attori di sua eredità Messer Piero della Stufa, Canonico fiorentino, il detto Messer Librodoro, e Andrea di Lorenzo Benivieni (2).

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 18 Dicembre 1570.

TESTAMENTUM BENVENUTI DE CELLINIS.

(145) In Dei Nomine Amen. Anno ab Incarnatione Domini Nostri Iesu Christi MDLXX, Inditione xiiij, die vero decima octava Mensis Decembris, Pio Quinto Summo Pontifice et Serenissimo Cosmo Medici Etruriæ Magno Duce dominante.

Actum Florentiæ in Populo S. Michaelis Vice Dominorum Civitatis prædictæ, et in domo infrascripti Testatoris, sita in dicto Populo, præsentibus Testibus infrascriptis ad infrascripta omnia et singula ore proprio infrascripti Testatoris vocatis, habitis et rogatis, quorum nomina sunt ista, videlicet.

(1) Vedasi il Vol. I, pag. 65. Questi è quell' istesso che vedemmo aver stipulato in Roma il Contratto di Censo con Bindo Altoviti in nome di Benvenuto.

(2) Questo *Ricordo*, già pubblicato dal Cocchi, era stato riportato dal Signor Carpani nell' *Aggiunta di Notizie intorno al Cellini* Vol. III, pag. 172. Quali poi fossero le disposizioni testamentarie di Benvenuto, resterà meglio provato dal seguente *Documento*.

Magistro Antonio q. Romuli Antonii De Crocinis, Fabro lignario; Vincentio q. Raphaelis Francisci De Braccinis, cive Florentino; Dominico q. Nicolai Christophori de Mannozzis, cive Florentino; Stoldo q. Iohannis seu Gini Antonii De Laurentiis, Statuario Florentino; Sebastiano q. Nicolai Iohannis De Montigianis, Tabellario Florentino; Thommasio Dominici Pistori, Manovali, Populi S. Quirici a Lignaria; et Laurentio Clementis Iohannis de Ponte Sevis, Fabro lignario, Florentiæ commorante.

Cum nihil in hac vita præsenti sit morte certius, et hora mortis nihil incertius, sapientisque sit assidue mortis tempus scrutari, hinc est quod constitutus in præsentia mei Notarii infrascripti et Testium suprascriptorum Magnificus vir Benvenutus olim Magistri Iohannis Andreæ De Cellinis, Statuarius et civis Florentinus, sanus mente, intellectu et visu, licet corpore aliquantulum infirmus, sciens se mortalitati obnoxium, et volens dum mens est integra de rebus suis disponere per hoc præsens suum nuncupativum Testamentum, quod dicitur sine scriptis, in hunc qui sequitur modum disposuit et fecit ut infra, videlicet.

In primis quidem cum anima nobilior corpore reperiatur et sit, illam nunc et cum ex hoc corpore migrare contigerit commendavit D. O. M. et Iesu Christo Redemptori, Mariæque Virgini Reginæ: corporis vero sui sepulturam elegit in Eccelsia Divæ Annuntiatæ Servorum de Florentia, et in Sepulchro quod forsan ipse Testator ejus vita durante ædificandum curabit; sin autem constructum minime fuerit, elegit et voluit sepeliri in Sepulchro Socie-

tatis Academiæ Statuariorum, Pictorum et Architectorum, sita in Capitulo dictæ Ecclesiæ Annuntiatæ, cum illa impensa funeris, quæ videbitur infrascriptis eius Executoribus.

Item jure legati reliquit et legavit Operæ S. Mariæ Floris civitatis Florentiæ, et Sacrario et novæ constructioni murorum dictæ Ecclesiæ civitatis prædictæ, et omnibus dictis Locis in totum Libras tres piccioli, prout est consuetum.

Item voluit et disposuit quod Domina Petra ejus legitima uxor post ejus mortem habeat et consequatur suam Dotem in summam florenorum 300 auri monetæ, de libris septem pro floreno, quam summam confessus est fuisse Dotem prædictam, et solutam esse gabellam.

Item jure legati et omni meliori modo reliquit et legavit suprascriptæ Dominæ Petræ, suæ uxori legitimæ, omnes Pannos laneos et lineos et cujuscumque alterius generis, et omnia alia mobilia ad usum dictæ D. Petræ paratos et destinatos. Item voluit et disposuit et ordinavit dictus Testator quod dicta D. Petra ejus uxor habeat et consequatur post ejus mortem, si et casu quo vidua steterit, et vitam vidualem et honestam servaverit, et cum infrascriptis filiis suis et dicti Testatoris permanserit, ultra supradictum legatum, in domo dicti Testatoris, vestitum et alimenta condecentia, et quod bene tractetur; quæ alimenta in casibus prædictis legavit, et hoc casu quo vidua steterit ut supra, et nutriat et gubernet Andream Simonem filium suum masculum, et infrascriptas ejus filias fœminas, et non aliter, nec alio modo, alias privavit eam præsenti legato.

Item jure legati amore Dei, et intuitu pietatis et omni meliori modo reliquit et legavit Luciæ filiæ q. Bernardi De Civitella, et D. Catharinæ uxoris dicti Bernardi Libras centum viginti, videlicet Lib. 120 piccioli, et hoc si et casu quo perseveraverit permanere in servitio famulatus, prout de præsenti facit, filiorum dicti Testatoris usque ad ætatem XVII annorum dictæ Luciæ, quo tempore summam prædictam solvi voluit futuro viro dictæ Luciæ, et etiam usque ad dictam ætatem voluit ali et nutriri, prout est consuetum similes famulas; et casu quo non perseveraverit in servitio dictorum filiorum suorum usque ad ætatem suprascriptam privavit eam præsenti legato.

Item jure legati amore Dei, et intuitu pietatis, et omni meliori modo reliquit et legavit Franciscæ, vocatæ Cecchinæ, filiæ Iuliani de Bardellis, hodie Laboratoris dicti Testatoris a Trespiano, Libras centum piccioli pro nubendo dictam Franciscam, persolvendas futuro viro dictæ Franciscæ pro parte Dotis, et per eum per instrumentum publicum confitendas, et non aliter, nec alio modo.

Item voluit, disposuit et ordinavit dictus Testator quod casu quo tempore matrimonii Reparatæ et Magdalenæ suarum filiarum legitimarum et naturalium, natarum ex eo et ex dicta D. Petra ejus uxore, ipse Testator non viveret, matrimonio collocentur per infrascriptos earum Tutores, et cuilibet ipsarum et cujuslibet earum respective viro pro dote cujuslibet earum dentur floreni mille auri monetæ, de libris septem pro floreno; et sic ambabus earum viris florenos 2000 similes, partim in pecu-

nia numerata et ornamentis, et partim ex retractu et pretio duarum domuum dicti Testatoris, unius emptæ et acquisitæ a Floreno Rigatterio, sitæ in Via Benedicta, et aliæ sitæ super Platea S. Mariæ Novellæ civitatis Florentiæ, et partim in Via del Sole, emptæ a Iohanne de Carnesecchis, in quo casu jussit domus prædictas per dictos Tutores vendendas esse dummodo viri respective ipsarum et quilibet eorum confiteatur Dotem prædictam in dicta summa florenorum 1000 auri monetæ manu publici Notarij in forma amplissima. Et sic jure legati legavit cuilibet ipsarum florenos 1000 pro Dote, persolvendos ut supra, et tassavit Dotem cujuslibet earum esse debere in summa dictorum florenorum 1000, si et casu quo tempore nuptus earum Andreas Simon earum frater et hæres infrascriptus ab aliquo affine non consequatur et consecutus non fuerit, et acquisierit ex quovis titulo lucrativo ab aliquo Affine dicti Testatoris summam ad minus florenorum 3000 auri monetæ. Si autem dictus Andreas Simon dicto tempore acquisivisset ex quovis titulo lucrativo summam prædictam ab aliquo Affine dictorum florenorum 3000 ad minus, tali casu voluit per dictos Tutores dari dictis suis Filiabus et earum viris pro Dote floreni 4000, et cuilibet earum, et earum respective viro summa florenorum 2000 similes: casu quo sit facta acquisitio dicto Andreæ Simoni ut supra et non aliter, nec alio modo. Si vero suprascriptæ ejus filiæ et aliqua ipsarum Monacharetur et Monasterium ingrederetur, tali casu voluit, disposuit et legavit Monasterio, in quo aliqua ipsarum ingredi et monachari contigerit eleemosinam solitam recipi per dictum Monasterium ab aliis, et ita jussit et man-

davit per dictos Tutores dari et solvi dicto Monasterio et Monasteriis solitam eleemosinam solitam recipere ab aliis.

Hæredes vero suos universales instituit Andream Simonem suum Filium legitimum et naturalem, natum ex eo et ex dicta D. Petra sua uxore legitima, et quoscumque alios Filios masculos legitimos et naturales, forsan nascituros ex eo et ex suprascripta D. Petra ejus uxore legitima et ex quavis alia sua uxore legitima, æquis portionibus, et eos invicem substituit vulgariter, pupillariter et per Fideicommissum: et ultimo dictorum Filiorum decedenti sine filiis et descendentibus primo masculis, deinde fœminis legitimis et naturalibus, substituit Reparatam et Magdalenam suprascriptas ejus filias fœminas legitimas et naturales, et alias ejus legitimas filias fœminas forsan nascituras ex eo et ex dicta D. Petra sua uxore, seu ex quavis alia sua uxore legitima; et præmortuarum filios vel descendentes legitimos et naturales, primo mares et deinde fœminas in stirpem: et ultimo dictorum suorum filiorum masculorum ut supra institutorum decedenti sine filiis et descendentibus ut supra, et non extantibus suprascriptis filiabus fœminis et earum descendentibus ut supra; tali casu si tunc esset in humanis, et non aliter, substituit, et hæredem instituit D. Librodorum Annibalis De Librodoris I. U. Doctorem, Romæ commorantem, ejus ex fratre patrueli nepotem, et disposuit et declaravit dictus Testator quod casu quo suprascriptæ Suæ Filiæ substitutæ devenirent ad suprascriptam substitutionem nullum jus modo aliquo quæratur vel quæri possit, ipsarum respective viris super dictam hæreditatem, nec in

tertia parte vel alia, nec in usufructu quæ modo aliquo de jure vel ex forma Statutorum acquirenda eis venirent.

Tutores vero, ac pro debito tempore Curatores suprascriptorum Andreæ Simonis, Reparatæ et Magdalenæ filii et filiarum dicti Testatoris, et aliorum filiorum et filiarum forsan nascendorum et nascendarum, usquequo pervenerint ad ætatem legitimam, vel quod in matrimonio collocentur, fecit, constituit et esse voluit spectabiles Dominos Officiales Pupillorum et Adultorum Civitatis Florentiæ, pro tempore in officio existentes. Et disposuit, et ordinavit, jussit et mandavit dictis DD. Officialibus, et eos summopere oravit quod constituant Actores hæreditatis et dictorum suorum filiorum et filiarum Reverendum D. Petrum Della Stufa, Canonicum Cathedralis Ecclesiæ Florentinæ, et Magnificum Dominum Librodorum Annibalis De Librodoris I. U. Doctorem, modo Romæ commorantem, et Andream q. Laurentii De Beniveniis civem florentinum, et saltem duos ex eis; et quia ipse D. Librodorus est Advocatus in civitate Romæ, et forsan recipere nollet onus prædictum, igitur disposuit quod dicti DD. Officiales constituant Actorem, loco dicti D. Librodori, nominandum et eligendum ab eo; de quibus Actoribus dixit dictus Testator multum confidere. Et quos etiam D. Petrum, D. Librodorum et Andream dictus Testator præsentis Testamenti, et ultimæ voluntatis, Executores et Commissarios fecit, constituit et ordinavit, et duos ex eis in concordia cum plena libera administratione. Et hanc dixit dictus Testator &c. et si non valet &c. et si jure Codicillorum &c. Cassans &c. Irritans &c. Rogans &c.

Ego Iohannes q. Ser Matthæi Ser Iohannis De Falgano civis et Notarius publicus Florentinus de suprascripto Testamento rogatus fui et in fidem &c. (1).

A dì 20 Dicembre 1570.

Serenissimo Gran Principe e Padron mio sempre Osservandissimo.

(146) Se io non fussi stato impedito da una pericolosissima infermità, digià son passate dimolte settimane che io non mi scosto punto dal letto al fuoco, io gli arei gittata la sua Iunone di bronzo, benchè non molto ne sia lontano (2). Or sappi Vostra Altezza che il mio mal di punta (3) mi ha ammazzato il mio medico, con dimolti altri uomini da bene, ed io sebbene di 70 anni per ancora mi difendo dalla morte.

Glorioso mio Signore, per tutte quelle maravigliose grazie che da Dio vi sono concesse, e per quelle ancora che giornalmente sante e giustissime da quel desiderate, sol per questo io Vostra Altezza scongiuro, e genuflesso priego che da poi che l'im-

(1) Questo Testamento fu da noi estratto dal Protocollo I di Ser Giovanni da Falgano, esistente nel pubblico Generale Archivio dei Contratti. Avvertiremo che in margine del Testamento surriferito leggesi il seguente Ricordo, relativo alla morte di Benvenuto: *Obiit die* XIIIJ *Febr.* 1570.

(2) Nell' *Inventario*, all'Articolo 299, vedonsi riportati due modellini d'una Iunone di cera gialla, non finiti.

(3) *Mal di punta*, secondo la Crusca, è una malattia consistente nell'infiammazione della pleura.

mortale Iddio le ha dato meritamente un così mirabile scettro in mano, quella in gloria di Dio e in onore di Vostra Altezza provvegga che a me non sia mancato della santissima giustizia, siccome insino a ora più d'un anno la m'è stata straziata, nè mai io non l'ho straccurata, nè dì nè notte, a tutti questi Magistrati passati delli Magnifici e degnissimi Signori Consiglieri, dove li passati volendo con grandissima diligenza da capo a piede rivedere tutto il negozio della compera della Casa del Carnesecchi, loro stessi chiamorno dua uomini a loro scelta, peritissimi, li quali stimorno la detta scudi trecento trentadue, ed io mostravo averla compera scudi trecento (1), a tutta mia gabella; dimodochè chiaramente vedendo di non mi poter dare il torto, siccome Bartolommeo Gondi solo desiderava, chiamorno dentro Messer Matteo da Barga solo, quale è il mio Procuratore, e gli dissono che io l'accordassi, e così imperfetta sanza altra sentenza si rimase a questi degnissimi Signori che or seggono, dinanzi ai quali io più volte son comparso con mio gran disagio e spesa. Ora gli detti avendomi benissimo inteso, ed il simile la mia parte avversa, quelli forse di comun concordia hanno rimessa questa causa al Magnifico Signor Fiscale, dal quale più volte insieme con il mio Procuratore io comparsi, innanzi ch'io mi ammalassi, e dipoi che io sono stato così ammalato io ho mandato quasi ogni giorno a sollicitarlo, dove io conosco che Sua Signoria non la vuol ter-

(1) Si vedano intorno a ciò il *Documento* 141 ed il *Ricordo* 142.

minare per dimolte cause, che evidentemente si veggono; e mi ha fatto intendere che e' non accade più dar noia al Magistrato, e dice che parlerà al figliuolo del Carnesecchi, oltre che molte volte che egli gli abbi parlato con quel rispetto e reverenza, che si converrebbe parlare a un Papa, e intanto la giustizia santa m'è imbrattata per qualche causa.

Io priego Vostra Altezza per potenza e virtù dell'immortale Nostro Signore Iddio, che facci che se io ho il torto ei mi sia subito dato; e così se io ho ragione quella non mi sia più defraldata (1) e nascosa: per Dio vi priego.

Benvenuto Cellini
Servitore di Vostra Altezza.

(Rescritto) *Il Fiscale non mancherà di terminarla per iustizia, quando abbia bene esaminata e conosciuta la causa.*

Lelio Torello 20 *Dicembre* 1570.
(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 20 di Dicembre 1570.

(147) Ricordo questo dì 20 di Dicembre 1570 come Messer Benvenuto ha servito di scudi cinquecento d'oro a Messer Lorenzo Bartolini Cavaliere, come ne appare instrumento per mano di Messer Matteo da Barga sotto dì 20 di Dicembre 1570.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Nel modo istesso che altrove disse il Cellini *aldace*, *alditore* per *audace*, *auditore*, così ha qui usato *defraldata* per *defraudata*.

1570.

Magnifici Signori Capitani di Parte.

(147) Avendo Benvenuto Cellini abitato molti anni in una Casa, in nella quale lo misse Sua Eccellenza Illustrissima, la qual Casa era di Girolamo Salvadori, o de' sua Eredi, in nella quale abitava certe vedove, e con ragione di Sua Eccellenza fui messo in essa, che per parola di Sua Eccellenza mi fece mettere in Casa Messer Pier Francesco Ricci, allora Maiordomo, e tanto commisse a Lattanzio Gorini, il quale me la fece acconciare di alcune botteghe per lavorare, tutto per servizio di Sua Eccellenza Illustrissima (1).

Dipoi la detta Casa venne in potere di Luigi Rucellai, per virtù di Credito che il detto aveva da avere dal detto Girolamo Salvadori, il quale Luigi venne a Firenze, e convenne con Sua Eccellenza, la qual cosa a me non ne occorse il saperla, basta che loro furno d'accordo.

A me fu dato la Casa, che io ho per virtuosissime e liberalissime parole di Sua Eccellenza Illustrissima in promessa di libero dono (2), la quale io ho abitata tutto il tempo che ho servito Sua Eccellenza Illustrissima. Ora avendola auta per virtù di privilegio in dono da Sua Eccellenza Illustrissima (3),

(1) Si veda la pag. 325 del Vol. II.

(2) Vedasi il *Ricordo* 67.

(3) Il libero dono di questa Casa fatto dal Duca Cosimo al Cellini si prova dal *Documento* di N. 75.

e perchè la detta Casa è tutta insieme con una certa parte di essa, la quale risponde al dirimpetto di Orbatello, in nella qual parte restò certe vedove, le quali dicevano di aver ragione in detta parte, ma la non fu mai nè divisa, nè terminata. Dipoi le dette vedove l'appigionorno parecchi anni, alle quali io non contraddissi, nè mai mi risentii a nulla, per essere molto occupato in molte opere per Sua Eccellenza, e perchè io non avevo chiesto la liberazione di essa Casa.

Dipoi le dette vedove vennono a morte, la quale redò Lorenzo di Federigo Strozzi, il quale l'ha appigionata a Antonio Fedini, e così l'ha il detto tenuta parecchi anni a pigione.

Egli è incirca uno anno, che il detto Antonio mi chiese licenza di comperare la detta Casa, io gne ne detti con patto di non progiudizio delle mie ragioni, per essere la detta Casa per non divisa rispetto a certe stanze, di che la detta Casa d'Antonio si serve, le quali si appartengono liberamente alla Casa che Sua Eccellenza Illustrissima mi ha donata; e che questo sia il vero evidentemente si vede, perchè la facciata di dette mie stanze, le quali sono accanto alla detta Casa d'Antonio, si vede essere diversissima dalla detta (1). Ancora per più cautela si vede che la detta mia ha la sua uscita in su la strada, la qual cosa dimostra assoluto che le dette stanze sono mia, cioè libere della mia Casa: e sebbene quelle persone che vi abitorno innanzi a me si servirno delle dette mie stanze, questo potette

(1) Si consulti intorno a ciò il *Documento* 84.

essere che le abitavano tutte a dua le dette Case per non divise, ma le stanze sono liberamente della Casa, che è data a me, come chiaramente si può vedere, perchè in altro modo la mia detta Casa terrebbe servitù con quella di Antonio tanto incomportabile, che la non si potria abitare, e per tal cagione si promette chiaramente lo essere giudicata da Voi, Signori Capitani di Parte, e dai lor Ministri, per gli ordini che a cotale Ufizio si appartiene.

(Dall'Archivio dei Buonomini di S. Martino).

1570.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Principe e Governante.

(148) Benvenuto Cellini supplica a Vostra Eccellenza Illustrissima che per essergli riveduto ora i Conti, i quali più volte si sono riveduti nel tempo della buona memoria di Messer Antonio De' Nobili, e così i semplici sua Librucci (1) sempre sono restati pari con i Libri del Palazzo. Ora per essersi smarrita una lettera di Ieronimo degli Albizzi, la quale dichiarava tremila cinquecento scudi d'oro in oro a conto della fattura stietta del Perseo (2), la qual cosa benissimo se ne deve ricordare il fedelissimo e giustissimo Duca Nostro, perchè questi Ministri ora non vogliono intendere il farmi buono altro che scudi di moneta, e chiaramente lo mostra che tutte le paghe dei cento scudi il mese, ordinate da

(1) Diminutivo usato anco nel Vol. 1, pag. 200.
(2) Vedasi il *Documento* 28.

Sua Eccellenza Illustrissima, tutte sono state a scudi d' oro in oro.

(Rescritto) *Se mostrerà che abbia avere sarà pagato.*

Ancora dice a Vostra Eccellenza Illustrissima che gli detti Ministri gli mettono in dubbio sette anni di suo salario, la qual provvisione se bene fu levata a Lattanzio Gorini, Sua Eccellenza la fece pagare, per ordine del Depositario Messer Antonio De' Nobili, a quaranta scudi il mese insino a tanto che adequassi il tempo che detto Benvenuto era stato senza detta provvisione, perchè secondo l' ordine non gli toccava se non scudi sedici e dua terzi il mese, ma fu ordinato li quaranta per adequare il tempo, come è detto; cosa chiesta dalla felice memoria della Illustrissima Duchessa per il detto Benvenuto, e da Sua Eccellenza Illustrissima Duca nostro liberalissimamente sottoscritta e comandata (1); ed in tutte le Ricevute dei quaranta scudi sempre spacificatamente (2) dice per il salario e provvisione del detto Benvenuto (3): e questo è Conto da per sè stesso, siccome quello del Perseo fu da per sè stesso, il quale dice solo per la fattura del detto Perseo. E

(1) Dal *Documento* dei 20 Luglio 1563 si è veduto che il Cellini era riportato sul Ruolo dei Provvisionati, che si pagavano da Lattanzio Gorini. Dall' altro *Documento* poi di N. 97 si rileva che nei 17 Maggio 1567 egli era stato acceso ai Libri della Depositeria, tenuti da Messer Agnolo Biffoli nuovo Depositario, per Creditore di sue Provvisioni arretrate in scudi cinquecento circa di moneta.

(2) Anco altrove usò il Cellini *spacificatamente* per *specificatamente*, cioè distintamente.

(3) Vedasi il *Ricordo* 32.

per più verisimile che le dette provvisioni sono sempre corse, e ne è stato consapevole Sua Eccellenza Illustrissima, vivamente lo dichiara, che quando Sua Eccellenza Illustrissima saldò tutte le provvisioni de' sua Servitori, al detto Benvenuto fu saldo il suo Conto da Messer Tommaso de' Medici Cavaliere, e da Messer Agnolo Biffoli Depositario insino al detto dì di dette determinate provvisioni (1); ed infra l'altre quella del detto Benvenuto fu mandata a Sua Eccellenza Illustrissima appartata dalle altre, la quale benignissimamente Sua Eccellenza sottoscrisse, e comandò ch' ei fussi pagato. Sicchè per questo vivamente si mostra il detto non essere stato mai rimosso di provvisioni. Ed ancora subito che Benvenuto ebbe finito il Perseo, gli fu comandato da Messer Lelio Torelli Auditore, da parte di Sua Eccellenza Illustrissima ch' ei facessi i modelli dei Pergami di Santa Maria del Fiore, i quali fece che si possono vedere. Appresso gli comandò i modelli dei Bassi rilievi dei Quadri del Coro, e' quali ei fece. Appresso gli fu comandato un modello della Fonte dei Pitti, il quale si può vedere; ed in questo mezzo il detto Benvenuto fece un Ritratto di Sua Eccellenza di bronzo, grande per dua volte il naturale, il quale è oggi all' Elba, e di più restaurò il Ganimede che è ai Pitti (2). Ancora fece quattro Statue di marmo, le quali sono queste: il Ritratto della Illustris-

(1) Abbiamo veduto alla pag 507 del Vol. II che il Duca Cosimo, all' occasione di una pericolosa malattia, ordinò che fossero pagate tutte le Provvisioni decorse ai suoi Stipendiati.

(2) Di tutte queste opere ne abbiamo parlato nel precedente Volume ai respettivi loro richiami.

sima ed Eccellentissima Duchessa grande quanto il vivo; uno Apollo insieme con il suo Diacinto similmente grande quanto il vivo; un Narciso di marmo greco, il quale è finito (1); e sopra tutte le altre opere, un Crocifisso di marmo fatto a tutte sue spese del detto Benvenuto, donato a Sua Eccellenza Illustrissima (2), ed ancora il modello della Fonte col Nettunno, e molte infinite altre operette, con uno dei Quadri di basso rilievo per S. Maria del Fiore, il quale è vicino alla fine (3); e tutte queste cose portano grandissimo tempo, massimo essendo stato sempre solo dall'opera del Perseo in qua, nella quale gli fu pagato tre lavoranti parecchi mesi da Lattanzio Gorini, ed il detto Lattanzio disse a Benvenuto che dessi loro licenza, perchè non aveva commissione di pagarli più, nè mai gli è venuto a orecchi altra licenza che questa dei lavoranti; imperò si rimette tutto nella santa e felice bontà e giustizia di Vostra Eccellenza Illustrissima, pregando Iddio che sempre felice la conservi.

Illmi. ed Eccellmi. Padroni miei

Io vi ho amato con tutta la fede che Dio ci insegna.

Io vi ho serviti con tutta la sollecitudine che mai si prometta a uomo.

(1) Queste tre statue, che si vedono pure riportate negli Articoli 302. 303 e 304 dell'*Inventario*, malgrado le più accurate ricerche fatte da noi, e ad altri affidate, non fu possibile venire in chiaro ove attualmente si trovino.

(2) Vedasi la pag. 583 del Vol. II.

(3) Negli Articoli 290 e 297 del riferito *Inventario* son rammentati ed il Quadro dell'Adamo, ed il modello della Fonte col Nettunno.

Io vi ho ubbidito con tutta quella umiltà maggiore che immaginar si possa.

Tutti i favori che mi hanno fatto Vostre Eccellenze Illustrissime sopra modo me ne sono gloriato.

E di tutte le ingiurie che mi ha fatto la mia crudel fortuna, con grandissima modestia me le sono con pazienza taciute. Non credete a chi mi vuol male.

(Dall' Archivio dei Buonomini di S. Martino).

A dì 2 Gennaio 1570 all'uso di Firenze.

(149) Dall'Erede di Bindo Altoviti di Roma, e per loro in Firenze, da Luigi Capponi e Compagni s'è riscossa la mia provvisione questo dì detto, la quale è per il prossimo mese passato di Dicembre, quali sono Scudi quindici d'oro in oro, e ne ho fatta la Ricevuta di mia mano, sono di moneta Scudi 16.0.10 (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 12 Gennaio 1570.

(150) In Dei Nomine Amen. Anno ab Incarnatione Domini Nostri Iesu Christi MDLXX, Indictione XIIIj, die vero XIj mensis Ianuarii, Pio V Summo Pontifice et Serenissimo Cosmo Medices Hetruriæ Magno Duce dominante. Actum Florentiæ in loco Officii

(1) Di questa mensual prestazione, dovuta dagli Altoviti al Cellini, se ne vede da esso tenuto regolarmente registro nei Libri della sua amministrazione, esistenti nella Riccardiana.

Montis, præsentibus infrascriptis Testibus ore proprio infrascripti Codicillatoris vocatis, habitis, et rogatis, videlicet.

Domino Baccio Ser Bernardini De Nascimbenis de Roccha S. Cassiani, legum Doctore; Antonio q. Ser Laurentii De Calderinis, cive florentino; Iohanne Baptista q. Sanctis de Burgo, cive florentino; Francisco q. Roberti de Alamanneschis, cive florentino, et Dominico q. Iohannis de Altovitis, cive florentino.

Cum sub die xviij mensis Decembris proxime præteriti præsentis anni Domini 1570 Benvenutus quondam Magistri Iohannis Andreæ de Cellinis Statuarius et civis Florentinus, corpore tunc aliquantulum infirmus, sanus tamen per gratiam Dei visu, mente et intellectu, nuncupativum condiderit Testamentum rogatum manu mei Notarii, et plura in dicto Testamento disposuerit, et inter alia cum constituerit Tutores et pro debito tempore Curatores Andreæ Simonis ejus filii, et Reparatæ et Magdalenæ ejus filiarum, et aliorum filiorum et filiarum forsan nascendarum usque quo pervenerint ad ætatem legitimam, Dominos Officiales Pupillorum et Adultorum Civitatis Florentiæ pro tempore in officio existentes, et disposuerit et ordinaverit, et summopere dictos Dominos Officiales rogaverit quod constituere deberent Actores suæ hæreditatis, et dictorum suorum filiorum et filiarum Reverendum D. Petrum della Stufa Canonicum Cathedralis Ecclesiæ Florentinæ, et Magnificum D. Librodorum Annibalis de Librodoris I. U. Doctorem, et Andream q. Laurentii de Benivienis civem florentinum, et saltem duos ex

eis, et disposuerit quod casu quo dictus D. Librodorus onus prædictum suscipere nollet, quem dicti DD. Officiales elegerent, loco dicti Domini Librodori eligendum et nominandum, et quem elegerit et nominaverit dictus D. Librodorus, et quos etiam D. Petrum, D. Librodorum vel nominandum ab eo, et supradictum Andream de Benivienis, executores dicti Testamenti constituit et Commissarios. Et cum voluntas hominis ambulatoria sit usque ad ultimum vitæ spiritum, igitur dictus Benvenutus sanus mente, visu, intellectu et corpore, volens per præsentem Codicillum aliqua addere et disponere, disposuit et fecit ut infra videlicet, quod ultra supradictos tres Actores suæ hæreditatis et supradictorum filiorum sit etiam quartus Actor, et eligatur per dictos D. Officiales Pupillorum Dominicus Niccolai Christophori de Mannozzis civis florentinus, et quartus Executor et Commissarius dicti sui Testamenti. Cætera autem contenta in dicto suo Testamento ultimo in omnibus et singulis ejus partibus confirmavit et valere voluit, asserens &c. et affirmans &c. Et si jure Codicillorum &c. Rogans &c.

Ego Iohannes de Falgano de suprascripto Codicillo rogatus in fidem subscripsi.

A dì 3 Febbraio 1570.

(151) In Dei Nomine Amen. Anno ab Incarnatione D. N. I. Christi MDLXX, Indictione xiiij, die vero iij mensis Februarii, Pio V Summo Pontifice et Serenissimo Cosmo Medices Hetruriæ Magno Duce dominante. Actum Florentiæ in domo infrascripti

Benvenuti sita in Populo S. Michaelis Bisdomini, præsentibus Testibus infrascriptis proprio ore infrascripti Codicillatoris vocatis, habitis et rogatis, videlicet Laurentio q. D. Boni Magistri Laurentii de Boninis, cive florentino; Baptista q. Dominici de Laurentiis, Statuario florentino; Stoldo q. Iohannis seu Gini de Laurentiis, Statuario florentino; Hieronymo q. Zenobii de Portigianis, funditore æris florentino et Hieronymo q. Francisci de Bencis de Fæsulis, manovale.

Cum sub die xviij mensis Decembris proxime præteriti præsentis anni 1570 Benvenutus q. Magistri Iohannis Andreæ de Cellinis, Statuarius et civis florentinus, corpore tunc aliquantulum infirmus, sanus tamen visu, mente, et intellectu nuncupativum condiderit Testamentum rogatum manu mei Notarii infrascripti, et postea sub die xij Ianuarii proxime præteriti idem Benvenutus sanus corpore, visu, mente et intellectu Codicillos fecerit, rogatos manu mei Notarii infrascripti, et plura in Testamento et Codicillis prædictis disposuerit. Et cum hominis voluntas usque ad ultimum vitæ spiritum mutabilis sit, igitur dictus Benvenutus sanus mente, visu et intellectu, licet corpore infirmus, volens per præsentes Codicillos ultra disposita per eum in Testamento et Codicillis de quibus supra nonnulla addita disponere et relinquere, disposuit et fecit ut infra, videlicet.

In primis animadvertens dictus Codicillator qualiter viguit et viget Societas artis Aurificis inter eum et Antonium et Vidium fratres et filios q. Ludovici de Gregoriis Aurifices florentinos, et quod ipsi in

societate prædicta usque modo se bene gesserunt et in futurum similiter eos facturos spem habet, et intendens in aliquo se gratum erga eos reddere, ob fidem, amorem et dilectionem per eos in eum ostensam, attento quod ipsi ut socii sui artem aurificis exercent in Apotheca sita Florentiæ in Calimara, quam ipse Codicillator emit cum pacto resolutivo a Laurentio De Ardinghellis, igitur disposuit, voluit, jussit et mandavit quod casu quo Apotheca prædicta remaneat dicto Benvenuto et suis hæredibus, et eisdem infra tempus conventum præcium non restituatur solutum, ipsi fratres de Gregoriis non possint modo aliquo expelli a suis hæredibus e dicta Apotheca, nec molestari vel dimitti, sed voluit quod ipsi semper possint, et valeant permanere et habitare in ipsa, et se exercere in exercitio aurificis dummodo solvant hæredibus dicti Codicillatoris quolibet anno, pro pensione dictæ Apothecæ, florenos decem et octo auri monetæ de Libris septem pro floreno, et libras tres et solidos sex piccioli, et quolibet semestri ratam, et non aliter nec alio modo.

Item voluit et disposuit quod Societas prædicta perduret usque ad finem, prout conventum est inter eum et dictos Socios.

Item disposuit et ordinavit quod finita Societate prædicta si ipsi Socii, ut sperat dictus Codicillator, bene se gesserint in Societate finita, et legale computum reddiderint et lucrum fecerint ut hactenus fecerunt, per Dominos Officiales Pupillorum et Adultorum Civitatis Florentiæ, Tutores et pro debito tempore Curatores suorum hæredum et filiorum, possit nova Societas iniri cum dictis Antonio et

Vidio cum eisdem pactis, et conventionibus, et augere et ponere novas pecunias cum illis pactis et conventionibus et aliis dictis Dominis Officialibus bene visis, et ita summopere ad faciendum oravit dictos DD. Officiales, ac etiam eos quantum valet requirit et orat, quod emere velint ex pecunia numerata ipsius Codicillatoris pro majori parte Bona stabilia in Comitatu Florentiæ, cauta, ad eorum electionem, et pro aliqua parte Credita Montis prout eis videbitur, ad effectum quod ex fructibus et pagis ipsorum sui filii commodius vivere possint.

Item attento qualiter Iulianus Antonii De Bardellis ejus laborator in prædio Trespiano est debitor dicti Benvenuti in aliqua summa, prout apparet in Libris ipsius, et intendens quod creditum prædictum per dictum Iulianum solvatur pro dicto Benvenuto, amore Dei, pro Dote Alexandræ filiæ dicti Iuliani, alias Sandrinus. Igitur voluit, disposuit, et jure legati, amore Dei, intuitu pietatis, et pro suffragio animæ suæ, et omni meliori modo &c. legavit quod per dictum Iulianum solvatur futuro viro dictæ Alexandræ, filiæ dicti Iuliani, dictum debitum quod ipse habet cum dicto Benvenuto, et quod vir dictæ Alexandræ debeat summam prædictam confiteri pro parte dotis manu publici Notarii in forma &c.

Item attento quod Antonius de Biliottis ejus jam laborator in prædio Trespiano, modo Fæsulis commorans, est debitor ipsius Benvenuti in aliqua summa, de qua in Libris dicti Codicillatoris, igitur disposuit et voluit quod ipse Antonius habeat tempus ad solvendum dictum debitum trium annorum,

et eidem fecit dilactionem trium annorum ad solvendum debitum prædictum, et id totum amore Dei, ad effectum ut oret Deum pro anima ipsius Benvenuti.

Item attento quod ipse Benvenutus habuit et habet lites in Curia Mercantiæ cum Dominico de Sputasennis, occasione alimentorum præstitorum per eum ipsi Dominico et Doroteæ uxori ipsius et eorum filiis per plura tempora, igitur disposuit et voluit quod casu quo dictus Dominicus molestiam et lites non inferat modo aliquo vel moveat suis sumptibus, et non aliter nec alio modo, et in casu prædicto, amore Dei et intuitu pietatis, remisit dicto Dominico omne debitum ipsi Benvenuto occasione suprascriptorum, et voluit renuntiari liti motæ per eum contra ipsum in Curia Mercantiæ per suos hæredes; et quia ipse Benvenutus tenetur præstare alimenta Antonio filio dicti Dominici durante vita naturali dumtaxat ipsius Benvenuti et non ultra, ut apparere dixit ex benigno Rescripto Serenissimi Domini Principis, igitur voluit et mandavit quod si tempore mortis ipsius Benvenuti aliquid deberetur dicto Antonio occasione dictorum alimentorum tassatorum solvatur.

Item amore Dei et intuitu pietatis, et pro suffragio animæ suæ, et omni meliori modo &c. ultra salarium quod deberet infrascripto Carolo ejus famulo, jure legati, et omni meliori modo &c. legavit Carolo, alias Carlino Laurentii de Dicomano ejus famulo florenos sex auri monetæ de libris septem pro floreno, et illos pannos laneos vetustiores et ex vetustioribus dicti Codicillatoris, prout videbitur

Executoribus sui Testamenti, et id totum amore Dei.

Item ultra salarium quod dictus Benvenutus deberet infrascriptæ Dominæ Elisabet, amore Dei, intuitu pietatis, et pro salute animæ suæ, jure legati et omni meliori modo &c. reliquit D. Elisabet Mariotti de Monte Varchio, ejus famulæ, florenos quatuor auri monetæ de libris septem pro floreno, et aliquos pannos ex vetustioribus dicti Codicillatoris, prout et sicut videbitur et placebit Executoribus Testamenti dicti Benvenuti, et id totum amore Dei.

Item amore Dei, et pro suffragio animæ suæ, jure legati et omni meliori modo &c. reliquit et legavit Fratribus et Conventui Annuntiatæ Servorun Civitatis Florentiæ florenos quatuor auri monetæ, de libris septem pro floreno, cum onere celebrandi Missam S. Gregorii, et unum Officium Mortuorum infra octo dies a die obitus dicti Benvenuti.

Item voluit, disposuit et ordinavit quod exemplár cereum Neptunni, per dictum Codicillatorem factum, per Executores sui Testamenti consignetur Serenissimo Domino Magno Principi Hetruriæ, licet non sit expolite perfectum, et prout fecisset ut erat ejus mens, nisi valetudine impeditus fuisset, et quod donaverat dicto Serenissimo Domino Principi; ac etiam Serenissimo Domino Domino Francisco Medices Magno Principi prædicto libere donavit et jure legavit omnes illas Statuas per dictum Benvenutum fabrefactas, cujuscumque generis sint et existant finitas et rudes, quas habet in quovis loco, et quæ placebunt dicto Serenissimo D. Principi et voluerit, attento quod post Deum Optimum Maximum

et Divos Cœli ipse Codicillator non habet in quo plus confidet et fiduciam habeat, et cui Serenissimo Principi summopere commendavit suos filios Pupillos et Orphanos, ut pro sua clementia et pietate velit eos tueri et sub umbra suæ clementiæ favere, regere et tenere velit; et oravit Dominos Officiales Pupillorum, Tutores dictorum suorum filiorum, ut in omnibus necessitatibus dictorum filiorum suorum recursum habeant ad dictum Serenissimum D. Principem, quem sperat specialem opem et auxilium allaturum fore dictis suis filiis in eorum angustiis et necessitatibus. Cætera autem in Testamento et Codicillis alias factis confirmavit et valere voluit. Et hanc dixit &c asserens et affirmans &c. et si jure Codicillorum &c. rogans &c.

Ego Iohannes q. Ser Matthæi Ser Iohannis de Falgano Civis et Notarius pubblicus Florentinus de suprascriptis Codicillis rogatus in fidem.

A dì 6 Febbraio 1570.

(152) In Dei Nomine Amen. Anno ab Incarnatione D. N. I. C. MDLXX, Indictione xiiij, die vero vj mensis Februarii, Pio V Summo Pontifice et Serenissimo Cosmo Medices Hetruriæ Magno Duce dominante. Actum Florentiæ in domo infrascripti Codicillatoris sita in Populo S. Michaelis Bisdomini, præsentibus infrascriptis Testibus proprio ore infrascripti Codicillatoris vocatis, habitis, et rogatis, videlicet Reverendo Domino Gismundo q. Oliverii de Pollinis, Clerico florentino; Luca q. Hieronymi Lucæ de Minis, Cive florentino; Hieronymo q. Ze-

nobii de Portigianis, funditore æris florentino .... et Antonio q. Ludovici de Gregoriis, aurifice florentino.

Cum sub die xviij mensis Decembris proxime præteriti Benvenutus q. Magistri Iohannis Andreæ de Cellinis, Statuarius et civis florentinus, Testamentum condiderit rogatum manu mei Notarii infrascripti; et cum sub die xij Ianuarii proximi Codicillos fecerit, et demum sub die tertia præsentis alios Codicillos fecerit, omnes rogatos manu mei, et plura in Testamento et Codicillis prædictis disposuerit; et cum semper aliquid hominibus in mente denuo emergat, et cum recordetur in Testamento prædicto disposuisse circa donationem Reparatæ et Magdalenæ suarum filiarum et circa eleemosynam ipsarum et cujuslibet earum casu quo monasterium ingrediantur, et moniales efficiantur, et intendens aliquid addere per præsentes Codicillos, igitur dictus Benvenutus sanus mente, visu, et intellectu, licet corpore infirmus, disposuit et fecit ut infra, videlicet quod casu quo suprascriptæ Reparata et Magdalena Moniales efficerentur, et aliqua ipsarum monialis efficeretur, tali casu jure legati et omni meliori modo &c. reliquit et legavit et disposuit quod ultra eleemosynam persolvendam per suos hæredes, prout in Testamento prædicto disponitur, pro monachatione alicujus dictarum suarum filiarum, dictæ suæ filiæ sic monialis effectæ per suos hæredes vel per tutores earum constituatur annuus redditus et introitus super Monte vel alibi pro dicta sua filia sic monachata, ex quo ipsa propria absque licentia dicti Monasterii vel Monialium, et quibus nullum jus queratur super dicto redditu, consequi et perci-

pere valeat quolibet anno florenos xij auri monetæ de libris septem pro floreno, durante vita naturali dumtaxat dictæ suæ filiæ sic monasterium ingressæ et monialis effectæ et quolibet mense ratam, et ea mortua cesset proventus prædictus, et libere remaneat ad suos hæredes, et donec et quousque redditus et introitus prædictus non fuisset factus per dictos hæredes: in casu monachationis cujuslibet earum voluit et jussit cuilibet earum sic monialis effectæ per dictos suos hæredes solvi et dari debere quolibet anno durante vita earum ut supra florenos duodecim auri monetæ, et quolibet mense ratam, et ita fieri debeat pro qualibet dictarum suarum filiarum, casu quo moniales omnes fierent. Cætera autem contenta in suprascripto suo Testamento et Codicillis de quibus supra in omnibus et singulis eorum partibus confirmavit et valere voluit. Asserens et affirmans &c. et jure Codicillorum &c. Rogans &c.

Ego Iohannes Falganus q. Matthæi Filius, Civis et Notarus publicus Florentinus de prædictis Codicillis rogatus in fidem (1).

(1) Dei surriferiti tre Codicilli, da noi estratti dai Protocolli di Ser Giovanni da Falgano, ne avea data notizia l'accuratissimo Editor Milanese alle pag. 173 e 174 del Vol. III.

A dì 15 di Febbraio 1570 (1).

Esequie fatte a Messer Benvenuto Cellini, Scultore.

(153) Ricordo, oggi, questo dì sopraddetto, come si sotterrò Messer Benvenuto Cellini, Scultore; e fu sotterrato per ordine suo nel Nostro Capitolo della Nunziata, con una gran pompa funerale, dove si trovò tutta la Nostra Accademia, insieme con la Compagnia: ed essendo andati a casa sua, e fatti seder con ordine, quando furno passati tutti e' Frati, e presto fu preso da quattro Accademici il cataletto e portato con le solite mute sino nella Nunziata; e quivi fatto le debite cirimonie della Chiesa, fu dai medesimi Accademici preso e portato nel detto Capitolo, e quivi iterate le cirimonie del culto divino, entrò in rialto (2) un Frate, al quale fu dato,

(1) Il Sig. Carpani ripetendo alla pag. 174 dell'*Aggiunta di Notizie intorno al Cellini* quanto erasi pubblicato in fine dell'Edizione del Cocchi, dava con esso al seguente *Ricordo* la data dei 18 Febbraio 1570; il che non stava in armonia coi *Registri, o Libri Mortuarii e dei Becchini*, che si conservano nella Comune di Firenze, dai quali rilevasi che la tumulazione di Benvenuto nell'Annunziata era accaduta nel 15 di Febbraio di quell'anno. Il confronto da noi fatto del seguente *Ricordo* col *Libro* originale *del Provveditore dell'Accademia del Disegno, segnato di Lettera E, dal* 1563 *al* 1571, a car. 31, esistente nell'Archivio dell'Accademia surriferita, dette luogo alla rettificazione di questa data, non che agli altri cambiamenti, che in esso si troveranno.

(2) *Rialto* sta qui per *tribuna*, o *cattedra*. *Il Tribuno mostrava il cattivo in un rialto.* Così traduceva il Davanzati le parole di Tacito: *reus in suggestu per Tribunum ostendebatur.*

la sera avanti che si sotterrasse, il carico di fare l' Orazione a detto Messer Benvenuto, in lode e onor della vita sua e opere d' esso, e buona disposizione dell'anima e del corpo, pubblicamente; che fu molto commendata e con gran soddisfazione di tutta l' Accademia e del popolo, che a gara s' ingegnava di entrare in detto Capitolo, sì per vedere e segnare detto Messer Benvenuto, come anche per sentire le buone qualità sue (1). E tutto fu fatto con grandis-

(1) Malgrado ciò che si è detto nel *Ricordo Magliabechiano*, riportato alla pag. 594 del precedente Volume, e che confermasi nelle *Notizie Letterarie ec. dell' Accademia Fiorentina*, e nella *Serie dei Ritratti d' Uomini illustri Toscani*, resta provato dall' autorità del presente *Documento* e da quella pure dei citati *Libri Mortuarii e dei Becchini*, che in questo giorno 15 Febbraio 1570 *ab Incarnatione* accadde non la morte di Benvenuto, ma la di lui tumulazione nell'Annunziata. E che di fatto la morte del Cellini fosse antecedente al 15 Febbraio, chiaro lo mostrano le parole di sopra riportate, cioè che il carico di far l' orazione a Messer Benvenuto nel giorno delle di lui esequie era stato dato ad un Frate *la sera avanti che si sotterrasse*. Restava ora a determinarsi con certezza quando ciò avvenisse, poichè da un *Ricordo* che il Cocchi estrasse da un Libro degli Eredi del Cellini, che con altri libri scritti di mano del medesimo redò la Compagnia dei Buonomini di S. Martino, venivamo assicurati che egli morì nel 13 Febbraio, mentre poi nel Protocollo di Ser Giovanni da Falgano, esistente nel Pubblico Generale Archivio dei Contratti di Firenze, di fronte al già riportato Testamento avevasi la seguente memoria *Obiit die XIV Februarii*. Ora dal *Ricordo* che riferiremo al N. 157, estratto da un Libro spettante all' Eredità di Benvenuto, che si conserva nella Riccardiana, sotto il N. 2791, e che deve essere quello stesso dal Cocchi allegato, resta sciolta affatto la presente questione, e la morte del Cellini può stabilirsi avvenuta nel giorno che il Cocchi indicava, cioè nei 13 Febbraio del 1570 *ab Incarnatione*, vale a dire del 1571 secondo l' era comune.

simo apparecchio di cera e lumi, sì in Chiesa, come ancora in detto Capitolo, e non mancherò di notare la cera che fu data all'Accademia, e prima: Consoli, una falcola per uno di libbre una; Consiglieri, una falcola per uno di once otto; Scrivano e Camarlingo once otto per uno; Provveditore, una di una libbra. Tutti gli altri ebbano una falcola per uno di once quattro, che furono in numero di 50; e di tanto fo ricordo.

(Dall' Archivio dell' Accademia delle Belle Arti).

A dì 16 Febbraio 1570.

Nota dei Beni che lasciò Benvenuto Cellini alla sua morte, cioè:

(154) Una Casa con Orto e una Casetta appiccata, fattone tutta una Posta nel Popolo di S. Pagolo in Via Benedetta, con sua confini, con Decima Lir. 5.10.0, appigionata a Niccolò di Donato Cocchi per scudi 38 di moneta l'anno (1).

Una Casa per uso, con Bottega sotto a uso di pittore, nella Via della Colonna, nel Popolo di San Michele Bisdomine a 1.° Via; a 2.° . . . . . a 3.° Francesco da Castello per Arroto 1571, al N. 120 per Decima Lir. 0.18.11. Un'altra parte di detta Casa Lir. 1.11.6, che la parte di sotto di detta appigionata a Ser Biagio Cecini Notaio alla Mercatanzia per scudi 18 d'oro di moneta l'anno; e la sopraddetta Bottega appigionata a Girolamo di Francesco Macchietti Pittore per scudi 31.10 l'anno (2).

(1) Parlano di questa Casa i *Ricordi* 125 e 143.

(2) Questa è la Casa di Via del Rosaio, donata al Cellini dal Duca Cosimo, col Privilegio dei 5 Marzo 1561.

La metà di più Pezzi di terra lavorativa luogo detto al Poggio al Zeta, Popolo di S. Bartolommeo a Farneto, con ulivi e querciuoli, con loro vocaboli e confini, quali sono a Decima in Rede di Pier Maria di Ser Vespasiano d'Anterigoli in somma di L. 1.10.0, che se ne dà L. 0.4.6 per uno Campo detto la Valle.

La metà di due Pezzi di Terra in detto Popolo e luogo per Decima Lir. 3.6.0.

La metà di un Pezzo di Terra in detto Popolo e luogo per Decima Lir. 2.10.0.

La metà di un altro Pezzo di Terra in detto Popolo e luogo per Decima L. 0.0.8.

I quali Beni li sono pervenuti per Eredi di lor padre, e per compera per lui fatta da Pier Maria di Ser Vespasiano d'Anterigoli per scudi 200 di moneta, come per rogito di Ser Andrea Recuperati sotto dì 14 di Dicembre 1566, con patto resolutivo d'anni cinque, come per Arroto 1571 N. 424 (1).

Un Pezzo di Terra lavoratia e vignata e pomata, andronata di Staia 3 a seme in circa, posta nel Popolo di San Miniato a Piazzano, Podesteria di Vicchio di Mugello, luogo detto nel Piano di Piazzano, a 1.° Via Maestra; a 2.° M. Miniati; a 3.° Bastiano Tassi. Comperò da Matteo di Francesco Tassi per scudi 38, con patto resolutivo d'anni tre, rogato Ser Giovanni da Falgano a dì 1 di Febbraio 1568 per Decima Lir. 0.4.7 per Arroto 1572 N. 55.

(1) Della compra di queste Terre ne è parlato nella Vita Vol. II, pag. 552 e 581.

A dì 16 di Febbraio 1570.

(155) Inventario delle Masserizie, Robe e Beni rimasti nella Eredità di Messer Benvenuto di Giovanni Cellini, Scultore, fatto e scritto per mano di Ser Lodovico di Messer Piero di Lodovico Gemmari sotto il dì 16 di Febbraio 1570, e lasciate in mano di Madonna Piera sua donna nella Casa della sua solita abitazione posta in Firenze (1).

N. 10. Quadrettino di mezzo braccio di Nostra Donna di basso rilievo, di gesso.
12. Il Giudizio di Michelagnolo, piccolo, in carta, con adornamento d'albero.
67. Dua Privilegii del Re di Francia concessi a Benvenuto (2).
93. Dante in penna, in asse.
177. Un Rubino legato in oro, di valuta scudi sei, quale è quello che lo sposò.
208. Modello di legno della basa di Perseo.
233. Ritratto di Messer Benvenuto con adornamento di noce (3).
247. Modello di gesso del Perseo, grande.
248. Cleopatra.

(1) Da questo *Inventario*, che ascendeva nella sua totalità, ad Articoli 392, ne sono stati da noi estratti quelli soltanto che riguardar possono le belle arti. Vi abbiamo aggiunto il solo Articolo 67, perchè contenente Documenti onorifici per il nostro Autore.

(2) Questi Privilegii possono vedersi nei *Documenti* 1 e 2.

(3) Non abbiamo alcuna notizia dell'esistenza di questo Ritratto.

N. 290. Bozza di basso rilievo di cera, in un quadro di pietra morta, di Adamo ed Eva, rimasto in Bottega.

291. Modellino di Cleopatra, di cera.

292. Modellino d' un Silenzio, di cera.

293. Altro Modellino, di cera.

294. Modello non finito d' un Nettunno, di cera.

295. Due o tre Modellini di Pergamo di S. Maria del Fiore, di cartone.

296. Modello d' un Crocifisso, di terra.

297. Modello della Fonte di Piazza, cioè Nettunno, di cera.

298. Modello di Crocifisso non finito, di cera bianca.

299. Due Modellini d' una Iunone e Andromeda di cera gialla, non finiti.

300. Modelletto d' Andromeda di cera, di basso rilievo.

301. Modello di gesso d' un Crocifisso non finito, grande.

302. Statua di marmo dell' Illma. Signora Leonora Duchessa di Firenze (grande quanto il vivo)(1).

303. Statua di marmo d' un Narciso.

304. Statua di Apollo con Statua (Iacinto) a' piedi (2).

305. Testa di marmo del Gran Duca, non finita.

307. Testa di marmo, abbozzata.

316. Modello del Cavallo di Padova, di terra.

(1) Malgrado le più accurate diligenze da noi praticate, non fu possibile di assicurarci ove attualmente esista quest' opera di Benvenuto, egualmente che il seguente Narciso, che tra le altre qui annunziate sembrano le più pregevoli.

(2) Vedasi la pag. 397 del Vol. II.

N. 324. Testa di Medusa, di bronzo.
325. Modellino di Nostra Donna, di cera.
326. Narciso di cera.
327. Iacinto di terra cotta.
328. Modello d'Ercole che scoppia Anteo, ed un altro Ercole maggiore, di cera.
329. Modello di una Fonte, di cera.
330. Modello d'un Sepolcro del Papa, di cera, e più Figure.
331. Minerva di terra cotta.
332. Figura di una Femmina, di cera.
333. Modello di una Carità.
334. Due Scatolini di Ritratti del Serenissimo Principe, abbozzati.
335. Statua d'una Carità di marmo, abbozzata.
336. Modello di cera.
337. Due Cristi in croce non finiti; uno di terra, ed uno di cera.
338. Testa di cera del Gran Duca.
339. Tondo d'una Luna, di terra (1).

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

(1) Non pochi degli Articoli descritti nel presente *Inventario* erano stati già pubblicati nella Prefazione all'*Oreficeria* del 1731, e nell'Edizione Milanese della Vita e delle Opere del Cellini Vol. III, pag. XLIII. A quanto è di sopra contenuto siaci permesso l'aggiungere le seguenti notizie, come analoghe ad altre opere del nostro Autore.

Nelle *Feriæ Varsavienses*, pubblicate nel 1818 in Varsavia dal chiarissimo Professore Cav. Sebastiano Ciampi, descrivendosi alla pag. 15 le rarità conservate dal celebre Conte Stanislao Potocki, si legge al N. 5: „ Opus clarissimi Sculptoris et Aurificis „ Benvenuti Cellini ex calybe exprimens faciem cuiusdam Aedifi-

(156) Nel Libro *Debitori e Creditori*, *ed Inventario a Capi della Guardaroba*, dal 1544 al 1553, sotto l' Amministrazione di Pier Francesco Ricci Maiordomo a car. 55, trovansi registrate le seguenti Opere del Cellini.

Fog. I. retro. Articolo *Vasi e Piatti d' argento con altre cose d' argento:*
Corpo di Vaso col piede spiccato, cominciato da Benvenuto di libb. 6, once. 6, den. 12.
Ivi. Articolo *Gioielli e Pietre preziose legate e sciolte:*
Granchietto di Corniuola di rilievo, in Scatola, tondo, riauto da Benvenuto.
Ivi. Articolo *Anticaglie di bronzo e di terra:*
Canino di metallo di basso rilievo in uno ovato

„ cii, cum quatuor Sigillis in facie distributis. Fecit opus hoc, „ quod vocatum est SCRIGNO *(magnitudinis unius circiter palmitis)*, „ Francisco I Gallorum regi. Emit clarissimus Comes Parisiis „ quando Regiæ Domus gaza vendita *(seu direpta)* est. Maxime „ miranda est ipsa Clavis huius Scrinii, quæ est apud ipsum cla- „ rissimum Comitem *(Nunc apud Suos Hæredes)*„. Dobbiamo avvertire che le parole comprese tra parentesi furono a noi comunicate, come nuove osservazioni, dalla gentilezza dell' istesso dottissimo Autore delle *Feriæ Varsavienses*, che reputammo conveniente di consultare, prima di riprodurre l' interessante articolo qui riportato.

Dall' egregio Sig. Canonico Domenico Moreni si possiede un Calamaio in bronzo, in forma di tripode, ornato di festoni e mascherette, con sì buona maniera condotte, da potersi credere opera del Cellini. Un esatto disegno di questo Calamaio esiste presso di noi. Taceremo d' altre opere di Benvenuto, o ad esso attribuite, perchè da noi non abbastanza conosciute.

di mezzo braccio, di mano di Benvenuto (1).

Ivi. Articolo *Figure, Ritratti ed altre cose di metallo:* Testa di S. E. di bronzo, tocca d'oro, di mano di Benvenuto Cellini (2).

(Dall'Archivio della R. Guardaroba Generale).

A dì 20 Settembre 1577.

(157) Ricordo come fino sotto dì 13 di Febbraio 1570 la nostra buona memoria di Messer Benvenuto di Maestro Giovanni Cellini passò all'altra vita (3), e lasciò Madonna Piera sua Donna, e Andrea Simone suo Figliuolo, e la Liperata e Maddalena sue Figliuole: presero la cura come Esecutori del suo Testamento Andrea di Lorenzo Benivieni, e Luca di Girolamo Mini, e Piero di .... della Stufa, Canonico in S. Liperata; Giovanni di Ser Matteo da Falgano Notaio. E detti Andrea Benivieni e Luca Mini dipoi sotto dì .... messono questa Eredità nei Pupilli, e fu fatto loro primo Attore Vincenzio di

(1) Dal *Ricordo* dei 25 Agosto 1545 abbiamo già veduto, che questo grazioso lavoro del Cellini si conserva attualmente nell' I. e R. Galleria di Firenze.

(2) Questo è il Busto di Cosimo I, che fu detto alla p. 405 del Vol II essere stato trasportato dall'Elba fino dal 1781, e che per la maravigliosa sua esecuzione fu destinato a far parte della serie dei bronzi, che si conservano nella suddetta I. e R. Galleria.

(3) Il presente *Ricordo*, scritto di mano della persona istessa giudicialmente incaricata di tenere la Scrittura dell'Eredità lasciata dal Nostro Benvenuto, è argomento validissimo per determinare con certezza, che la di lui morte accadde in questo giorno 13 Febbraio 1570 *ab Incarnatione*, come fu detto di sopra alla pag. 253.

Ser Francesco Allegri, il quale stette poco tempo, e fu fatto in suo scambio Girolamo di .... De' Fabbri, il quale fu rimosso, e fatto in suo scambio Francesco di Giovanni Albertini, e dipoi fu fatto in iscambio di detto Albertini Francesco di Tommaso Fiaschi, scrittore di questo presente Libro segnato A, di car. 250, sotto dì 20 di Settembre 1577, e detto dì dette mallevadore di rendere buono e reale conto Tommaso di Bartolommeo Fiaschi; rogato Ser Giovanni Bambelli a' Pupilli.

(Dalla Biblioteca Riccardiana).

A dì 17 di Ottobre 1600 in Firenze (1).

(158) Dichiarasi per la presente come Andrea di Benvenuto Cellini dà ed alloga a pigione al Signor Cav. Giov. Battista Guarini una sua Casa posta nella Via del Rosaio, Popolo San Michele Bisdomine, alla-

(1) Essendosi riportati altri Documenti, che provano la locazione fatta dal Cellini e della di lui Casa dell'Arme, e di quella di Via Benedetta, con affittuarii, la di cui memoria poco interessar poteva la curiosità degli eruditi, non credemmo quindi inopportuno il far conoscere, che, dopo la morte di Benvenuto, il di lui figlio Andrea allogò a pigione la Casa di Via del Rosaio al celebratissimo Cavalier Battista Guarini. E tanto più ci piacque allegare il seguente *Documento*, in quanto che potemmo estrarlo dall'originale firmato dalla mano istessa di così distinto personaggio, che ci venne comunicato dalla cortesia dell'ottimo amico Sig. Carlo Salvi, bibliografo rinomatissimo, il quale occupato in raccogliere le *Lettere originali* degl' Italiani i più illustri, è giunto a possederne tal numero, da potersi gloriare di aver quasi che portata a pieno compimento questa pregevole sua collezione.

to all'Orto de' Nocenti, infra i sua confini, la quale di presente tiene a pigione il Sig. Baldassarre Furini, per tempo di anni tre, da cominciarsi il dì primo di Novembre prossimo 1600, e come segue da finire, per prezzo di scudi settantacinque di moneta di lire sette per scudo l'anno, da pagarsi ogni sei mesi la rata, che sono anticipatamente scudi 37 $\frac{1}{2}$ per tutto detto tempo, con patto che si deva disdire mesi sei avanti la fine di detti tre anni; e non si disdicendo si intenda riallogata per un altro anno con medesimi patti e condizioni: e di più son d'accordo che detto Conduttore non possa fare acconcimi di sorte alcuna senza licenzia di detto Allocatore, e facendone vadino a spese di detto Conduttore, e che detto Signor Guarini non possa allogare la detta Casa ad altri senza licenzia di detto Signor Andrea: e per essere di così la verità, la presente, e una simile saranno soscritte dalle Parte, perchè ne abbino una per uno.

Io Battista Guarini soprannominato mi obbligo a quanto di sopra, e in fede di ciò mi son qui sottoscritto di propria mano a dì detto e anno, in Firenze.

Battista Guarini.

RACCONTI.

INTRODUZIONE

IN CUI PARLA BENVENUTO DEGLI ARTISTI VALENTI NELL' ESERCIZIO DELL' OREFICERIA ED IN ALTRE NOBILI PROFESSIONI (1).

Conosciuto quanto e' sia dilettevole agli uomini il sentire qualche cosa di nuovo, quest' è la prima causa che mi ha mosso a scrivere. E la seconda causa (forse la più potente) è stata, che sentendomi fortemente molestare lo intelletto per alcune mie fastidiose cause, le quali in questo mio piacevol discorso modestamente io le farò sentire, sono certo che le moveranno i lettori grandemente a compassione, e a sdegno non piccolo ancora. Imperò con la causa di tal causa tal volta si potrà attribuire che un cotal male sia stato espressa cagione di un gran bene; perchè se questo tal male e' non mi fussi addivenuto, io per certissimo non mi saria forse messo a scrivere questo utilissimo bene; il quale si è, che veduto come mai nessuno si sia messo a scrivere i bellissimi segreti e mirabili modi, che sono nella

(1) Essendosi pubblicati nel 1828 dall' erudito Sig. Bartolommeo Gamba diversi *Racconti* del Cellini, ch' egli estrasse dal Trattato dell' *Oreficeria*, che serbasi manoscritto nella Marciana in Venezia, e meritando questi di andare uniti ai tanti Ricordi di Benvenuto da noi raccolti, abbiamo perciò creduto non potersi assegnar loro un luogo più conveniente in questa nostra edizione, se non che immediatamente dopo i Ricordi medesimi.

grand' arte della Oreficeria, i quali non stava bene a scriverli nè a' filosafi, nè ad altra sorte di uomini, se non a quegli che sono della stessa professione; e perchè una tal cosa non abbia mai mosso nessuno altro uomo, forse la causa è stata, che quegli non sono stati tanto animosi al ben dire, siccome e' sono stati al ben fare pronti; ed avendo io considerato un tal errore di tali uomini, io, per non stare in cotal peccato, mi sono messo arditamente a una cotale bella impresa. Perchè avendo la detta bella arte otto modi diversi di lavori, dei quali non s'è trovato forse mai (o sì veramente tanto di rado, che non ce n'è alcuna notizia) che nessuno uomo sia stato tanto animoso di voler intraprendere di esercitarsi in più d'uno, o insino in dua, i quali quel tale si possi giudicare che gli abbia fatti pressochè bene: perchè io non fo conto di certi praticonacci (1), li quali se si sono arditamente messi a lavorare di tutti a otto, molte volte sono stati mossi da quegli, che non hanno voluto o potuto spendere quello che merita il farli non tanto bene, ma presso che bene; imperò questi cotali uomini sono stati come certi bottegai che si trovano nei castelli o in le pendici delle città, i quali fanno il fornaio, e 'l pizzicagnolo, e lo speziale, e 'l merciaio, in somma e' tengono di ogni cosa un poco, delle quali non v' è nulla che sia buono; e così dico che sono alcuni praticonacci. Ma volendo noi ragionare del vero modo del far bene questi tali e tanti mirabili esercizii, e' non ci

(1) Questo peggiorativo di *praticone* non fu allegato nè dalla Crusca, nè dall' Alberti.

fa mestiero il ragionare se non di quegli uomini, dei quali ci è notizia che hanno operato in essa meglio degli altri.

Ora ricordandomi come nella città di Firenze si cominciò, e furno i primi che dessino principio a risuscitare tutte quelle arti, che sono sorelle carnali di queste; e la prima luce che cominciò a dare lume e'l vero aiuto fu il magnifico primo Cosimo de' Medici, sotto il quale si mostrò quel gran *Donatello* scultore, e quel gran *Pippo di Ser Brunellesco* architettore, e quel mirabile *Lorenzo Ghiberti*, il quale in quel tempo fece le belle Porte del Tempio antico, allor fatto per Marte, ed ora serve per il nostro Santo Giovanni Batista (1): questo

Lorenzo Ghiberti fu veramente orefice, sì alla gentil maniera del suo bel fare, e maggiormente a quella infinita pulitezza ed estrema diligenza. Questo uomo si può mettere per uno eccellente orefice, il quale tutto impiegò e messe il suo ingegno in quell'arte del getto di cotali opere piccole; e sebbene egli alcuna volta si messe anche a fare delle grandi, imperò si vede ch' egli era molto più la sua professione il farle piccole; e per questo noi lo chiameremo veramente un buono maestro di getto; e a questa tale professione solo attese, e questa fece tanto bene, siccome ancora oggi si vede, che nessun altro uomo ancora non l'ha aggiunto (2).

(1) Le tre rinomatissime Porte del Battisterio di S. Giovanni Batista furono intagliate in Firenze nel 1821 dall' abilissimo incisore Sig. Giov. Paolo Lasinio, ed arricchite d' illustrazioni.

(2) Intorno a questo celebre artista vedasi il Vasari Vol. III, pag. 73.

Antonio figliuolo di un Pollaiuolo, il quale così sempre fu chiamato; questo fu orefice, e fu sì gran disegnatore che non tanto che tutti gli orefici si servivano dei sua bellissimi disegni, i quali erano di tanta eccellenza, che ancora molti scultori e pittori, io dico dei migliori di quelle arti, si servirno dei sua disegni, e con quegli e' si feciono grandissimo onore. Questo uomo fece poche altre cose, ma solo disegnò mirabilmente, e a quel gran disegno sempre attese (1).

Maso Finiguerra fece l'arte solamente dello intagliare di niello. Questo fu un uomo che mai non ebbe nissuno paragone di quella cotale professione, e sempre operò servendosi dei disegni del detto Antonio (2).

Amerigo fece l'arte del lavorare di smalto, e in quella e' fu il maggiore e 'l più eccellente uomo che mai sia stato nè prima, nè poi (3). Ancora questo grande uomo si servì dei bei disegni del detto Antonio del Pollaiuolo.

Michel Agnolo orefice da Pinzidimonte fu valente uomo, e lavorò molto universalmente, e assai bene legava gioie; lavorava di niello e di smalto e

(1) Il Borghini nel *Riposo* alla pag. 282, ed il Vasari nel Vol. IV, pag. 179 parlano estesamente di così sommo pittore e scultore.

(2) Della celebrità del Finiguerra nell' intagliare in rame, e lavorare di niello, ne attesta non solo il Vasari nel Vol. VII, pag. 131, quanto ancora il Baldinucci nella Vita di Alberto Duro.

(3) Di Amerigo Amerighi, eccellente artefice nel lavorare di smalto, ne è parlato con molta lode dallo stesso Cellini nell'*Oreficeria*, e nella Vita al Vol. I, pag. 108.

di cesello con assai buon disegno; e sebbene egli non fu di quegli eccellenti uomini, e' fu tale che merita d' esser lodato (1). Questo uomo fu il padre di *Baccino*, il quale fu fatto da Papa Clemente Cavaliere di Santo Iacopo, e da per sè si cercò del casato *de' Bandinelli*. E perchè egli non aveva nè casata, nè arme, si prese quel segno, ch' ei si portava del Cavaliere, per arme. Di costui al suo luogo si ragionerà abbastanza (2).

Bastiano di Bernardetto Cennini fu orefice, e ancora costui lavorò molto universalmente. Li sua antichi e lui feciono molti anni le stampe delle monete della città di Firenze, insino a che fu fatto Duca Alessandro, nipote di Papa Clemente. Questo Bastiano nella sua giovanezza lavorò molto bene di grosseria e di cesello; e veramente che questo fu un valente praticone, e sebbene io di sopra dico di non voler ragionare dei praticonacci, qui bisogna distinguere da quegli che erano praticonacci a quegli che io chiamo buoni praticoni, perchè questi sono degni di lode (3).

Piero, *Giovanni*, *e Romolo* questi furono figliuoli di uno che si domandò *Goro Tavolaccino*;

(1) Abbiamo già veduto alla pag. 24 del Vol. 1, quanto Michelagnolo Bandinelli si distinguesse nel lavorare di cesello e d' incavo per ismalti e per nielli.

(2) Ved. Vol. 1, pag. 24. 25.

(3) Questo rinomatissimo artefice nell' intagliare di basso rilievo, e che fu Maestro di Zecca in Firenze (V. Vol. 1, p. 25), è rammentato con distinzione dal Vasari nel Vol. VI, pag. 163, 170, e dal Cellini istesso nel Proemio all' *Oreficeria*, malgrado che nella Vita lo dica *uomo all' anticaccia e di poco sapere*.

furno orefici ed erano fratelli. Ancora questi lavororno molto bene e con buon disegno; e infra le altre cose che loro feciono molto eccellentemente, si fu il legare gioie in pendenti, in anella, tanto gentilmente che in quei tempi, che noi eramo nel millecinquecento diciotto, loro non avevano pari; e lavororno ancora d' intaglio, di basso rilievo, e di cesello assai bene (1).

Stefano Salteregli fu orefice, e ancora costui fu in questo tempo valent' uomo, quasi simile alli detti molto universali nell' arte; e morì giovane (2).

Zanobi, che fu figliuolo di Meo di Lavacchio, che così si chiamava suo padre, ancora costui fu orefice, con una maniera molto bella di lavorare, e con buonissimo disegno. Costui morì che appunto cominciava a pugnere la barba, di anni circa venti (3).

Veramente ch' è in questo tempo che ancora io ero infra costoro; e ci erano molti giovani che per il loro bel principio pareva che questi promettessino molto gran bene, dei quali la maggior parte si divorò la morte; e gli altri, chi non ha seguitato le disciplinate fatiche, e chi la propria natura da sè s' è stracca. Ma perchè questa, di che io voglio ragionare, si è infra tante bellissime la manco bella

(1) Che questi fratelli del Tavolaccino non ebbero pari ai loro tempi nel lavorare di niello e smalto, e nell' intagliare di basso rilievo, si conferma ancora nel Proemio all' *Oreficeria.*

(2) Il Salteregli è rammentato esso pure nel surriferito Proemio come valente orefice, ed esperto intagliatore di basso rilievo.

(3) Tra gli orefici distinti fece menzione il Cellini, nella citata sua opera, anco di questo Zanobi del Lavacchio.

(imperò ancora lei è bella, e con grandissimo ingegno bisogna lavorarla), si chiama il *lavorar di filo*(1).

Piero di Nino fu orefice, e mai non lavorò di altro che di filo; e certamente che l'arte dimostra molta vaghezza, e non senza gran difficoltà.

Antonio di Salvi fu orefice ancora lui de' nostri fiorentini. Questo uomo fu un valente praticone nelle cose delle grosserie; e morì vecchissimo.

Salvadore Pilli fu un simile valent' uomo, e morì vecchissimo, nè mai aperse bottega sopra di sè; sempre stette in bottega di altrui (2).

Salvadore Guasconti fu molto universale, massimo nelle cose piccole. Lavorò assai di niello e di smalto. Questo si può lodare (3).

Sappiate che e' sono stati infiniti di questa arte dell'Oreficeria, tutti de' nostri fiorentini, i quali da essa arte hanno preso grand' animo, e dipoi si sono volti o alla scultura, o all' architettura, o ad altre mirabili imprese.

Donatello, che fu il maggiore scultore che sia mai stato, sì come io ne ragionerò a suo luogo. Il detto stette all' orefice ch' egli era giovane grande (4).

(1) Intorno alla maniera di lavorare di filo vedasi il Cap. III dell' *Oreficeria*.

(2) Di Piero di Nino, di Antonio di Salvi e di Salvadore Pilli, artefici peritissimi nel lavorare di filo, se ne hanno più particolari elogi nell'*Oreficeria* al Capo III.

(3) Tra i diversi orefici di questa famiglia, disse pure il Cellini nella sua Vita, che Salvadore Guasconti si distinse per la somma sua perizia nel lavorare di niello e di smalto. V. Vol. 1, pag. 60.

(4) Riguardo a questo eccellentissimo scultore vedasi il Va-

Pippo di Ser Brunellesco, il quale fu il primo che risuscitò il bel modo della grande architettura. Ancor egli stette all' orefice gran tempo (1).

Lorenzo della Golpaia stette all' orefice, e sempre si servì di tal arte. Questo mirabil uomo fu un mostro di natura, perchè egli si volse a fare degli oriuoli, e in quella professione (sì come lo incitava la propia e vera buona inclinazione) quest' uomo in quell' arte mostrò tanto bene i segreti dei cieli e delle stelle, ch' e' pareva ch' egli fussi stato lungamente vivo nei cieli; e le sue gran virtù le mostrò in un oriuolo che lui cominciò al Magnifico Lorenzo de' Medici. In questo oriuolo erano li sette pianeti, fatti in forma dell' arme de' Medici, li quali sette pianeti camminavano e volgevansi appunto siccome fanno quei in ne' cieli. Ancora il detto oriuolo è in piede, ma non è più di quella eccellenza per essere stato stracurato (2).

Andrea del Verrocchio scultore stette all' orefice insino ch' egli era uomo fatto. Questo fu maestro del gran *Lionardo da Vinci*, che fu pittore e scul-

sari Vol. III, pag. 183, il Baldinucci nel Vol. IV, Dec. I della Par. I del Sec. III, il Borghini nel *Riposo* pag. 255, ed il Vol. I, pag. 58 della *Serie di Ritratti degli Uomini illustri Toscani con gli Elogi dei medesimi.*

(1) Dell' incomparabile Scultore ed Architetto Filippo Brunelleschi ne abbiamo estese notizie nel Vasari Vol. III, pag. 129, nel *Riposo* del Borghini pag. 254, e nella riferita *Serie di Ritratti degli Uomini illustri Toscani* Vol. III, pag. 41.

(2) Intorno a Lorenzo della Volpaia, eccellente orologiaro ed astrologo, vedasi il Vasari alla pag. 321 del Vol. III, il Manni *De Florentinis inventis*, e la pag. 329 del precedente Volume.

tore e architetto e filosafo e musico. Questo uomo fu un angelo in carne; chè al suo luogo ne ragioneremo quanto ci tornerà in memoria (1).

Desiderio. Ancora questo stette all'orefice insino che egli era uomo; di poi si messe allo scultore, e fu un gran maestro in essa arte (2).

Sebbene io non fo menzione di tutti quei nostri Fiorentini che stettono a questa bella arte, basta che io ho ragionato di una buona parte di quegli che si acquistorno gloriosa fama. Ora io ragionerò di alcuni de' forestieri, i quali mi vengono in proposito; e comincerò a ragionare dell'arte del Niello.

Martino fu orefice e fu oltramontano di quelle città todesche. Questo fu un gran valentuomo, sì di disegno e d'intaglio di quella loro maniera; e perchè già e' si era sparso la fama per il mondo di quel nostro Maso Finiguerra, che tanto mirabilmente intagliava di niello; e si vede di sua mano una Pace con un Crocifisso dentrovi insieme con i dua ladroni, e con molti ornamenti di cavagli e di altre cose, fatta sotto il disegno di Antonio del Pollaiuolo, già nominato di sopra, ed intagliata e niellata di mano del detto Maso (questa è di argento nel nostro bel San Giovanni di Firenze), ora questo valent'uomo todesco, nomato Martino, virtuosamente e con gran disciplina si misse a voler fare la detta arte del niel-

(1) Abbiamo parlato di così celebre scultore alla pag. 484 del Vol. II.

(2) Non è improbabile che l'artefice dal Cellini qui rammentato sia Desiderio da Settignano, discepolo di Donatello, che molto si distinse nel lavorare di basso rilievo, e che, secondo il Vasari (Vol. IV, pag. 73), fu poi valente scultore.

lo, e fece questo uomo dabbene molte opere; e perchè egli benissimo conosceva di non potere arrivarle a quella bellezza e virtù del nostro Finiguerra, pure, come persona virtuosa, volse spendere la sua virtù in qualche cosa che fussi utile agli altri uomini. Egli si misse a intagliare in certe piastre di rame, e in quelle cominciò a girare il bulino (che così si chiamava per nome quel ferrolino con che s' intaglia), di modo che egli intagliò dimolte belle storiette molto bene composte; e molto bene e virtuosamente osservate le ombre e i lumi; e secondo quella lor maniera todesca erano bellissime (1).

Alberto Duro ancora lui si provò, e molto più gentilmente del detto Martino intagliò; ma ancora costui non si satisfece del suo intaglio per niellare, ma si rivolse a fare delle stampe, e intagliò tanto bene, che nessuno poi l'ha aggiunto a un pezzo. Quest' uomo dabbene era orefice, e per il buon disegno, oltre allo intaglio, si misse a fare la pittura, e fe' molto mirabilmente bene; ma dello intaglio mai non ha avuto pari (2). In prima aveva intagliato *Andrea Mantegna*, gran pittore nostro italiano, e non riuscì; imperò io non ne dico altro (3); ed il

(1) Di Martino Schoen-Gauer, conosciuto dai Francesi col nome di Beau-Martin, e di Buon Martino in Italia, se ne hanno dettagliate notizie da Bartsch nella sua opera *Le Peintre Graveur*, e nella *Enciclopedia metodica, critico-ragionata di Belle Arti* dello Zani.

(2) V. Baldinucci, Lomazzo, Sandrart, Bartsch, e la rammentata *Enciclopedia* dello Zani. Un esteso elogio di questo singolarissimo artefice lo abbiamo nella *Serie degli Uomini più illustri nella Pittura, Scultura ec.* Vol. IV, pag. 1.

(3) Del Mantegna e delle di lui opere ne ha parlato difusa-

simile fece il nostro *Antonio del Pollaiuolo*; e perchè le non satisfeciono, io non dico altro di loro; sebbene il detto Mantegna fu eccellente pittore, e 'l Pollaiuolo eccellente disegnatore.

Antonio da Bologna e *Marco da Ravenna* furno ancora loro orefici. Antonio fu il primo che cominciò a intagliare a gara di Alberto Duro, ma quest' uomo dabbene osservò i disegni del gran Raffaello da Urbino pittore, e intagliò molto bene e con mirabil disegno, fatto al buono e vero modo italiano, osservando la maniera e modi degli antichi Greci, i quali seppono più d' ogni altri (1). Molti altri si sono messi a intagliare di questo modo da stampare, ma perchè loro non si sono appressati a quel grande Alberto Duro, e anche poco al nostro italiano Antonio da Bologna, però io non ne parlo; massimamente perchè la uscirebbe fuori del nostro proposito; il quale è che noi vogliamo ragionare della bella arte del niello e delle belle difficultà che sono in essa arte (2). E sebbene quando io andai a imparare l'arte della Oreficeria, che fu nel mille cinquecento quindici, che così correvano gli anni della mia vita, sappiate, che la detta arte d' intaglio di niello

mente lo Zani nella *Enciclopedia*, il Vasari Vol. IV, pag. 227, il Ridolfi P. I, fog. 67. Sandrart fog. 207. Vedasi pure Bartsch *le Peintre Graveur*, e Joubert, *Manuel de l'Amateur d'Estampes* Vol. II, pag. 238.

(1) Questi due orefici è detto pure nel Proemio all'*Oreficeria*, che gareggiarono con Alberto Duro nell' arte dell' intaglio, e che ne riportarono gran lode.

(2) Vedasi il *Capitolo dell' arte del Niello*, pubblicato nel presente Volume tra i *Discorsi*.

si era in tutto dismessa; ma perchè quei vecchi, che ancora vivevano, non facevano mai altro che ragionare della bellezza di quest'arte, e di quei buoni maestri che la facevano, e sopra tutto del Finiguerra; e perchè io ero molto volonteroso d'imparare, con grande studio mi messi a imparare, e con i begli esempli del Finiguerra io detti assai buon saggio di me ec.

RACCONTO I.

Narra come Piero di Nino, orefice fiorentino, si morì di paura.

Piero di Nino fu orefice, e mai non lavorò di altro che di filo; e certamente che l'arte dimostra molta vaghezza, e non senza gran difficoltà. Questa tale opera quest'uomo meglio che ogni altri la lavorò; e perchè in questo tempo la città si era molto ricchissima, altrettanto si era il suo contado, e massimamente e' contadini di piano, i quali usavano di fare alle lor mogli certe cinture di velluto con fibbia e puntale di un mezzo braccio in circa, e con spranghettini (1), tutta piena. Questi detti puntali e fibbie erano tutte lavorate di filo con gran gentilezza, e si facevano di argento di buonissima lega; e quando io verrò a mostrare il modo come tali opere si facevano, certamente io credo che e' parrà cosa bellissima. Io conobbi questo detto Piero di Nino, ed era divenuto vecchio, vicino a' novant' anni, e si morì parte di paura di non si avere a morire di fame, e parte per una paura che gli fu fatta una notte. Quanto al morirsi di fame, fu, che la città aveva per nuova legge sbandito che e' non si portassi per i contadini, nè per altri, più tali cinture; e questo povero uomo, il quale non sapeva far altro dell'arte della Oreficeria, sempre si doleva, e malediva con tutto il cuore quegli che avevano fatto quella legge. E perchè egli stava vicino a una bottega di fonda-

(1) Manca nei Vocabolarii questo diminutivo di *spranghetta*.

co, dove stava un certo giovanaccio sbardellato, il quale era figliuolo di uno di quegli uficiali, che avevano fatta la detta legge, sentendosi maladire suo padre, diceva: *O Piero, voi farete tante di coteste maladizioni che 'l Diavolo una volta ne porterà voi in carne e in ossa.*

Avvenne, che questo povero uomo un sabato aveva lavorato insino passato la mezza notte, per finire certi di que' sua lavori, i quali andavano in nel contado di Bologna. Avvenne che quel detto giovanaccio pensò di fargli un poco di paura da ridere. Egli appostò che questo povero vecchio se n'andasse a casa, sì come lui fece, chè solo solo, serrato che lui ebbe la sua bottega, avendo un certo lumicino in mano, e messosi un lembo del suo mantello in capo, così pian piano prese la via di casa sua, la quale era in Via Mozza. E quando egli arrivò al canto di Mercato Vecchio, quel detto giovane, che lo aspettava, subito vedendoselo presso, e' si messe addosso e in capo certi panni con certi lumi di zolfo, e altre sue diavolerie tanto spaventose, che, sopraggiunto inaspettatamente il povero vecchio, e affisato il brutto mostro, gli venne tanto spavento che lui subito si venne manco, di modo che a quel giovane, parendogli di avere mal fatto, prese il povero vecchio e 'l meglio che lui potette lo condusse alla sua casa, e lo consegnò a certi sua nipoti, infra e' quali ne era uno che si chiamava Meino corriere, il quale fu poi il bargello d'Arezzo. Basta che la paura fu tale e tanta, che ivi a poco tempo il detto vecchio si morì; e si disse, che quella fu la propria causa; ed io più volte tal cosa sentii contare al detto Piero.

RACCONTO II.

Donde sia derivato il soprannome di Caradosso dato ad un celebre orefice Milanese, che lavorava in Roma (1).

Dalla città di Milano, e suo territorio, sono usciti molti eccellenti uomini della professione *dello smaltare*, ed io ne conobbi uno de' migliori di loro, il quale si chiamò per soprannome maestro Caradosso; e non voleva essere chiamato altramente; e questo soprannome gnele mise un certo Spagnuolo per dispregio, perchè essendo stato trattenuto dal detto maestro di un' opera che egli aveva promesso di dargliene finita a un certo determinato tempo; di modo che non l'avendo potuta avere, adirossi il detto Spagnuolo, con volontà di fargli qualche di-

(1) Il vero nome di questo artefice, come fu detto alla pag. 106 del Vol. 1, è Ambrogio Foppa. Vedremo colà essersi data alla voce *Caradosso* l'interpretazione di *faccia d'orso*. Dobbiamo qui avvertire, che l'Editore di questi *Racconti* errò nell'asserire che il Cellini riportava nella sua Vita il presente Racconto con queste parole: *In quest' arte* (del cesellare), *fra quanti orefici sono da me stati conosciuti, niuno (per mio parere) ha sopravanzato Caradosso da Milano, perciocchè ne' tempi di Lione, di Adriano e di Clemente Papi, fece opere molt' eccellenti. Era questo valente artefice, oltre la sua virtù, ornato di una singolar bontà e piacevolezza; ma perchè egli, ponendo grande studio e diligenza nelle sue opere ec.*, mentre si trova che egli parlò del Foppa in tali termini non già nella Vita, ma bensì sul principio del Capo V dell' *Oreficeria*.

spiacere rilevato, alla quale collera il detto Caradosso si scusava il meglio che lui poteva con quel suo suono di voce, e con quella sgarbata lingua milanese; a tale che si mosse a risa il gentiluomo, e guardandolo un tratto in viso, con quel loro altiero modo, subito gli disse: *Hai cara d' osso*, che vuol dire *aspetto di culo*. Ora questo suono di voce piacque tanto al detto Caradosso, ch' egli non voleva mai rispondere per altro nome; ma quando egli intese dappoi quello ch' egli voleva dire, volentieri e' se l' arebbe voluto levar da dosso, ma non potette. Io lo conobbi, che egli era dell' età vicino a ottant' anni, in Roma, nè mai seppi altro nome che Caradosso. Questo uomo si era molto valente nell' arte della Oreficeria, e massimamente nello smaltare; e al suo luogo si ragionerà di lui.

RACCONTO III.

Della particolare industria usata per tignere un diamante di grande valore alla presenza di tre orefici romani (1).

Di tutte le spezie de' diamanti si debbe fare di quelle diligenze che merita l'onore del maestro e la qualità della gioia; e in nel fare assai si viene a intendere una grandezza d'arte, secondo che d'ora in ora la diversità delle gioie ti porgono la occasione. E per venire a qualche notabile e segnalato esemplo, io ritornerò al gran diamante che io legavo a Papa Pagolo, il quale io avevo solamente a tignere, perchè lo anello era di già fatto; e avevo pregato Raffaello (2), Guasparri e Gaio che mi dessino di tempo quei dua giorni, nei quali con le sopraddette tinte io feci tutte quelle sperienze, che forse mai facesse altr'uomo in cosa tale; di modo che e' mi venne, per i grandi studii, fatto una composizione, la quale faceva meglio in sul detto diamante, che non faceva quella di maestro Miliano Targhetta. E quando io cognobbi per certo di aver vinto un così mirabile uomo, ancora io mi messi di nuovo con assai maggior disciplina a provarmi se io potevo

(1) Questo Racconto, molto più raccorciato, leggesi nella Vita alle pag. 401-405 del Vol. 1, ed anco nel Capo V dell' *Oreficeria* sul fine.

(2) Cioè Raffaello del Moro, rammentato nella Vita alla pag. 201 del Vol. 1.

vincere me stesso; perchè, siccome io dissi, questo diamante era il più difficile che si potesse immaginare al mondo, per essere lui troppo sottile; e la virtù del gioielliere si era il farlo stare in su la tinta, e non con lo specchietto, del quale specchietto se ne ragionerà a suo luogo (1).

Satisfatto che io mi fui, io mandai a chiamare li tre vecchi gioiellieri, e quando loro giunsono, io avevo messo in ordine tutte le mie tinte. Arrivati che furno alla bottega mia i tre detti uomini, quel prosontuoso Gaio fu el primo a entrare in bottega; e quando lui vide quei tanti begli apparati che io avevo fatti per tignere el diamante alla loro presenza, subito e' cominciò a scuotere il capo e le mani a un tratto; e cicalando el primo, diceva: *Benvenuto, coteste son tutte baiucole e chiacchiere; ritrova la tinta di maestro Miliano, e con quella si tinga; e non ci far perdere il tempo, perchè noi ne abbiamo carestia, a tante faccende quanto io ho da fare, che m' ha imposto il Papa.* Raffaello sopraddetto, vedutomi venire in una terribilissima collera, come uomo dabbene che egli era, e più vecchio, cominciò a parlare con le più belle parole e le più piacevoli e di più gran sustanza che dir si possa con voce; di modo che e' fu causa di far dar luogo a quella terribil collera che mi era venuta. Quell' altro, maestro Guasparri, romanesco (2) an-

(1) *Specchietto* chiamasi dai Gioiellieri un pezzetto di vetro cristallino, tinto da una banda, che si mette nel fondo del castone di una gioia.

(2) *Romanesco,* nel significato di *Romano,* manca e nella Crusca e nell' Alberti.

cora lui, per attutire quella gran bestia, cominciò a favellare; e diceva certe favole pur con mal modo, perchè e' non aveva troppa buona maniera nel favellare. Ed io, a questo sentendomi di aver dato luogo alla stizza, mi volsi ai tre uomini, e dissi loro: „ Lo Iddio della Natura ha concesso all' uo-
„ mo in questo suono del modo della voce quattro
„ differenze, le quali sono queste. La prima si dice
„ il *ragionare*, qual vuol dire *la ragion delle cose;*
„ la seconda si usa dire *parlare*, qual vuol dire *pa-*
„ *rolare*, che son quegli che dicono parole di su-
„ stanza e belle, l' un l' altro, che sebben le non
„ sono la ragione stessa delle cose, queste parole
„ mostrano la via del ragionare; la terza si dice
„ *favellare*, la qual voce si è il *dire delle favole* e
„ cose con poca sustanza, ma son piacevoli alcune
„ volte e non ingiuriose; la quarta voce si è quella,
„ che si dice *cicalare*, la qual voce usano quegli
„ uomini che non sanno nulla, e vogliono con quel-
„ la mostrare di sapere assai, in modo che, mag-
„ gior mia carissimi, io ragionerò con voi, e mo-
„ strerò le mie ragioni. In fatto, maestro Raffaello
„ qui ha parlato con bellissime e belle parole; mae-
„ stro Guasparri ha favellato alcune favole da ralle-
„ grarci, con tutto che non leghino col nostro pro-
„ posito; Gaio bello e dabbene ha cicalato tanto
„ dispiacevolmente quanto sia possibile; ma per
„ non avere quel suo cicalare sustanza di particula-
„ re ingiuria, io non mi sono saputo risolvere s'egli
„ era il dovere che io mi adirassi; e così l' ho la-
„ sciato passare. Ora, io vi prego che voi mi lasciate
„ tignere il diamante alla presenza vostra, e se la

„ tinta mia non migliora quella di maestro Milia-„ no, io lo potrò tignere con quella, e vi arò pure „ mostro d'aver voglia d'imparare „. Finite queste mie parole quella bestia di Gaio replica dicendo: *Adunque son io un cicalone?* E quell' uom dabbene di Raffaello con le sue buone parole tanto fece, che la bestia si attutì un poco; e io mi messi a cominciar a tignere con le mie sopraddette tinte il detto diamante.

Stavano Raffaello e Guasparri molto avvertiti a vedermi tignere il detto diamante, e in prima io lo tinsi con la tinta mia, la quale mostrò (1) tanto bene, che eglino stettono in dubbio ch'io avessi trapassato quella di Miliano; e molto gratamente mi lodorno. Dove Raffaello, voltosi a Gaio, disse: *Gaio, guardate qua la tinta di Benvenuto, che se la non ha passata quella di Miliano, ella gli ha fatto un bel presso; imperò è sempre bene dar animo a' giovani che hanno voglia di far bene, come dimostra averne Benvenuto.* Allora io mi volsi loro, e ringraziato ch'io ebbi Raffaello delle belle parole, dissi loro: „ Maggior mia carissimi, io leverò la tinta mia, „ e alla presenza vostra ci metteremo quella di mae-„ stro Miliano, e allora vederemo meglio in su qual „ tinta questo diamante meglio si accorda „. E così subito levata la mia, e messolo in su quella di maestro Miliano, Raffaello e Guasparri dissono, che il diamante mostrava meglio in su quella mia tinta che non faceva in su quella di Miliano. Così d'accordo tutti a tre mi dissono, che io lo rimettessi in

(1) Cioè fece così bella comparsa ec.

sulla mia tinta, e prestamente, in prima che la memoria degli occhi si fuggissi. Alle quali parole subito lo rimessi in sulla mia tinta; e datolo loro in mano, tutti a tre d'accordo; e il primo fu Gaio, che rasserenata quella sua faccia d'asino, mi disse molto piacevolmente: Che io era un uomo dabbene, e avevo mille ragioni, e che vedeva che quel diamante con quella mia virtuosa tinta io l'avevo migliorato più della metà da quella di maestro Miliano; cosa che lui mai si sarebbe immaginato. A queste parole io mi volsi loro con un poco di baldanza, ma tanto modestamente usata, che quella non si pareva; e dissi loro: „ Maestri mia carissimi, „ dappoichè voi mi avete dato tanto virtuoso animo, causa d'ogni gran bene, io vi voglio pregare che siate contenti d'essermi giudici, chè „ dappoichè voi dite che io ho vinto Miliano, ancora voi giudichiate se io ho saputo vincere me „ stesso: aspettatemi un ottavo di ora „. Così separatomi da loro, me n'andai in un mio palchetto, dove io avevo in ordine tutto quello che io volevo fare; la qual cosa si era questo che io dirò (che mai l'ho insegnato a persona, e in quel diamante mi fece onor grandissimo), benchè questa tal cosa non riesce in su gli altri diamanti, nè senza studio, nè sperienza, come feci io.

E questo fu, che io presi un granello di quel sopraddetto mastico, assai ben grande, ben purgato dalla sua roccia, come s'è insegnato, il quale era tanto netto e chiaro quanto immaginare si possa al mondo; e con grandissima pulitezza, avendo io netto bene il diamante, lo distesi in su quello con

un temperato fuoco; di poi lo lasciai freddare, tenendolo pure serrato con le mollette, le quali si adoperano a tignere, e di poi secco, siccome ho detto, essendo freddo bene quel detto mastico chiaro in su il detto diamante, io avevo in ordine di quella mia tinta nera, la quale era quasi tenera, e così gentilmente con un suave caldo io la distesi sopra quel mastico chiaro, il quale era in sul diamante; e a quella sorte di acqua di detto diamante e' rispondeva tanto bene, come s'egli avesse avuto tutte le sue intere grossezze, con le sue appartenenze naturali e accidentali, che si perviene a un diamante che fussi di tutta bontà. E fatto questo, io corsi giuso, e datolo in mano a quel maestro Raffaello, egli fece quella dimostrazione di maraviglia, che si usa di fare alle cose miracolose. Gli altri due, Guasparri e Gaio, feciono altrettanta di maraviglia, e sopra modo mi lodorno; e quel detto Gaio si sottomise tanto, ch'egli mi chiese perdonanza. Di poi tutti a tre insieme, da per loro, dissono: *Questo diamante fu pagato dodici mila scudi, e ora veramente vale ventimila scudi;* e benedettemi le mani, piacevolmente da me tutti a tre si partirno amicissimi.

RACCONTO IV.

Come un imbasciadore viniziano acquistò in Roma un carbonchio bianco di gran valore (1).

Capitò in Roma un certo Raugeo nei tempi di Papa Clemente Settimo, il quale si domandava Biagio di Bono. Questo Biagio aveva un carbonculo bianco, di quella sorte bianco, che noi abbiamo detto de' rubini; ma avea in sè un fulgente tanto piacevole, ch' egli lucea *in tenebris*, non tanto grandemente, quanto fanno i carbonculi (2) colorati, ma assai era, che mettendolo in un luogo oscurissimo, e' dimostrava essere uno smorto fuoco; e questo lo vidi io con gli occhi mia. Ancora m' intervenne ragionando con un povero gentiluomo romano molto vecchio, anzi vecchissimo; e perchè io avevo per fattorino un suo nipotino, dimolte volte questo uomo si veniva a star meco in su la mia bottega, e aveva molti piacevoli ragionamenti. Un giorno, fra gli altri, caduto in un certo bel proposito di ragionamenti di gioie, questo vecchio disse:

Essendo io d' anni molto giovanetto ero in Piazza Colonna, e veddi venire Iacomo Cola, ch' era un poco mio parente, e questo Iacomo veniva ridendo,

(1) Anche il presente Racconto, in poche parole ristretto, si legge sul fine del Capo I dell' *Oreficeria*, dove si conclude che questo *carbonchio fu dal gentiluomo veneziano venduto al Gran Signore per scudi centomila.*

(2) La Crusca cita pure *carbunculo* per *carbonchio.*

mostrando un pugno serrato a certi sua amici, che si stavano a sedere su per certe panche; e alla baldanza di costui tutti si rizzorno da sedere. Egli cominciò in questo modo: „ Sappiate, amici mia, „ che oggi io ho guadagnato la giornata, perchè ho „ trovato una petruccola, la quale è tanto bella, „ che la vale dimolti scudi; e questa io l'ho trovata „ alla vigna mia, la quale dee essere ancora di quel„ le reliquie degli antichi nostri, perchè la vigna, „ come sapete, è sotto quelle grandi anticaglie, co„ me avete visto; e poichè io l'ho fatta acconciare, „ quando fui camminato circa dugento passi, chè „ io me ne venivo a casa, e' mi venne voglia di ori„ nare; e, mentre che io orinavo, tenevo gli occhi „ così inverso la mia vigna; la qual cosa mi pareva, „ che a' piedi d'una di quelle mie vite vi fossi un „ poco di fuoco, e a gran pena che io potetti finir „ di orinare, che mi parve mill'anni d'andar a ve„ dere che fuoco era quello. Giunto che io fui dove „ e' mi pareva aver veduto questo fuoco, io non ce „ lo rividi più; e guardando bene intorno dove po„ tea essere quel fuoco, che io avevo veduto, mai „ potetti affrontare gli occhi in quello; talchè io „ presi per migliore spediente di ritornare in quel „ luogo medesimo, dove io l'avevo veduto, in men„ tre che io orinavo; e subito mi dette quello „ splendore negli occhi, del fuoco, al quale io non „ levai mai la vista da dosso insin che io giunsi „ dov' egli era.

E finito queste parole, egli aperse il pugno, mostrando quel ch' egli aveva trovato. E nel cominciare di queste parole, che faceva questo tale, di che

io ragiono, le aveva cominciate a sentire uno imbasciador viniziano, il quale si andava a spasso in su un suo muletto nascosamente con certi pochi servitori; e a poco a poco accostandosi a sentire la maraviglia che quel tale contava del detto fuoco convertito in pietra, molto cortesemente disse a quel povero gentiluomo: „ Se io non apparissi a voi, „ gentiluomini, troppo licenzioso e ardito, io pregherei questo gentiluomo che mi mostrassi quella „ bella pietra, che e' dice aver trovata alla sua vigna „. A queste parole, quello che l'avea serrata nel pugno, aperto il pugno disse allo imbasciadore: „ Ecco quello che mi addomandi; guardalo quanto „ vuoi „. Il gentiluomo viniziano, molto ben creato, con altrettante piacevoli parole gli disse: „ Se „ io non vi paressi presontuoso, io vi domanderei „ se voi ve ne voleste privare, e quanto voi lo avete „ caro „. Quel povero gentil romano (che aveva un mantello addosso molto consumato, qual fu la causa di fare ardito lo imbasciadore a dimandare in vendita quella tal cosa) a queste parole disse: „ Ancora che io non abbia bisogno di comperare il „ pane, se me ne vorrai dare quello che e' vale, io „ te ne compiacerò; sicchè guardalo bene: se tu lo „ vuoi, io ne voglio dieci begli ducati di camera „. Lo imbasciadore viniziano, piacevolmente sogghignato un poco, disse le parole dei gentiluomini, e massime dei romani, che sono stati lo esemplo della gloria del mondo; e non sono le loro parole come quelle degli artigiani; però non si possono remuovere: „ Una grazia sola vi addimando, perchè io non „ porto mai denari a canto, mandate meco con la

„ gioia un vostro fidato; e io gli darò tanto quanto „ voi mi domandate „. A questo rispose il gentiluomo romano: „ Che non conosceva avere più fi„ dato amico a sè che sè medesimo „; dicendogli che lui stesso gnene porteria dove lui voleva. E chiuso l'occhietto a quegli compagni, a chi egli aveva conto la detta ventura, avviossi appresso allo imbasciadore; il quale imbasciadore, subito smontato del suo muletto, a piedi se ne giva con il detto gentiluomo romano. E per trattenerlo, acciocchè quello non si pentissi, parendogli una tal cosa veramente un sogno, cominciò una sua piacevol chiacchiera alla viniziana; perchè di queste e' ne sono copiosissimi, e i Romani scarsi. L'uno attendeva, piacendogli la nuova cicalata; l'altro seguitava a più potere, non gli parendo mai possibile di venire al fine del cammino per giugnere a casa sua. Pure al fine giunto a casa, messe mano a un suo borsotto, dov'era assai buona quantità di ducati di camera; e aperto così la mano, e percosso negli occhi del povero romano, il quale dovea aver passato molti anni che e' non avea visto oro in viso, cotale, affisato gli occhi al dilettevole oro, porse la mano con la gioia; la qual gioia prese lo imbasciadore. E subito contatogli gli diece ducati e' chiamò in dietro il gentiluomo romano, che se ne andava, e al quale non toccava il culo la camicia (1); e a quello disse: „ Questi dua ducati d'oro io ve gli dono soprappiù

(1) Proverbio usato pure dal Boccaccio (Giorn. III, Nov. 2); e dicesi di chi per soverchia allegrezza quasi non cape in sè stesso, e ne dà segni con poco garbo.

„ al mercato fatto con voi; dei quali voi ne potrete „ comperare ancora una cavezza per impiccarvi „. Il superbo Romano, non sapendo perchè lui ci diceva quelle cotal parole, morsosi il dito, lo minacciò. Il gentiluomo subito montato a cavallo si uscì di Roma; e s' intese dappoi, che questo gentiluomo viniziano, fatto ch' egli ebbe legar bene la detta gioia, cioè il carbonculo sopraddetto, subito egli se ne andò in Costantinopoli; e perchè in quel tempo era stato creato il nuovo Signore, dicono, che, per essere questa gioia tanto rara, il detto gentiluomo ne domandò un grandissimo tesoro; e l' ebbe; e così se ne lo portò a Venezia.

RACCONTO V.

Descrive una Medaglia coniata per Federigo Ginori Fiorentino, la quale, vedutasi poi dal re di Francia Francesco I, fu cagione della chiamata e soggiorno di Benvenuto in Parigi per quattro anni continui (1).

Mi venne a trovare in Firenze un nostro gentiluomo fiorentino, il quale si domandava per nome Federigo Ginori. Questo gentiluomo amava sopra modo e favoriva gli uomini virtuosi; tanto esso era amatore della virtù! Avvenne che egli era stato a Napoli molti anni per sua negozii, e in questo tempo egli s'era innamorato d'una gran principessa, e in Firenze gli venne voglia di fare una medaglia, dove lui facesse memoria di questo suo difficile innamoramento. Egli mi venne a trovare, e disse: *Benvenuto mio caro, io ho veduto una medaglietta di vostra mano, la quale voi avete fatta a Girolamo Marretta, dov' io ardisco di dire che egli è impossibile a poter mai fare una tal opera che aggiunga a quella; imperò io vorrei che per amor mio voi vi sforzassi di farne una per me che fussi altrettanto, o più bella, se più si può; e in essa medaglia vor-*

(1) Nella Vita di Benvenuto alle pag. 195, 196 e 197 trovasi pure il presente Racconto, ma molto meno circostanziato. Le dichiarazioni intorno all'artifizio da Benvenuto usato in questo suo lavoro si possono leggere nel Capo V del Trattato dell' *Oreficeria*.

rei che fussi drento un Atlante col cielo addosso; e vorrei che queste tali cose con gran piacevolezza e virtù fussino talmente fatte, che subito le si conoscessino; e non si guardi a spesa di sorte nessuna. Io messi mano e feci un modelletto con tutto quello studio che per me si poteva, facendo l'Atlante detto di cera bianca. Di poi che avevo detto al gentiluomo che lasciassi fare a me, io pensai di fare una medaglia che avessi il suo campo di lapislazzuli, e 'l cielo fussi una palla di cristallo, dentrovi il suo zodiaco intagliato; e così feci una piastra d'oro, e a poco a poco cominciai a rilevare la mia figura con tanta pazienza quanto immaginare si possa. Tenevo un certo tassettino (1) tondo, in sul quale io lavoravo, e di mano in mano io tiravo l'oro del campo con un piccolo martellino, mettendolo nelle braccia e nelle gambe per far eguali tutte le grossezze, di modo che con la detta pazienza, insieme con una gran diligenza, io condussi l'opera, cioè la detta figura, quasi vicino alla fine, sempre lavorando; il che si domanda *lavorar in tondo* (2). Condotta che io l'ebbi presso alla fine, io dipoi la empiei dello stucco, e con i miei cesellini, con grandissima diligenza io la condussi alla fine sua; di poi a poco a poco io l'andai spiccando dal suo campo dell'oro, la qual cosa è molto difficile a poterla dire. Condot-

(1) *Tassettino*, diminutivo di *tassetto*, che denota ancudinuzza o strumentino d'acciaio per intagli di medaglie ed altri usi degli orefici, non si riporta se non che dall'Alberti con la sola autorità del Cellini.

(2) Sul modo di lavorare in tondo, vedasi il Cap. v dell'*Oreficeria*.

to il detto Atlante, dipoi gli attaccai, a que' luoghi che avevano da posarsi sul lapislazzuli, due piccioletti gambetti d'oro, assai bene gagliardi; e avevo fatto bucare il detto lapislazzuli, e in questo modo io li fermai benissimo. Appresso avevo condotto una palla di cristallo bellissimo, e di bella proporzione al mio Atlante, e quella io gli congegnai in su le stiene; nella qual palla v'era intagliato il zodiaco, tenendola con le mani alte. Dipoi avevo fatto un ricchissimo adornamento d'oro, pieno di fogliametti (1) e fruttaggi e altre galanterie, nel quale io legai drento tutta la mia opera. Io non voglio lasciare indreto un bel concetto, che aveva dimostro con un motto latino. Questo gentiluomo, per essersi innamorato d'una cosa tanto grande, e più che non si conveniva a lui, il motto ch'era in detta medaglia diceva: *Summam tulisse iuvat* (2). Alcuni dissono, che il detto gentiluomo si morì in questo tempo molto giovane, causa del detto innamoramento. Per essere stato questo gentiluomo molto amico di

(1) Questo diminutivo di *fogliame*, nel significato di lavoro a foglie, non allegato nella Crusca, si riportò dall'Alberti con un esempio tratto dall'*Oreficeria*. La voce poi *fruttaggio*, per *frutta d'ogni genere*, non vedesi registrata neppur dall'Alberti.

(2) Rammentandosi dal chiarissimo Sig. Conte Leopoldo Cicognara i diversi preziosi vasellami, e le maravigliose medaglie dal Cellini eseguite per distinti personaggi, celebrò pure quella ora indicata; e per mostrare qual magistero d'arte egli impiegasse in simili lavori, concludeva: *ciò che pose il Cellini nel primo grado fra gli Orefici, Smaltatori, e Lavoratori di medaglie, fu il gusto finissimo del comporre e disegnare in piccolo tali cose, che non potrebbero esser meglio eseguite in gran dimensione*. V. Storia della Scultura Vol. II, pag. 313.

Messer Luigi Alamanni, gran virtuoso, alla morte sua la detta medaglia capitò in mano del detto Messer Luigi, il quale dipoi l'assedio di Firenze se ne andò a trovare il Re di Francia, e gli fece un presente di questa detta medaglia; per la qual cosa il Re lo dimandò con gran diligenza se lui conosceva quel maestro che l'aveva fatta. Messer Luigi disse: *Non tanto conoscolo, ma egli mi è carissimo amico.* Allora cominciò il detto Re Francesco ad avere gran volontà che io lo andassi a servire, siccome io feci; della qual cosa ne ragioneremo al suo luogo, perchè passò dimolti anni dappoi (1).

(1) Vedasi la pag. 206 del Vol. 1.

RACCONTO VI.

Di una risposta dal re di Francia Francesco I data al suo Tesoriere, che voleva donargli una statuetta di bronzo (1).

Quando io presentai al re Francesco di Francia una saliera d'oro in forma ovata, di lunghezza di due

(1) Nella Vita di Benvenuto (Vol. II, pag. 163) leggesi una bravata da esso fatta al Signor di Marmagna (Francesco l'Allemant, segretario del Re) quando si rifiutò a consegnargli le camere, che doveano essergli assegnate pei suoi lavori:

„ Commesse (il re) a un altro gentiluomo, che si domandava Monsignor di Marmagna, quale era Tesauriere di Linguadoca. Quest'uomo, la prima cosa che e' fece, cercato le migliori stanze di quel luogo, le faceva acconciare per sè: al quale io dissi, che quel luogo me lo aveva dato il Re, perchè io lo servissi, e che quivi non volevo, che abitasse altri che me e li mia servitori. Questo uomo era superbo, aldace, animoso; e mi disse, che voleva far quanto gli piaceva, e che io davo della testa nel muro a voler contrastare contro a di lui, e che tutto quello che lui faceva, ne aveva auto commissione da Villerois di poter farlo. Allora io dissi, che io avevo auto commissione dal Re, che nè lui, nè Villerois, tal cosa non potrebbe fare. Quando io dissi questa parola, questo superbo uomo mi disse in sua lingua franzese molte brutte parole; alle quali io risposi in lingua mia, che lui mentiva. Mosso dall'ira, fece segno di metter mano a una sua daghetta; per la qual cosa io messi la mano in su una mia daga grande, che continuamente io portavo accanto per mia difesa; e gli dissi: *Se tu sei tanto ardito di sfoderare quell'arme, io subito ti ammazzerò*. Gli aveva seco dua servitori, ed io avevo li mia dua giovani: e in mentre che il detto Marmagna stava così sopra di sè, non sapendo che

terzi di braccia in circa, in cui era figurato Nettuno posto a sedere su una conchiglia con i sua quattro cavalli marittimi, non voglio lasciare di dire lo stravagante caso che mi avvenne (1).

Sua Maestà mi aveva dato un suo Tesauriere, il qual si domandava Monsignor di Marmagna (2), uomo vecchio e molto terribilissimo e ingegnoso; e siccome sono i Francesi con Italiani quasi tutti inimici mortali, questo detto Monsignore, circa un mese innanzi che io portassi la saliera al Re, mi aveva portato a mostrare una figuretta di bronzo, poca cosa maggiore della grandezza di quelle mia d'oro. Questa detta figuretta si era antica, ed era un Mercurio con il suo caduceo in mano; e perchè e' mi disse che questa era di un povero compagno, il quale volentieri l'avrebbe venduta; alle quali parole io dissi: *Che, non la volendo per Sua Signoria, io conoscevo la detta figura di tanta virtù che volentieri io gnene arei dato cento scudi d' oro.* E come persona sempre libera e scoperta, io la lodai, dicendo, non aver mai veduto la più bella. Così il mal vecchio mi disse: *che me la farebbe avere;* e dettemi

„ farsi, più presto volto al male, e' diceva borbottando: *Giammai non comporterò tal cosa.* Io vedevo la cosa andar per la „ mala via; e subito mi risolsi e dissi a Pagolo e Ascanio: *Come* „ *voi vedete che io sfodero la mia daga, gittatevi addosso ai* „ *dua servitori, e ammazzateli se voi potete; perchè costui io lo* „ *ammazzerò al primo; poi ci andrem con Dio d' accordo subito.* Sentito Marmagna questa resoluzione, gli parve fare assai „ a uscir di quel luogo vivo. „

(1) Di questo maraviglioso lavoro del Cellini ne abbiamo parlato alle pag. 114, 254 e 256 del Vol. II.

(2) Questi è Francesco L'Allemant, segretario del Re, intorno al quale vedasi la pag. 163 del riferito Volume.

speranza perchè io gnene aveva lodata. E' mi disse di più: che gli altri valent' uomini non l'avevano stimata a gran prezzo di quello che io ne offerivo. Ora, non pensando più io a tal cosa, il giorno che io portai la mia saliera a quel gran Re Francesco, guardatala alquanto il buon Re, e molto satisfattosi delle fatiche mie, in sul più bello del considerare quelle, il mal vecchio cavò fuora la detta figura, e disse al Re: *Sacra Maestà, questa figura si è antica, sì bene come voi stesso vi vedete, ed è di tanta eccellenza, che Benvenuto, che è qui presente, per essa ne ha voluto dare cento scudi d' oro. Io l' avevo intra certe mie bagaglie, che già l' avevo cavata di Linguadoca dalla mia tesaureria, e non mi ardivo a farne presente a Vostra Maestà, se prima io non mi dichiarivo che la fusse di quella eccellenza degna di voi.* A queste parole il Re si volse a me, e in presenza di lui mi dimandò s' egli era il vero quello che lui aveva detto. Alle quali parole io dissi: essere verissimo, e che a me la pareva cosa mirabile. A questo il Re disse: *Ringraziato sia Iddio che alli dì nostri è nato anche degli uomini, de' quali le opere loro ci piacciono molto più che quelle degli antichi.* E rese la figura al detto vecchio, e se ne rise; perchè gli parve conoscere che quello aveva voluto sfatare le opere mie con il paragone di quelle antiche (1). Appresso a questo Sua Maestà disse sopra l' opera mia cento parole di tanta gloria, che io non so al mondo qual pagamento si debba di cotai fatiche domandar maggiore.

(1) *Sfatare* per *avvilire* è usato anco dai buoni Scrittori. Di questo avvenimento non se ne trova fatta menzione dal Cellini nella sua Vita.

RACCONTO VII.

Discorsi tenuti da Benvenuto col Duca Cosimo nel ricevere la commissione del Perseo con la Testa di Medusa, che oggidì adorna la principale Piazza di Firenze.

Prima che io mi partissi dall' Italia, per ritornare in Francia, andai a trovare il felicissimo e fortunatissimo mio Signore, il Duca Cosimo de' Medici, solo per baciargli le mani, e con la sua buona grazia partire. Questo benigno Signore mi fece tanta grata accoglienza quanta immaginar si possa al mondo, e appresso mi richiese che io gli facessi un modelletto d' una figura d' un Perseo, con la testa di Medusa in mano, dicendomi che quella tale statua egli la voleva collocare dentro ad un arco della gran Loggia della sua Piazza. Per la qual cosa mosso io da una ambizione d' onore, e da me, dissi: *Adunque quest' opera andrà nel mezzo infra una di Michelagnolo e una di Donato, i quali uomini hanno di virtù superato gli antichi; adunque che maggior tesoro poss' io desiderare, ch' essere messo infra questi dua sì grand' uomini?* E perchè io mi sentivo di essermi affaticato molto grandemente negli studii di quest' arte, certo mi promessi che l' opera mia anch' ella si farebbe vedere infra costoro; e con gran letizia e sollecitudine io mi messi a fare un modelletto dell' altezza di circa un braccio, figurando quel Perseo che Sua Eccellenza Illustrissima mi aveva

commesso. E fatto ch' io l' ebbi, io lo portai a Sua Eccellenza, la quale, maravigliatasi, disse: *Benvenuto, se ti dessi il cuore di fare quest' opera grande di questa eccellenza, che tu l' hai fatta piccola, io ti dico certissimo che questa sarebbe la più bella opera che fussi in Piazza.* A queste parole io mi mossi, parte con baldanza di quello che avevo fatto, e parte con animosità grandissima di quello che mi bastava l' animo di fare; ma pur modestamente io dissi al Duca: *Considerate bene, eccellentissimo mio Signore, che è in quella Piazza quella di Donatello, e quella di Michelangelo, quali sono i maggiori uomini del mondo, e forse che fussi mai; ma quanto al mio modellino, a me basta la vista di far l' opera mia, che sarà meglio tre volte del modello che voi vedete.* A queste mie parole il Duca scosse il capo, ed io mi spiccai da lui. Due giorni appresso e' mi fece dare stanza, provvisione e tutte le altre appartenenze per fare la detta opera, la quale in capo di pochi anni, per causa di qualche difficultà, la quale non m' occorre dire, io l' ebbi finita; la quale pubblicamente si vede. Sua Eccellenza Illustrissima mi disse a viva voce: *Che io gli avevo attenuto molto più di quello che io gli avevo promesso, e che sì bene com' io l' avevo contento che altrettanto egli contenterebbe me.* A queste cortesissime parole io la pregai, che prima ch' egli mi desse nulla delle mie fatiche, piacendo a Sua Eccellenza Illustrissima, io volevo andare a Vallombrosa e a Camaldoli e all' Ermo e a San Francesco, solo per ringraziare Iddio, che con l' aiuto suo stesso io avevo dato fine a una così difficile opera, avvenutemi in

essa di quelle estreme difficultà, che al suo luogo si diranno. A queste parole Sua Eccellenza Illustrissima benignamente fu contenta che io andassi, e così andai, sempre ringraziando Iddio per quel viaggio; e in capo di sei giorni io ritornai; e subito, visitato il mio Signore, Sua Eccellenza mi rivide con grandissima accoglienza. Passato che fu dua giorni io vidi turbato il mio Signore, sanza mai avergliene dato causa nessuna; e sebbene io gli ho dimandato molte volte licenza, egli non me l'ha data, nè manco m'ha comandato nulla; per la qual cosa io non ho potuto servire nè lui, nè altri, e nè manco ho saputo mai la causa di questo mio gran male; se non che, standomi così disperato, ho reputato che questo mio male venissi dagl' influssi celesti che ci predominano; e però io mi messi a scrivere tutta la vita mia, e l' origine mia, e tutte le cose che io avevo fatte al mondo; e così scrissi tutti gli anni che io avevo servito questo mio glorioso Signor Duca Cosimo. Ma considerato poi quanto i principi grandi hanno per male che un loro servo, dolendosi, dica la verità delle sue ragioni, io rimediai a questo; e tutti gli anni che io avevo servito il mio Signore, il Duca Cosimo, con gran passione, e non senza lacrime, io gli stracciai, e gittaili al fuoco con salda intenzione di non mai più scrivere (1).

(1) Abbiamo tralasciato di riprodurre il *Racconto VIII*, contenente la *Curiosa interpretazione data da Benvenuto al verso di Dante:*

Pape Satan, pape Satan aleppe,

perchè già riportata letteralmente in tutte le precedenti edizioni, malgrado che l' Editore di questi *Racconti* francamente asserisca

che in quella non leggesi. E riguardo alla presente nostra edizione può vedersi il Vol. II, pag. 220-224, ove è riferita quasi di parola in parola. Per non ripetere adunque cosa inutile, ci è piaciuto piuttosto di dar fine a questi *Racconti*, riportando quelle memorie dal dottissimo Magliabechi raccolte intorno al Cellini, che si leggono nelle sue *Notizie di Scrittori Fiorentini*, che, scritte di sua mano, si conservano nella Magliabechiana Codice CIV. CV, Classe IX.

MAGLIABECHI *Notizie di Scrittori Fiorentini.*

(Cod. Magliabechiano cv. Cl. ix).

A quel che è ne' Quaderni mandati, e in questi Fogli ho scritto di Benvenuto (1), aggiungo quel che segue. Nella sua *Oreficeria* manoscritta, che in diversi luoghi è diversa dalla stampata (2), scrive di sè stesso tra le altre le seguenti parole, degne d'inserirsi nell' opera, per contenere alcune notizie curiose intorno ad esso. *In capo di sei giorni ritornai, e subito visitato il mio Signore* (cioè il Gran Duca Cosimo I), *Sua Eccellenza mi rividde con grandissima accoglienza. Passati che furono due giorni, io viddi turbato il mio Signore, senza avergliene mai data causa nessuna. E sebbene io gli ho domandato molte volte licenzia, egli non me l' ha data, nè manco mi ha comandato nulla; per la qual cosa io non ho potuto servire nè lui, nè altri, nè manco ho saputo mai la causa di questo mio gran male; se non che standomi io così disperato, e reputando che questo mio male venisse dagl' influssi che ci predominano* (3), *però io mi messi a*

(1) Le diverse notizie raccolte dal Magliabechi riguardo al Cellini, e contenute nella Parte I di questa interessantissima sua letteraria fatica (Ved. Cod. civ), sono state già da noi riportate ove l' opportunità lo richiese.

(2) Questo pregevolissimo Manoscritto fu illustrato dal Cav. Iacopo Morelli nel *Catalogo dei Codici* Manoscritti della Libreria Naniana, ch' egli pubblicò nel 1776.

(3) Vedasi la Nota 1 alla pag. 66 del Vol. i.

scrivere tutta la mia vita, e tutte le cose che io aveva fatte al mondo, e così scrissi tutti gli anni che io avevo servito questo glorioso mio Signor Duca Cosimo. Ma considerato poi quanto e' principi grandi hanno per male, che un lor servo, dolendosi, dica la verità delle sue ragioni, io rimediai a questo, e tutti gli anni che io avevo servito il mio Signore, il Duca Cosimo, quelli con gran passione, e non senza lacrime, io gli stracciai e li gettai al fuoco, con salda intenzione di non mai più scriverli, solo per giovare al mondo, e per esser lasciato da quello scioperato, veduto che mi è impedito il fare (1). *Essendo desideroso di render grazie a Dio in qualche modo dell' esser io nato uomo, da poi che mi è impedito il fare, così io mi son messo a dire, ec.* Come dalle suddette parole di Benvenuto Cellini si vede chiaramente, la sua disgrazia appresso al Gran Duca Cosimo I fu cagione che esso scrivesse l'Oreficeria e la sua Vita. È gran cosa che qua tutti gli uomini grandi sieno sempre stati perseguitati più certo che in qualsivoglia altro luogo. In Parigi era quasi adorato dal gran Re Francesco I, che gli aveva infin donato liberamente un Castello nella detta città di Parigi, che si chiamava il Petite-Nelles. Tornò qua fra le altre cose per maritare, come fece, sei sue povere nipotine, ed avendo incontrata la grazia del Serenissimo Gran Duca Cosimo I, senza sapere

(1) Intendesi qui parlare del Bandinelli. Per quanto questo paragrafo sia riportato quasi per intiero sul fine del *Racconto VII*, pur nonostante ci è piaciuto di ripeterlo, in vista delle riflessioni che sopra di esso furon fatte dal dottissimo Magliabechi.

esso il perchè, se ne vedde in un subito privo. Non solo non gli fu dato campo di mostrare i suoi gran talenti, ma nè meno licenza d' andare altrove, perchè era informatissimo di molte cose, che potevano grandemente pregiudicare.

Promette Benvenuto nella sua *Oreficeria* manoscritta un Libro di Prospettiva con le seguenti parole: *Per non istare in ozio affatto, non avendo potuto aver licenzia da Sua Eccellenza Illustrissima, mi sono messo a scrivere questo poco di discorso di queste arti, infra le quali io spero di questa Prospettiva mettere in luce, secondo e' capricci del gran Lionardo da Vinci, pittore eccellentissimo, cosa che sarà utilissima al mondo; ma voglio che sia Libro appartato da questo, perchè non voglio mescolare tante cose insieme.* E riguardo a quest' opera, alla pag. 47 dello stesso Manoscritto, così scrive il Cellini: *Ma perchè io mi riservo altra volta a parlare di ciò, e particolarmente della Prospettiva, dove io farò palese, oltre a quello che ivi intendo di trattare, infinite osservazioni di Lionardo da Vinci intorno a detta Prospettiva, le quali trassi da un suo bellissimo Discorso, che poi mi fu tolto, insieme con altri miei scritti, perciò non sarò più lungo ec.*

Lo stesso Benvenuto vicino al fine del detto Libro dell' *Oreficeria* scrive le seguenti degnissime parole del gran Lionardo da Vinci: *E perchè io mi affaticavo volentieri, ancora io avevo ritrovato alcune belle cose, fra le quali era un Libro scritto in penna, copiato da uno del gran Lionardo da Vin-*

ci... (1). *Il detto Lionardo aveva trovato le regole, e le dava ad intendere con tanta bella facilità ed ordine, che ogni uomo che le vedeva ne era capacissimo.*

Il dottissimo Abate Iacopo Cafferelli quando fu qua con Monsignor Vescovo di Marsiglia, adesso Eminentissimo Cardinale, mi disse, che voleva fare ristampare l'*Oreficeria* di Benvenuto Cellini, con la Vita dell'Autore, e con diverse sue annotazioni; e mi domandò per tale effetto il mio Esemplare che gli diedi. Essendo dopo il detto Abate Cafferelli morto, l'opera non si è veduta (2).

In alcune memorie manoscritte vi si legge, che, non volendo, fece una gran paura a Monsignor della Casa. Aveva il Cellini accomodato un archibuso alla porta, carico, ma senza palla, che si scaricava

(1) Abbiamo tralasciato di riferire quanto riporta il Magliabechi fra questo ed il seguente periodo, perchè vedremo esser ciò contenuto nel *Discorso dell'Architettura*, che verrà pubblicato in appresso.

(2) Il ch. Sig. Carpani nelle Note alla sua Prefazione all'*Oreficeria* diceva esser questi il celebre Giacomo Caffarel, nato a Mannes in Provenza, il quale anco dal Gassendo è chiamato *Iacobus Caffarellus*, che fu dottore di teologia, priore di S. Eligio, e veramente dottissimo, particolarmente nelle cose orientali e nelle lingue. Sappiamo inoltre da quell'erudito Editore, che il Caffarelli stampò fra le altre un'opera piena di erudizione, ma non priva di stravaganze, col titolo *Curiositates inauditæ de Figuris Persarum Talismanicis*, la quale oggi è rarissima, e che finalmente viaggiò in Italia come Bibliotecario del Cardinale Richelieu, ricercando ovunque manoscritti o libri rari, e che morì di 80 anni nel 1681, senza però aver mai pubblicato nulla intorno al Cellini, come avea promesso al Magliabechi per ottenerne il nominato Volume.

quando che la porta era picchiata, per far paura ad alcuni, che lo burlavano. Venne Monsignor della Casa, che il Cellini non l'aspettava, e l'archibuso si scaricò (1).

(1) Questa notizia venne riportata e dal Rilli nelle *Notizie d' Uomini illustri dell' Accademia Fiorentina*, e dal Sig. Carpani nella riferita sua Prefazione al Trattato dell'*Oreficeria*. Ved. Edizione dei Classici Vol. III pag. XXI.

LETTERE, DISCORSI

E

POESIE.

LETTERA I.

AL MOLTO MAGNIFICO ED ECCMO. M. BENEDETTO VARCHI MIO OSSERVANDISSIMO.

Molto Magnifico e virtuosissimo M. Benedetto mio Osservandissimo.

Per la vostra gratissima intendo come areste piacere, che ci trovassimo in Venezia, rispetto all'esservi un poco più comodo; e io vi dico, che tutti i vostri piaceri non sono manco piaceri a me, che a voi; e al tempo, che deputeremo, verrò in Venezia, e in tutti que' luoghi, che vi piacerà: ma bene m' incresce assai, che il nostro caro Luca (1) non possa venire, secondo ch'ei mi scrive. Resta per il suo piato. Di grazia vedete se, senza suo scomodo, potesse venire alla fine di questo, che anche a me sarà assai a proposito istare insino al detto tempo; perchè allora viene Albertaccio del Bene a studio a Padova, mio carissimo amico (2): talchè alla fine di questo monteremo a cavallo, e vogliamo andare a Loreto insieme; e se non ve lo troveremo, lasceremo, che, quando torna, gli sia fatto l'imbasciata.

M. Benedetto mio caro, voi mi dite, che il nostro M. Pietro Bembo si lascia crescere la barba,

(1) Luca Martini, di cui si fa menzione nelle *Rime del Berni*, nelle *Notizie dell' Accademia Fiorentina*, e *ne' Fasti Consolari del Canonico Salvino Salvini*. Vedasi pure la pag. 382 del Vol. 1.

(2) Ved. Vol. 1, pag. 156. 318.

che per certo assai mi piace; che faremo cosa con molto più bella forma. Ora per dirvi la cosa come ella sta, avendo questa fantasia di lasciarsi crescere la barba, vi fo intendere, che in due mesi non sarà tanto grande, che stia bene, che non sarà più che due dita lunga e sarà imperfetta; a tale che facendo la sua testa, in medaglia, in questo modo, quando la barba venga poi al suo dovere, la mia medaglia non somiglierà, e radendosi, manco somiglierà la detta medaglia con la barba corta. Ora a me parrebbe, che volendo fare cosa, che stesse bene, dovessimo lasciar venire la barba al suo dovere (1), e

(1) Così avea fatto il Bembo, e i suoi ritratti sono con lunghissima barba. Il Vasari ne fece uno, che è in casa Valenti in Roma, ed è stato inciso da Giov. Giorgio Seuter; Tiziano un altro, che è inciso da Bartolozzi; ed il Cellini, aveva preso esso pure a ritrarlo in medaglia con lunga barba, che non è poi certo se egli conducesse mai a compimento. E qui in aggiunta a quanto dicemmo alle pag. 417. 420 del Vol. 1, faremo osservare che da una Lettera del Varchi a Messer Pietro Bembo, riportata nel Vol. v delle *Pittoriche* p. 198, si vede che il Cellini lo avea richiesto di un qualche suo pensiero circa al rovescio ed al motto da mettersi in questa medaglia: così in fatti scriveva il Varchi nei 3 Luglio del 1536. *Nè anco ora per le medesime cagioni avrei rescritto, se non che M. Benvenuto mi ha scritto e mandatami una a lui di V. S., commettendomi ch' io in sua vece risponda, il che a me non è paruto di fare, ma ho giudicato migliore mandare a V. S. quella stessa lettera, ch' egli mi ha scritto di sua mano per più chiarezza e maggior mia sodisfazione. Piacemi forte l' avviso suo di fare in questo mentre il rovescio, che quel meno s' avrà poi a fare. Arei ben caro che V. S. mi avvisasse quanto prima l' animo suo circa la fantasia ch' egli mi chiede pel rovescio, e circa il motto, ch' io non metterei le mani in simil cosa per cosa del mondo; nè crederei trovar mai cosa alcuna che non fusse assai minore*

questo sarà infino a Quaresima, e faremo cosa più laudabile. Questo non pensiate, che io dica per metter tempo in mezzo, che vi giuro, che a tutt'ora, che con un minimo verso mi avvisiate, subito monterò a cavallo, così volentieri, quanto cosa che io facessi mai, e così vi do mia fede. Se ei vi pare, che questa cosa istia bene così, e a proposito fusse iscriverne a S. Signoria, e se ei vi paresse, che io iscrivessi, così male, un verso di questo mio parere a S. Signoria, avvisatemi, e tanto farò (1); e state

dei meriti suoi e voler mio; e, non che un fiume, come nell'altra, a me parria poco tutto l'Oceano; e però V. S. si degni scriverne il parer suo, il quale io scriverò a M. Benvenuto subito, o in nome di lei, o mio, come piacerà a quella. Non vorrei già che V. S. rispondesse di non volervi altro che il medesimo che in quell'altra, perchè allora sarei forzato a non mancare a M. Benvenuto in quel modo che potessi. Vedasi pure la Lettera d'Ugolino Martelli al Bembo del 1536, secondo l'emendazione del Bottari, *Lettere Pittoriche*. V. pag. 200, già da noi riferita alla pag. 417 del Vol. 1.

(1) Che il Cellini avesse digià da più tempo manifestato al Bembo il suo proponimento di portarsi a Padova, ad oggetto di por mano alla di lui medaglia, si rileva dalla risposta che questi gl'indirizzò con la seguente Lettera dei 17 Luglio 1535: *Risposi a M. Benedetto Varchi, che io non volea che voi pigliaste tanto disagio di venir fin qui per cagion della mia medaglia, perciocchè io non mi conoscea da tanto. Ora che M. Lorenzo Lenzi m'ha data la vostra lettera, per la quale questo stesso mi promettete con tutta la cortesia del mondo, vi rispondo che io vi rimango di ciò tanto tenuto, quanto se venuto ci foste, ed aveste fornita l'opera secondo tutto il desiderio mio. Nè mai verrà tempo che io nol non confessi pienamente. Tuttavia vi prego a non intraprendere così lunga e faticosa strada a questo fine. Potrà essere che mi verrà un dì fatto il venire a Firenze, dove poscia potreste più acconciamente portarvi, e con minor perdita delle opere, che sempre in mano avete. Nè sopra ciò m'avanza che più dirvi; se io non vi*

senza sospetto del mio venire, che sono in tutto paratissimo ai comandi vostri.

Il mio da bene vecchione Piloto (1) a quest'ora dee esser morto, secondo che mi scrive il mio Luca. Per certo, che m'ha dato assai dispiacere: pazienza. Non dirò altro. Sono alli comandi vostri. Istate sano, che Dio vi guardi (2).

Di Roma a dì 9 di Settembre 1536.

Vostro Benvenuto Cellini orefice.

LETTERA II.

Al Molto Magnifico Signor Cavalier Bandinello Scultore.

Magnifico Cavaliere.

Molto grandemente m'è piaciuto intendere il buon cuore, che avete inverso di me; ma solo mi duo-

dico che io son più vostro, che voi per avventura non istimate, vedendo io che voi siete più mio, che io non solo non ho con voi meritato, ma nè anco potuto meritare; comechè con l'animo affettuosissimo alla vostra molta virtù mi paia esser valicato più oltre in alcuna parte di questo merito, che non porta così breve tempo, come quello della nostra conoscenza è stato ec. V. *Lettere Pittoriche* Vol. III, pag. 260.

(1) Il Piloto orefice famoso, di cui parla il Vasari nelle Vite di Perino del Vaga, del Bandinello e del Buonarroti, ed intorno al quale vedasi il Vol. I, pag. 140.

(2) Questa Lettera, che trovasi pure nel Vol. I delle *Pittoriche*, fu pubblicata dal Sig. Carpani nel Vol. III, pag. 179. Noi l'abbiamo confrontata col suo originale autografo, che si conserva nel *Carteggio Universale di Cosimo Primo*, esistente nell'Archivio Mediceo.

le che la imbasciata mi sia stata fatta un poco tarda; e pure nessun bene non fu mai tardo, se già voi in questo mezzo non vi siate pentito; benchè osservando il modo del buon Cavaliero voi non doverrete mancare a tal promessa, perchè facendo vane le vostre parole saria morto il nome di Cavaliero. Da un grazioso uomo ho inteso che voi dicesti, se Benvenuto vuol fare una figura di marmo, io mi offero a donargli il marmo, e molto mi contenterei che tal cosa gli fussi ridetta (1). Io quanto reverente posso vi priego che non manchiate a voi istesso; e mi diate tanto marmo che almanco io possi fare una figura quanto il naturale, perchè in essa io spero mostrare al mondo quanto un buon discepolo può avanzare un così valoroso maestro; chè certo della Scultura non mai ho avuto altro maestro che voi: e vi dico che voi segniate il marmo di sotto, perchè, non facendo la detta figura di tal marmo, io mi obbligo a pagarvelo in tre doppi. Ora io l'aspetto con quella liberalità, che voi mi donasti le scaglie. State sano.

Di Casa il dì 23 di Giugno nel 46.

BENVENUTO CELLINI (2).

(1) Vedasi il Vol. II, pag. 381.

(2) L'originale autografo di questa Lettera esiste nella I. e R. Galleria di Firenze, nella Filza VI intitolata *Carteggi per acquisti di Statue, Medaglie e Pitture*. Essa ci fu cortesemente comunicata dall'egregio Sig. Cav. Antonio Ramirez da Montalvo, Direttore meritissimo della Galleria surriferita.

LETTERA III.

Al Molto Magnifico ed Eccmo. M. Benedetto Varchi mio Osservandissimo.

Virtuosissimo e gentilissimo Magnifico M. Benedetto Varchi molto mio Onorando (1).

Molto meglio saprei dir le ragioni di tanta valorosa arte a bocca, che a scriverle, sì per essere io male (2) dittatore, e peggio scrittore. E pure, quale io sono, eccomi. Dico, che l'arte della Scultura infra tutte l'arte (3), che s'interviene disegno,

(1) Agitandosi allora la questione intorno alla preminenza fra la Scultura e la Pittura, il Varchi ne interrogò il Vasari, Agnolo Bronzino, il Pontormo, il Tasso legnaiuolo, Francesco da S. Gallo, il Tribolo, il Cellini ed il Buonarroti, e pubblicò le lettere avutene in risposta, in fine della sua Opera stampata in Fiorenza pel Torrentino nel 1549, col titolo: *Due Lezioni di M. Benedetto Varchi, nella prima delle quali si dichiara un Sonetto di M. Michelagnolo Buonarroti; nella seconda si disputa quale sia più nobile arte, la Scultura o la Pittura, con una lettera di esso Michelagnolo e più altri eccellentissimi Pittori e Scultori, sopra la questione sopraddetta.* Questa Lettera, che fa parte della *Raccolta di Lettere sulla Pittura ec.*, vedesi riprodotta nell'Edizione Milanese alla pag. 182 del Vol. III. La preminenza poi della Scultura sulla Pittura fu dal nostro Autore sostenuta anche in altre occasioni, come può vedersi nel Capitolo VI del *Trattato sulla Scultura*, nei due *Discorsi*, che stanno dopo le presenti *Lettere*, ed ancora in non pochi suoi *Sonetti* pubblicati in fine di questo Volume.

(2) *Male* per *malo*, vedi Vol. II, pag. 445.

(3) *Arte* per *arti*, e quindi in questa stessa lettera, *compo-*

è maggiore sette volte; perchè una statua di Scultura deve avere otto vedute, e conviene che le sieno tutte di egual bontà; il perchè avviene, che molte volte lo scultore manco amorevole a tale arte si contenta d' una bella veduta, insino in dua, e per non durare fatica di limare di quella bella parte, e porlo in su quelle sei non tanto belle, gli vien fatto molto scordata la sua statua; e per ognuno dieci gli è biasimato la sua figura, girandola intorno, di quello che alla prima veduta la s' era dimostra (1): dove qui si mostrò l'eccellenza di Michelagnolo, per avere osservato quanto tale arte merita. E per mostrar maggiormente la grandezza di tale arte, oggi si vede Michelagnolo essere il maggior Pittore, che mai ci sia stato notizia nè infra gli antichi, nè infra i moderni, solo perchè tutto quello, che fa di Pittura, lo cava dagli studiatissimi (2) modelli fatti di Scultura; nè so conoscere chi più s' appressi oggi a tale verità d' arte, che il virtuoso Bronzino (3): veggio gli altri immergersi infra fioralisi, e di vederli (4) con molte composizione di varii colori, qual sono uno ingannacontadini (5). Dico, per tornare a tal

sizione per *composizioni*, *simplice* per *simplici*, *tale* per *tali*, *raccomandazione* per *raccomandazioni* sono idiotismi, come quelli di *notte* per *notti*, *rene* per *reni ec.*, gia osservati nella Vita. Vol. I, pag. 7, e Vol. II, pag. 314.

(1) Cioè *gli è biasimata la statua, girandola, dieci volte più di quello che meritava alla prima veduta.*

(2) Non fu allegato questo superlativo nè dalla Crusca, nè dall' Alberti.

(3) Agnolo Allori, detto il *Bronzino.*

(4) Qui, come avvertiva il Signor Carpani, sembra omessa qualche parola, per esempio: *e parmi di vederli ec.*

(5) *Ingannacontadini*, parola mancante nei Vocabolarii, e

grande arte della Scultura, che si vede per isperienza, se voi volete fare solo una colonna, o sì veramente un vaso, qual son cose molto simplice, facendole disegnate in carta con tutta quella misura e grazia, che in disegno si può mostrare, e poi volendo da quel disegno colle medesime misure fare o la colonna, o il vaso di Scultura, diviene opera non a gran pezzo graziata, come mostrava il disegno, anzi par falso e sciocco; ma facendo il detto vaso, o colonna, di rilievo, e da quello, o con misure o senza, metterlo in disegno, diviene soprammodo graziatissimo. E per mostrarne uno grand' esempio, allegherò il gran Michelagnolo (non avendo mai avuto in tale arti maggiore maestro), che volendo mostrare ai sua squadratori (1), con gli scarpellini, certe finestre, si messe a farle di terra, piccole, innanzi che venisse ad altre misure col disegno: non dico o di colonna, o d'archi, e d'altre molte belle opere, che di suo si vede, qual son tutte fatte prima in questo modo. Gli altri, che hanno fatto e fanno professione di architetto, tirano (2) le opere loro da un piccol disegno fatto in carta, e di quello fanno il

composta come *imbrattamondi*, *ingannamatti*, e simili, altrove dal Cellini usate, che vagliono lo stesso che *guastamestieri*, *imbroglione*.

(1) *Squadratore* denota, secondo il Baldinucci, Scarpellino che lavora di pietre, e marmi di quadro. V. *Vocabolario del Disegno*.

(2) Avendo i verbi *tirare* e *trarre* quasi un comune e promiscuo significato, non è quindi del tutto irregolare se il Cellini usò *tirano* nel senso che ha voluto qui esprimere di *traggono*, *ritraggono*, o *ricavano*.

modello, e però sono manco sufficienti di questo Angiolo. Ancora dico, che questa maravigliosa arte dello statuare (1) non si può fare, se lo statuario non ha buona cognizione di tutte le nobilissime arte; perchè volendo figurare un milito con quelle qualità e bravure, che se gli appartiene, convien, che il detto maestro sia bravissimo, con buona cognizione dell' armi; e volendo figurare un oratore, convien, che sia eloquentissimo ed abbia cognizione della buona scienza delle lettere; volendo figurare un musico, conviene, che il detto abbia musica diversa, perchè sappia alla sua statua ben collocare in mano uno sonoro instrumento; che gli sia di necessità l'esser poeta: di questo penso, che il valente Bronzino ve n' arà scritto a pieno. Ci saria molte ed infinite cose da dire sopra tale grande arte della Scultura, ma assai basta a un tanto gran virtuoso, qual voi siate (2), l'avergliene attenuato una piccola parte, per quanto può il mio basso ingegno. Vi ricordo e dico, come di sopra, che la Scultura è madre di tutte le arti, dove s' interviene disegno; e quello, che sarà valente scultore e di buona maniera, gli sarà facilissimo l'esser buon prospettivo (3) e architetto e maggior pittor più che quelli, che bene non posseggono la Scultura: la Pittura non è altro, che o albero, o uomo, o altra cosa, che si specchi in un fonte.

(1) Dell' uso di tal voce ne abbiamo veduto altro esempio alla pag. 297 del Vol. II.

(2) *Siate* in luogo di *siete* è idiotismo fiorentino, che vedremo usato anche dal Lasca in una sua Madrigalessa al verso 62.

(3) *Prospettivo*, o *Prospettivista*, secondo l'Alberti, dicesi quel *Pittore, che sa dipingere giusti i lontani.*

La differenza, che è dalla Scultura alla Pittura è tanta, quanto è dalla ombra e la cosa, che fa l'ombra. Subito che io ebbi la vostra lettera, con quel puro ardore, che io vi amo, corsi a scrivere questi parecchi scorretti versi, e così in furia fo fine, e mi vi raccomando. Farò le raccomandazioni vostre. State sano, e vogliatemi bene.

Di Firenze il dì 28 di Giugno 1546 (1).

Sempre paratissimo ai comandi vostri
BENVENUTO CELLINI.

LETTERA IV.

Allo Illmo. ed Eccellentissimo Signore e Duca
Cosimo De' Medici.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca
ed unico mio Padrone.

Ieri mi venne a trovare i dua Stimatori del mio Lotto, e mi dissono avere avuto una grida da questi Otto nuovi (2) per causa di un certo Rubino lungo, che fu stimato 25 scudi. Il rubino, se è rubino, e aspettando il comperatore, si venderia il giusto prezzo, o si mandassi a Venezia, o a Roma,

(1) Nell' originale autografo di questa Lettera da noi consultato, leggesi *Giugno* e non *Gennaio*, come dicevasi nell'Edizione di Milano.

(2) Cioè da questi nuovi residenti nel Magistrato degli Otto. *Grida* significa bando, o pubblicazione per mezzo di banditore. Di questo Lotto di diverse gioie, fatto dal Cellini, se ne parla pure nel *Documento* 139.

dove tal sorte di rubini ciottoli (1) hanno il loro esito: e m'hanno pregato che io ne scrivessi a Vostra Eccellenza, acciò che per altri non le fussi fatto qualche mala impressione. E' non è dubbio che se quello Stimatore, che era per la parte mia, avessi potuto stimare il gioiello e la croce il suo dovere, che sarieno stati di più giustamente dugento scudi. La cosa saria ita meglio; ma quello Stimatore, che dette gli Otto, imburiassato (2) da quel primo scarpioncello (3), non volse mai venire alle cose del dovere, e però furno forzati l'andare un poco più rasente il prezzo alle cose piccole. Mandi il rubino dove sia la sua vendita, e aranne il giusto prezzo.

Illustrissimo ed Eccellentissimo mio Padrone, anche per questa altra occasione voglio ricordare a Vostra Eccellenza siccome la mia femmina è coperta di terra, e siccome del mastio ho finito l'anima (4), e come ho ricotto la mia fornacetta, e sono in ordine, che innanzi che esca lo autunno d'aver gittate le due figure grandi, ora i quindici giorni vorrei gittare la femmina, ed ho fatto fare alla Magona

(1) *Ciottolo* nel significato di *greggio*, aggiunto che si dà ai metalli, ed alle pietre preziose, per denotare che e' sono tali quali nella miniera si sono ritrovati; e vale *rozzo*, *non polito*, *non lavorato*.

(2) *Imburiassare*, voce usata dal Pulci e dal Cecchi; e secondo il Varchi (Ercolano pag. 72) denota *ammaestrare*, *addestrare*, *imbecherare*, *indettare*.

(3) Questo diminutivo manca in tutti i Vocabolarii: qui però sta per *ignorantello*, cioè per colui che è mal pratico del suo mestiere.

(4) Vedasi la Nota 2 alla pag. 185 del Vol. II.

cento braccia di banda (1) sottile per armarla, qual bande dipoi serviranno ancora al mastio, e a venti altre figure. E per armare la fornacetta bisogna trenta braccia di banda grossa, perchè dipoi servirà cinquant' anni bonissima. Mi bisogna venti libbre di filo di ferro per armare l'anima del mastio, ed ancora una catasta di legne, perchè una catasta se n'è logore a ricuocere la fornace, e dieci some di carboni, e mille mattoni per fare i fornelletti per cuocere queste forme. Mi saria di necessità d'avere queste cose ora, sì per dare la femmina, che potria infra quindici giorni; e perchè ogni giorno adesso m'importa un mese, priego Vostra Eccellenza Illustrissima che si contenti che queste cose mi sieno date: e mi saria molto più caro queste tal cose che i denari d'esse. Questo mi muove a dire, perchè io sentii uno di questi giorni, che alcuno ministro di Vostra Eccellenza le aveva mostro un conto siccome io avevo auti, di più che la mia provvisione, assai denari. Signore, le grandi arti vogliono più spesa che le piccole. L'arte dell'orefice, per essere maggiore arte di tutte, volendo lavorare di tutta detta arte, le sue masserizie non si farieno con cinquecento scudi. L'arte del bronzo, per essere alquanto minore, vuole assai meno spesa. L'arte del marmo, con uno mazzuolo, e dieci infra subbie, e scarpelli, e un trapano, che non vale due scudi ogni cosa, tutta si può lavorare, siccome molto minore arte delle sopraddette. E' sono oggi trenta mesi appunto che io entrai nella Casa che mi consegnò Vostra Eccellenza,

(1) *Banda* ha qui il significato di *lastra sottile di ferro*.

e perchè innanzi, che io potessi abitare la bottega, e' passò più d'otto mesi, vegga Vostra Eccellenza quello che mi resta per uno uomo solo alle grandi opere, che io ho fatte: benchè in quel tempo, che io non lavorai in nella bottega feci il Perseo di stucchi nella camera, dove ho dormito e mangiato, quale gli sarà un dì carissima opera. Feci il pendente e messi in opera quei dua ingrati mezzi morbetti oreficiuzzi (1), e feci quella testa, che si vede di bronzo di Vostra Eccellenza (2), quale a un così saldo iudicio, come quello di Vostra Eccellenza, io pensavo di averla in tutto iustificata di quello che io valevo. Quella testa mi è importata più che non fu la figura del Perseo, sì per il tempo, e sì per la virtù dell'arte, e ben so quello che io ho fatto. In essa è similitudine abbundantissima, e accordata coll'alta maniera degli antichi, e datogli l'ardito moto del vivo, piena di diversi e lascivi (3) adornamenti, e diligentissimamente lavorata. Dove se Vostra Eccellenza la metterà nel luogo, che a tal testa si conviene, e che la sia veduta, io son certo ch'ella sentirà quello che si dice delle opere buone, quale sarà il contrario di quello che si dice del cavaglior-

(1) Nella Crusca si dà alla voce *morbetto* il valore *di forca*, o *uomo di pessima condotta*. Non trovasi poi riportato in alcun Vocabolario *Oreficiuzzo*, termine di dispregio, per indicare un cattivo orefice.

(2) Parlasi qui del Ritratto del Duca Cosimo, fatto in bronzo dal Cellini, che fu mandato all'Elba, e che ora si trova nella I. Galleria di Firenze. Vedasi la Nota 2 alla pag. 405 del Vol. II.

(3) *Lascivo* ha qui il significato non riferito nella Crusca, di *nobile*, *ricco*, *splendido* ec.

gani (1), il quale ha così favorita stella a torto, in grazia di Vostra Eccellenza, che la mia non gli appare nè con lustro, o grazia alcuna. Difetto di natura, ma non d'arte. Donde s'abbia spillato (2), un mio amico m'ha detto aver sentito dire ad alcuno: O come Benvenuto si vuole agguagliare al cavagliocchi (3), chiedendo anche lui a Sua Eccellenza? Io dico a Vostra Eccellenza, che non mi voglio agguagliare a lui, perchè io fui sempre da gran lunga da più di lui; e genuflesso priego Vostra Eccellenza per l'onore suo e per il mio, che mi dia tanto aiuto che io metta queste due figure in Piazza. Dico per l'onor suo, sì perchè quella molto mi ha lodato onoratamente; e per l'onore mio, per essere nato in così sublime Scuola, e non so per qual mia buona ventura venuto a operare in essa; dove che la mia disavventurata stella potessi tanto di impedirmi tale impresa, nè in Francia, nè in Roma, nè in altra parte del mondo non mai più mi oserei di

(1) *Cavagliorgani;* questa voce mancante in tutti i Vocabolarii, non può avere altro valore che quello dell'altra *cavagliocchi*, che vedremo usata in appresso; e con essa si è inteso denotar colui che adopra ogni mezzo per toglier lavoro od opera ad altri. Qui è evidente che il Cellini ebbe in animo di mettere in derisione il Bandinello, suo nemico per rivalità di mestiere; e, per esser cavaliere, volle quindi avvilirlo ritrovando una voce di disprezzo, che con le iniziali istesse di tal carattere apertamente lo rappresentasse.

(2) *Spillare* vale anco *risapere*.

(3) *Cavagliocchi*, o secondo la Crusca *cavalocchio*, dicesi a quegli, che prezzolato riscuote i crediti altrui; e tal denominazione, secondo l'Alberti, gli vien data in odio del mestiere. Può aver luogo qui pure l'antecedente osservazione.

mostrare (1). Io le ho attenuto in gran parte della promessa del modellino, facendo meglio più di tre volte l'opera, di quello che Vostra Eccellenza mi richiese. Nè mi curo che a me mi sia attenuto promessa alcuna insino alla fine della fatica mia, perchè so che Vostra Eccellenza è santissima, e allora mi satisfarà le mie fatiche secondo il merito d'esse, e del patto che Vostra Eccellenza ed io facemmo insieme per più riprese a parole; sapendo che coi principi non accade contratti, per essere loro padroni e de' contratti e d'ogni altra cosa. Io nacqui sotto la prima fede e la migliore che sia al mondo, e con quella mi vivo da vero e intero uomo. Non d'altro genuflesso la supplico, se non che mi facci (2) degno di risposta, avendomene più e più volte fatto degno Papi, lo Imperatore e uno così gran Re; e Lei degna e santa, a loro eguale, mi faccia degno della sua grazia, quale Iddio lunghissima e felicissima conservi.

Di Fiorenze il dì 20 di Maggio 1548.

Il fedele ed umilmo. Servitore di V. E.

BENVENUTO CELLINI (3).

(1) Cioè mai più oserei di mostrarmi.

(2) *Facci e sappi* per *faccia e sappia*, abbiamo veduto essersi usate spesso dal Cellini.

(3) Trovasi questa Lettera originale del Cellini a carte 469 della Filza LVII del *Carteggio Universale di Cosimo Primo*, esistente nell'Archivio Mediceo.

LETTERA V.

Allo Illmo. ed Eccmo. Sig. Duca Signore e Padron mio sempre Osservandissimo.

Illustrissimo ed Eccellentissimo Sig. Duca Signore e Padron mio sempre Osservandissimo.

Io avevo pensato, divinissimo mio Padrone, di uscire con qualche sorte di belle e ornatissime parole in ringraziarla del bel principio dell'animo, che quella dà alle volonterose mie fatiche. Ma considerato poi che io mi sono acconcio con Vostra Eccellenza, che i fatti sien quelli che la satisfaccino e ringrazino. Adunque io lascerò fare a loro, e quegli sollecito. Il marmo greco, mi scrive Luca, essere al porto. Fo diligenza qui col Provveditore d'averlo in casa presto, acciò Vostra Eccellenza, al suo ritorno, trovi innanzi dell'opere assai.

Molto mio divinissimo Padrone, io la prego che sia contenta di farmi pagare la Gabella del podere, o sì veramente acconciarmene debitore per al tempo, che altra volta io ritragga altro sussidio di mie fatiche, qual sia alla fine del Perseo, che spero sia presto: chè certo io giuro a Vostra Eccellenza di non avere, se ben piccolo, il modo ora di pagarla. E del continuo pregherò Iddio la conservi felicissima.

Di Fiorenze il dì 15 di Novembre 1548.

Il perpetuo ed umilmo. Servitore di V. E.
BENVENUTO CELLINI (1).

(1) In piè di questa Lettera, che si conserva autografa nel

LETTERA VI.

A N. N. (1).

Da poi che lo Illustrissimo ed Eccellentissimo mio Signore e Padrone mi comanda, che io debba domandare e porre pregio alla mia opera del Perseo, la quale per insino del mese d'Aprile del 1554, nella Loggia della Piazza di Sua Eccellenza lasciai scoperta e finita del tutto, Iddio laldato, con intera soddisfazione dell'universale; di che mai d'altra opera di qualsivoglia maestro per insino a questo dì non v'è notizia, nè di tanta soddisfazione, nè da presso (2), di gran lunga: dico, che umilmente io priego Sua Eccellenza, che mi doni delle mie fatiche di nove anni tutto quello, che al suo santissimo e discretissimo giudizio pare e piace; e quale e'sia, venendo coll'intera sua buona grazia, sarò contentissimo, con maggior mia soddisfazione, che domandando, sebbene io ne avessi molto più che la mia domanda (3).

Carteggio Universale di Cosimo Primo, leggesi il seguente Rescritto di propria mano dello stesso Duca Cosimo: *Non pensi a Gabella.* V. Filza LX, pag. 994.

(1) Nella *Raccolta di Lettere sulla Pittura ec.*, questa lettera è intitolata a N. N.; ma da quanto leggesi nella Vita del Cellini si argomentò dal Sig. Carpani esser diretta a Iacopo Guidi da Volterra, segretario del Duca Cosimo I. Anco in una copia di questa istessa Lettera, esistente nell'Archivio dei Buonomini di S. Martino, l'intitolazione era A N. N.

(2) *Nè da presso*, cioè *nè poco minore.*

(3) Vale a dire *qualunque sia il premio, io ne sarò più contento, che se, domandando, io ricevessi più della mia domanda.*

Ora per non mettere più tempo in mezzo (che troppo lungo è stato per il passato), siccome sforzato da quella, per ubbidire dico, che avendo a fare una tanta opera a ogni altro Principe, io non la farei per il valore di quindici mila ducati d'oro; e qual si voglia altro uomo non la saprebbe guardare, non che fare. Ma per essere divoto ed amorevole vassallo e servo di Sua Illustrissima Eccellenza, sarò contentissimo, quando a quella gli piaccia di donarmi cinque mila ducati d'oro in oro contanti, e cinque mila nel valsente di tanti beni immobili; perchè questo resto della mia vita io mi sono resoluto di vivere e morire al servizio di quella. E se io gli ho fatto una prima e così bella opera, quest'altra spero di farla maravigliosa (1), e di lasciarmi e gli antichi e i moderni indietro, quanto dal mondo io sarò giudicato: di che tutto ne proviene immortale e laldabile gloria a Sua Illustrissima Eccellenza. Solo io la scongiuro per il valore e potenzia di Dio, che prestissimo mi spedisca, chè, tenendomi così, mi ammazza; e si ricordi siccome io gli ho sempre detto di volergli dare in serbo quel resto del mio povero sussidio, che mi era rimasto del mio felicissimo stato, in che io mi trovavo, volendo contento correre seco la sua felicissima fortuna. Consideri Sua Eccellenza se io insino a questo dì con le comodità grandi, che io avevo con quei Barbari, che gran quantità d'oro io avrei messo insieme. Non ostante questo, io mi contento molto più d'uno

(1) L'altra opera, che il Cellini doveva fare al Duca, erano probabilmente i bassi rilievi di bronzo per Santa Maria del Fiore, de' quali parlasi nella Vita, Vol. II, pag. 514.

scudo con Sua Eccellenza, che di cento da ogni altro Principe; sempre pregando Iddio, che felicissima la conservi.

Firenze 1554.

BENVENUTO CELLINI.

LETTERA VII.

Al Magnifico Sig. Tesauriere di S. E. Illustrissima M. Antonio De' Nobili molto mio Ossvmo.

Magnifico M. Antonio e molto mio Osservmo.

Io sono di sorte ispaventato di Vostra Signoria, che a me non basta più l'animo di capitargli innanzi; e pure considerato alle mie smisurate ragioni, oh come Iddio comporta che Vostra Signoria mi usi una tanta disonesta crudelità! che Vostra Signoria nè mi voglia dare il resto delli mia danari del Mandato, già tanti dì sono auto da Sua Eccellenza Illustrissima, che ne resto d'avere ancora Scudi 600 d'oro in oro, e sono passati incirca a 4 anni che Vostra Signoria per il dato ordine mi doveva aver finito di pagare! Oh che maggiore istrazio! che Vostra Signoria ha in mano la quarta Supplica della Casa che io abito, nè mai quella ha voluto nè informare, nè rendermi le mie Suppliche! Anzi, per farmi qualche poco di favore, Vostra Signoria mandò a gravarmi per la pigione di detta Casa, senza nissuna ragione. Oh che impietà! Ancora mi avete dimandato tutti li Conti di quanto io ho mai auto a fare con Sua Eccellenza Illustrissima, onde io con molto mio

disagio e spesa alfine gli ho dati a Vostra Signoria, pensando pure di venirne a qualche fine: dove io mi trovo più discosto da questa maladetta fine che mai i' sia stato. Alcune volte pur considero da per me stesso se Vostra Signoria è uomo, e se l'ha anima: questo lo giudichi Iddio. Oh quando alli mesi passati io mi trovavo lacerato in letto da un cavallo, che mi aveva pesto a morte, Vostra Signoria per il suo Confessoro mi mandò a dire che io mi dovessi provvedere di un altro marmo per un altro Nettunno: questo fu un bel cambio di soccorrermi delli mia dinari. Oh molto sono in grazia di Vostra Signoria quei lordi dua (1)! Questo giudichi il mondo. Pure alcune volte mi sono voluto raccomandare a quel vostro Pier Maria dalle Pozzanghere (2), il quale alle mie piacevolissime parole mi si è volto come fanno certi cagnacci botoli (3), quando ei veggono un povero fanciullino, che con timore passa per necessità loro dinanzi. Oh Rinaldo Rinaldi, e Bartolommeo del Tovaglia, e tutti quegli altri sono pure ancora uomini e interamente buoni e dabbene, perchè sempre mi hanno carezzato gentilissimamente, e con gran modestia iscusato Vostra Signoria! però io rimetto a Iddio tutte le mie vendette, e quello mi difenda. Non mancherò do-

(1) In luogo di dire *quei loro dua*, usò il Cellini questa ingiuriosa espressione, per rammentare l'Ammannato ed il Bandinelli.

(2) Questo è Ser Pier Maria dalle Pozze, rammentato nel *Ricordo* 49, e qui per derisione detto dalle Pozzanghere.

(3) *Cane botolo* chiamasi una specie di cane piccolo, vile e stizzoso.

mani di mandare in Tesaureria a quel botolone (1), se per me v' è ordine. Intanto Iddio vi mostri la verità della ragione.

Di Casa il dì 10 di Gennaio 1559.

Servitore Di Vostra Signoria

Benvenuto Cellini (2).

LETTERA VIII.

Al Molto mio Padrone il Magnifico M. Bartolommeo Concino Segretario di S. E. Illustrissima.

Magnifico M. Bartolommeo molto mio Padrone.

Io trovo molta maravigliosa compagnia alle virtù di Vostra Signoria lo essere tanto cortese e gentile, la qual cosa mi dà animo di poterle dimandare aiuto e consiglio a questa mia così licita faccenda; però gli narrerò il tutto con più brevità che io saperrò (3). Quando io venni al servizio del mio glorioso Signore e Padrone, veduto che Sua Eccellenza ebbe il piccol modellino, fatto di cera, di Perseo

(1) Con questa voce, che denota *garrulo, brontolone*, ha voluto il Cellini indicare il Pagatore Lattanzio Gorini, intorno a cui vedasi la pag. 325 del Vol. II.

(2) L' autografo di questa Lettera si conserva nell' Archivio Mediceo nel Fascio II della Filza V di *Scritture diverse del Duca Cosimo Primo.*

(3) Il Varchi nel Volgarizzamento *dei Beneficii* di Seneca al Cap. IX disse: *Tu non hai fatto nulla, o Fortuna, a farmi povero, perchè saperrò ben io trovare un dono, che sia degno di cotal uomo.*

di grandezza di un braccio incirca, piacque oltramodo, e per poterlo far grande, come in Piazza si vede, io chiesi a Sua Eccellenza una Casa, dove io lo potessi fare; e avendo con sua licenzia trovata la detta Casa, mi commise che io gli facessi una Supplica, e che me la darebbe.

La sustanza della mia Supplica dice: La Casa oggi è di Luigi Rucellai, e sta a Lionardo Ginori a disporne, perchè aveva dal Rucellai tal commissione. Il Rescritto del mio Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca dice in questo modo:

Veggasi questa Casa, a chi sta a venderla, ed il prezzo che ne domandano, perchè vogliamo compiacerne Benvenuto.

Questa detta Supplica io me l'ho sempre salvata (1). E perchè dipoi la morte del detto Luigi Rucellai, io fui molestato dalli suoi Eredi, io ricorsi al Duca mio Signore, il quale mi rimisse ai Consiglieri, ai quali io mostrai le mie ragioni, e quegli a viva voce me le facevano buone. Messer Iacopo Polverini, che era alla presenza, subito si fece innanzi e disse: il Duca e Benvenuto sono d'accordo, sicchè non accade altro; e a me disse: Or va' a godi (2) in la tua Casa. Io sono stato quindici anni a questo degno servizio, nè mai ho lavorato per altri, e sono incirca a dua mesi che io fui gravato per 500 scudi per quindici anni di detta pigione da Messer Antonio De' Nobili. Io ricorsi di nuovo al mio Signore, il quale mi rimisse al Fisco. Io pro-

(1) Vedasi il *Documento* 3.

(2) Idiotismo che denota or va' a godere.

dussi le mie ragioni, insieme con quelle del Polverino detto: Messer Alfonso (1) fece la sua informazione. Il Duca rispose, che il Cavaliere de' Guidi (2) mi parlassi: così fummo a lungo ragionamento insieme; dipoi mi disse che ne parlerebbe con Sua Eccellenza. Da poi io venni a Livorno (3), ed il Cavaliere mi disse che di tal cosa non occorreva che io ne parlassi altrimenti con Sua Eccellenza, ma sì bene se io avevo da negoziare altre cose, di esse gli parlassi; di quella non bisognava dirne altro, e che infra quattro giorni me la manderebbe spedita. Egli è digià passato il mese, e nulla non viene. Io tengo che le parole del mio Signore sieno di prezioso diamante, ma penso che tal faccenda si sia dimenticata. Non ho mancato di scriverne al Cavaliere de' Guidi, nè mai ho avuto risposta; intanto mi sto gravato. Ora questo si è tutto quello che io dissi alla mia santissima e dignissima Signora (4), la quale mi disse, che io lo dicessi a Vostra Signoria, che glielo ricordassi. Io lavoro a più non posso il modello del gran Gigante (5). Priego Vostra Signoria che per l'amor di Dio mi aiuti con quel suo virtuoso sapere; e se io potessi intendere qualche cosa innanzi Pasqua, con molta maggiore mia quietitudine (6)

(1) Cioè Messer Alfonso Quistelli, allora auditore del Fisco. Ved. Vol. II, pag. 508.

(2) Iacopo Guidi Segretario del Duca, di cui è parlato nel Vol. II, pag. 499.

(3) Ved. Vol. II, pag. 573.

(4) La Duchessa Eleonora di Toledo, moglie di Cosimo I.

(5) Cioè il modello della Statua per la Fonte di Piazza.

(6) Anco Fra Giordano *Pred.* S. 42 disse: *Questo è segno espresso della somma sua quietitudine.*

potrei pigliare la Santa Comunione, di che facciamene grazia il mio Santo Padrone. Oramai io mi raccomando a Vostra Signoria con tutto il cuore, e priego Iddio che felice la conservi. Sempre alli servizii di Vostra Signoria paratissimo.

Di Fiorenze il dì 3 d'Aprile 1560.

Servitore di V. S.
BENVENUTO CELLINI (1).

LETTERA IX.

Al Molto Magnifico M. Bartolommeo Concino e Segretario dello Illustrissimo Sig. Duca di Firenze e di Siena, molto mio Padrone. Data a Pisa, o dove e' fussi.

Molto Magnifico M. Bartolommeo, e maggior mio Osservandissimo.

Io divotissimamente mi legai al cuore quelle parole, che mi disse Vostra Signoria da parte di Sua Eccellenza Illustrissima, e le medesime viddi in nel Rescritto suo, quali mi disse Vostra Signoria che aveva negoziato; ed il Cavaliere de' Guidi, che me lo dette, mi disse il medesimo. Io so benissimo, che con i Signori e Padroni non si debbe mai aver ragione; ma io credo che e' sia lecito ai poveri buon servitori modestamente il difendersi, o sì veramente lo iscusarsi. Sappi Vostra Signoria che la medesima disgrazia m'intervenne quando io ero al servizio di

(1) Nella Filza CLIV del *Carteggio Universale di Cosimo Primo* a car. 160, trovasi l'originale di questa Lettera.

quel gran Re Francesco, perchè avendomi dato trecento libbre d'argento, e che di quelle io glie ne facessi una Statua di Giove di quattro braccia (1), io feci la detta Statua qual mai non han saputo fare gli altri uomini insino a questa età; e di più gli feci quattro gran Vasi simili ricchissimamente lavorati, de' quali ne può far fede lo eccellente Messer Guido Medico (2). Il detto Re, mezzo adirato mi disse, che volendo io fare a mio modo, e non a suo, non era possibile il potersi servir di me: al quale io risposi, che Sua Maestà considerassi quanto io gli ero buon servitore, che avendomi comandato un sol servizio, il quale non tanto quello benissimo avevo fatto, ma in nel medesimo tempo glie ne avevo fatti cinque da vantaggio; e con queste e molte altre parole io tanto bene difesi le mie sante ragioni, che quel buon Re ridendo, presente tutta la sua gran Corte, non si peritò a dire, che lui aveva il torto, e che io avevo mille ragioni, con molte altre parole in mio gran favore (3). Or consideri Vostra Signoria, il mio Illustrissimo ed Eccellentissimo Signor Duca mi commisse, che io gli facessi una Statua di un Perseo di grandezza di tre braccia, colla testa di Medusa in mano, e non altro. Io lo feci di più di cinque braccia con la detta testa in mano, e di più con il corpo tutto di Medusa sotto i piedi; e gli feci quella gran basa di marmo con il Giove, e Mercurio, e

(1) Ved. Vol. II, pag. 167.

(2) Questi è Messer Guido Guidi, del quale è parlato alla pag. 210 del Vol. II.

(3) Intorno a quanto narrasi qui dal Cellini vedasi ciò che è detto dalla pag. 287 alla pag. 291 del Vol. II.

Danae, e il Bambino, e Minerva, e di più la Storia di Andromeda, sì come si vede (1). E nelle ore del mio riposo io gli restaurai il bel Ganimede di marmo, e gli feci il Ritratto della Testa di Sua Eccellenza Illustrissima di bronzo, quale è oggi all' Elba; e di più gli feci certi vasetti cesellati di oro, che mi aiutò i Poggini, ed una Cintura d' oro per la Signora Illustrissima ed Eccellentissima Duchessa, insino a un pendente, insino a un piccolo anellino per la detta (2). E il giorno delle feste, e la notte facevo dua figure di marmo, e il ritratto della Testa dell' Eccellentissima Duchessa di marmo. Tutte queste cose io facevo in mentre che io davo fine al mio Perseo, non togliendo mai il suo tempo a quello: ed infine delli due anni in circa Sua Eccellenza Illustrissima mi levò tre salari di lavoranti, che mi erano pagati; per la qual cosa i mia lavoranti s'andorno con Dio, che erano due Fiamminghi (3) e uno Francese, i quali mi erano venuti a trovare insino di Parigi. Or consideri Vostra Signoria se quello che io ho fatto è stato per disubbidire, o sì veramente per servire Sua Eccellenza Illustrissima con tutto quello ingegno e forze, e valore che mi ha concesso lo immortale Iddio; per la qual cosa io molto bene considero che mi pare aver fatto molto più di quello che Sua Eccellenza Illustrissima mi ha comandato, sempre

(1) Quest' opera maravigliosa del Cellini può vedersi espressa nella Tavola portata di fronte alla pag. 486 del Vol. II.

(2) Con maggior dettaglio furon descritti questi lavori nel *Ricordo* 5.

(3) Uno dei due lavoranti qui rammentati, era Guglielmo Fiammingo, di cui parla il *Ricordo* 12.

prima proposte a quella, ed ubbidientissimamente (1) eseguite: ma la fortuna buona e trista che del tutto s'impaccia, sempre mi ha mostro le fugaci spalle. Ancora sappi Vostra Signoria che volendo io dar fine alla mia sventurata opera del Perseo, in modo nissuno non trovavo la via, perchè il Bandinello, il quale aveva presentito come la riusciva bellissima, astutamente mi aveva impedito che io non trovavo nissuno lavorante che mi volessi venire aiutare; per la qual cosa più volte io mi risolsi di levarmelo d'innanzi, e ritornarmene in Francia, perchè ero ancora benissimo a tempo. Ma Iddio, che sempre mi ha scampato, mai mi lasciò aver tal comodità, tanto che risoltomi a finire a ogni modo, trovandomi in casa un villanello di diciotto anni, il quale mi era venuto a zappare il mio orto per dieci soldi il giorno; e per vederlo di bella proporzione di corpo, io mi missi a ritrarlo, parte per mio studio, e parte per le opere del Perseo, dal quale io ritrassi Mercurio, che è in nella basa dirietro del Perseo (2). E così facendo, il detto giovane mi si offerse volendo servire per la stalla e per la casa se io gli volevo insegnare; al quale io ridendo cominciai a insegnare. Questo ingegno fu tale, che con lui io detti fine al Perseo, e lui si era

(1) Questo avverbio, ripetuto anco in seguito, non è riportato in alcun Vocabolario.

(2) Dalle circostanze qui indicate, che corrispondono appunto a quelle riferite alle pag. 339. 416 del Vol. II, si rileva che il giovine che il Cellini ritrasse per fare il Mercurio, era Bernardino Mannellini di Mugello, e non già Cencio figlio della Gambetta, altro suo garzone.

fatto il più valente giovine d'Italia, e benissimo lo sa Sua Eccellenza Illustrissima. Ora questo solo non mi bastava, che io dipoi ne presi molti degli altri, e spesi del mio dimolti, e molti denari, tanto che io pur ne venni al fine con queste estreme fatiche, che se Sua Eccellenza mi avessi pagato quindici o venti lavoranti io gli arei pieno Firenze di opere, che sarebbono state degne di Sua Eccellenza Illustrissima. Quando io ebbi finito il mio Perseo Sua Eccellenza me ne ringraziò come benignissimo Signore, e di più mi disse a viva voce che io lo avevo straservitissimo (1) molto più di quello, che lui si pensava; e di più il medesimo grido si sentì da tutta la virtuosa Scuola Fiorentina, che mai insino a quel dì non si era scoperta opera di qual si volessi gran maestro, che la non fussi stata tassata non tanto e strambellata (2), massimamente le opere del Bandinello. Io non domandai mai prezzo nissuno delle mie fatiche, anzi dissi, che non volevo altro premio maggiore di quello che io mi avevo auto, che l'essere piaciuto. Solo gli domandavo la sua buona grazia, la quale cortesemente Sua Eccellenza Illustrissima mi disse che io me la tenessi per sicurissima. Con queste sante parole io chiesi licenza a Sua Eccellenza Illustrissima di andare a ringraziare Iddio a Vallombrosa, a Camaldoli ed all'Ermo e a San Francesco della Vernia (3). E tornato che io fui, mi

(1) Questo superlativo, che denota *oltre modo servito*, manca in ogni Vocabolario.

(2) *Tassare* vale anco *tacciare*; e *strambellare* ha qui il significato di *lacerare*, *biasimare*.

(3) Vedasi la pag. 492 del Vol. II.

feci innanzi a Sua Eccellenza Illustrissima, ed appresso a pochi giorni io la veddi molto turbata meco, e non mai per mia causa; e mai più quella non mi ha comandato nulla; e quello che Sua Eccellenza mi comandava, subito un altro lo sturbava; di modo che io sempre pazientemente ho cerco di tutti i modi di mantenermi la sua grazia.

Quando e' si cominciò a ragionare dello sventurato gran marmo, io mi feci innanzi come buon suo servitore ed amatore dell' arte e dell' onore ed utile di Sua Eccellenza Illustrissima, e con parole e con fatti mostravo e dicevo, che, se quell' altro bel marmo si era capitato male per le mani del Bandinello, che questo Sua Eccellenza Illustrissima doverrebbe voler vedere più modelli, e che con il suo buono iudicio quella dappoi di tanti potria scerne il meglio; dove questo mio consiglio molto gli piacque. Espressamente mi comandò che io ne facessi un modello, il quale solo per ubbidienza, come i buoni servitori fanno, io lo feci piccolo di cera e di legno; e dipoi domandai a Sua Eccellenza Illustrissima che mi dessi le comodità, acciò che io lo facessi della grandezza che gli usciva di quel povero sventurato marmo; il quale comandò a Francesco di Ser Iacopo (1), che mi accomodassi del tutto, da' lavoranti in fuori, ed io ubbidientissimamente lo cominciai con tre lavoranti pagati del mio povero sventurato (2), e con quella vera arte che si fanno

(1) Questi è Francesco Seriacopi Provveditor del Castello, di cui è parlato nel *Documento* 14.

(2) Cioè del mio povero sventurato assegnamento.

tali imprese. Io lo cominciai con la vera regola, ricrescendo dal piccolo al grande, quale in ne' mia grandi studii ho imparata, la quale questi imperiti ciabattoni (1) non sanno, nè la credono, per la qual cosa gli hanno guasto il povero sventurato marmo affatto, e starà molto peggio l' un cento che quello di Ercole del Bandinello. Io vidi il modello di terra dell' Ammannato, quando lui per saccenteria aperse alla Piazza, e molto mi maravigliai che lui avessi così poca sperienza, e cotanto poco sapere d' ogni cosa, con sì mirabil fortuna cieca, di modo che io non conosco mai di avere in modo nissuno disubbidito, ma sì bene fedelissimamente ed ubbidientissimamente servito, e non mi doglio (2) d' altro, se non che io non sono stato da Sua Eccellenza Illustrissima in tanti anni adoperato a nulla, che s' è priva Sua Eccellenza, e me, di quello che tanto cortesemente mi aveva donato Iddio.

Ora della Casa io non voglio dir niente. Ho mandato al Cavaliere Guidi Segretario la mia copia della Supplica, come chiaramente si vede che Sua Eccellenza Illustrissima me l' aveva liberalissimamente donata, qual fu la potente causa, che mi stolse della Francia. Faccia Sua Eccellenza tutto quello che a quella piace, che di tutto con tutto il cuore

(1) *Ciabattone* è voce non allegata in alcun Vocabolario; ma vale quasi lo stesso che *ciabattino*, nel significato di *cattivo artefice*. Intorno al modo di ricrescere i modelli dal piccolo al grande si veda il Capitolo V sulla *Scultura*.

(2) Legghiamo negli *Ammaestramenti degli Antichi* p. 195: *d' avere sollazzato non mi doglio io, ma del non mai lasciare il sollazzo.*

ne la ringrazierò, purchè e' dia fine a questa volta a tal negozio, che oramai è tempo; e' sono sedici anni e di più. Come io risposi a Vostra Signoria, il maggior desiderio che io arei al mondo saria di finire la mia vita al servizio di Sua Eccellenza Illustrissima, quando quella mi volessi adoperare; ma quando a quella così non piacessi io me ne andrei a vivere e morire a Roma (potendovi andare), come si è detto, per conto della Casa.

Messer Antonio De' Nobili mi chiese, che io gli dessi tutti li mia Conti dal dì che io servivo Sua Eccellenza Illustrissima insino a oggi, li quali con mia grande spesa e disagio feci levare da tutti i libri dei sua ministri, con chi io avevo auto a fare, e chiamò di tutti i libri e le carte, e resto creditore ancora del Perseo di secento scudi d'oro in oro, e di denari spesi di mia borsa di ducati settecento in circa, e tutto presentai ad Antonio De' Nobili, li quali lui tenne parecchi giorni in Tesaureria, dipoi me li rese (1). Ora se Sua Eccellenza Illustrissima volessi dar fine a quest'altra faccenda, commetta ai sua ministri, che riveggano questi Conti, e se gli staranno come io dico, tutto rimetterò in Sua Eccellenza Illustrissima, e di tutto quel poco che io restassi d'avere, resoluto che Sua Eccellenza fussi di me, lo pregherei per l'amor di Dio che me lo mettessi in su la Comunità ed Uomini di Volterra, con quegli utili che la detta Comunità costuma con gli altri, che vi hanno su denari (2). Vostra Signoria

(1) Vedasi il *Documento* 79.

(2) Dai Ricordi 54 e 73 vedremo che il Cellini era già cre-

mi perdoni se io sono stato lungo nel mio scrivere, certo, che io non lo arei saputo dire con manco parole di queste.

Volentieri io sarei tornato a rivedere Sua Eccellenza Illustrissima, e finire le mie faccende; ma e' mi tiene il non aver denari, e Messer Antonio ed il suo Pier Maria delle Pozzanghere mi cacciarono via colle più ismisurate villanie, che immaginar si possi al mondo: ed io che ho imparata di nuovo la pazienza, con loro la metto in opera; pregando Iddio, che mi tenga in la sua buona grazia. Sempre alli comandi di Vostra Signoria paratissimo.

Di Firenze il dì 22 d'Aprile 1561.

Servitore di V. S.
BENVENUTO CELLINI (1).

ditore della Comunità di Volterra, per danari ad essa imprestati, di circa Scudi 1900.

(1) L'originale autografo di questa Lettera si conserva nella Filza CLVIII, car. 250, del *Carteggio Universale di Cosimo Primo.*

LETTERA X.

Copia di una Lettera, o Nota, data alla Illustrissima ed Eccellentissima Signora Duchessa Padrona mia sempre Osservandissima.

Nota a Voi Illma. ed Eccma. Sig. Duchessa Padrona mia sempre Osservandissima.

Avendo io inteso come l'Eccellenza Vostra Illustrissima vuol che io dia per scritto in quanto all'opera della Fonte, la quale Vostra Eccellenza in casa mia ragionò sopra essa, e mostrò che gli piacessi quel modello del Nettunno con essa Fonte (1); appresso mi ricercò in quanto tempo io promettevo di dargli finita tal opera. Alla quale io risposi, che tal grande opera non meritava manco tempo che di sei anni; quali sei anni parvono troppi a Vostra Eccellenza Illustrissima. E perchè io non desidero altro al mondo, nè mai ad altro penso che servirla di quanto la mia vita può operare, trovando io Messer Sforza (2), dissi a Sua Signoria che dicessi a Vostra Eccellenza Illustrissima, che a me bastava la vista in dua anni a dargli finita tutta quell'opera, con questo, che io mi potessi scerre dieci lavoranti, dove io gli trovassi buoni, a mio modo, quali fussino

(1) Ved. Vol. II, pag. 530. 551.

(2) Messer Sforza Almeni Cameriere di Cosimo Primo. Ved. Vol. II, pag. 382.

ogni settimana pagati. E quanto al resto della muraglia, che si appartiene a detta Fonte, non s'intende che fusse opera delli detti dieci uomini: solo quelli detti dieci uomini avrebbono aiutare a me, che con le mia mani insieme con le loro faremmo le figure e gli cavalli, e quelli mostri, che in quello modello Vostra Eccellenza Illustrissima vedde intervenirsi. Ma il resto della muraglia di detta Fonte, dando io le misure ed i disegni, Vostra Eccellenza darebbe ordine a un uomo, perchè attendessi a sollecitare tale impresa: e penso che al determinato tempo quella sarebbe finita con grandissimo suo contento.

Considerato appresso, che il ristringersi a un così breve tempo, a una così grande impresa, per molte diverse occasioni che potessino avvenire, pregherei Vostra Eccellenza Illustrissima che si contentassi di darmi tempo insino in quattro anni; ed io le prometto, per quanto potrà il valor delle forze e della vita mia, sollecitare in modo che molto prima delli quattro anni io l'arei satisfatta. Ma perchè siccome io dico di sopra l'opera è grandissima, ed io sono innamorato dell'arte forse più che mio pari che vivessi mai: e quando io veggo che un'opera mi vien bene (sebbene io mi lascio trasportare dall'amor dell'arte a qualche mese più là, che ogni altri che me non farebbe), io dico a Vostra Eccellenza Illustrissima che ancora quei mesi si veggono a doppio in detta opera. Sicchè piacendo risolversi, quella si contenti di risolversi quanto più presto lei possa, perchè sebbene io dissi a Vostra Eccellenza Illustrissima di promettermi ancora quaranta anni di vita, non creda Vostra Eccellenza Illustrissima

che io lo creda, ma sì bene lo vorrei, solo per aver più cognizione dell' eternità di Dio, e per poter più lungamente servire Vostra Eccellenza Illustrissima.

Quanto al premio delle fatiche mie, io non domando niente altro, salvo che la buona grazia di Vostra Eccellenza Illustrissima, e genuflesso la priego per l'amor di Dio, che quella si degni d'interceder grazia con il gran Duca mio Signore, che certo poco di nostro resticciuolo che Sua Eccellenza Illustrissima determinò della fattura del mio Perseo, e certi denari spesi di mia propria borsa, e gli mia salarii di tre anni in circa, piacessi a Sua Eccellenza Illustrissima non di sborsarsi gli detti danari, ma darmi in ricompenso di essi qualche poco di poderetto, a tal che io potessi allevargli e nutrirgli tre servitori mia figliuoli. E da poi che Sua Eccellenza Illustrissima si contentassi e mi facessi degno che io la servissi, che subito si facessi anno nuovo, e si cancellasse tutte le cose passate. E perchè Messer Antonio De' Nobili, Tesauriere di Sua Eccellenza Illustrissima, chiedendogli parecchi mesi sono i denari, che erano stati determinati da Sua Eccellenza Illustrissima, il detto Messer Antonio mi comandò che io gli dessi i Conti diligentemente di quello che io pretendevo avere, e di quello che io avevo auto; così gli detti; e non mai più, dipoi che io gli ebbi posti in Tesaureria, non mi fu risposto altro, anzi si è fatto sempre alla mutola (1). Imperò me gli raccomando acciocchè Vostra Eccellenza Illustrissima desti questo silenzio sì lungo, e di me si serva, che

(1) Si vedano i *Documenti* 64. 79.

altro non desidero al mondo, pregando Iddio che felicissima la conservi.

Di V. E. Illma.

Di Casa il dì 10 di Giugno 1562.

Umil Servitore

Benvenuto Cellini Scultore (1).

LETTERA XI.

All' Illmo. ed Eccellmo. Signor Duca di Firenze e di Siena, Padron mio Osservmo.

Illmo. ed Eccmo. Sig. Duca Padron mio Ossvmo.

Quando Vostra Eccellenza Illustrissima venne a vedere il suo Crocifisso di marmo, io la pregai che quella mi concedessi la Casa, ch' ella mi aveva donata, ancora fussi del mio figliuolo Giovanni, il quale Vostra Eccellenza Illustrissima mi aveva legittimato, e per sua linea legittima. Alla qual domanda Vostra Eccellenza Illustrissima benignissimamente disse che lo voleva fare volentieri, e così io me lo sono promesso, e ne la priego che la si degni di darmi questo contento in questo poco resto delli mia tanto travagliati anni (2).

Vostra Eccellenza Illustrissima si degni di farmi rendere quel mio piede di Calice d' oro, e mi metta a conto dei mia Salarii, o Crediti, tutto quello che

(1) La presente Lettera fu da noi estratta dall' originale esistente nell' Archivio dei Buonomini di S. Martino.

(2) Tanto rilevasi dai *Documenti* 71. 75. 84.

in su esso io le sono debitore, perchè io molto lo desidero di finire innanzi che io mi privi di questo resto di valetudine di mia povera vecchiaia (1).

Ricordandosi Vostra Eccellenza Illustrissima come io l'ho servita diciassette anni passati con tanta fede, e mi sono valuto di tutti quegli onori che Vostra Eccellenza Illustrissima ha usato di compiacere agli altri sua Servitori, e infra gli altri del portare e tenere le arme da offendere e da difendere, le quali io ho tenute con liberal licenzia di Vostra Eccellenza Illustrissima, e di quelle io mi sono servito onestissimamente in difesa della vita mia, ed ancora m'è occorso adoperarle in servizio di Vostra Eccellenza Illustrissima; di modo che se quella tal volta lo sapessi, la non mi lascerebbe fare questo tanto gran disfavore alla mia fidelissima servitù; o pure faccia quanto e' le piace, purchè la si termini, e sto con sua buona grazia, che altro io non desidero.

Di Firenze il dì 21 di Novembre 1562.

Di V. E. Illma.

Il fidelissimo Servitore
BENVENUTO CELLINI (2).

(1) Intorno a questo Calice vedasi la Nota 2 alla pag. 280 del Vol. 1, ed i *Documenti* 135. 136. 138.

(2) Per l'originale di questa Lettera si veda la Filza CLXV del *Carteggio Universale di Cosimo Primo* a car. 988.

LETTERA XII.

Allo Illmo. ed Eccellmo. Signor Duca di Firenze e di Siena, Padron mio sempre Ossvmo.

Illmo. ed Eccmo. Sig. Duca Padron mio sempre Osservandissimo.

Molto più volentieri sarei venuto a ringraziare Vostra Eccellenza Illustrissima del dono della Casa datami, per sua immensa bontà, e liberalità, pel mio figliuolino e per sua legittima linea, ed ancora molto meglio arei potuto ragionare con Vostra Eccellenza in voce, che non s'è potuto fare collo scrivere. Ma sappia Vostra Eccellenza Illustrissima che e' m'ha impedito il non avere un quattrino, con il quale io sarei potuto venire, ed anche con essi nutrirne la mia povera brigatina (1), che a questi tempi tanto forti io non poco patisco con essa. Imperò, Signor mio, genuflesso la priego, che quella si degni di farmi soccorrer di qualche quantità di denari a conto de' mia Crediti, con i quali io potrei venire insino a Pisa a ragionare con Vostra Eccellenza Illustrissima, e lasciarne alla mia povera famigliuola acciò potessi vivere. Signor mio, io mi sento, e veggo fuggirmi con gran velocità li mia anni, senza farne quel servizio tanto desiderato a Vostra Eccellenza Illustrissima. Io la priego per la sua infinita

(1) Non è riferita questa voce in alcun Vocabolario; ed è stata dal Cellini usata nel significato di famigliuola.

bontà che quella si degni di servirsene quanto più presto; intanto io pregherò Iddio per la sua felicità e vita, quale Iddio lungamente conservi.

Di Fiorenze il dì 6 di Febbraio 1562.

Il fidelissimo Servo di V. E. Illma.

BENVENUTO CELLINI (1).

LETTERA XIII.

Al Molto Magnifico e Virtuosissimo M. Benedetto Varchi, mio Osservandissimo.

Magnifico M. Benedetto e molto mio Ossvmo.

Voi avete a sapere come io ho perso un mio unico figliuolo, quasi allevato; nè mi pareva mai avere avuto, in tutto il tempo della vita mia, cosa, che più del mondo mi piacesse. Ora me lo ha rubato la Morte in quattro giorni; e potette tanto in me il duolo, che io credetti sicuramente andarmene seco, perchè egli mi pare essere privo di non isperare mai più un tale tesoro per le cause evidenti. E perchè egli mi è piaciuto fargli per mio contento un poco di lume, ho avuto grazia da' Frati della Nunziata, che mi hanno concesso, che io faccia un Deposito di lui insino a tanto, ch' egli piaccia a Dio, che io me ne vada a dormire a canto a lui in un poco di sepoltura, qual potrà farsi dalla povertà mia a quel tempo. Intanto io voglio fare dipignere questo De-

(1) Nel *Carteggio Universale di Cosimo Primo* si conserva l' originale di questa Lettera. V. Filza CLXVII, car. 1072.

positino (1), con due Angeletti, con le faci in mano, e in mezzo ad essi uno epitaffio, il quale io mostro con questo mio rozzo modo e inatto (2) quello che io vorrei, che voi con quelle vostre mirabili virtudi molto meglio direte quello, che io vorrei dire; e piacendovi farlo latino, o toscano, tutto rimetto al vostro infallibile iudicio. E se io vi affatico a questa volta perdonatemi, e comandate a me, che sono per servirvi sempre paratissimo.

Di Firenze agli 22 di Maggio 1563.

Il concetto mio, che io desidero, che sia espresso da voi si è tale:

Giovan Cellini, a Benvenuto solo
Figlio, qui iace. Morte al mondo il tolse
Tenero d' anni. Mai le Parche sciolse
Tal speme in fil dall' uno all' altro Polo (3).

Sempre paratissimo alli servizii di V. S.

BENVENUTO CELLINI (4).

(1) Questo diminutivo di *Deposito*, nel significato di *Sepolcro*, non vedesi registrato nella Crusca.

(2) *Inatto* cioè *disadatto*, *disadorno*. Voce mancante essa pure nella Crusca.

(3) Intorno a questo Giovanni, figlio di Benvenuto, vedansi i *Ricordi* del 22 Marzo 1560, 1 Dicembre 1561, 19 Febbraio 1562, e 24 Febbraio 1564.

(4) Dal confronto fatto di questa Lettera col suo originale, che si legge nel già citato Codice Strozziano, segnato di N. CXXVIII, ne sono avvenute quelle varianti, che non s' incontrano nel testo della Lettera istessa dal Sig. Carpani pubblicato alla pag. 188 del Vol. III. Un' altra Lettera del Cellini al Varchi fu da noi più opportunamente messa in fronte alla Vita di esso, ed un frammento di altra a Luca Martini fu inserito a pag. 417 del Vol. II.

LETTERA XIV.

Allo Illmo. ed Eccellmo. Signor Duca di Firenze e di Siena, Padrone mio sempre Ossvmo.

Illustrissimo ed Eccellmo. Sig. Duca Padron mio Osservandissimo.

Sappi Vostra Eccellenza come il dì primo del mese d'Agosto mi fu mandata la pietra, la quale io avevo domandata per farvi il Basso-rilievo della Storia che fa Vostra Eccellenza, e perchè io avevo avuto la cera e il sevo e la trementina, subito cominciai la detta Storia, la quale io ho digià molto innanzi; e perchè io avevo domandato un lavorante, come sa Vostra Eccellenza Illustrissima, il Provveditore mi volse dare uno di quei sua Scarpellini, dei quali io non mi sarei servito di nulla al mondo, per le cause che Vostra Eccellenza Illustrissima si può, come amatore delle virtù, e virtuosissimo, immaginare. Così io presi per migliore spediente chiedere solamente un manovale, il quale io pattuii a quindici soldi il giorno, e di questo io mi servo per maneggiare e comporre la cera; e di già ho cominciato a comporre e battere la terra, la quale io ho usata di comporla con quella cimatura, e altre mia belle cose più di dua mesi innanzi, che io me ne abbia da servire, perchè così mi promette l'arte e la tanta sperienza per fare li mia getti pieni e nettissimi sopra modo (1); e quelli che dicono che gli

(1) Riguardo al modo di comporre la terra per gettare le statue se ne parla nel Cap. 1 dell'*Oreficeria*.

vogliono fare senza rinettare si è, perchè essi non li sanno rinettare. Il mio modo si è quello che hanno usato i maravigliosi antichi, e il nostro gran Donatello e cotali, siccome Vostra Eccellenza Illustrissima vidde in nel mio Perseo, e nel resto dei sua ornamenti. Così io seguiterò con il solito amore che io porto all' onor mio, ed alla grazia dell' arte, e sopra tutto a Vostra Eccellenza Illustrissima; e sappi quella, che se io avessi avuto un buono lavorante insieme con il manovale, io arei fatto più presto: ma così io le prometto di fare il medesimo bene, e mi credo che quella si contenterà, perchè io mi comincio a satisfare in buona parte, perchè in nella difficultà, per essere le dette inferiori alla veduta, come più volte ho detto a Vostra Eccellenza Illustrissima, pensavo di non mi potere di gran lunga contentare. Io attendo con quella sollecitudine che mi sforza l' amor dell' arte.

Con tutto il cuore ringrazio Vostra Eccellenza Illustrissima dell' avermi ricominciato a dare li mia soliti salarii, ed in nella mia Supplica il santo Rescritto di Vostra Eccellenza Illustrissima diceva: *Comincisi il dì 1 di Giugno e vadasi seguitando di mano in mano* (1). Ora io ho avuto il mese di Giugno detto, e con gran preghiere ho avuto quello di Luglio: ma il gentilissimo Signor Depositario mi ha protestato che io non arò il mese di Agosto, perchè mi dice che così resta una mesata indietro agli altri, e ch' ei non vuole scompigliare l' ordine dato da Vostra Eccellenza Illustrissima, la quale io

(1) Vedasi il *Documento* di N. 87.

per quanto l'amo, priego che si degni per cotal picciola grazia di non mi mancare; e quella commetta, che le mie mesate seguitino, perchè, non le avendo, io patirei; nè anche per questo io non tarderò niente della mia solita sollecitudine; pregando Iddio che lungamente feliciti Vostra Eccellenza Illustrissima.

Di Firenze il dì 21 d'Agosto 1563.

Il fidelissimo Servitore di quella
BENVENUTO CELLINI (1).

LETTERA XV.

Allo Illmo. ed Eccellmo. Signor Duca di Firenze e di Siena.

Illmo. ed Eccmo. Sig. Duca Padron mio Ossvmo.

Meglio le sa Vostra Eccellenza Illustrissima queste nostre occasioni necessarie dell'arte, che tutte le altre persone del mondo, perchè quella le ha viste tali, e di più virtuosamente se ne diletta. Ben si ricorda Vostra Eccellenza in nel fare del mio Perseo, e nelle figure piccole, e nei bassi rilievi quante cose diverse l'una dall'altra mi fu di necessità, e tutte Vostra Eccellenza me le fece dare, e benissimo può considerare Vostra Eccellenza Illustrissima, che a

(1) Nell'originale di questa Lettera, già esistente nell'Archivio dei Buonomini di San Martino, leggevasi il seguente Rescritto: *Attenda a seguitare, e non mancherà denari.*

questo quadro (1), il quale è più di tre braccia, ed è cosa difficilissima a condurlo bene, imperò bisogna ch' io sia soccorso delle cose necessarie che mi occorrono di mano in mano. Questo non è, Signor mio, come fare una figura di marmo, alla quale non accade tante cose, sì bene come Vostra Eccellenza sa.

Ora io sono necessitato, volendo lavorar di cera, aver del fuoco, imperò chiesi parecchi some di carboni al Provveditor dell' Opera, il quale mi disse che non avendo nuova commissione da Vostra Eccellenza Illustrissima non me li voleva dare. Ancora mi sarà di necessità per tramutare, e volgere uno di quelli gran pezzi l' avere sei, o otto uomini pratichi, che me li aiutino volgere e maneggiare: e se bene io torrò lor poco tempo, niente di manco bisogna che e' venghino dall' Opera a casa mia; però, Signor mio, io dicevo al Provveditor che mi dovessi dare una stanza nell' Opera, che molto meglio si sarebbe fatto, e con più risparmio dell' Opera, avendo gli uomini in un tratto in su la fatta (2), la quale stanza eglino non mi hanno voluto dare per qualche diversa occasione d' invidia, la qual cosa non mi occorre dirla. In quanto a me io sto in nella mia casa e bottega insieme, cento volte con più mia comodità, e mille volte mi è più caro; ma quanto alla comodità e servizio di Vostra Eccellenza Illustrissima e dell' Opera ell' è con più disagio e con più

(1) Il Quadro dell' Adamo ed Eva rammentato alle pag. 124 e 195 del presente Volume.

(2) Cioè al bisogno, o all' occorrenza.

spesa, la quale non posso far di manco: e di quello che io posso risparmiare l'Opera, veggasi, Signor mio, che io tengo un manovale a quindici soldi il giorno, ed avendo preso uno di quelli Scarpellini, come mi fu offerto, sarebbe costo più di trenta; pertanto benissimo mi poteva il Provveditor accomodarmi de' carboni che li domandavo.

Se paressi a Vostra Eccellenza Illustrissima di dar commissione al Reverendo Prior degl' Innocenti, Luogotenente di Vostra Eccellenza all'Accademia del Disegno (1), al quale io mostrerei ora per ora tutti i mia bisogni iusti e ragionevoli, e Sua Signoria me li potrebbe far dare per non aver più a fastidire di cotal minuzie Vostra Eccellenza Illustrissima, alla quale io umilmente bacio le mani, pregando Iddio che lungamente felice la conservi.

Di Fiorenze il dì 13 d'Ottobre 1563.

Il fidelissimo Servo di V. E. I.
BENVENUTO CELLINI (2).

(1) Questi è il celebre Vincenzio Borghini, intorno al quale vedasi il Tiraboschi Vol. VII, pag. 930; ed il Varchi, che nell'Ercolano così parla di esso: *e quello che muove me grandissimamente, è l' autorità del Molto Reverendo Don Vincenzio Borghini Priore dello Spedale degl' Innocenti, il quale essendo dottissimo e d' ottimo giudizio così nella lingua greca, come nella latina, ha nondimeno letto e osservato con lungo e incredibile studio le cose Toscane, e le antichità di Firenze diligentissimamente, e fatto sopra i Poeti, e in ispezialità sopra Dante, incomparabile studio ec.* V. pag. 60.

(2) Nell' originale di questa Lettera, esistente a carte 171 della Filza CLXXII del *Carteggio Universale di Cosimo Primo*, mancava il seguente Rescritto, che ritrovammo in altra copia di questa istessa Lettera, che si conservava nell' Archivio dei Buo-

LETTERA XVI.

Al Molto Reverendo Signor Priore e Padron mio Osservandissimo (1).

Reverendo Sig. Priore e molto mio carissimo Padrone.

E' non è dubbio nissuno, che se a quel tempo che io chiesi la meta e la grandezza delle Figure, e' mi fussi stato risposto, e dato quel che mi si perveniva a questa opera, io sarei tanto innanzi, che con i mia modellini lavorando alla presenzia mia, io arei pensato, e sicuro mi sarei promesso, di poter ancor io comparire infra cotesti altri valenti uomini. Ma ora per vedermi così impedito dal male, non mi par di avere, nè che le forze, nè che l'onor mio lo comporti; imperò avendo eletto Vostra Signoria Messer Vincenzio De' Rossi (2), io affermo, ch' Ella ha ben

nomini di San Martino: (Rescritto) *Il Provveditore dell' Opera l' accomodi di quelle cose che son necessarie, acciocchè possa lavorare e non abbi scusa.*

Lel. Tor. 13 *d'Ottobre* 1563.

(1) Don Vincenzio Borghini rammentato nella Lettera precedente.

(2) Di Vincenzio De' Rossi da Fiesole, scultore, discepolo del Bandinelli, parla il Vasari nel Vol. xi, pag. 112, e più estesamente poi il Borghini nel *Riposo* a pag. 486, ove con minuto dettaglio descrive tutte le opere da esso eseguite.

fatto, e di tutto mi rimetto a Lei; e con questa umilmente le bacio le mani, e me le raccomando.

Di Casa il dì 13 d'Aprile 1564.

Alli servizii di Vostra Signoria
BENVENUTO CELLINI (1).

LETTERA XVII.

Allo Illmo. Sig. Principe Governante di Firenze e di Siena (2).

Illmo. ed Eccmo. Sig. Principe e mio Padrone Osservandissimo.

Da poi che la fortuna, glorioso e felicissimo Signore, per qualche mia indisposizione m'impedì al non potere operare nella maravigliosissima festa nelle nozze di Vostra Eccellenza Illustrissima e di Sua Altezza, e standomi alquanto malcontento, subito mi sentii svegliare da un nuovo capriccio, e, in cambio di operar di terra o legno, presi la penna, e di mano in mano che la memoria mi porgeva, scrivevo tutte le mie estreme fatiche fatte nella mia giovanezza, quali sono molte arti diverse l'una dall'altra; e in ciascuna io cito alcune notabili opere fatte a diversi e grandissimi Principi di mia mano. E per non si esser mai per altri scritta cotal cosa,

(1) In altro Codice Strozziano di *Lettere originali di diversi Uomini illustri*, esistente nell'Archivio Mediceo sotto il N. CXXVII, trovasi a pag. 71 la presente Lettera scritta di mano di Benvenuto.

(2) Questa Lettera è diretta al Principe Don Francesco De' Medici, come lo dimostrano le circostanze in essa indicate.

credo che a molti, per i bei segreti, quali in esse arti si contengono, sarà utile; e ad altri, fuori di tal professione, piacevolissima, qual penso doverà essere a Vostra Eccellenza Illustrissima, perchè più d'ogni altro gran Principe quella se ne diletta, e l'ama. Quella adunque si degni di accettar questa mia buona volontà, quale ho avuta sempre di piacerle; pregando Iddio, che quella felicissima lungamente conservi.

Di Firenze . . . . . .

Il fidelissimo Servitore di V. E. Illma.
BENVENUTO di M. GIOV. CELLINI
Cittadino Fiorentino (1).

(1) In uno sbozzo di questa Lettera, ritrovato nell'Archivio dei Buonomini di San Martino, e di cui ci valemmo per rettificarne il testo, si vedono notati i seguenti titoli delle materie che trattar si doveano nell'Opera da Benvenuto annunziata, che non si leggono nella Lettera medesima pubblicata alla pag. VIII della Prefazione all' *Oreficeria* del 1731, ed alla pag. 24 del Vol. III dell' Edizione Milanese, ove avvertesi essere essa posteriore al 1565.

1. *Niello e Smalto.* 2. *Filo.* 3. *Gioiellare.* 4. *Cesellare.* 5. *Lavorare di cavo.* 6. *Degli intagli dei Conii delle Monete e Medaglie.* 7. *Del modo di stampare le medaglie a conio e a vite.* 8. *Del modo di lavorar di grosseria d' oro, d' argento e d' ogni sorte.* 9. *Del dorare.* 10. *Dell' arte del getto de' bronzi; del far le false forme, e preparare il bronzo.* 11. *Del modo di far le fornaci per fondere.* 12. *Dello scolpire e intagliare in marmo, e in altra sorte di pietre, figure, animali e simili.* 13. *De' marmi greci.* 14. *De' marmi di Carrara.* 15. *De' Colossi mezzani e grandi.* — *Discorso sopra l' arte del Disegno.* — *Discorso sopra l' Architettura.*

LETTERA XVIII.

Allo Illmo. Sig. Principe Governante di Firenze (1).

Illmo. ed Eccellmo. Sig. Principe e mio Padrone Osservandissimo.

E' sono finiti 6 anni che io comperai una Possessione a Vicchio di Mugello, due miglia di sopra, da Pier Maria D'Anterigoli, altrimenti lo Sbietta. La detta Possessione la comperai a vita mia naturale scudi 550 in circa, e la comperai solo per l'entrata che il detto m'aveva dato in nota, perchè non l'andai mai a vedere; e così ne facemmo contratto per mano di Ser Pier Francesco Bertoldi (2). E venuto le prime ricolte, la detta Possessione non mi rendeva la terza parte; il perchè, dolendomi, ei mi promesse di darmene cento scudi di fitto l'anno, presente più testimonii. E volendo io trattar seco amorevolmente, e mostrandogli le mie vive ragioni, ancora lui molto piacevolmente mi rispondeva; e in mentre che tal negozio si faceva, molto strettamente e carnalmente (3) praticavamo noi l'un con l'altro, a tale che, quando ei veniva a Firenze con i suoi compagni, io lo ricevevo in casa mia con tutte le carezze, che per me si poteva; ed io quando an-

(1) Questa Lettera è diretta essa pure al Principe Don Francesco De' Medici.

(2) Vedasi la pag. 552 del Vol. II.

(3) *Carnalmente* ha qui il significato, mancante nei Vocabolarii, di *amorevolmente*.

davo a Vicchio, per terminare le cose mie seco, egli mi faceva il simile molto onoratamente. Ora io che volevo dar fine a tal negozio, e strignendolo con le mie ragioni, egli mi disse che io andassi a Vicchio, e che mi contenterebbe. Così volentieri andai al mio solito; e non vi trovando il detto, mi disse un suo fratello, che si chiama Ser Filippo, che gli era ito in Romagna per faccende sue d'importanza: e ricevendomi con le solite carezze, il detto prete fece ordinare molto abbondantemente da desinare; e quando noi volemmo andare a tavola, il detto prete disse, che aveva una faccenda di grande importanza, e così mi raccomandò alla moglie del detto Pier Maria (1). Gli era meco in compagnia Giovan Batista Santini e un mio lavorante. La detta moglie mi fece dare da un suo domestico di casa, che si chiama Cecchino Buti tutti i piatti, scodelle e scodellini molto differenziati dagli altri che venivano in tavola; e lei stessa insieme con il detto Cecchino ordinavano: il detto portava in tavola; di modo che, in uno scodellino di salsa, ella aveva messo del silimato, e così a tavola si doleva che io mangiavo poco. Desinato che io ebbi, montai a cavallo, e me ne venni in Pian di Mugnone: e sentendomi dentro ardere viddi i miei necessarii servizii abbondantissimi di sangue; e medicandomi Maestro Francesco da Monte Varchi, e Maestro Raffaello de' Pilli, mi dissono tu hai mangiato del silimato, e come volse Iddio, sentendomi in capo di parecchi mesi migliorato, andai a Livorno, e subito lo dissi all'Illustris-

(1) Si veda la pag. 573 del Vol. II.

simo Signor Duca, pregando Sua Eccellenza Illustrissima che e' non ne eseguisse altra iustizia, da poi che Dio mi aveva fatto grazia di vita (1). Vedete, Signor mio, alquanto di lume di verità di questo: trovandomi da poi guarito a Trespiano, dove era Antonio Taddei, disse: Io ho inteso come tu hai compro un Podere dallo Sbietta a vita tua; tieni a mente di non andare mai a mangiar seco, perchè egli ti abbrevierebbe la vita. Ed essendo alcuni alla presenza, che sapevano il seguìto caso, molto lo credettono più sicuramente. Ancora usava dire il detto prete a molte persone: Il mio fratello ha fatto un partito con un vecchio di 550 scudi, il quale non sarà vivo infra un anno (2). Ora, seguìto il sopraddetto caso, e' mi mandorno a favellare per Raffaello Scheggia, e mi promessono di tenere il detto Podere a fitto per il prezzo di 70 scudi d'oro in oro l'anno, e che ne farebbono contratto di cinque anni in cinque anni, tanto quanto io vivevo. Ora gli è passato li cinque anni, ed eglino non vogliono rappiccare il fitto, di modo che e' mi conviene mettermi a litigare; e con tutto che i dottori di legge mi dicono che trovano per virtù della ricidenda (3), che per avere io 60 anni quando e' mi venderno il detto Podere, ei non si pervenìa più che 250 scudi, perchè le leggi non danno più che 65 anni di vita; dimodochè avendo auti 550 scudi, per non pro-

(1) Tanto avea detto il Cellini anco alla pag. 574 del Vol. II.

(2) Si veda la pag. 558 del riferito Volume.

(3) Questa voce, che non è allegata in alcun Vocabolario, denota *rescissione*, cioè *abolimento*, *annullamento*, *rivocazione*.

metterlo la legge, ei è tenuto a rendermeli. Con tutto che io sia certo delle mie ragioni, imperò Iddio sa quando io ne verrò a fine. E perchè io desidero di far qualche cosa di buono dell' arte mia di questo poco del restante delli mia anni, genuflesso mi getto ai piedi di Vostra Eccellenza Illustrissima, pregando quella, che, informatasi a pieno delle mie ragioni, quella si degni di giudicarle e por loro fine: e quando che Vostra Eccellenza Illustrissima non voglia cotal fatica, quella può commetterlo a Messer Lelio, o al Mendes (1), o ad altri, che più a Vostra Eccellenza piacessi, li quali sommariamente spediscano e diano iudizio; e prego Iddio, che quella felicissima lungamente conservi.

Di Firenze il dì . . . . 1566.

Il fidelissimo Servitore di quella
BENVENUTO CELLINI (2).

(1) Tra i Salariati del Duca Cosimo I fino al 1555, trovasi *Fernando Mendez Portoghese, Auditore di S. E. I., con provvisione di scudi 400 d' oro l' anno.* Vedasi il già riferito *Libro dei Salariati* a c. 132.

(2) L' originale di questa Lettera esisteva nell' Archivio dei Buonomini di San Martino.

LETTERA XIX.

Al Reverendo Sig. Filippo D'Anterigoli (1).

Molto Reverendo Signor Filippo.

Pier Maria vostro fratello mi richiese, che io gli dicessi quando finiva il tempo della vendita infra di noi del mezzo Podere del Poggio, la quale io gne le mandai per un mio ragazzo scritto in un polizzino, il quale io penso che voi ancora avete letto. E di nuovo per questa mia vi replico, che se voi non mi rendete quelle poche lire, che io mi sono sborsate, le quali voi più volte, presente diverse persone, mi avete promesse di rendere, e infra l'altre presente Giano mio lavoratore fuor della Porta a San Gallo, dicesti che al vostro ritorno me gli renderesti, non tanto che io vi sforzerò a giuramento al Vescovado, oltra i testimonii, mai più vi farò una comodità; chè, venuto il tempo del mio fitto io farò gravare e pigliare con tutto quel rigore che mi si ricorderà delle crudelità usatemi per il passato, e tenetelo a mente; e vi arete a doler di voi: e basta.

Benvenuto Cellini (2).

(1) Intorno a questo Ser Filippo D'Anterigoli possono vedersi le pag. 552. 564 del Vol. II, ed i *Ricordi* 102. 103. 107.

(2) In questa Lettera, che noi possediamo autografa, e che disegnata in litografia, fu posta in fronte del Primo Volume, per servir di saggio del carattere del Cellini, manca la data; ma dal vedersi rammentato in essa il Fitto del Podere del Poggio, stipulato tra Benvenuto e questo Ser Filippo D'Anterigoli, può stabilirsi appartenere al 1565, o al più al 1566.

DISCORSO

DI

M. BENVENUTO CELLINI

DELL' ARCHITETTURA

Tratto da un Codice MS. della R. Biblioteca di Venezia, e pubblicato per la prima volta dal ch. Sig. Cav. Iacopo Morelli nella sua Opera I CODICI MANOSCRITTI VOLGARI DELLA LIBRERIA NANIANA. *Venezia* 1776.

L'Architettura si è l'arte all'uomo di grandissima necessità, siccome sua vesta e armadura, e ancora per i bei suoi ornamenti la diviene cosa mirabile, e perchè ancora essa è figliuola seconda della grande Scultura: di modo che quelli che saranno grandi scultori, tanto con maggiore ragione faranno utile e bella l'Architettura. Gli è bene il vero, che l'è tanto più facile della Pittura, quanto è differente la detta Pittura dalla sua gran madre Scultura. E che sia il vero di questa sua facilità, io non voglio ascondere al mondo, nè mi voglio ritenere di non dire, che ci sono stati alcuni fuor della professione del disegno, e sentendosi inclinati a questa degna arte dell'Architettura, ei si sono messi a operare di essa, e con buona lor fortuna da gran Signori sono stati messi in opera. E per mostrare, che questo è il vero, al tempo del Duca Ercole, Duca di Ferrara, nel

mille cinquecento trenta cinque, si risentì in Ferrara un suo vassallo, il quale era merciaio, e l'arte sua propria si era il fare bottoni moreschi e cotai cose appartenenti alla merceria, e siccome io dico, sentendosi chiamare da questa arte, e con il leggere e con l'operare qualche poco in disegno mostrandosi all'Eccellenza del Duca, Sua Eccellenza, amatore delle virtù, volentieri lo messe in opera, dandogli grandissimo animo; per la qual cosa fu tale e tanto, che si vede dell'opere sue assai. Il detto venne in tanto ardire, ch'ei si accomodò di un nome, con il quale lui continuamente si faceva chiamare: il nome, che lui si faceva chiamare, si era Maestro Terzo. Essendo domandato perchè si faceva domandare Maestro Terzo, disse non aver conosciuto infra i Moderni il maggiore architetto di Maestro Bramante, e per il secondo, Maestro Antonio da San Gallo; talchè lui veniva a essere il terzo. Così ho conosciuto molti altri uomini di bassa arte, i quali si sono dati all'Architettura, e di quella hanno dimostro qualche cosa: e questo avviene perchè l'arte è piacevolissima, siccome seconda figliuola della sopraddetta Scultura; di modo che la viene a essere la terza arte. Noi troviamo altrimenti, che non disse Maestro Terzo; perchè da poi che la fu smarrita dagli Antichi quella vera e bellissima maniera fatta da quei maggiori scultori virtuosi, corse per il mondo una maniera di Tedeschi, siccome si vede per tutta la Italia, non tanto la Francia e la Spagna e la Germania; e in Firenze, mia patria, si edificò per le mani di costoro il nostro gran Tempio di Santa Reparata, principal Duomo della città, nel

quale si è speso presso a dua milioni d'oro; di sorte che, avendo a coprire con la sua gran tribuna il detto Duomo, in questo tempo si era cominciato a risentire nella detta città alcun bello ingegno, i quali abborrivano a quella secca maniera tedesca: e il primo, che si destasse con virtuosissimo ardire, si fu un nostro eccellente scultore, il quale si domandava per nome Pippo di Ser Brunellesco; e siccome egli aveva la bella maniera nello scolpire, così piacevolmente cominciò a mostrare a quegli uomini, che erano Operai in quel tempo di tal gran macchina, come quella maniera non era secondo il bel modo degli Antichi, anzi era cosa barbara e discosta da ogni buona regola: di modo che questi uomini da bene gli dettono animo e fecionlo operare, e con i belli sua modelli invaghì tanto quei nobilissimi cittadini, che subito lo messero in opera; qual fu causa di fare quella bellissima tribuna al tempio, che oggi si vede; e appresso a questa con i sua modelli si edificò San Lorenzo e Santo Spirito e il Tempio di Pippo Spana, il quale è cosa maravigliosissima, ma fu lasciato imperfetto (1). Questo fu il primo architetto dagli Antichi in qua, e siccome io dico, era eccellente scultore. Da poi si destò Bramante, il quale era assai buon pittore. Questo uomo fu messo in opera da Papa Giulio Secondo

(1) Di questo Tempio, che Filippo degli Scolari, detto Spano, avea in animo di eseguire sul maraviglioso disegno del Brunellesco, se ne vede tuttora un avanzo presso l'Orto dei PP. di S. Maria degli Angioli. Nell' *Osservator Fiorentino* (Vol. 11, pag. 167) è riportata la pianta ed il profilo, tratta dal disegno di mano dello stesso Architetto.

nel mille cinquecento. Il detto Papa Giulio gli dette grandissima e bellissima occasione, perchè gli fece dar principio a una gran muraglia, la quale ancora oggi si vede in essere, a Belvedere di Roma. Ancora messe mano nella gran Chiesa di San Pietro con tanta bella maniera degli Antichi, sì per esser lui pittore, e sì per vedere e conoscere le belle cose, che ancor si veggono, degli Antichi, benchè gran parte rovinate. Questo uomo veramente fu il secondo, che aperse gli occhi al vero bello dell'Architettura. Venne a morte, e non avendo possuto finire la sua bella tribuna di S. Pietro (sebbene aveva gittato tutti gli archi), e per non si vedere resoluto modello di detta tribuna, e avendosi fatto un discepolo, il quale era divenuto valentissimo uomo, questo fu adoperato; e questo si fu Maestro Antonio da San Gallo, nostro Fiorentino. Ma per non essere stato nè scultore, nè pittore, anzi maestro di legname solamente; però non si vide mai di lui nelle sue opere di Architettura una certa nobil virtù, come s'è vista nel nostro vero Terzo, qual si può domandare primo di tutti, Michelagnolo Buonarroti, al quale fu dato ordine di far la tribuna di San Pietro; e così messo mano con quella forza della sua mirabile Scultura, racconciò parecchie cose del gran Bramante, e assai di Maestro Antonio detto, con un tanto virtuoso modo, che per essere l'arte dell'Architettura, siccome io ho detto di sopra, la terza arte, questo detto uomo l'ha tanto maravigliosamente agitata e messa in opera, che non tanto ch'egli abbia trapassato tutti quei grandi uomini moderni, che io ho detto, ancora le virtù sua mo-

strano, ch'egli ha trapassato gli Antichi. Perchè l'Architettura richiede tre parti, le quali sono queste: la infinita bellezza, che chiami gli occhi degli uomini a vedere, anzi gli sforzi; la seconda, che la dimostri che cosa ell'è, senza averne a domandare, con le sue comodità, che si appartiene a un tempio, o a un palazzo, o anfiteatro, o fortezze, o città, e cotai cose, che ce ne saria assai da dire; la terza si è, che sia fatta con arte e con quella vera regola, che si appartiene ai tre principali Ordini datici dagli Antichi, e' quali Antichi ancora ne aggiunsono un altro, il quale si domandò Composito, cioè fatto un mescuglio ovvero una composizione virtuosamente dell'Ordine Dorico, Ionico e Corintio. Questo nostro Michelagnolo quasi in tutte le sue opere si è servito di quel quarto Ordine, cioè del Composito, il qual Ordine si è veramente fatto da lui stesso differente da tutti gli altri degli Antichi; e questo si è tanto bello, tanto comodo e tanto utile, quanto immaginar si possa al mondo; di modo che questo è il maggiore architetto, che fosse mai, solo perchè egli è stato il maggiore scultore e il maggiore pittore. Già Lionbatista degli Alberti, nostro Fiorentino, scrisse degli Ordini dell'Architettura, dati dal mirabile e studioso Vitruvio, ingegnosissimamente e discretamente, non levando nulla dalli belli Ordini dati dal detto Vitruvio, ma sì bene accrebbe dimolte belle e utilissime cose di più, che non aveva detto Vitruvio, le quali sono veramente mirabili; e uno che vuol fare professione d'Architettura, gli è di necessità il vederle, imperò vegga il libro del detto Lionbatista, che lo troverà

utilissimo e bello. Dipoi si è scoperto il Magnifico Messer Daniello Barbaro, Patriarca d'Aquilea: questo nobilissimo e virtuosissimo gentiluomo ha comentato Vitruvio con tanta virtuosa ubbidienza, che tutte le cose difficili, che a molti si trovavano oscure, questo col suo virtuoso ingegno l'ha mostre chiare e aperte, e non ha atteso ad altro, se non a comentare puramente Vitruvio, e scoprirci le belle e mirabili sue fatiche in questo nostro idioma (1). Baldassarre da Siena, eccellentissimo pittore, cercò della bella maniera dell' Architettura, e per meglio chiarirsi qual fosse la migliore, si sottomesse a ritrarre tutte le belle maniere, ch' egli vedeva, delle cose antiche in Roma, e non tanto in Roma, ch' ei cercò per tutto il mondo dove fusse delle cose antiche, col mezzo di quegli uomini, che si trovavano in diversi paesi: e avendo ragunato una bella quantità di queste diverse maniere, molte volte disse, che conosceva, che Vitruvio non aveva scelto di queste belle maniere la più bella, siccome quello, che non era nè pittore, nè scultore, la qual cosa lo faceva incognito del più bello di questa mirabile arte (2). Il detto Baldassarre aveva per strettissimo amico suo un Bolognese, che si domandava Bastia-

(1) Di Daniello Barbaro, che il Tiraboschi (Vol. VII, p. 518) chiamò uno dei più dotti uomini dell' età sua, e versatissimo nella seria egualmente che nella piacevole letteratura, se ne avranno più dettagliate notizie dal Mazzuchelli *Scrittori Italiani* Vol. II, P. I, pag. 427 e seg.

(2) Riguardo al rinomatissimo pittore ed architetto Baldassarre Peruzzi vedasi l' Algarotti, il Temanza, ed il Vasari V. VI, pag. 101 e seg.

nino Serlio. Questo detto Bastiano era maestro di legname, e per essere tanto intrinseco di Baldassarre, quasi più del tempo si trovava seco a ritrarre le sopraddette opere; e avendo il detto Baldassarre assai ragionamenti con il detto Bastiano, mostravagli per chiarissime ragioni, che Vitruvio non aveva dato la regola a quel più bello delle cose degli Antichi; di modo che in su quelle fatiche copiate dagli Antichi il detto Baldassarre aveva fatto una scelta, secondo il suo buon giudizio, siccome eccellente pittore; e avendo messo tutto in ordine, sopravvenne la morte al povero virtuoso, qual fu gran danno al mondo: e restando queste fatiche in mano al sopraddetto Bastiano, egli le fece stampare (1); che sebbene le non sono con quel virtuoso ordine, che voleva dar loro il detto Baldassarre, a ogni modo se ne cava grandissimo frutto, massimamente da quegli uomini, che hanno buon disegno e cognizione dell'arte. Il detto Bastiano promesse cinque libri al mondo sopra gli Ordini dell'Architettura, e ancora sopra le regole della Prospettiva: infra i cinque libri egli ne fece uno infra gli altri al servizio del Re Francesco nel mille cinquecento quarantadua, dove io ero al servizio del detto Re. E perchè io m'affaticavo volentieri, ancora io avevo ritrovato alcune belle cose, fra le quali era un libro scritto in penna, copiato da uno del gran Lionardo da Vinci. Il detto libro avendolo un povero gentiluomo, egli me lo dette per quindici scudi d'oro. Questo libro era di tanta virtù e di tanto bel modo di fare,

(1) Vedasi il Tiraboschi Vol. VII, pag. 518. 539.

secondo il mirabile ingegno del detto Lionardo (il quale io non credo mai, che maggior uomo nascesse al mondo di lui), sopra le tre grandi arti Scultura, Pittura e Architettura. E perchè egli era abbondante di tanto grandissimo ingegno, avendo qualche cognizione di lettere latine e greche, il Re Francesco, essendo innamorato gagliardissimamente di quelle sue gran virtù, pigliava tanto piacere a sentirlo ragionare, che poche giornate dell' anno si spiccava da lui; qual furno causa di non gli dar facoltà di poter mettere in opera quei sua mirabili studii, fatti con tanta disciplina. Io non voglio mancare di ridire le parole, che io sentii dire al Re di lui, le quali disse a me, presente il Cardinal di Ferrara e il Cardinal di Loreno e il Re di Navarra: disse, che non credeva mai, che altro uomo fusse nato al mondo, che sapesse tanto quanto Lionardo, non tanto di Scultura, Pittura e Architettura, quanto ch' egli era grandissimo Filosofo. Or tornando al libro, che io ebbi, del detto Lionardo, infra le altre mirabili cose, ch' erano in su esso, trovai un Discorso della Prospettiva, il più bello che mai fusse trovato da altro uomo al mondo, perchè le regole della Prospettiva mostrano solamente lo scortare della longitudine, e non quelle della latitudine e altitudine. Il detto Lionardo aveva trovato le regole, e le dava ad intendere con tanta bella facilità e ordine, che ogni uomo, che le vedeva, ne era capacissimo: e siccome io dico di sopra, mentre che io servivo quel Re Francesco, essendovi il sopraddetto Bastiano Serlio, avendo lui volontà di trar fuora questi libri di Prospettiva, mi richiese, che io gli mostrassi quel

mirabile Discorso del gran Lionardo da Vinci, il quale io fui contento; e il detto ne messe in luce un poco, tanto quanto il suo ingegno potette capire; e io, che tanto ero occupato nelle opere, che io facevo al Re, non pensai mai, che mi avesse a venir voglia, o di aver comodità di potere scrivere: la quale, Iddio sia ringraziato, che di poi che io ebbi finito l'opera in Piazza di Sua Eccellenza, cioè Perseo, e fatto un mio Crocifisso di marmo, grande quanto il naturale, sebbene ei mi fu più volte dato intenzione di mettermi in grandi opere, non venendo poi a fine di cotal cosa, per non stare in ozio affatto, non avendo potuto aver licenza da Sua Eccellenza Illustrissima, mi sono messo a scrivere questo poco del discorso di queste arti; infra le quali io spero di questa Prospettiva mettere in luce, secondo i capricci del gran Lionardo da Vinci, pittore eccellentissimo, cosa che sarà utilissima al mondo; ma voglio che sia libro appartato da questo, perchè non voglio mescolare tante cose insieme; e questo voglio che basti. Ancora non voglio mancare di dare grand'animo a tutti quegli, che con grande studio si dilettano di operare; avengachè nella fine del mio Perseo, quale io avevo fatto con tutte quelle maggiori discipline di studio, che per me si possette, e il maggior desiderio, che io avessi al mondo, e il più glorioso premio, che io ne desideravo, si era il piacere più che per me si poteva alla maravigliosa Scuola Fiorentina; e trovando l'opera mia messa in mezzo di quel mirabile Donatello e di quel maraviglioso Michelagnolo Buonarroti, conosciuto le grandissime loro virtù: non

già che io aspettassi, che la detta Scuola mi sgraffiassi il viso tanto quanto l'aveva fatto all'Ercole e al Cacco del Bandinello; ma sì bene aspettavo qualche punzecchiata, siccome s'usa nelle grandi Scuole, sebbene un'opera s'accosta al meglio, alla Scuola non manca mai che dire. Imperò a me avvenne tutto il contrario; perchè non tanto i valorosi e dotti poeti m'empierono la basa di versi latini e volgari, che ancora quei più eccellenti di mia professione, scultori e pittori, scrissono tanto onoratamente in lode della detta opera, che io mi domandai satisfattissimo lo averne ritratto il maggior premio, che io desideravo (1).

(1) Una parte di queste Poesie verrà pubblicata sul fine del presente Volume. Poco per altro fu lodato il Perseo dal Bandinello, nemico acerrimo del Cellini, non meno che dal Poeta satirico Alfonso de' Pazzi, di cui leggonsi nel *Terzo Libro delle Opere Burlesche del Berni ec.* i seguenti versi:

Corpo di vecchio e gambe di fanciulla
Ha il nuovo Perseo, e tutto insieme
Ci può bello parer, ma non val nulla.

CAPITOLO

DI

M. BENVENUTO CELLINI

DELL' ARTE DEL NIELLO (1).

Tratto dal MS. di sopra riferito dell' Oreficeria, *esistente nella Marciana di Venezia, Cod. XLIV Classe IV, e per la prima volta pubblicato nel* 1827 *dal chiar. Commendatore Leopoldo Conte Cicognara nella sua* Esercitazione ec.

E' si piglia un' oncia d' argento finissimo, e due oncie di rame benissimo purgate, e tre oncie di

(1) Nella *Esercitazione dell' Origine, Composizione e Decomposizione dei Nielli*, pubblicata in Venezia nel 1827 dall' eruditissimo Conte Leopoldo Cicognara, parlandosi del Trattato dell' *Oreficeria* del Cellini, che si conserva MS. nella Marciana, venne affermato quanto avea già detto il Magliabechi nelle *Notizie di Scrittori Fiorentini*, che esistono inedite nella Magliabechiana, e che era stato quindi provato dal chiariss. Cav. Iacopo Morelli nel *Catalogo* dei Codici Manoscritti della Libreria Naniana, cioè che quel MS. conteneva molte particolarità e varie curiose notizie intorno alla vita del suo Autore, che non si trovavano nell'*Oreficeria* stampata nel 1568 e nel 1731; ed in prova di ciò riportar volle l'intiero Capitolo riguardante l'Arte del Niello, come quello che era al suo argomento il più confacente. L' esser questi adunque di original dettatura del Cellini, e così dissimile dall' altro, che fa parte del riferito Trattato dell' *Oreficeria*, ci ha indotti a riprodurlo, valendoci del testo istesso da quell' e-

piombo, quanto più purgato e netto che sia possibile di averlo; dipoi si piglia un coreggioletto da

gregio Scrittore pubblicato. E giacchè favorevole a noi si è presentata l'opportunità di rammentare la dottissima *Esercitazione* del ch. Conte Cicognara, addurremo qui una nostra osservazione intorno ad un'avvertenza da esso fatta sul seguente passo del Cellini, contenuto nel citato MS. originale della Marciana, e che ha rapporto ad una Pace niellata da Maso Finiguerra, di cui è fatta menzione allorchè si parla del celebre artista Martino Schoen-Gauer d'Augusta, dai Francesi chiamato Beau Martin, e Buon Martino da noi Italiani. „ *Martino fu orefice, e fu oltra-* „ *montano di quelle città todesche. Questo fu un gran valentuo-* „ *mo sì di disegno e d'intaglio di quella lor maniera; e perchè* „ *già e' si era sparso la fama per il mondo di quel nostro Maso* „ *Finiguerra, che tanto mirabilmente intagliava di Niello, e si* „ *vede di sua mano una Pace con un Crocifisso dentrovi insieme* „ *con i due Ladroni, e con molti ornamenti di cavagli e di altre* „ *cose, fatta sotto il disegno di Antonio del Pollaiuolo, già no-* „ *minato di sopra, ed intagliata e niellata di mano del detto Ma-* „ *so (questa è di argento nel nostro bel S. Giovanni)* „. Ecco quanto su tal proposito avvertiva l'eruditissimo Autore della riferita Esercitazione. „ *È fatale il dover convincersi spesse volte* „ *dello smarrimento di tante preziosità, poichè non è da dubitare* „ *che questa Pace citata dal Cellini, sommo conoscitore, appar-* „ *tenere potesse mai ad altro intagliatore che al Finiguerra: ma* „ *questa più non si trova, nè si conosce a Firenze od altrove; poi-* „ *chè forse dispersa nel 1527, quando furono consegnate molte* „ *argenterie del S. Giovanni alla Repubblica per batter moneta,* „ *in occasione dell'assedio di Firenze, come accennò il Gori,* „ *potrebbe aver corso la sorte infelice di tanti altri preziosi lavori* „ *fusi e coniati* „.

Non vi ha dubbio doversi convenire essere interessantissima la notizia, dataci da Benvenuto, in questo suo Manoscritto, di una Pace rappresentante la Crocifissione di Nostro Signore in mezzo a due Ladroni, con molti ornamenti di cavalli e d'altre cose, fatta sotto il disegno di Antonio del Pollaiuolo, ed in-

orefice, il quale sia capace a struggervi i detti tre metalli. E in prima piglierai l'argento cioè oncie

tagliata e niellata di mano del Finiguerra. Ma questa notizia, e questa Pace pur anco sarebbero restate affatto a noi sconosciute, se lo straordinario impegno del Sig. Cicognara nel discuoprire tutto quel che può sempre più concorrere ad illustrazione dell'avanzamento delle belle arti in ogni età, non ce le avesse rese palesi. Ed è perciò che amando egli di bene assicurarsi se questa Pace realmente esisteva in Firenze, o se pure una qualche memoria di essa ancor ne restava, s'indirizzò all'erudito Sig. Cav. Antonio Ramirez Da Montalvo, allora Sotto-Direttore, ed oggi Direttore della I. e R. Galleria di Firenze, da cui n'ebbe in risposta quanto leggesi in seguito della surriferita sua avvertenza, cioè: „ *Fa maraviglia che dal Gori, il quale scartabellò i Registri di* „ *Spese del Magistrato dell' Arte di Calimala, ove trovò gli ap-* „ *punti del costo delle due Paci ancora esistenti, oltre quella no-* „ *tissima di Matteo Dei, non si trovasse notata anche quest'altra* „ *Pace della Crocifissione del Finiguerra, non essendo da sup-* „ *porsi che per non esistere più a suo tempo egli non avesse a* „ *farne menzione particolare, come fece di tante altre preziosità* „ *già attenenti a quella Basilica, ch' egli illustrava, e che più* „ *non erano quand' egli scrisse. È certo che questo monumento,* „ *o non esiste, o trovasi nascosto in parte remota, e indubita-* „ *tamente più non si vede a Firenze* „.

Ora dall'estratto che il chiarissimo Professore Cav. Sebastiano Ciampi prese a fare della rammentata *Esercitazione*, e che poi pubblicò nel N. XCII dell'*Antologia Fiorentina*, si rileva che essendo egli entrato a parlare di alcuni bellissimi Nielli posseduti dal Signor Marchese Giovan Giacomo Trivulzi, faceva osservare al Signor Cicognara trovarsene uno tra essi corrispondente appuntino a quello che il Cellini indicava; e che venuta in appresso curiosità al citato dottissimo Professore di far nuove ricerche nella I. e R. Galleria Fiorentina, ritrovò esistervi una Pace niellata, un pelo quasi più grande della Trivulziana, ma di uno stile più largo, avente però il soggetto istesso coerentissimo a quello che vedesi espresso nella Pace da Benvenuto de-

una, e il rame oncie due, e metteragli in detto coreggiolo, e il coreggiolo metterai nel fuoco a vento di manticetti da orefice, e quando l'argento e il rame sarà bene strutto, e bene mescolato, mettivi dentro il piombo, e subito tiralo indreto, e piglia un carboncino colle molle, e con esso mescola benissimo. E poichè il piombo per sua natura fa sempre un poco di stiuma, levala con il detto carbone il più che tu puoi, tanto che li detti tre metalli siano bene incorporati e bene netti. Dipoi farai d'avere in ordine una boccetta di terra, tanto grande quanto si è un di tua pugni tenendoli stretti, e la detta boccia vuole avere la bocca stretta quanto un dito che vi entri dentro; dipoi empi la detta boccia insino a mezzo di zolfo benissimo pesto, ed essendo la tua materia bene strutta, così calda la gitterai nella detta boccia, e subito la turerai con un poco di terra fresca, tenendovi sopra la mano con buon pezzo di pannaccio lino, come è a dire un saccaccio vecchio; e in mentre che e' si fredda dimenerai continuamente la mano, tanto che sia freddo. E come gli è freddo cavalo di detta boccia, rompendola, e vedrai che per virtù di quel zolfo gli avrà preso il suo color nero: e avvertisci che il zolfo vuol essere del più nero che potrai trovare,

scritta. Quindi quale di queste due Paci debba credersi l'indicata dal Cellini, è nostro parere che non si possa con certezza determinare, nel modo istesso che non potrà giammai con certezza determinarsi il contrario. Onde, concludendo, crediamo non potersi neppure con positiva certezza asserire che la Pace, di cui Benvenuto parlava, *o non esista, o trovisi nascosta in parte remota, o che indubitatamente più non si veda a Firenze.*

e la boccia potrai provvedere da quelli che partiscono l'oro dall' ariento. Dipoi piglierai il tuo Niello, il quale sarà in più grani (gli è bene il vero che quel dimenare con la mano in mentre che gli è caldo nel zolfo, tutto si fa perchè egli si metta insieme il più ch' egli è possibile), e come e' sia lo piglierai, mettendolo di nuovo in un coreggioletto (1), e lo farai fondere con destro fuoco mettendovi su un granelletto di borace, e così lo rifonderai due o tre volte, e ogni volta romperai il tuo Niello, guardandogli la sua grana infino a tanto che tu lo vedrai benissimo serrato, e allora il detto Niello avrà le sue ragioni, e starà bene.

Ora conviene che io t' insegni il modo di adoperarlo, il qual modo si domanda niellare, siccome si è ragionato in prima dello intagliare o in argento, o in oro, perchè in altro metallo non si niella. Piglierassi quel lavoro che si sarà intagliato, e perchè volendo che il niellato venga senza bucolini, e unito e bello, bisogna farlo bollire nell' acqua con molta cenere, che sia nettissima, e sia cenere di quercia (la qual voce si chiama per arte fare una cenerata): di poi che la tua opera sarà stata in nel calderone a bollire per lo spazio d' un quarto d'ora, e' si piglia la detta opera intagliata, e si mette in un vaso o catinella con acqua freschissima e nettissima, e con un paio di setoline nette strofina benissimo la tua opera acciocchè quella sia netta da ogni sorta di bruttura; dipoi vedrai di accomodarla in

(1) Questo diminutivo di *coreggiolo*, o *crogiolo*, non trovasi allegato nella Crusca.

su una cosa di ferro lunga, tanto che tu la possi maneggiare al fuoco, la quale lunghezza dee essere tre palmi in circa, o quel più o manco che ti si mostrerà il bisogno, secondo la qualità della tua opera; ma avvertirai che il ferro, dove tu la leghi, non sia nè troppo grosso, nè sottile: vuol essere di sorte che quando ti metterai per niellare la tua opera al fuoco, bisogna che il caldo sia eguale, perchè se gli scaldassi prima o l' opera o il ferro tu non faresti cosa buona, imperò avvertirai a tal cosa bene. Di poi piglierai il detto Niello, e portato in su l' ancudine, o in su il profilo, tenendolo in una gorbia o cannone di rame, perchè quando tu pesti quello non schizzi via, avvertirai che il detto sia pesto, e non macinato, e vorria essere pesto molto eguale. E farai ch' ei sia grosso come granella di miglio, o di panico, e non manco niente. Di poi metti il detto Niello pesto in certi vasetti, o ciotoline invetriate, e con acqua fresca e netta lo laverai molto bene acciò e' sia pulito, e netto da polvere, e da ogni altro imbratto, che lui avesse acquistato nel pestarlo. Fatto questo, piglia una palettina di ottone, o di rame, e distendilo sopra quella opera, che tu avrai intagliata, e farai ch' e' vi sia sopra detta opera alto quanto è una costa di un coltelletto da tavola. Di poi vi gratterai sopra un poco di borace ben pesta; avvertisci che la non fosse troppa; di poi metterai certe legnette sopra ad alcuni pochi carboncini, le quali siano fatte accendere dal vento del tuo mantice alla fabbrica; e fatto questo accosta piano piano la tua opera al detto fuoco di legne, e comincia a dargli il caldo destramente, tanto che tu vedrai a

cominciare a struggere il Niello. Avvertisci che come il Niello si comincerà a struggere, abbi avvertenza a non gli dare tanto caldo, che la tua opera s'infuocasse tanto che la si facesse rossa, perchè facendosi troppo calda la viene a perdere la sua forza naturale, e diviene molle in modo che il Niello (che ha la maggior parte di piombo), quel piombo comincia a divorare la tua opera, la quale sarà fatta di argento, o sì veramente d'oro, e per questa via tu perderesti le tue fatiche: imperò abbi ben cura a questo, perchè questo importa quasi quanto lo averla bene intagliata.

Ora torniamo un poco indietro, e poi seguiteremo insino al fine. Io ti dico che quando avrai la tua opera sopra le fiamme, e che tu vedrai cominciare a disfarsi il detto Niello, farai d'avere un filo di ferro un poco grossetto, e farai che il detto sia stiacciato dalla testa dinanzi, la qual testa tu terrai nel fuoco, e quando il detto Niello comincerà a volersi struggere, piglia subito il tuo filo di ferro caldo, e strofinalo sopra il detto Niello, perchè essendo l'uno e l'altro caldo tu te ne farai come se e' fosse una strutta (1), e in quel modo avvertirai a distenderlo bene, acciò che egli entri a riempire benissimo il tuo intaglio. Di poi che la tua opera sarà fredda, comincerai con una lima gentile a limare il Niello, e come avrai limato una certa quantità, la quale non sia tanta però che tu scuopra il tuo intaglio, ma farai di esservi presso allo scuoprirsi, piglia la tua opera, e mettila in su le cinigie (2), o sì veramente

(1) *Strutta* per *liquefazione* trovasi allegata dall' Alberti.

(2) *Cinigia*, che denota *cenere calda*, *cenere che conserva*

in su un poco di brace accesa, e come la detta opera sarà calda, allora piglierai un brunitoio di ferro, cioè d'acciaio temperato, e con un poco d'olio brunirai il tuo Niello, aggravando tanto la mano, quanto comporta la opera, usando quella discrezione, che ti si appresenta secondo la occasione. Questo brunire si fa solamente per riturare certe spugnuzze (1), che alcune volte vengono nel niellare, e il brunire nel modo detto le riserra benissimo a chi avrà la pazienza con un poco di pratica. Di poi piglia il tuo rasoio, e finisci di scuoprire il tuo intaglio; di poi piglia tripolo e carbone pesto, e con una canna, fatta piana dal midollo, con dell'acqua tanto strofinerai la tua opera, che tu la farai unita e bella.

Discretissimo lettore, non ti meravigliare se io mi sono allungato troppo con lo scrivere: sappi che io non ho detto alla metà di quel che importa a quest'arte, che veramente vuole tutto un uomo, il quale non intraprenda di voler fare altra arte che questa detta. Io in nella mia giovinezza di quindici insino a diciotto anni lavorai molto di questa arte del Niello, e la feci sempre con i miei disegni, ed erano molto lodate le mie opere.

il calore, o che ha del fuoco, manca nella Crusca, ma fu riportata dall'Alberti con altra autorità del Cellini.

(1) Anco questo diminutivo di *spugna*, adoprato però in similitudine, venne riferito dall'Alberti con altro esempio tratto dall' *Oreficeria.*

DISCORSO

DI

M. BENVENUTO CELLINI

CITTADINO FIORENTINO

SCULTORE ECCELLENTE

Sopra la differenza nata tra gli Scultori e Pittori, circa il luogo destro stato dato alla Pittura nelle Esequie del gran Michelagnolo Buonarroti.

TRATTO DAL LIBRO INTITOLATO:

Orazione ovvero Discorso di M. Giov. Maria Tarsia, fatto nell' Esequie del divino Michelagnolo Buonarroti, con alcuni Sonetti e Prose latine e volgari di diversi, circa il disparere occorso tra gli Scultori e Pittori. In Fiorenza appresso Bartolommeo Sermartelli 1564 *in* 4.° (1).

Tutte le opere, che si veggono fatte dallo Iddio della Natura in cielo ed in terra, sono tutte di Scul-

(1) Nel detto Libro veramente si legge *Discorso di M. Benvenuto Cennini;* ma questo è senza dubbio uno dei tanti errori di stampa, che nel medesimo si ritrovano. Si vedano *le Notizie dell' Accademia Fiorentina, il Negri Scrittori Fiorentini, ed i Ritratti ed Elogi di illustri Toscani.*

Dal ch. Sig. Canonico Domenico Moreni, alla pag. 244 del

tura; e per poterne più presto venire alla dimostrazione di questa arte della Scultura, lasseremo il ragionare dei cieli, e solo ragioneremo di queste cose terrestri, fatte dal medesimo Dio, che fece i cieli. La più mirabil cosa, che si vegga in questa bella macchina della Terra, si è l'Uomo; il quale fu fatto, nel modo che si vede, di rilievo tutto tondo, che si chiama Scultura: così sono tutti gli animali, tutte le piante e tutte l'altre cose, infinite, come sono i fiori, l'erbe e i frutti: ci dimostra la Natura d'aver fatto in prima acerbe tutte queste cotali belle opere, e da poi per dimostrarle con più vaghezza e variate l'una dall'altra, ella dette loro i colori; e così si domandano sculture colorite.

Vol. 1 della *Bibliografia storico-ragionata della Toscana*, si riferisce un' *Orazione funebre in lode di Michelagnolo Buonarroti Manoscritta*, composta dal Cellini, che dovea pubblicarsi dal Proposto Gori nella Parte Seconda, destinata a far corredo alla Vita del Buonarroti scritta dal Condivi, e da esso riprodotta nel 1746, come egli stesso diceva nella *Prefazione*, alla pag. xx. Non essendosi potuta ritrovare questa Orazione, malgrado le nostre più accurate ricerche, nè il modo con cui si espresse il Gori nella riferita Prefazione potendo servire di autorità bastevole a provare, che realmente sia un tempo esistita questa Orazione funebre del Cellini, resterà sempre il dubbio, per non dire la convinzione positiva, che il Gori abbia colà inteso di accennare il seguente *Discorso* di Benvenuto, fatto all' occasione dell' Esequie del Buonarroti, piuttosto che una di lui Orazione funebre in lode dello stesso Michelangelo. E non poco avvalora questa nostra asserzione, il poter assicurare, che consultato l'Autore istesso della Bibliografia Toscana sull' esistenza dell' Orazione del Cellini, da esso allegata, ne ritraemmo in risposta, non averla egli giammai veduta, nè poterne dare intorno alla medesima altra notizia che quella ivi già riportata.

Non è da passare di non dire quei nomi, che si ha preso la Scultura, che vuol dire *sculpire* veramente; qual voce non contiene altro che mostrare l'essere opere tonde, palpabili e visibili. La Pittura non vuol dire altro che bugia, perchè il nome suo vero si è *il colorire*, e colorire si aria a domandare; ma questo mirabile Uomo ha fatto una bugia sì bella e sì dilettevole, che certamente pare la verità, e sebbene questa è bugia, questa è cosa laudabilissima. Perchè l'è grandemente bella e grandemente diletta, essendosi dilettata e compiaciuta troppo a sè stessa, di sorte che (1) dagli occhi ignoranti ella si è voluta fare madre e padre, solo per la ignoranza di questi tali, che l'hanno favorita. Egli è ben il vero, che questi che sono i veri pittori, come è stato Donatello, Lionardo da Vinci ed il maraviglioso Michelagnolo Buonarroti, questi in voce e con gli loro scritti ancora, hanno chiarito, che la Pittura non sia altro che l'ombra della sua madre Scultura: e per essere stati questi tre grandi uomini li maggiori scultori, di che ci sia notizia nei Moderni, da quella gran virtù della Scultura hanno tratto tanto bene quella bugia della Pittura, che mai altri uomini non si sono potuti appressare a loro, per non essersi prima fatti dottissimi nella Scultura.

Ora si verrà a mostrare certe chiare ragioni, che una parte di esse potranno intendere quelli non professori di tali arti, e l'altre parti intenderanno quelli peritissimi di tali arti; di sorte spero non dare

(1) Questo *di sorte che* è pleonastico, o vale *così, di sorte ec.*, come nella Vita, Vol. II, pag. 516.

loro campo di potere contraddire nulla. Io m' ingegnerò, quanto sia possibile, di essere brevissimo, avvenga che la verità dalla bugia troppo da sè stessa, senza il mio aiuto, chiaramente si difende.

Tutte le pitture, che fanno questi virtuosissimi Pittori, con grandissima sommessione le copiano dalla loro gran madre Scultura; e per dar loro poi quelle maggior lode, vien detto a quelli, che le veggono: questa cotal pittura veramente pare di rilievo. O debbes' egli cercare di assomigliarsi con tante e sì grandi difficoltà a una cosa, che sia da manco di quella, che egli opera, volendola far maggiore di ogni altra cosa tale? Questa ragione sola doveria bastare; ma per non voler mancare di dar piacere a que' Virtuosi, che sono di diverse professioni, ci stenderemo in più chiare ragioni, talchè, con questa insieme, avremo speranza di soddisfarli affatto, facendoli di un cotal dubbio chiarissimi e certi.

Un pittore eccellentissimo, siccome un bugiardo, s' ingegna di somigliare la verità, volendo, che la sua bugia sia più bella e più piacevole; così questo pittore con la sua mirabil virtù farà una figura con tutte quelle discipline e studii, che se le pervengono, in otto giornate; e s' intende una figura ignuda, o mastio o femmina, che a fare egli si metta: a questo uno eccellentissimo scultore, simile nella sua professione al pittore, volendo egli fare una figura, cioè uno ignudo, o mastio o femmina, volendo che sia ben fatto, ne porta, o di marmo o di bronzo, uno anno intero di tempo.

Ancora si vede, che una pittura vive molti pochi anni, e quella di Scultura è quasi eterna.

La Pittura è solo obbligata a una sola veduta, e con un piccol profilo, con grandissima facilità accresce la sua opera di bellezza infinita e la purga di ogni spiacevolezza, che potesse avvenire agli occhi de' riguardanti: la Scultura si comincia ancora ella per una sol veduta; di poi s'incomincia a volgere a poco a poco, e trovasi tanta difficultà in questo volgersi, che quella prima veduta, che arebbe contento in gran parte il valente scultore, vedutola per l'altra parte, si dimostra tanto differente da quella, quanto il bello dal brutto; e così gli vien fatto questa grandissima fatica con cento vedute o più, alle quali egli è necessitato a levare di quel bellissimo modo, in che ella si dimostrava per quella prima veduta, ed accordarlo con quello altro modo bruttissimo, per ingegnarsi, ch' ella faccia il manco male, che sia possibile, unitamente per tutti i versi che la si dimostri, e queste sono cento vedute o più; dove quelle della pittura sono solamente una e non più: e di questo ne possono essere tanto capaci i professori, quanto i non professori di tale arte.

Concludiamo alla fine, che la Pittura sia veramente l'ombra della Scultura con diligenza pulita ed assettata. E se bene noi sapremo dire molte ed infinite cose bellissime, conosciuto che questa verità da per sè stessa tanto mirabilmente si difende e prova, per non imbrattarla lasceremo la fatica a quelli, che vogliono dire contro di lei; li quali dicono, che volendo fare un'opera di Scultura, agli scultori essere di necessità il farla prima in disegno. A questa cicalata rispondono gli scultori, che quando essi

hanno sculpito, come valenti e sicuri uomini nell'arte, quello che e' voglion fare, pigliano per esprimere il loro concetto terra o cera, e con quella più facilmente e con più brevità si purgano delle difficultà delle vedute sopraddette.

Siccome io dico di sopra, a mille loro false proposte io potrei rispondere, e chiarirle; ma perchè noi abbiamo tre voci diverse l'una dall' altra; delle quali tre (1) io non mi voglio servire se non della prima, la quale si è il *ragionare*, cioè dar la ragione di quello, che io ho voluto dire. L'altre due voci sono *favellare* e *cicalare:* l'una si è dir favole; e *cicalare* si è il cigolare degli uccelli, il quale non ha tuono nessuno, nè con nulla si accorda, sebbene e' non si discorda; questo si è un mormorio, il quale sebbene non consuona, ancora non dissuona: di modo che quelle sono favole, cioè *favellare*, e questo *cicalare* è una armonia di sogni. E con queste due armi io so, che questi difensori della Pittura, cioè della bugia, lungamente si dilateranno. Prestisi fede alla verità, sotto la quale io mi ricopro, e con essa mi difendo.

(1) Cioè *di queste tre*, secondo la maniera più volte usata anche nella Vita. Ved. Vol. II, pag. 5 ed il *Racconto III.*

RISPOSTA

DEL LASCA.

Tutte quelle ragion, che accolte e sparte
In lode avete voi della Scultura,
Chi rettamente guarda e pon ben cura,
Vengon dalla Materia, e non dall'Arte:
Al marmo il duro e 'l tondo, e d'ogni parte
Le sue vedute, dona la Natura:
Ma se così, come fa la Pittura,
Va le cose imitando a parte a parte,
Veggiam chi meglio e più agevolmente
L'imita tutte, e consegue il suo fine;
E quella arà l'onor meritamente:
Queste son le scienze e le dottrine,
Che la Filosofia dà finalmente
All'anime leggiadre e pellegrine:
Chi non vede alla fine,
Che la Pittura è più ampia e maggiore,
E più somiglia il ver, dando il colore?
Ella fa lo splendore
Del ciel, del sole, del fuoco e degli occhi,
E discerne le Botte dai Ranocchi:
Lasciate omai, capocchi,
Lasciate omai questa vostra perfidia,
E sia l'onor di Apelle, e non di Fidia.

REPLICA

DI MESSER BENVENUTO CELLINI (1).

O voi, ch' avete, non sapendo, sparte
 Parole al vento, a far che la Scultura
 Sia men della sua ombra, abbiate cura,
 Che chi non sa, nulla può dir dell' Arte.
Quelli, che poco sanno, piglian parte;
 E questo ha l' Ignoranza per natura.
 Ha solo una veduta la Pittura;
 L' altra è soggetta a più di mille parte.
Quelle opre, che si fanno agevolmente,
 Son poco degne, perchè presto han fine;
 L' altre han gran lode pur meritamente.
Chi pensa saper tutte le dottrine
 È filosofo sciocco finalmente,
 Fuor del seggio dell' alme pellegrine.
  Non ha principio o fine
Quel che non riverisce il suo maggiore;
Tal non discerne il cieco alcun colore,
  E privo di splendore,
Così d' ogni giudizio ha spento gli occhi,
Simile a Talpe, a Lombrichi, o Ranocchi.
  Via, pedanti capocchi,
Che l' Ignoranza ha in voi cotal perfidia:
Nulla è il saper d' Apelle a quel di Fidia (2).

(1) Il Sonetto precedente del Lasca, stampato anch' esso colla *Orazione del Tarsia*, fu riprodotto fra le *Rime di Anton*

Francesco Grazzini detto il Lasca, pubblicate in Firenze nel 1747; ed in un'annotazione al medesimo, fu inserito anche il seguente Sonetto del Cellini, tratto da un esemplare della *Orazione* suddetta, appartenente al Dott. Antonio Maria Biscioni, nel quale ritrovavasi manoscritto con altre poesie del *Boschereccio* sullo stesso argomento. Noi l'abbiamo qui riportato, con le osservazioni istesse del Sig. Carpani, ritenendo però la lezione del Codice Riccardiano 2353, sul quale lo abbiamo confrontato. Ella è poi cosa ben notissima, che il Cellini chiamavasi talor per burla il *Boschereccio*, come può vedersi dalla Prefazione dell'Editor fiorentino dei *due Trattati* pubblicati nel 1731, e dalle seguenti Poesie.

(2) In questa lite di precedenza, intorno alla quale presero parte e ne scrissero gli artisti i più rinomati, e molti altri nobilissimi ingegni, come si rileva dal Vol. 1 delle *Pittoriche*, diceva il chiar. Editor Milanese, non sarà discaro al lettore di sentire quanto ne diceva al Varchi il gran Buonarroti nel 1546. Egli nella sua lettera inclinava alla prima a dar la maggioranza alla Scultura, forse perchè in essa egli era più eccellente, dicendo: *la Pittura mi par più tenuta buona, quanto più va verso il rilievo, ed il rilievo più tenuto cattivo quanto più va verso la Pittura; e però a me soleva parere, che la Scultura fosse la lanterna della Pittura, e che dall'una all'altra fosse quella differenza, che è dal Sole alla Luna:* poi si corresse, proscrivendo da grande artista questa inutile gara col dire, che *la Pittura e la Scultura è una medesima cosa.... e che venendo l'una e l'altra da una medesima intelligenza, cioè Scultura e Pittura, si può far fare loro una buona pace insieme, e lasciar tante dispute, perchè vi va più tempo che a far le figure.* Ved. *Lettere Pittoriche* Vol. 1, pag. 9.

Secondo il testo milanese leggevasi: *a più di cento parte; -- più meritamente; -- non sa principio; -- Poco è il saper d'Apelle ec.*

MADRIGALESSA

DI ANTONFRANCESCO GRAZZINI

DETTO IL LASCA

Contro le dipinture fatte nella Cupola di Santa Maria del Fiore da Giorgio Vasari di Arezzo e da Federigo Zuccheri di Castel S. Angiolo in Vado, tratta dalle Rime *del medesimo, ediz. del* 1747, *Vol. I, pag.* 251; *nella quale si fa onorevole menzione del Cellini.*

Ringraziato sia 'l Ciel, pur s' è veduto
La cupola scoperta
Più e più giorni stare:
E quel tempo è venuto,
Ch' ognuno a suo piacere
L' ha potuta vedere,
E ben considerare,
E dirne apertamente il suo parere.
Io voglio il mio tacere,
Ma ben quel raccontare
Del popol tutto, che generalmente,
Torcendo il grifo, dice, che gli pare,
Che al mondo non si sia
Mai fatto la maggior gaglioffería;
E i due pittor non resta d' ingiuriare.
Pure il secondo non si può imputare,
Nè dee da nessun esser biasmato,
Sendo stato chiamato

Quell' opera a finire,
Che, scambio d'abbellire,
La cupola abbruttisce, abbassa e guasta.
Io parlo per ver dire,
Non per odio d'alcun, nè per disprezzo;
Ma ben Giorgin d'Arezzo,
Giorgin, Giorgin debb' essere incolpato:
Giorgin fece il peccato,
Che del guadagno troppo innamorato,
O dall' invidia, o dall' onor tirato,
E come architettor poco intendente,
Prosontuosamente il primo è stato
La cupola a dipingere,
E mensole e cornici ivi entro a fingere
Senz' ordine e misura;
Acciocchè dalle mura
Non cadessero in Coro
Quelle sue figuracce d'oro in oro.
E dopo ha per ristoro
Quegli ottangoli guasti o riturati,
O dipinti, o impiastrati,
Che, sendo larghi abbasso,
S'andavan ristringendo appoco appoco,
Tanto che passo passo
Si conduceano al terminato loco,
Che alla lanterna poi si congiugneva,
Con tanta grazia e tal proporzione,
Ch' ognun, che la vedeva,
Gli occhi e 'l petto s' empieva
Di meraviglia e di consolazione.
Or pare alle persone,
Sendo tanto abbassata,
Ch' ella sia diventata

Un catinaccio da lavare i piedi,
O una conca da bollir bucati.
Dove son or quegli uomini lodati,
Che per bontà d'ingegno
Già primi fur nell'arte del Disegno?
Di quant'ira, ohimè! di quanto sdegno
S'accenderebbero contro all'Aretino?
O Michele immortale, Angel divino,
Lionardo, Andrea, o Pontormo, o Bronzino,
O voi tutti altri degni d'ogni pregio,
Perchè non siate or vivi?
Pur fra color, che son di vita privi,
Vivo vorrei Benvenuto Cellini,
Che senza alcun ritegno o barbazzale
Delle cose malfatte dicea male;
E la cupola al mondo singolare
Non si potea di lodar mai saziare;
E la solea chiamare,
Alzandola alle stelle,
La maraviglia delle cose belle:
Certo non capirebbe or nella pelle,
In tal guisa dipintala veggendo;
E saltando e correndo e fulminando,
S'andrebbe querelando
E, per tutto gridando ad alta voce,
Giorgin d'Arezzo metterebbe in croce,
Oggi universalmente
Odiato dalla gente
Quasi pubblico ladro o assassino:
E 'l popol Fiorentino
Non sarà mai di lamentarsi stanco,
Se forse un dì non se le dà di bianco.

SONETTO I.

DI BENVENUTO CELLINI (1).

Ben molti si son messi a far Sonetti,
E molti pochi son quei che fan bene;
Ogni uom cognosce il ver da quel che viene,
Chè le Muse ognun chiama; e pochi eletti.

Non val lo esprimer bene i sua concetti;
Nè ben d'Amor mostrar suo galdio (2), o pene;
Nè motti oscuri, o parolette amene;
Nè dire io feci, io fui, io andai, io stetti.

Al primo si domanda, chi l'ha fatto:
E in sul nome di quel si fa 'l giudizio.
Non avvien questo al pingere, o sculpire:

Se l'opra è buona, si conosce a un tratto;
Nè importa aver del mastro prima indizio.
Sculpite or voi; e noi lasciate dire.

(1) Nel pubblicare le Poesie del Cellini, tratte nella più gran parte dai Codici Riccardiani 2353 e 2728, non fu nostra intenzione di offrire ai dotti una lettura dilettevole ed amena, ma volemmo bensì che per mezzo di queste si conoscesse quanto quell'uomo straordinario, senza soccorso di buone lettere, avea saputo avvicinarsi anco in sì fatto modo di componimento agli ingegni i più grandi e sublimi. Le poche Rime adunque, che di esso daremo in luce, se rivestite non saranno di un vero pregio poetico, non lasceranno però di risvegliare un qualche interes-

se, sì per la novità dei grandiosi e bizzarri concetti, di cui abbondano, che per la stretta connessione che alcuni dei loro argomenti hanno o con le di lui opere, o coi fatti nella Vita descritti; e più ancora perchè da esse si renderanno palesi non pochi avvenimenti ch' egli credè proprio in quella di occultare, o che si dimenticò pure di riferire. Servirà poi al nostro intento che un qualche utile queste ritengano, perchè possiamo lusingarci che la loro pubblicazione non sia per riuscire del tutto discara e sgradevole.

(2) *Galdio* per *gaudio*, voce usata dal Cavalca, dal Pandolfini e da altri buoni scrittori.

SONETTO II.

DI BENVENUTO CELLINI

DETTO IL BOSCHERECCIO

CONTRO IL LASCA

Se le Lasche col tempo la natura
Le convertisse in triglie, rombi, o trote,
Non sarien poi sì di giudizio vuote,
Che parlar non potessin di Scultura.

Ma questa Lasca ha forma di figura,
Che gira intorno al Carro di Boote,
Dove quel di Tarsia sentì le ruote
Ruotar pel ciel senz' ordine, o misura.

A voi ricorro, Messer Carlo degno (1),
Che mi scampiate da questi cotali,
Ch' hanno 'l più bel della natura a sdegno.

Sculpì natura il mondo e gli animali,
E pose all' ombre lor nome Disegno,
Qual son costor da Dio fatt' ombre tali.

(1) Non sappiamo qual sia la persona, alla quale ha voluto qui il Cellini indirizzarsi, quando questa non fosse Messer Carlo De' Medici, uno dei Soprassindaci, e che nel 1573 venne ascritto nel numero dei Senatori. V. Ammirato Lib. xxxv.

SONETTO III.

IL BOSCHERECCIO

CONTRO GIOV. MARIA TARSIA

Fra l' alte moli e' sacri templi udìa
Ruotar quel Buono Arroto tanto forte,
Che non gli fe' cotanto mal la morte
'L vederlo stretto dentro una Tarsìa (1).

Quella si sega poi, o mente impìa!
Con sì gran cicalate, che più corte
Dipoi il mangiar de' Frati (2), e quei di Corte
Altrui non danno sì gran ricadìa (3).

A queste gran tre arti e' graffia il muso,
E non si sente mai qual più gli piaccia;
Dice in un Sonettaccio l' ha concluso.

E del Disegno 'l profilo e la faccia
Coi ferri aguzzi il tondo ha sì confuso
Che l' arte, e' libri, e sè, e 'l mondo impaccia.

(1) Facendo il Cellini allusione al Discorso composto dal Tarsia nelle Esequie del Buonarroti, scherza dipoi, come ha fatto nell'antecedente Sonetto contro il Lasca, sul di lui cognome, poichè la voce *Tarsia* denota un lavoro di minuti pezzuoli di legname di più colori commessi insieme a guisa di musaico.

(2) Riferisce a quella lettura, solita farsi nei Monasteri durante la refezione.

(3) Cioè, noia, molestia, travaglio.

SONETTO IV.

IL BOSCHERECCIO

CONTRO TARSIA

Questo è un uom, che vuol che il mondo impazzi;
Dice, il furor del ciel che non si sente
Quando e' trabocca tutto l'Oriente,
Che di color diversi il ciel si sguazzi.

Dell'S. e P. n'è pien logge e palazzi (1).
E 'l P. vuol dir Pedante veramente;
La S. degna, immortal, saggia e prudente,
Ch'empie dell'ombre sue panni di arazzi.

Quando uno è vuoto non è pieno a randa (2);
Non sa 'l pover parlar de' gran tesori,
Perchè non gli ha mai auti in su la lista.

Quel che è vero a quel che par comanda;
Quel che par, è dover resti di fuori,
Che l'S. è il tutto, e 'l P. è sol la vista.

(1) Ha voluto il Cellini con queste iniziali rappresentare le due voci *Scultura e Pittura*.

(2) Cioè appena, a mala pena.

SONETTO V.

IL BOSCHERECCIO

ALLA

SACRA SANTA SCULTURA

Dio fe' il prim' uom di terra, e poi l'accese
Coll' immortal suo spirto, vivo e santo;
E gli diè 'l mondo in guardia tutto quanto.
Poi in virgin vaso a rivederlo scese,
Perchè dalle ombre le virtù offese
Vide di quello: e or posson qui tanto,
Che dell' ombra Pittura è solo 'l vanto;
Cagion che la Scultura i suoi riprese.
Fe' Perseo Benvenuto, e Cristo in Croce;
E perchè ei ben mostrava la Scultura
Gli han tolto 'l pane, e dato in su la voce.
A Dio perchè oramai non si procura,
Dunque lo troppo ben cotanto nuoce,
Dunque il falso operar il bene oscura.
Dalle Lutezie mura
Sol venne per far bene, e in tanti affanni,
Povero, afflitto, vecchio sventurato,
Chiede 'l promesso, e quel ch' ha guadagnato
Con servir venti de' suoi migliori anni (1).

(1) Parla qui il Cellini di sè stesso, che avendo lasciato la Francia, ove viveva agiatamente, per ritornare in patria, e quivi affaticatosi in opere maravigliose per il corso di circa venti anni, trovavasi poi nella sua vecchiezza privo affatto di ogni aiuto e di mezzi onde vivere.

SONETTO VI.

IL BOSCHERECCIO

ALLA

SCULTURA

La gloriosa mirabile Natura,
Che di rilievo ci ha tutti creati,
E tutti in qualche parte ci ha variati
Fe' i tondi prima, e poi diè di Pittura.

Fece più bella voi d'ogni figura:
Se per Elena quei popoli armati
La Grecia sollevò, non v'eran Frati
Che biasimassin tanto la Scultura (1).

Gode l'Europa 'l bel viso e' begli occhi
Oggi di voi, qual mai non si concede
Che chi biasma il rilievo mai li tocchi.

Forse fu bella Elena; or voi si vede
Quanta infinita beltà 'n voi trabocchi,
Che ogni altra mostra a noi, sol a voi cede.

(1) Pare che vogliasi dal Cellini indicare, che nella presente quistione di precedenza tra la Pittura e la Scultura il celebre Don Vincenzio Borghini, già Monaco Cassinense, nelle Belle Arti peritissimo, inclinasse a favore della prima. Vedasi il Sonetto XI.

SONETTO VII.

IL BOSCHERECCIO

Lustrante, eterna e gloriosa e bella
 Felice se' più d'ogni altra immortale;
 Non ci è arte o scienza a te rivale,
 Se' come 'l Sol è in ciel più d'ogni stella.
Son crudel l'arme in questa parte e in quella;
 Son polve al vento le parole eguale;
 La Cerusia è a te sorella tale,
 Pur rappezzando altrui resta tua ancella.
Socrate ti lasciò quand' io ti presi,
 Cagion che me' d'ogni altro al mondo disse,
 Da terra ascese alla maggiore altura.
Lieve sentì 'l parlar, non quei gran pesi
 Dove la mente l'alma il corpo fisse,
 Più val nostra immortal sacra Scultura (1).

(1) Lo stesso Cellini fece a questo Sonetto il seguente Commento. „ Dice che Scultura si è la prima Arte che faccino gli „ uomini, e che la Cerusia è sua sorella: ma è tanto minore che „ la gli diviene come serva; e che l'arme sono cosa crudele e „ disumana, e che la Filosofia non è altro che parole. Così tutte „ le altre arti, che sono composte di voce, che sono come al „ vento polvere. E che Socrate, che fu sì gran filosafo, era stato „ scultore mirabile, e gli parve cosa molto più leggieri lo attendere alla Filosofia, che alla Scultura; e così la lasciò. Ma perchè lui fu il maggior filosafo, viene perchè e' fu prima Scultore: e veduto che lui la lasciò, io la presi, cercando le „ maggior fatiche „.

SONETTO VIII.

IL BOSCHERECCIO

Nel mio più dolce sonno l' Aurora
In mezzo avea dall' una e l' altra parte
Quelle due Boscherecce, con lor arte
Cantavan di Nettunno e d' Arno ancora.

Tratto del Mare avean quel gran Dio fuora,
E reverente a lui Ercole e Marte
Flora mostrava la più bella parte
Ch' avessi il mondo, qual più ch' altri onora.

Quel più gran marmo è fatto di te degno,
E dai più eccellenti si contende
Per mostrar qual di lor fia più accorto.

Tu vedrai chi ti fa con più disegno
Più forza, o grazia 'l tuo valore intende;
Qual vinca poi non ti lasciar far torto.
Con barba e sguardo storto
Brandì il Tridente e' Cavalli e Tritone
Fe' risentire ammirabil quistione.

SONETTO IX.

IL BOSCHERECCIO

Nessun può dar iudizio se non quelli
Che son dotti in tal arte, e non pedanti;
Se fussin bene ancor filosofanti,
'L valor saper non puon delli scarpelli,

Squadre, trapani, mazzuoli e ceselli,
E cera, e terre, archipenzol, quadranti;
Sculpir fanciulli, uomini, donne e santi,
Qual mesti, afflitti; altri via (1) lieti o belli;

Si fan talvolta di terra, o di legno,
Qual richiede i color, poi mostra il vero.
Da quei nasce il dipingere e il Disegno.

Ma quel più gran sculpir eterno e'ntero
In oro, argento, bronzo, marmi, è degno
Di tener sopra ogni arte il primo impero.

(1) Cioè *molto, assai.*

SONETTO X.

IL BOSCHERECCIO

Ogni uom dice per certo ch' io ho 'l torto,
E per ancor non ci è giudizio dotto:
Lascio ogni uom dire, e non rispondo motto,
Perchè cotal sentenza ha 'l tempo corto.

Se fussi vivo quell' Uom, che s' è morto,
Non saria del mio aver tanto al disotto
La crudel Parca, che il suo filo ha rotto
Pur dianzi, che 'l suo legno aveva in porto.

In porto dico, che si gran procelle
Avea passate pel buon Duca nostro,
Combattuto il nimico, vinto e perso.

Se 'l tolse morte, che mai più si belle
Imprese s' eran fatte al secol vostro;
Or n' ha Dio in cielo un sì gran lume acceso (1).

(1) Parlasi del Buonarroti.

SONETTO XI.

IL BOSCHERECCIO

AI PITTORI

Quanto la ragion può, quant' è il ver degno
Considerate, poson la Pittura
Nel primo luogo, fatta di Scultura
Proprio contra di lor, privi d' ingegno.

Quella merita onor, perchè il Disegno
Vien sol da lei; sol quella eterna dura;
E l' altra, è l' ombra sol d' ogni figura:
Persa la luce, torna al cieco regno.

Offender volson lei, con l' arme sue
Volgendosi la punta inverso il cuore.
Oh quanto Dio fa ben le cose sue!

Giorgio Aretin, e quel Frate Priore (1)
Sono uno stesso, se ben paion due:
Così non suol quel vostro buon Signore.

(1) Questi è il dottissimo Don Vincenzio Borghini Priore degli Innocenti, stato già Monaco Cassinense, come dicemmo di sopra alla pag. 400.

SONETTO XII.

IL BOSCHERECCIO

Quell' immortale Iddio della natura
   Che fece i cieli, e 'l mondo, e noi fe' degni
   Delle sue mani, senza far disegni,
   Come quel che ogni arte avea sicura,

Di terra fece la prima Scultura,
   E la mostrò agli Angel de' suoi regni;
   Per qual ne nacque que' crudei sdegni,
   Cagion d' inferno e morte acerba e dura.

Cadde nel fuoco colle sue brigate
   Quel che ubbidir non volle 'l suo maggiore,
   Che avea tante gran cose create.

Questo fu il primo che si fe' Pittore,
   Che con tal ombre ha l' anime ingannate,
   Qual non può far nessun buono Scultore.

SONETTO XIII.

ALLO ILLMO. SIG. DUCA DI FIRENZE

FECE BENVENUTO DICHIARANDO LA FILOSOFIA BOSCHERECCIA

S' alzar già lieti a Dio tre i più belli
Lucenti spirti, che la felice alma,
Accesa a quello, ardita i cieli spalma:
Parien che sol per lei fur fatti quelli.

Se l' alma è eguale, e i corpi a lei fratelli;
Un lieve, e l' altro con più breve salma,
In Voi felice e gloriosa calma
Di gemme e d' oro ancor vi ornò i capelli.

Quel Dio, il qual giammai non mutò voglia,
Cangiossi allor con ambe mani a' poli,
Fermo che sol di lui la grazia avessi.

Beato a Voi, e noi ch' al mondo soli
Amici e servi in tanto ben commessi,
Che immortal fate a noi la mortal spoglia.

SONETTO XIV.

DI BENVENUTO CELLINI

SULLA GOTTA

Sol immortal, Signor, Padre del tutto,
Sol increato, e tu sol Creatore
Formasti i ciel, le stelle, e lor valore;
Qual dann' ordin, da Te, quaggiù per tutto.

L' aer, la terra, il mar, e 'l Santo frutto
Che all' immagine Tua ti mosse e amore
Al far quest' uom d' ogni animal signore,
E servo al fuoco l' Angelo empio e brutto,

Il qual ti trasgredì: poi giorno e notte
Con tristi inganni oprò le sue virtute,
Che l' uomo avea già pien d' ogni difetto.

Nascer uom, e morir per sua salute,
Dappoi ti piacque: scaccia or le mie Gotte,
Ovver la povertà, ch' io sono in letto.

SONETTO XV.

DI BENVENUTO CELLINI

Tu già a *calendas Grecas* cicalasti,
Ed io mentir ti feci per la gola;
Non bastando or quella mentita sola,
Ci metterò il bastone insin che basti.

Se poi avvien che le corna ti guasti,
Tirane al tuo dottore una parola;
Sebbene avvien che quel che può m'invola,
Fra quello e me non sia chi borra impasti.

A lui sta 'l torre e 'l dar; gli altri a tacere.
Sol fortuna si può mettere in mezzo;
Nè anche lei non fa quel che la vuole.

A molti dà che si stanno a sedere,
Nè han virtù, principio, fine, o mezzo;
E' qual la luna affredda e scalda 'l sole (1).

(1) Questo Sonetto può credersi fatto contro la Persona, che dette luogo alla carcerazione del Cellini, di cui sarà parlato in appresso.

SONETTO XVI.

DI BENVENUTO CELLINI

AL CAVALIER BANDINELLO

Cavalier, se voi fussi anche poeta,
Qual io son Boschereccio, ognor vorrei
De' vostri versi, e mandarvi de' miei:
Faremmo un' amicizia buona e cheta.
Presente il Duca già facemmo dieta
Di gran contesa (1): or voi facesti, io fei
Rider lo 'nferno e sdegno a' sacri Iddei.
Natura ha un di noi perversa inquieta.
De' vivi ho percosso io; voi molti sassi
Fracassati e distrutti, qual si vede
Biasimo a voi: e' mia cuopre la terra (2).
Un di noi perde le parole e i passi,
Che a quel gran Dio del mar ciascun si crede
'L Censo portar di tale onesta guerra (3).

(1) Si riferisce alla contesa che questi due Artisti ebbero in faccia al Duca Cosimo intorno all' Ercole e Cacco, e che è descritta alle pag. 388-394 del precedente Volume.

(2) Con questo bizzarro argomento ha voluto il Cellini render biasimevole il Bandinello più di sè stesso, dicendo: che se egli uccise qualche vivente, non può avvenirgliene ora verun rimprovero, perchè gli uccisi da esso la terra ricuopre ed occulta; ma che i marmi fracassati e distrutti dal Bandinello, saranno al medesimo di perpetuo biasimo, perchè le sue opere in quelli espresse tuttora sussistono.

(3) Intende parlare il Cellini della concorrenza avuta col Bandinello sul marmo del Nettuno, di cui tanto fu detto nella Vita.

SONETTO XVII.

DI BENVENUTO CELLINI

A BARTOLOMMEO AMMANNATO

ED ALLA SUA MOGLIE, CHE È POETESSA

Bartolommeo, da poi che lo immortale
Iddio del ciel, ch' a noi i ben dà e toglie,
Segue il prim' ordin suo, e nostre voglie
Lascia 'ndietro, che d' altro non si cale:

A voi 'l divin sculpir, e quanto vale
Sento eccellenzia in Vostra onesta Moglie,
Che poetando passa le gran soglie
Qual mai fe' donno, o qual degn' uom mortale.

Felice in voi Fortuna; al mondo soli
Gioite in le virtù: che Iddio v' accresca
Vita, roba, poter, grazia e figliuoli.

Credo a Giove e a Perseo di me gl' incresca
Veder ch' io gli ho lasciati così soli;
Biasmo quel che impedì mia età più fresca (1).

(1) Si è già veduto nella Vita quanto il Bandinello fu d' impedimento alla gloria del Cellini, togliendogli i mezzi di riprodursi al pubblico con nuove sue opere.

SONETTO XVIII.

DI BENVENUTO CELLINI

A M. LAURA BATTIFERRA

MOGLIE DI BARTOLOMMEO AMMANNATI

TRATTO

Dal Primo Libro delle Opere Toscane
di Madonna Laura Battiferra degli Ammannati.
Firenze appresso i Giunti 1560.

Con quel soave canto e dolce legno
Ne corse ardito Orfeo per la consorte;
Cerber chetossi, e le tartaree porte
S' aperser, che Pluton ne lo fe' degno,
Poi gli rendette il prezioso pegno;
Ma d' accordo non fu seco la Morte.
Voi, gentil Laura, quanto miglior sorte
Aveste al scendere al superno Regno!
Lassù v' alzò il Petrarca, e dietro poi
Ne venne a rivedervi in Paradiso;
Sete scesi in un corpo ora ambidoi (1).
Felice Orfeo, s' avea tale avviso
Cangiar la spoglia, arìa fatto qual voi,
Ch' amor, vita e virtù non v' è diviso.

(1) Suppone ingegnosamente, diceva il Sig. Carpani, che M. Laura Battiferra sia la celeberrima Laura del Petrarca rediviva, e resa una sola persona col Petrarca medesimo.

SONETTO XIX.

RISPOSTA

DELLA MEDESIMA

TRATTA COME SOPRA

Volesse pure il Ciel, ch' all' alto segno,
Ove giugneste voi per piane e corte
Vie, che sono ad altrui sì lunghe e torte,
Giugnesser l' ali del mio basso ingegno.

Che, come paurosa e debil vegno
A dir di voi, sicura allora e forte
Verrei, nè punto temerìa di morte
L' ultimo assalto, ch' or temer convegno.

E direi come in un sceser fra noi
Pirgotele e Lisippo, onde conquiso
Fu 'l vanto, prisca Età, degli onor tuoi;

E perchè 'l sacro Apollo mai diviso
Da' più cari non v' ebbe amici suoi;
Tal ch' io co' più perfetti in voi m' affiso.

SONETTO XX.

DI BENVENUTO CELLINI

A MICHEL ANGELO BUONARROTI

Solo una fronda della tua corona,
Angel Michel divin, solo immortale,
Ricco, mi mostra, e d' altro non mi cale,
Che questa basta in me, sol bella e buona.

La gran tua tromba fa che la mia suona
In bronzi, marmi; e pria quel che più vale,
Dal qual dipende ogni gran bene e male,
Che 'l Ciel dispensa a chi più o men dona.

Quanto dipinger mai mostrar si puote
Con la tua dotta mano; io 'n gioie ed oro
Molti anni spesi, e fra' miglior fe' senno.

Non tuo saper, nè mio: dal Cielo dote
Benigno a noi donate, amplio tesoro:
Beato quale di tal grazia è degno!

SONETTO XXI.

DI BENVENUTO CELLINI

A MESSER BENEDETTO VARCHI

La ricca pianta, ben ch'alquanto acerba,
Che da Voi surge a questo nuovo Aprile,
Laur che s' alza al ciel fresco e sottile,
Frutti, ombre e fior già stende amplie all'erba.

Mirate questo: a Voi tal gloria serba
Eterna, santa, sacra, alta e virile,
Ch' ogni altra appo di lui fia bassa e vile,
Pur or la scorza ingrossa e 'l fusto innerva (1).

Gloria al bell'Arno; e gli ornamenti suoi
Rugiada infronda, infiora, infresca e dora
D' altre più nobil gemme rare e vaghe.

Se oggi a Maian, fra tante Ninfe e Maghe,
Lei col canto i pastor vince e gli eroi,
Questo 'l mondo di speme e d' opre onora (2).

(1) *Innervare* vale render più gagliardo, rinvigorire.

(2) Sembra con questo Sonetto essersi voluta onorare dal Cellini la celebre poetessa Laura Ammannati, di cui è parlato di sopra.

SONETTO XXII.

DEL VARCHI AL CELLINI

TRATTO

Dai Sonetti Spirituali del Varchi, stampati in Firenze nel 1573.

Benvenuto il tempo è, che queste cose
Basse lasciamo a chi dopo noi viene,
E tutta ergiamo al Ciel la nostra spene:
Restan le spine sol, colte le rose.

Il ver, che infino a qui colui m' ascose,
Che i più dentro sua rete avvolti tiene,
M' aperse Lui, che 'n tanti strazii e pene
Il viver nostro al suo morir prepose.

A me, dotto Cellin, prose nè carmi
Per far del Regno Glorìoso acquisto,
A voi non gioveran bronzi nè marmi.

Pigliar la croce addosso e seguir Cristo
Bisogna, se vorrete, od io salvarmi:
Pigliam dunque la croce e seguiam Cristo.

SONETTO XXIII.

RISPOSTA

DI M. BENVENUTO CELLINI

TRATTA COME SOPRA

Benedetto quel dì, che l'alma varchi (1),
Lasciando omai la spoglia di lei sazia;
E reverente a Dio renda ognor grazia
D'essere scarca di sì grevi incarchi.
Se ben con doglia par di lei si scarchi,
Quanto maggior, s'a Dio fusse in disgrazia,
Saria la pena! ch'or, del ben non sazia,
È pur cagion, che manco uom si rammarchi.
Vostre alte prose, vostre dolci rime,
Che voi fra tutti gli altri han fatto solo,
Al Ciel per dritta via sen vanno prime;
E voi ven gite a Dio col maggior volo,
Che fesse uom mai, e con più ricche stime,
Chiaro dall'uno infino all'altro polo.

(1) Il Varchi nel primo verso dell'antecedente suo Sonetto scrisse *Benvenuto* in una sola parola, e quantunque dopo di essa omettesse la virgola, non si può assicurare, diceva l'egregio Signor Carpani, che abbia voluto introdurre il doppio senso di *Benvenuto* e *ben venuto;* ma il Cellini in questa sua risposta si è manifestamente studiato di far entrare il nome e cognome di *Benedetto Varchi*, dando a tali voci il loro significato etimologico. Questi inopportuni giuochi di parole, concludeva quel dotto Editore, annunziavano all'Italia la vecchiaia dell'aureo secolo XVI, e la vicinanza del malagurato XVII.

SONETTO XXIV.

DI BENVENUTO CELLINI

IN PRIGIONE IN FIRENZE 1556 (1).

Padre, che 'n terra e 'n ciel primo monarca
Sacro santo, immortal se', eterna face,
Fattor di vita, e Dio d' ogni vivace (2),
Deh leva al servo tuo quest' aspra incarca!
Son inquisito a torto, e la mia barca
Fragil sommerge 'sta belva mordace.
Volta a quel l' ira; e a me la santa pace
Dammi, ch' io entri alla tua celeste arca.
Per me ti piacque alzarti al santo legno,
E col tuo sangue battezzar la terra,
Che le due luci in ciel d' ira s' ascose.
Metalli e marmi con qualche disegno
Sempre in tuo nome ho tocchi: or tanta guerra
Mi fa chi di me tien le miglior cose.

(1) Dal *Ricordo* 45 abbiamo veduto che fino dal 26 Ottobre del 1556 il Cellini era stato cavato di prigione. Dicendosi ora nel *Sonetto XXV*, che nella solennità di S. Giovanni Batista, cioè nel finire del Giugno di questo istesso anno 1556, egli trovavasi digià ritenuto in carcere, e quindi rilevandosi dai *Sonetti XXXIV e XXXV*, che questa sua carcerazione ebbe una durata di soli due mesi, è facile da ciò il dedurne che la sua liberazione dovette accadere prima della metà del prossimo Agosto; e che in conseguenza la prigionia, della quale ora si parla, è antecedente e diversa da quella, di cui è fatta menzione nel surriferito *Ricordo*, riportato di sopra alla pag. 71.

(2) *Vivace* per *vivente*, significato che non trovasi nella Crusca.

SONETTO XXV.

DI BENVENUTO CELLINI

A SAN GIOVAN BATISTA

IN CARCERE

Fatto il dì del nostro S. Giovan Batista nel 1556.

Giovanni, io bramo pur d'aver quel sasso (1),
S'all'alma mia salute, e 'l corpo tale
Possa quel peso, e non mi faccia male,
Lalderò Iddio e te, nè mai fia lasso.
Di forze ancor non son sì privo e casso,
Vorrei passare innanzi, almeno eguale
A' maggior farmi, anch' io parte immortale,
Da poi che 'l Franco Re mi mostrò 'l passo (2).
Qualche saggio di me Perseo pur mostra,
In alto ha 'l teschio, e 'l crudel ferro tinto;
Sotto ha 'l cadavro, e non di spirto privo.
Lodato fu nella gran Scuola vostra
Per esser pria d'arte diverse cinto,
Con le qual grato a tutte io presso arrivo.

(1) Intendesi qui il marmo destinato al Nettuno.

(2) Cioè da poi che Francesco I gli avea dato i mezzi di condurre a fine quelle opere grandiose, che gli acquistarono celebrità di orefice e scultore rinomatissimo (V. Vol. II, p. 213).

SONETTO XXVI.

DI BENVENUTO CELLINI

DI CARCERE AL DUCA

Glorioso Signore, poi che a Dio
Piacque Ducarvi (1) pien d'oro e d'ingegno,
Discreto e santo, e d'ogni laulde degno,
Deh! muova in voi pietà quest'esser mio.

Ho cinquantasei anni ora, e se io
Muoio in questo Carcer, che vil pegno
Vi resti poi un sol cadavro indegno,
Perso arte, speme, fede e 'l sudor mio.

Deh siate al creder mal di me più tardo!
Ma presto all'onorate mie fatiche,
Qual v'ho date de' miei più validi anni.

Addiaccio in mezzo al fuoco, e nel diaccio ardo.
Deh plachin l'ira tante lingue amiche,
E 'n galdio volti i miei sì grevi affanni!

(1) Cioè rivestirvi della qualità di Duca.

SONETTO XXVII.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

L'arte, la roba, l'anima e l'onore
E' cerca per ischerzo ancor la vita
Levarmi; e se Dio non mi porge aita
Vorrà di questa l'ultimo valore.

Com' hai tu, patria mia, sì duro il cuore;
E tu, Signor, quale stella ti incita
A dare al servo tuo sì gran ferita,
In premio d'un così immortal favore?

L'oprar dello ignorante Bandinello,
Con averlo pien d'oro ingiustamente,
Deriso ha il mondo, e non senza lor duolo.

Puossi in terra veder Garzon più bello
Del mio Perseo? e fra l'umane gente
Chi nol toccassi, sarie 'l mondo solo.

SONETTO XXVIII.

DI BENVENUTO CELLINI

IN CARCERE IL DÌ CHE MORÌ IL BARGELLO

Morte poltrona, ci hai tolto il Bargello,
E prima ci togliesti il Polverino (1);
Tu hai 'l cuor basso e l'animo meschino,
Sa' tu fare altro, sciocca, o va' al bordello.

Adrian, Clemente, Paul, Iul, Marcello,
Francesco re; quest' e quel signorino
Solevi tor, ch' era un veder divino
Menar sovente al tuo infernale ostello.

Iustizia e Morte han fatto compagnia,
Inganni, fralde, vizii, adulazione,
Porca ignoranza a lor mostra la via.

Son vecchio ormai, e ho in cul queste persone;
Ma se Morte mutassi fantasia
Si potrie metter fra le cose buone.

(1) Iacopo Polverini Fiscale, di cui vedasi il Vol. II, p. 508.

SONETTO XXIX.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

Quel lume sol che 'l mondo e 'l cielo onora,
Pel quale io son più che animal divino,
Che in mezzo d' esso in croce a capo chino
Viddi il Signor, che il cielo e 'l mondo adora,

Piatoso in quello, e in questo carcere ora (1)
Apri al tuo servo infelice e meschino,
Qual con tua gloria al Limbo quel mattino
Gli antichi Padri in te si vider fuora.

E tu, Madre di Dio, fammi ormai lieto
Per quel divin splendor che in te si pose,
Qual purgò il cielo, e nostre colpe stinse.

Divoto al santo Tempio del Loreto
Verrò cantando le mirabil cose,
Che col sangue immortal la morte vinse.

(1) Rammenta la visione avuta nel carcere di Roma, e descritta alla pag. 80 del Vol. II.

SONETTO XXX.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

Risiede il sacro santo Iddio immortale
Con la sua Corte gloriosa e magna
In mezzo al Sole, e con sua virtù bagna
Ciascun facendo di sua grazia eguale.

Ogni uom che muore ha purgare'l suo male
Dentro alla Luna (1): ivi sue colpe lagna
Fin che purgata e netta ella guadagna
Quel don da Dio, che più d' ogni altro vale.

Gli altri poi che dannati in sempiterno
Restan fra l' aria, e la spera del fuoco,
Girando sotto, e' mai veggono 'l Sole.

Ivi è l' oblivione, ivi è lo Inferno;
L' altre purgate vanno al degno loco
Dentro una stella, e Dio contempla e cole.

(1) V. Dante *Purgatorio* Canto IX.

SONETTO XXXI.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

Si accese a Dio questa mia infelice alma
Nel mille cinquecento a Tutti e' Santi
La notte che seguia i funebri pianti
Di chi lasciato ha qui la fragil salma (1).

Se 'l mio destin non fussi, avria la palma
Forse acquistata; e non mi saria innanti
Passato alcun; sebbene il mondo vanti,
Vien che hanno auto più la stella in calma.

Son Benvenuto, il qual diverse prove
D' arte sublime ho fatto; e l' aspre stelle
Con tutto il lor poter m' han misso al basso.

In Roma e in Francia il trionfante Giove,
Perseo a Fiorenze, e altre cose belle
Mi paga un Carcer: or son stanco e lasso.

(1) Come fu detto nella Vita, il Cellini nacque la notte di Tutti i Santi del 1500.

SONETTO XXXII.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

Signor del cielo, o Dio della natura,
Tu mi formasti, e colla tua virtute
Mi desti grazie qui non conosciute,
Perchè or tien tu di me sì poca cura?

Mi trovo stretto in questa tomba oscura
Sepulto vivo, e per la mia salute
Spero per l'alte sacre preci acute,
Che fa chi grazia in te per me procura (1).

Ferma 'l poter del mio fatal destino,
E vincitrice fa' quella benigna
Stella, che alzato m' ha dal vulgo gnoro (2).

Io son tuo servo, e tu il mio Iddio divino,
Facendo grazie molte pur si alligna,
Qual me, che sempre ti amo, laldo e adoro.

(1) Cioè per le alte preci della di lui famiglia.
(2) *Gnoro* per *ignorante*.

SONETTO XXXIII.

DI BENVENUTO CELLINI

NEL CARCERE

Cinquantadua, son oggi, giorni fermo
Son dentro un Carcer, dove la ragione
Non v' entra mai per quel che vi si pone,
Nè val con vita o morte usare schermo (1).

Porgi l' orecchie, o Dio, al giusto infermo
Tuo servo, e la tua destra ancor vi pone;
Cancella il vizio, e l' alte virtù buone
Vien presto a trar di questo intricato ermo.

Priega, Vergin Madre, il gran Fattore
De' Ciel, tuo Padre e Figlio, che s' affretti
Volendo in vita ancor tenermi alquanto.

Consacro a quel lo 'ngegno, l' alma, e 'l cuore,
La lingua, i marmi e' metalli e' concetti
D' oprar poi sempre in tuo e in suo onore.

(1) Vedasi il *Capitolo in lode della Prigione.*

SONETTO XXXIV.

DI BENVENUTO CELLINI

L' ULTIMO NEL CARCERE LA MATTINA CHE IO FUI LIBERO,

CHE FU LUNEDÌ MATTINA

Già Tutti i Santi, ancor Saturno e Giove
M' han favorito: priego te, Luna, adesso,
Che se' in questo Cielo a noi più presso;
Deh fa' per me qualche onorate prove!

Trammi del Carcer, che in Fiorenze, o dove,
Sempre il tuo nome arò nel cuor commesso.
D' oro al tuo tempio i' vo' portare impresso
L' immago mia, nè mai vogl' ire altrove.

Stentato ho qui dua mesi, disperato:
Chi dice ch' io ci son per Ganimede (1);
Altri, che troppo aldace i' ho parlato.

Di amare altro che Donne mai si vede
Sotto Perseo: del bel Giovin alato
Ne ho l' onorato premio che ognun vede.

(1) Cioè per sodomia.

SONETTO XXXV.

DI BENVENUTO CELLINI

DOPO DUE MESI DI PRIGIONIA, FUOR DEL CARCERE

LIBERO

Creatore immortal, che 'n sempiterno
Fu la tua gloria, nè principio o fine
Aver non puoi nell' opre tue divine.
Governi il cielo e superi lo 'nferno.

Quei che di mal oprar abito ferno,
Nè credono alma, nè del corpo fine
Prigion de' vizii, e quelle peregrine
Alme ch' han 'l cuor purgato in te sol fermo (1).

Ben mi sovvien di Roma il Carcer vano
Da quel Paul, che sol mosse avarizia (2),
Piatoso ti scopristi allo innocente.

Signor, tu vedi ciocchè noi facciamo;
Del carcer d' or tu sai quanta ingiustizia,
E so che 'l languir nostro in te si sente.

(1) Il Cellini ha qui espresso il suo pensiero, senza obbedire alla rima.

(2) Rammentasi la prigionia sofferta nel 1538.

SONETTO XXXVI.

DI BENVENUTO CELLINI

Deh! fammi degno di quel gran tesoro
Che tu concedi Iddio a' tuoi cristiani,
Con l'alma, 'l cuore, gli occhi e ambe le mani
Devotamente e pur sempre t' adoro.

Tutto 'l mio ingegno ed ogni mio lavoro
Sol volgo a te, nè mai più cose vani (1):
Fuggir vo' i crudei empi falsi cani,
Per quant' è il viver mio, infin ch' io moro.

Fammi degno della tua santa grazia
E 'nsegnami soffrir li miei affanni,
Che d' adorarti mai mia alma è sazia.

In te sol vivo; sopra i settanta anni,
Deh! ferma il rio destin, ch' ancor mi strazia,
Acciò ch' io venga a' tuoi celesti scanni.

(1) *Vani* per *vane;* arbitrio preso dal Cellini per comodità della rima.

SONETTO XXXVII.

DI BENVENUTO CELLINI

Glorioso, divino Angel, ch' a Dio
Se' de' più cari, e con maggior virtute
Ci mostri il suo valore, e la salute
Nostra, che da lui vien benigno e pio.

Tu ne puoi sol tener in grazia a Dio,
Sol chiare in te virtù, mai conosciute,
Da te dimostre con parole argute;
Deh! che nel tuo orar sie degno anch' io.

Tromba del Paradiso, in cui mi fido,
Vero Nunzio del gran primo Fattore,
Beato chi ti sente, e chi t' ha visto.

Non Paul, Augustin, Giovan, ma Cristo
Puro si sente per il tuo splendore:
Deh fa' degno di te 'l mio basso nido!

SONETTO XXXVIII.

DI BENVENUTO CELLINI

Immortal sacro santo Creatore,
Che dipoi fatti i Ciel con tante stelle
Desti lor moto, e 'l Sol fra le più belle
Empiesti di virtù col tuo splendore.

Facesti il mondo a quel superiore
Gli altri elementi, i fulgor, le procelle;
All' immagin Tua l' Uomo: e queste e quelle
Opre sol degne del tuo gran valore.

Maggior che l' opra delle Sei Giornate
Fu 'l mostrarsi uomo al mondo; e voler morte
Sol per scacciar quel superbo empio audace.

Salvasti l' alme che ci avevi date,
Gittasti a terra le tartaree porte,
Che a' padri nostri e a noi fu eterna pace.

SONETTO XXXIX.

DI BENVENUTO CELLINI

Oggi è quel dì, che il Ciel mostrò la terra
    Languida, afflitta, tenebrosa tanto,
    Che sopra lei quel maggior d' ogni Santo
    Concede a Morte, che gli facci guerra,

Per salvar noi, da chi ci tenne in guerra
    Gran tempo involti nel suo falso ammanto.
    Col suo sangue a noi Cristo asciugò il pianto;
    Le tenebre ci aprì che in quel riserra.

Laldiamo tutti il nostro Creatore,
    Che morte mostra a sè, per salvar noi,
    Col santo primo immortal suo amore.

Tu, Padre e Figlio, Tu sol Santo, puoi
    Quietar l' immenso mio crudel dolore,
    Dappoi ch' eletto m' hai fra' servi tuoi.

SONETTO XL.

DI BENVENUTO CELLINI

Quella sola virtù che 'n Dio si mostra,
Nella quale è sol Dio, ell' è in Dio solo,
Che i Ciel sostien su l' uno e l' altro polo,
Con lume eterno dentro alla sua chiostra.

Immaginar non può la virtù nostra
La gran gloria del Padre e del Figliuolo,
Gli Angel del Cielo, e l' infernale stuolo,
Da' quali il bene e 'l mal ci si dimostra.

Piacque a Dio crear l' uom simile al vero,
E volse ancor che gli Angel l' onorasse,
Dove ubbidir quel superbo non volse;

Dio lo privò del lume del suo impero,
Cagion che l' uom da Dio si separasse;
Per quel, piatoso a noi, la Croce tolse.

SONETTO XLI.

DI BENVENUTO CELLINI

Al cader di colui ch' erge ed avviva
Quanto sostiene il Ciel, quanto 'l Sol vede,
Per far della sua forza al mondo fede,
E della sua virtute eterna e diva,

Sparì del giorno l' alma luce viva,
E tremò di Sion la fronte e 'l piede;
I sepulcri s' aprir, d' elette prede
Fu con scorno e con duol la Morte priva.

Le pietre si spezzar, si ruppe il velo
Del già sì caro a Dio famoso Tempio,
E fer di doglie i spirti eletti segno.

Ed io, mentre si duol la Terra e 'l Cielo,
Con gli occhi asciutti, ahi voler duro ed empio!
Il mio Signor vedrò morir sul Legno?

SONETTO XLII.

SOGNO DI BENVENUTO CELLINI

Quella gentil bugiarda a queste notte
Io sentia lamentar, poi che credea
Che spenta la lucerna affatto avea,
Smarrita giva in queste nuove grotte.
Quell' altre vidi poi sì mal condotte,
E ciascuna i suoi affanni pur dicea
A quell' Angel Michel, ch' ancor vedea
Quei lumi spenti, e le gran strade rotte.
Chiamavan Ercol che venisse ancora
A liberarle; a cui rispose: Come
Venir poss' io in così scuri campi?
Mi trasse il Bandinel del sentier fuora;
Benvenuto sarei, a quel sol nome;
Or siam perdute, e non è chi ne scampi.
Qual più vergogna avvampi,
Chi spegne il lume alla gran Tosca Scuola
Lasciando quella cieca, nuda e sola.

Nascono tutti gli uomini di ogni qualità, e di ogni lingua, per natura Filosofi e Poeti; però, Eccellentissimo Signore, per essere io nato uomo, adunque son Filosofo e Poeta. Ma perchè di queste grandi Arti ne è di tutte le sorti, la mia non è di quelle finissima, per non mi essere esercitato in essa: e cognosciuta questa differenza, ho posto no-

me alla mia Filosofia e Poesia, Boschereccia. E venendomi a trovare a queste notti in uno mio più dolce sonno, cognosciute che io l'ebbi, con esse mi gioivo; e stando così alquanto, quella Boschereccia Poesia, boscherecciamente (1) cominciò a cantare in quel canto, che letto ha Vostra Eccellenza. Pigliandone io assai piacere, mi volsi a quell'altra Boschereccia Filosofia, che mi dichiarassi tutto quello, che la sua compagna mi aveva cantato, onde che anch'ella in quel suo piacevol modo boschereccio, boscherecciamente così disse:

Sappi che quella gentil bugiarda si è la Pittura, perchè dice le bugie di quello che ella si dimostra di essere; e perchè ella si duole, la cagione si è che ella ha ispenta la lucerna, con la quale ella mirabilmente camminava, smarrita in queste stanze, che si dipingono al dì d'oggi, che grotte si possono chiamare nuove, siccome noi chiamiamo le grotte antiche, dove con più virtù già mostrava quella sua maravigliosa bugia. Avvenga che la sua lucerna viene ad essere la Scultura, e da quella tutti gli eccellentissimi Pittori, ogni cosa che loro hanno volsuto fare di pittura, in prima l'hanno fatta in piccole sculture, e da quelle ritratta. E con quella mirabile lucerna, come dice il nostro maravigliosissimo Michel Agnolo, si sono fatti lume, siccome si vede in nel Carmine, in Firenze, per Masaccio Pittore; ed in Milano, ed in Firenze alcune belle cose per Lionardo da Vinci Pittore; ed in Roma per mano del no-

(1) *Alla maniera boschereccia*, avverbio non allegato nella Crusca.

stro Michel Agnolo Scultore, Pittore ed Architettore. Questi dipingendo hanno adoperata la lucerna detta: e dopo loro la Pittura piange essersi spenta, e così cieca trampolando vive (1).

Ancora quello che è di maggiore importanza, la Scultura e l'Architettura io le viddi così malcondotte, e tanto maltrattate, perchè ciascuna di esse si vedeva fatta al buio, senza lucerna del vivo, però piangevano d'accordo innanzi a quel gran Michel Agnolo, il quale, se ben vecchio di ottantacinque anni, ancora le scorgeva, ed aveva molta pietà di loro, ma non le poteva soccorrere, per essere venuto alla impotenza delle naturali forze. Vedutesi queste abbandonate, proprio come disperate ricorrevano a quel gran bravo Semideo di Ercole, gastigatore dei cattivi Mostri della terra, e quello con grandissima attenzione aspettando, si rimessono ben tre volte a pregarlo, che venisse ad aiutarle. Il quale alla terza volta rispose, che non voleva venire infra quelle genti al buio. E perchè egli era venuto una volta chiamato dal Bandinello in marmorea figura, e trovandosi da quella bestia tanto maltrattato e cavato di strada, che egli non voleva più venire in quella così grande oscurità. Egli è ben vero, diceva egli, che io sarei Benvenuto volentieri sentendomi chiamare da quel sol nome di quello Artefice, che aveva fatto quel mio Nipote, dico di Perseo. Ma da poi non mi sentendo più chia-

(1) Questo verbo, che denota *camminar su i trampoli*, o *camminar con piede mal fermo ed incerto*, non è riportato in alcun Vocabolario.

mare da lui, io non volsi più venire; ma così smarrito io me ne andrò insieme con quelle poverelle della Scultura, Pittura ed Architettura lamentandomi con loro, dicendo:

Or siam perdute, e non è chi ne scampi.

Questo addiviene perchè gli Signori di questo secolo non si dilettano, siccome già gli antichi facevano, di volere le opere ben fatte, ma basta lor vedere assai lavoro fatto, non si curando di quella sublimità del ben fare; però queste virtù si vanno perdendo, non ci essendo chi le voglia cavare di questo buio, perchè questi Principi si pigliano un divoto solo Artefice, ed a quello danno da fare ogni cosa, e quello sollecitano che facci presto. Per la qual cosa non avendo questo concorrenti, che lo faccino risentire al bene operare, questa grande Scuola Tosca avvampa di vergogna. In questo mentre io mi sentii mordere da una trombettesca (1) zanzara la punta del naso: e, risvegliatomi, di tutto quello che io mi ricordava, scrissi.

(1) Manca pure nei Vocabolarii questo adiettivo di *trombetta.*

SONETTO XLIII.

SOGNO FATTO IN NEL SONNELLIN DELL' ORO

Questa nostr' alma, che sta sempre viva,
Con le mie Boschereccie e l' Aurora
Givan parlando, pria che 'l carro fora
D' Apollo a illuminar fra noi arriva.
Cantava l' una vergognosa e schiva
Del grand' Arno le lode, ancor di Flora:
Giunse Nettunno, il quale ognun l' onora,
All' alta impresa, ove ogni ben deriva.
Il fren teneva 'l Capricorno in mano;
Poi un ne scelse di quella brigata
Vittorioso sol mandava innanzi.
In punta di piè 'l Granchio ardito: Vano
È questo tuo consiglio: sconsolata
La Scuola sta; par che gli altri ti avanzi.
Ancor tel dissi dianzi:
Fa' tanti buon corsier muovin del paro;
Allor vedrai 'l miglior più degno e raro.

La Boschereccia Filosofia, avendo sentito il canto della sua compagnuzza Poesia Boschereccia, dice la sustanza del suo canto. La vigilanza dell' anima, si è comune a tutti gli animali, qual è la causa che tutti sognano; ma, per essere tanto più nobile l' anima dell' uomo, sono i sua sogni di molta maggior virtù. Avvenga che tre sorte diverse di anime ci è

notizia, qual sono l'anima vegetativa, sensitiva e la intellettiva. Se l'anima vegetativa sogna, o no, di questo la mia Boschereccia Filosofia non ha nissuna intelligenza, perchè non si vede segno alcuno da poter darne iudizio vero; però lascerò chiarire questo così forte dubbio a una migliore filosofia, che non sia boschereccia.

Queste altre anime certamente sognano, come si vede in tutte le sorte dei sensitivi e inrazionali (1) animali. Ora per ragionare di questa sola ed immortale anima dell'uomo, questa sogna di due diverse sorte di sogni, avvenga che il primo sogno che si fa quando uno va a dormire, il più delle volte questo si è bugiardo e vano: ma questo sogno che si fa appresso al giorno, molte volte è vero; e quando e' non viene vero, almanco gli è bello. Però sognando in sul fare dell'aurora, questo sonno, che in quel tempo si fa, vulgarmente si chiama il Sonnellino dell'oro, perchè quando l'uomo da poi si desta vede dorato tutte le cime dei monti. Adunque questo sogno si cominciò quasi in sul far dell'aurora, che fu prima che il bello Apollo, con il suo aurato carro, allumini questo nostro emispero:

Givan parlando, pria che 'l carro fora
D'Apollo a illuminar fra noi arriva.

Queste mie due boschereccie Dive mi pareva che si avessino messo in mezzo la bella Aurora, e con piacevolissimi ragionamenti camminavano, infra i quali cadde loro in proposito a ragionare di quel gran

(1) Questa voce è riportata nella Crusca, senza però addurne esempio che ne confermi l'uso.

marmo, che s' era cavato, il quale se ne aveva a fare quel grande Iddio Nettunno. La Boschereccia Filosofia molto se ne rideva, come quella che è la stessa virtù, e nulla non le dà noia: ma la Boschereccia Poesia mostrava di averne alquanto di dispiacere, e per essere questa inisperta e sanza arte, ma purissima e naturale,

Cantava l' una vergognosa e schiva

questa si vergognava, parendole di non saper cantare; pure la sua compagna gli messe animo, di modo che così timidetta cominciò a cantare

Del grand' Arno le lode, ancor di Flora.

Cantava tutte le maravigliose sorte di diverse virtù, le quali ha prodotte questo grande Arno; chè se bene egli è un ripido ed arrabbiato torrente, non è che per questo di lui non n' esca tanti mirabilissimi e così rari ingegni, li quali con la sua umidità pure gli ha prodotti e nutriti insieme colla sua bellissima sposa, quale si è Flora, cioè Fiorenze. E in questo suo cantare diceva, come queste così rare virtù si sono fatte mirabili per la concorrenza dell' un virtuoso con l' altro.

Giunse Nettunno, il quale ognun l' onora,

Vuol dire che venuto in campo questa così bella e rara occasione di fare un Nettunno, tutti questi leggiadri ingegni l' avevano molto caro; però dice che giunto lui gli fanno tutti reverenza ed onore, e ciascuno di essi virtuosamente aguzzava i sua ferruzzi, per fare a gara con gli altri virtuosi sua pari; sì bene come s' è usato per il passato in Firenze, causa di quelle maravigliose lode, che ragionavano quelle mie due Boschereccie Iddee con quella sua-

vissima Aurora. E per essere questo marmo il maggiore, che forse si sia mai cavato, e di poi dedicato a un così bravo e mirabile Iddio Nettunno, tutta questa Scuola di Fiorenze iubilava d' allegrezza, e con grandissime discipline si era messa in ordine, ciascuno con quanta forza egli poteva, desideroso con la sua virtù di guadagnare una così onorata palma; e però canta la mia Boschereccia Poesia:

All' alta impresa, ove ogni ben deriva.

Chè certamente tutti e' beni che si fanno al mondo, i quali sono ornamento di questo bello uomo, e laude e gloria a Dio, non derivano da altra cosa, se non dal fare a gara a chi meglio opera ogni sorte di virtù.

Il fren teneva 'l Capricorno in mano;
Poi un ne scelse di quella brigata
Vittorioso sol mandava innanzi.

Questo Capricorno si è il nostro Illustrissimo ed Eccellentissimo glorioso Signor Duca di Firenze, perchè il detto Capricorno è lo ascendente di Sua Eccellenza Illustrissima, e per questo la mia Boschereccia Poesia cantava, che questo Capricorno tiene il freno in mano di Arno e di Flora, e dei suoi tanti virtuosi ingegni, quali lui ne aveva iscelto uno, e senza nessun contrasto gli aveva consacrato e liberamente data questa tanta mirabile opera. Per la qual cosa ognuno di questi poveri virtuosi si erano avviliti, quale era causa di levare l'animo del ben fare a questa tanta eccellente Scuola.

In punta di piè 'l Granchio ardito: Vano
È questo tuo consiglio: sconsolata
La Scuola sta; par che gli altri ti avanzi.

Le mie Boschereccie, perchè voi sappiate, hanno per ascendente loro il Granchio; e benissimo voi sapete la natura del Granchio, sanza che io vi figuri altrimenti come gli è terribile animale, e come gli è così fortemente armato; e quelle due, che volgarmente si domandano bocche, sono due mane, e la sua bocca e' l' ha nel petto: di modo che la mia Boschereccia Poesia canta di quel divinissimo Capricorno, ascendente di Sua Eccellenza, e di quel mio terragnolo Granchio, ascendente mio; il quale dice che si rizzò in punta di piedi, e con quelli sua perversi occhi pur troppo arditamente con quelle mane in alto, e con quella sua diversa bocca si messe a parlare, dicendo i fatti della Scuola a quel bello e maraviglioso Capricorno. Egli diceva che, di quella così bella opera, gli aveva fatto errore a dar la vittoria a un solo, il quale con tutto che fussi valente uomo, non avendo nè concorrenza, nè emulo alcuno, arebbe fatto molto manco bene, che se Sua Eccellenza di tanti valenti uomini, che l'ha sotto il suo freno, avessi fatto come si fa alla corsa del palio, che si mette insieme del pari tanti mirabili corridori, i quali ciascuno s' ingegna correr più forte, e alla fine del corso si cognosce il migliore; chè, non facendo così, pareva proprio che quelli altri gli avanzassino, e non fussino da nulla; però la Scuola infra sè diceva: O costui non si diletta della bellezza e delle virtù delle belle opere, o sì veramente lui non fa conto di noi, come se qui noi non fussimo.

Udito ch' ebbe queste ragione il benigno Capricorno da quel bizzarro Granchio, come quello che è vero amatore delle virtù, dette commessione al

Granchio che lui e gli altri virtuosamente facessino un modello per uno, e che quello che meglio operava arebbe la palma di quella tanta rara e grande opera. Udito che ebbe il Granchio da quella divina maestà del Capricorno questa desiderata sentenzia, subito con quelli sua perversi occhi tirandosi in punta di piè in traversone granchiescamente (1) gli fece reverenza, e ringraziollo assai, e subito messe mano al desiderato modello, nè più nè manco come essere del pari alle mosse insieme con tanti altri virtuosi: però le mie Boschereccie in questo boschereccio modo cantano e ragionano. Dice quella più degna Boschereccia, che siccome e' sono tre diverse sorte d'anime, gli uomini hanno tre diverse sorte di voce, le quali sono comunemente in uso: e la prima si è quella voce che si chiama il ragionare; l'altra, si dice favellare; la terza, è quella che si dice cicalare. Quella voce del ragionare si è quando gli uomini virtuosamente ragionano, cioè dicono la ragione delle cose, e le loro proprie ragioni. L'altra, che si domanda favellare, si è una voce, con la quale si dice cose che non rilievan nulla, ma son favole, le quali quasi son degne degli animali sensitivi e inrazionali. La terza, si è cicalare, la quale io la do che sia questa: Se le piante sognano, o no: il perchè saputo che io non direi nulla, così è il cicalare, che viene dal cigolare degli uccelli, il quale

(1) Cioè *a traverso*, *trasversalmente*. Questo avverbio è da aggiungersi nella Crusca all'articolo *traversone*, che usato *avverbialmente* dicesi avere il valore di sopra annunziato. Manca pure nei Vocabolarii la voce *granchiescamente*, che denota *alla maniera dei granchi*.

non ha tuono di voce nessuna (1). Adunque di questa non ragionerò, dirò sol di quella voce, che si dice ragionare, perchè le mie Boschereccie voglion dire le ragione del lor Granchio. Per essere quel mirabile Capricorno di tanta grazia, virtù e maestà, oltra queste bellissimo, benigno e morvido, perchè dove gli ha la sua lana fatta di ben disegnati velli, dipoi quel suo resto dal mezzo in giù, il quale è di pesce, guardandolo egli è piacevolissimo agli occhi, li quali portano la immaginazione allo intelletto, il quale intelletto promette che così, come alla vista quello apparisce suave e morvido, debba ancora apparire tale al tatto; nella qual cosa pare che sia molta disconvenienza, dice la mia Boschereccia Filosofia, dal suo stravagante Granchio, il perchè si è che il Granchio porta le sue ossa di fuora, con le quali, e con quelle sue bizzarre mani, e' dà molto terrore, e al tatto o e' punge, o sì veramente e' graffia, oltra l'essere ruvidissimo in ogni sua parte di tutta la sua figura: per questo s'è maravigliata la Boschereccia Poesia, che in quel principio, che lui venne a servire il Capricorno, ebbe tanta domestica benignità dal detto Capricorno; nè può immaginarsi da che venissi questa disposizione, perchè il Capricorno ha le sua ossa mirabilmente organizzate, e poste sotto alla carne, e il Granchio ha le sue ossa stravagantemente composte, e messe di sopra tutta la sua carne. Così stando la Poesia

(1) Intorno a queste definizioni delle voci *ragionare*, *cicalare e favellare* vedasi la pag. 5 del precedente Volume, ed il *Racconto III.*

Boschereccia in questo dubbio da quel che mai venne questa domestichezza, e perchè dipoi è venuta tanta dispiacevole inconvenienza infra il Capricorno, e questo povero Granchio. A questo la Boschereccia Filosofia, ridendo, disse alla sua compagnuzza: Io non voglio che di nulla tu ti maravigli; e perchè tu sappia il vero d'ogni cosa, innanzi ch'io mi spicchi da te, ti chiarirò tutti questi difficilissimi dubbii; e fatti ch'io te li arò facili, me n'andrò a un poco di mia altri piaceri, lasciandoti cantare, secondo il tuo boschereccio modo. Ora sappia che siccome il Capricorno ha le sue ossa di drento, il Granchio l'ha di fuora, e in lui apparisce con troppa sicurtà: ogni sorte di vero è mescolato molto più con meco sua Filosofia, che teco sua Poesia; non avendo qualche atto di gentile adulazione, ma è tutto verità, ruvido e bizzarro ancora. Per non venire in molte più sottili ragione, le quali io saprei benissimo dirti, ascolta questa, che è di grandissima importanza. Sappi adunque che il Capricorno e il Granchio sono oppositi in nel Zodiaco del Cielo, sicchè considera bene quando mai tu possa avere convenienza seco. Subito a queste parole la Boschereccia Poesia rigorosamente si risentì, e disse: un dubbio solo voglio che tu mi specifichi, e poi ti lascerò andare dove tu vorrai.

Dacchè venne adunque che in quel tempo che io mi ero un poco iscostato da quel maraviglioso Re Francesco, venendo a far reverenzia a questo divinissimo Capricornó, io fui da esso tanto carezzato, e così poco durorno le carezze? Rispose la Filosofia in cotesto tempo tu dovevi essere divenuto Gran-

chio tenero, che sai bene in che gran pregio e'sono infra quelli svogliati preti di Roma, però per natura troppo presto divenisti duro, e da questo causò queste differenze; addio. Adunque a rivederci ogni volta che tu canterai secondo la natura mia, per la quale non mai sentirai un dispiacere al mondo. Subito risentitomi, perchè una mia finestretta, la quale si è in una mia cameruccia in villa, e per essere mal congiunta insieme, e' razzi del Sole entravano drento. Per la qual cosa aperta, e fattomi alla detta finestra viddi tutte le cime de' monti d'un bellissimo color d'oro, e ridendo da me dissi certo che questo è stato il sonnellin dell' oro: e prestamente levatomi e vestito me n'andai a Firenze a lavorare, con la mia solita sollicitudine a lavorare in sul mio bel Cristo.

MADRIGALE.

Da questo Carcer basso,
O Dio, o Dio immortal, io pur ti chiamo
Dal duolo stanco e lasso.
Avvinto io sono; e da te mercè bramo.
Apri l'orecchie al pianto mio, ch'i' passo.
Qual dentro a questo sasso
Fia senza errori: o s'ammendar ei voglia,
Qual de' tuo' servi mai resister possa.
Di sangue, carne e d'ossa
Fragil composti siamo, e con tua voglia:
Deh! abbi ormai pietà di nostra doglia.

MADRIGALE.

Cristo, ti prego per quel degno Santo,
Che per boschi, città, castella e ville,
Predicendo a ciascun : Ecco il Signore,
Parate ormai le strade: e a mille a mille
Battezzava ciascun sciolto d' ammanto :
E volto a Dio la mente, l' alma e 'l cuore,
Confessò umil lor colpe e loro errore;
Sentì in questo i ciel mossi,
Umile a te inchinossi,
Dicendo: Ecco quel ch' oggi è mio maggiore.
Io in acqua pura (1), e questo in Spirto Santo;
Ecco la gloria vostra.
Deh, Signor, mostra-or quiete al mio gran pian-
(to (2)!

(1) Sottintendasi *battezzo*.

(2) L' argomento di questo Madrigale è preso dalle parole dell' Evangelo di S. Matteo: *Parate viam Domini etc.* V. Cap. III, ver. 3.

IL BOSCHERECCIO

CONTRA SER GIOVAN MARIA TARSIA

OTTAVA.

Lettor benigno, 'l Boschereccio scrive
Solo contro al pedante di Tarsìa;
Quest' altri son che le gran virtù vive
Coronan di Michel (1) per ogni via:
Costui l' arruota, strazia e falle prive
Di maggior gloria, che quel di Badia (2)
Gli tolse, a far più degna la Pittura
Della sua madre eterna, alta, Scultura.

(1) Di Michelangiolo Buonarroti.
(2) Don Vincenzio Borghini, come è stato detto di sopra alla pag. 400.

OTTAVE (1).

La costanza e l'ardir, l'animo invitto
Delle più chiare e gloriose Donne,
Di quanto 'l vecchio tempo e 'l nuovo ha scritto,
Nel tempo di Mosè, d'Abram, d'Aronne,
De' Greci e gran Roman, e dell' Egitto,
L'arme e l'ingegno dentro all'umil gonne,
Far noto al mondo le grand'opre loro
Col canto e 'n bronzo, in marmo, argento, in oro.
Fe' Dio di terra la prima Figura,
Che 'l mondo avessi in sul mirabil dosso;
Chiamol per nome Hadam, che vuol dir cura
Di quant' è immobil fermo, e quanto è mosso.
Dipoi gli trasse delle carnal mura
Eva, che vuol dir Madre: ond' io non posso
Nè può lodar tant' alto un uomo solo,
Qual saria poco l'uno e l'altro polo.

. . . .

(1) Queste, e le seguenti Ottave, dovevano formare l'introduzione ad un Capitolo intorno alle Donne celebri di ogni età, che il Cellini sembra aver avuto in animo di comporre, e che egli non condusse poi a compimento.

OTTAVE.

Deh! fammi, Creator, del tutto degno,
Come tuo servo io son, tua creatura,
Che oprar con l'arte mia, dir con l'ingegno
Quanto mi porge il don della natura.
Porgimi il tuo voler ch'io passi il segno,
E fammi luce in questa valle oscura,
Ch'io canti colla voce, oprar con l'arte,
La gloria delle Donne in queste carte.
Di pure verginelle, altre che 'l mondo
Han fatto adorno di mirabil prole,
Altre di gran governi han preso il pondo,
Altre in dolci e poetiche parole,
Altre nel pinger più lieto e giocondo,
Altre con crudeltà, che a ognun più duole,
Altre di gran beltà, virtù, si dice,
Se ben son state al mondo meretrice.
Quella che in terra e in ciel fu senza pare,
Della qual sol intendo cantar prima,
Questa si scelse Iddio fra le più clare
Vergini nate al mondo e più sublima.
Discese in quella, e fe' le stelle andare
A dirlo a' Re, che l'avean ditto prima;
Trovorno sopra quel cantando Osanna
Gloria dal ciel sopra l'umìl capanna.

Non può nessun mortal parlar di quella,
Che d'onesta beltà fu sola in terra
Madre, figliuola e sposa, a Dio ancella,
Nella quale ogni ben si apre e serra.
Di Santo Spirto nacque certo anch' ella,
Portò la pace e stinse a noi la guerra.
O Vergine immortal, tu sol m' insegna
Salir al piè, dove tua gloria regna.

Di Babilonia già Semiramisse
Regina fu di gran valore ed arte,
Per quanto il tempo nuovo e 'l vecchio scrisse.
Del fuso odiosa, e vera amica a Marte,
Figliuola di Nettunno, e poco visse
Nino 'l marito, e la maggior parte
Del mondo dominava, aldace e forte
Qual nel meglio esser suo tolse la morte.

. . . .

POESIE
TOSCANE E LATINE
SOPRA LE OPERE IN BRONZO E IN MARMO
DI
MESSER BENVENUTO CELLINI
ESTRATTE DAL CODICE RICCARDIANO 2353.

SONETTO
DI MESSER ANTONIO ALLEGRETTI
A MESSER BENVENUTO.

Cellino, or sì che superato avete
L' invidia, ch' a' buon sempre nocque tanto:
Omai gli emuli vostri stean da canto,
Che 'l Mondo oggi conosce chi voi sete.

Ecco scoperto il Perseo, che direte
Voi, che dello scolpir vi davi il vanto?
Vedete che vi supera di tanto,
Ch' al paragon, voi biasmo, ei laude miete.

Medusa, viva, trasformava in marmi
La gente; or morta, muta in meraviglia,
Con l' arte ch' ha da lui, chiunque la mira.

Già 'l Bandinello e gli altri veder parmi,
Muti per istupore, arcar le ciglia,
E ne' lor volti apparir scorno ed ira.

SONETTO

DEL MEDESIMO AL MEDESIMO.

Celebrò già fra' pittor Polignoto
    Il Mondo, Cellin mio, Zeusi ed Apelle;
    Nel marmo lodò Fidia e Prassitelle:
    Or nell'uno e nell'altro il Buonarroto.

Il bronzo era appo noi lodato e noto
    Per opre antiche, e per opre novelle:
    Ma 'l vostro Perseo vince e queste e quelle,
    Che le fa parer fredde e senza moto.

Fiorenza mia, ben puoi esser contenta
    Di due cittadin tuoi, ch'ognun di quelli
    Nell'arte sua eterna fama lassa:

Michelagnol co' marmi e co' pennelli;
    Cellin co' bronzi; onde tal ne diventa
    Questa età, che l'antica adegua, o passa.

SONETTO

DI

MESSER LELIO BONSI.

Poscia che da vostr' opra, ch' ogni avara
Vista, ogni alto giudizio appaga, e tanto
Tutt' altre vince d' eccellenza, quanto
Degli altri avete voi virtù più rara,

O di quanto il mar bagna, o 'l sol rischiara,
Glorioso Cellin, perpetuo vanto,
Tal vien soggetto altrui, ch' io non mi vanto,
Nè quei che fama e veritate han cara,

Pure una lode dir, ch' al gran Persèo,
Onde avran l' Arno e i bronzi eterna gloria,
Non vada, e lungo spazio, al ver lontana;

Baste che nuovo Fiorentino Orfeo
Chiara n' abbia di lui tessuto storia
Più di tutt' altre vera e più sovrana (1).

(1) Vedasi la pag. 225 dell' Edizione Milanese, Vol. III.

SONETTO

DEL BRONZINO

PITTORE ECCELLENTISSIMO (1)

Giovin altier, ch'a Giove in aurea pioggia
Ti veggia nato, alteramente ir puoi,
E più per gli alti (2) e gloriosi tuoi
Gesti, a cui fama altrui pari non poggia;

Ma ben pari, o maggior, fama s'appoggia
Alle tue glorie, or che rinato a noi
Per così dotta man ti scorgi, e poi
Sovra tal riva e 'n così ricca loggia

Più che mai vivo; e se tal fosti in Terra,
Uopo non t'era d'altrui scudo o d'ali;
Tal, con grazia e beltà, valor dimostri :

Ma, deh! ricuopri il vago agli occhi nostri
Volto di lei, che già ne 'mpetra e serra,
Se no chi fuggirà sì dolci mali?

Il Bronzino Pittore.

(1) Agnolo di Cosimo Allori.
(2) Nell' Edizione Milanese leggesi : *E più per gli altri ec.*

SONETTO

DEL MEDESIMO.

Ardea Venere bella, e lui che 'n pioggia
D'oro cangiasti, Amor che tanto puoi,
Chiedeva: ond'egli a' dolci preghi tuoi
Le scese in grembo, ov' ogni grazia poggia.

Ma com' avvien s'a fuoco esca s'appoggia,
O qual di neve al sol, quaggiù fra noi
S'accese e strusse al caldo seno, e poi
Seco s'unìo vie più che pietra in loggia:

Starete, disse, omai, Minerva, in Terra:
E fe' d'entrambi un sol Giovin, ch' all' ali
Ed al tronco Gorgon, Perseo dimostri.

E quinci appar divina agli occhi nostri
L' opra, ch' il bene e la bellezza serra,
Suprema gloria de' tuoi dolci mali (1).

Il Bronzino Pittore.

(1) Questo Sonetto fu riportato nell' Edizione Milanese alla pag. 224 del Vol. iii.

SONETTO

DI BENVENUTO CELLINI

IN RISPOSTA AL MEDESIMO.

Scendi, Giove, dal ciel tra nube e pioggia
Pien d'aureo splendore, e quanto puoi
Mostrati bel nei divin spirti tuoi,
Per degna preda, e al ciel poi dolce poggia.

Al Bronzin, più divin ch' ogn' altro, appoggia
Ogni sua gloria; e quel, già dato a noi,
Rivedutoti in ciel, rendicel poi
Per ornarti il bel tempio, altare e loggia.

Ma vedi, se tu ami ancor la terra,
Non cel tener. Fa' con le celesti ali
Torni, ch' a noi tua gran beltà dimostri.

Deh, Signore, esaudisci i preghi nostri!
E poi ogni altra grazia in te riserra,
Che pavento non c' è di maggior mali.

SONETTO

DI

M. MINIATO BUSINI.

Come acceso vapor, che in aria piglia
Forma di nuova stella a chioma sciolta,
Visto d' oscura nube uscir talvolta,
Pone stupor nel mondo e meraviglia.

Non men Perseo dal raggio rassomiglia,
Poi ch' ogni ombra d' intorno gli fu tolta,
Ch' ivi si vede ognor la gente accolta
Chiuder le labbra ed inarcar le ciglia.

Or conosce ciascun quanto fu parco
Chi Benvenuto a Miron pose a paro,
Che più si scorge in lui, che 'n quel non s' ode;

Tal che 'l nome d' eterna gloria carco,
Or l' immortalità consacra e gode,
E Natura dice: Or da questi imparo.

SONETTO

DEL MEDESIMO (1).

Già la fera troncasti orrida testa
Della superba Gorgona sorella:
E, per pietà d' Andromeda, la fella
Belva uccidesti, micidiale, infesta.

Or altra più spietata e più rubesta
Torto ti mira, e questa parte e quella,
Livida il core, assale, e con rubella
Lingua d' aspe crudel ti punge e infesta.

Bene è ragion, se le forti armi, fide
Di Mercurio, tu porti, e di Minerva
Lo scudo cristallin per far tuo schermo;

E l' un parente, Danae, t' affide;
E Giove, l' altro, ne minacci; fermo
L' invida di punir gente proterva.

(1) Secondo l' Edizione Milanese questo Sonetto veniva attribuito a M. Michelagnolo Vivaldi; e nell' ultimo verso dicevasi:
L' invidia di punir gente proterva.

SONETTO

DEL MEDESIMO.

Già con l'ali fraterne alzato a volo
Medusa uccisi, e feci un sasso Atlante;
Scorsi Etiopia, ed a Cefèo innante
Sua figlia liberai d'ultimo duolo.

Fineo fei pietra: or l'uno e l'altro polo,
Quanto il grande Ocean circonda, e quante
Anime serra il ciel beate e sante,
Colmo di fama, a più spedito volo;

Sola mercè d'un raro bronzo, ov'io
Oggi via più, che 'n l'opre proprie, eterno
Vivo, onde l'Arno in un sol pregia e vanta.

Così dinanzi al suo gran Padre, e Dio,
Disse Persèo, e 'n questo un gaudio interno
Mosse 'l mondo adorar l'imagin santa.

SONETTO

DEL MEDESIMO.

Goditi il gran Colosso, antica Rodi,
Da Cares posto in dodici anni al lido.
Taspia, vagheggia il tuo vago Cupido,
Che Prassitele fe' degno di lodi.

La Dea Minerva, Atene, ammira; e godi
L'avorio e l'or, ch'a Fidia danno grido.
La bella Vener tua, famosa Gnido,
Già vìolata canta in mille modi.

Abbaglia Efèso in lo splendor d'Alcide;
Tienti Roma superba il Laocoonte,
Ch'oggi più bello in me Perseo si onora.

Così sovr'Arno, in rime altere e pronte,
Cantò quel giorno la vezzosa Flora,
Che 'l suo Cellin dal mondo adorar vide.

SONETTO

DEL MEDESIMO

AL FAVILLA.

Tra quei monti più ch' altri ornati e belli,
Ove è Fiorenza, or veggio opre sì rare,
Favilla mia gentil, che quindi appare
Ch' omai l' antica età si rinnovelli.

Ivi in bronzo Iudit par che favelli;
Sembra David in marmo respirare;
Medusa Ercole in sasso trasformare,
E chi nol crede, venga egli a vedelli.

Donato i bronzi sua fe' sempiterni,
È via più in marmi Michelangel vero,
Nè Benvenuto men par che s' eterni.

Or surga omai Virgilio, or surga Omero,
E con rossor di tanti altri moderni
Li facciano immortal, qual gli altri fero.

SONETTO

DI

MATTEO GHIRELLI.

Se in alta nube e 'n ricca pioggia d' oro,
  Lasciando il ciel, ch' è tra Saturno e Marte,
  Giove già scese in questa bassa parte,
  Per crear quel, di cui l' imago adoro,

Qual troverassi al mondo ampio tesoro,
  Ch' adeguar possa, o pur pagare in parte
  Quel bel, per cui cede natura all' arte
  In così vago e splendido lavoro?

Nulla fia ch' agguagliar possa l' ingegno,
  Che 'l gran tesor, che 'l mar circonda e serra,
  Non pagherebbe dramma di virtute.

Surga dunque la fama, e con dovute
  Voci sen porti, in ricompensa, il degno
  Perseo novello eterno in cielo e 'n terra.

SONETTO

DEL LASCA

A M. BERNARDO MINERBETTI.

Se voi, Messer Bernardo, un più ch' umano
Spettacolo bramate di vedere,
Mirate ardito il gran Persèo tenere
L' orribil teschio di Medusa in mano.

Grazie divine in bel sembiante umano
Ha egli, e le sue membra vive e vere:
Medusa, ancorchè morta, ispide e fere
Mostra fattezze, e guardo bieco e strano.

Or vorre' io, che Policleto, e Fidia,
Mirone, e gli altri qui fusser presenti,
L' opra a mirar di Benvenuto vostro;

Che concordi diriano, e senza invidia:
Questi sculpendo ha gli onor nostri spenti,
E chiamerian felice il secol nostro.

Il Lasca.

SONETTO

DEL MEDESIMO AL MEDESIMO.

S'io guardo al tempo andato, retto parmi
Veder, che tra i più degni e pellegrini
Popoli, i Greci avessero e i Latini
L'onore e il pregio di virtute e d'armi.

Onde quei sempre, o con lodati carmi
Cercheran farsi al gran Giove vicini,
O sparsi in bei colori alti e divini
Perpetuarsi, o sculti in bronzi o in marmi.

Ma tra le molte o Pitture, o Sculture,
Al Perseo mai di gloria e d'eccellenza
Pari, o simìl, non fu da lor veduto.

Dunque, fra l'altre tue somme venture,
Di questa una godi oggi, alma Fiorenza,
Fatta da lui ch'è dal ciel Ben venuto.

Il Lasca.

SONETTO

DI MESSER PAOLO MINI

CAVALIERE DI MALTA

A M. BENVENUTO CELLINI.

Nuovo Miron, che con la dotta mano
Le maraviglie antiche a' secol nostri
Scolpisci in bianco marmo, e in bronzo mostri
Quanto 'l prisco operar ti sia lontano;

Perseo e Medusa, l' un con volto umano,
L' altra coi crin di venenosi mostri,
Fan, come scrisser già più chiari inchiostri,
Oggi per te 'l sudor di Pirra vano.

Onde 'l Greco non pur, non pur l' Ebreo,
Stupido l' un, l' altro sdegnoso resta;
Ma così bel vicin Iudit ammira,

E dice: Poi che 'n bronzo ancor l' un spira
Valore, e l' altra a crudeltà par desta,
Ben venuto è dal Ciel chi questi feo.

SONETTO

DI

NICCOLÒ MOCHI.

Non bisogna, Cellin, che più t' industri
Per l' infamia evitar del mondo errante,
Or che sei fatto col sapere amante
Di Principi, Signor, uomini illustri.

Sol coll' opera tua d' assai più lustri,
Che quel che 'ndora il Mor, l' Orse e Levante.
La fama tua passa degli altri innante
Mille e mille anni poi e mille lustri.

Colla lima, col getto e col scarpello
Statue hai fatto assai più che immortali,
E ne stupisce ogni uom solo a vedello.

Te sol conosco non aver rivali,
E sei qual Sole in mezzo a queste stelle
Di Michel, di Donato, e Bandinello.

SONETTO

DI

DOMENICO POGGINI

ORefice E SCULTORE.

Siccome 'l ciel di vaghe stelle adorno,
Delle quai più l'una dell'altra splende,
Con maggior forza sua virtù discende
A quello amico suo mortale intorno;

E fa per lui la notte chiara e 'l giorno,
E coll' immortali alme al Ciel l'ascende (1),
Ed in sè propria il trasferisce, e rende
Un altro spirto a far poi qui soggiorno:

Così voi qui, Cellin, la propria stella,
Che co' bei rai di virtù mostrate
Quanta abbia forza la Natura e l'Arte,

Nel grande statuar leggiadra e bella
Opra, che Dio serbò a questa etate;
Ed a voi serba il Ciel la destra parte.

(1) Cioè *lo fa ascendere*: secondo il testo milanese leggevasi: *al Ciel ascende.*

SONETTO

DI

GIOV. GIROLAMO DE' ROSSI

VESCOVO DI PAVIA.

Benvenuto, se i nostri dotti ingegni
Scrivendo in questa età di Voi diranno
Quanto conviene, e quanto gli antichi hanno
Detto dei suoi Scultor men di Voi degni;

Al vostro oprar, ch'ognor par che n'insegni
Il contender col vero, si daranno
Tanti onor, tante lodi, ch'empieranno
Di contento Fiorenza, altrui di sdegni:

Miri dunque, s'alcun per gloria attende
Sculpendo farsi anzi 'l suo dì immortale,
Di Medusa e Perseo l'alta figura.

Ch'ivi quel, che da Dio solo dipende
Vedrà mancar; tanta eccellenza, e tale
Fu 'l don, che 'l ciel vi diede, e la natura (1).

(1) Il presente Sonetto trovasi nelle Rime di Giovan Girolamo de' Rossi, stampate in Venezia da Costantino Pisarri nel 1711, a car. 93.

SONETTO

DI M. BENEDETTO VARCHI

AL MOLTO REVERENDO MONSIGNOR DE' RICASOLI

VESCOVO DI CORTONA.

Sacro santo Signor, chi ben pon mente (1)
Alla grande opra, che 'l buon Mastro feo,
Oggi non sol Medusa, ma Persèo
Fanno di marmo diventar la gente.

Onde colui che per ira ed ardente
Invidia di Giunone e di Euristèo
In terra Cacco vinse, in aria Antèo
Sospirar tristo e lamentar si sente;

Ma 'l Pastorel, che fra sì cruda e tanta
Turba nemica, in Dio sperando, solo
Con picciol sasso il gran Gigante uccise;

E quella casta, che tra l' empio stuolo
L' orribil teschio al fier busto precise,
D' aver degno vicin s' allegra e vanta (2).

(1) „ *Tu che vai ferma il passo, e ben pon mente* „. Così leggevasi nell' Edizione Milanese, in cui seguitar si volle il MS. della Marciana, indicato di sopra alla pag. 374. Noi adottammo questa diversa lezione, non tanto perchè nel Codice Riccar-

diano, e nella prima impressione dei *Sonetti* del Varchi, eseguita in Firenze dal Torrentino nel 1555, in tal modo si dette principio al presente Sonetto, quanto ancora perchè sappiamo, per asserzione del dottissimo Bibliografo Signor Bartolommeo Gamba all'egregio Signor Carpani (V. Cellini Opere Vol. III, pag. 220), che nel riferito MS. della Marciana alla pagina che conteneva il riferito Sonetto, eravi stata dal Cellini apposta una Cartuccia, sulla quale egli avea scritto di sua mano il seguente verso: *Sacro santo Signor, chi ben pon mente;* e quindi una postilla, in cui dichiarava che così appunto diceva il proprio Sonetto del Varchi. E che una tal postilla di Benvenuto in quel MS. si leggesse, lo affermavano pure le *Scritture* del celebre Carlo Tommaso Strozzi, rammentate nella Prefazione al Trattato dell'*Oreficeria*, e da noi in parte vedute nell'Archivio dei Buonomini di S. Martino, in una delle quali appunto dicevasi: „ *Trattato della Oreficeria di Benvenuto Cellini del Sec. XVI, in 4 Cart. In esso vi è* SONETTO DI BENEDETTO VARCHI:

Tu che vai ferma il passo, e ben pon mente.

In una Cartuccia attaccata dalla parte sinistra con ostia vi sono tre linee, che forse sono scritte di mano di Benvenuto istesso: Sacro santo Signor, chi ben pon mente. *Così diceva il propio Sonetto di Messer Benedetto Varchi, però s'è errato a chi me l'ha scritto* „.

(2) In questo Sonetto si allude all'Ercole del Bandinello, al David del Buonarroti ed alla Giuditta di Donatello, presso cui trovasi il Perseo.

SONETTO

DI

M. MICHELAGNOLO VIVALDI.

Chi scorse, o scorgerà, prisco, o moderno
Esempio in qualche età scolpito, o impresso,
In bronzo, in marmo, in creta, in legno, in gesso,
Qual io meraviglioso oggi discerno?

Benvenuto è dall' alto seggio eterno
Chi l' antico Mirone, e più sè stesso
Vincendo, di Persèo ne mostra espresso
Contro Medusa il pio affetto interno.

Fiume degli altri veramente donno,
Arno, cui lice ornato di sì chiaro
Fregio mai sempre alzar limpido l' acque.

Signore, e tu di quanti o sanno, o ponno,
Cosmo, e più saggio e più forte, a cui piacque
Difendere e nutrir Mastro sì raro.

SONETTO

DI MESSER PAOLO DEL ROSSO

CAVALIERE DI MALTA

SOPRA LA STATUA DEL CROCIFISSO DI MARMO.

Mirando in croce affisso il Redentore
Marmoreo vostro, e quasi al ver presente,
Nel primo aspetto, non del tutto spente
In lui pensando le virtù del cuore,

Subito mi fu marmo il mio di fuore,
E 'l di dentro di lacrime un torrente,
E gridar volli, e tacqui; alzò la mente
Il grido, e disse: ecco il sospiro, or muore.

E potet' oggi sovra Apelle e Fidia,
Cellin, dar senso a' color vostri e a' marmi,
E nascete perchè non immortali?

Forse avrest' anco un giorno illustre invidia,
Com' a Natura, al Cielo, e con altr' armi
Vorresti farvi a chi 'l governa eguali (1).

(1) Il presente Sonetto è riportato alla pag. 227 dell' Edizione Milanese, Vol. III.

SONETTO

DI MESSER BENEDETTO VARCHI

A MESSER BACCIO VALORI

SOPRA LA MEDESIMA STATUA.

Valor, del gran Cellin l'alta opra visto,
Rimasi tutto d'ogni senso privo;
Ch'io non credea, ch'un marmo e morto e vivo
Esser potesse, e sì pietoso e tristo.

Quant'ha 'l saper con la natura misto,
Tant'ivi appare; e men del vero scrivo;
Ch'io tengo certo, e 'l mostrerò s'io vivo,
Che tal languisse in su la croce Cristo.

Quant'al gran Duce nostro onor s'acquista,
Quanto s'accresce al nobil Arno gloria
Per così raro arnese, anzi pur solo;

La cui sì dolce e mansueta vista
Pregai, ch'al sacro Signor mio vittoria
Contra l'empio donasse audace stuolo (1).

(1) Questo è l'ultimo dei Sonetti riportati nell'Edizione Milanese.

SONETTO

DI MESSER BERNARDO VECCHIETTI

A M. BENEDETTO VARCHI

SUL BUSTO DI COSIMO I FATTO IN BRONZO DAL CELLINI.

Benvenuto è dal ciel, ben dite il vero,
Varchi, il mio Benvenuto; sì risplende,
Con l'altre sue, l'opra ch'eterno rende
Del Signor nostro il bel sembiante altero.

Nè più il potria di par benigno e fiero
Simile al ver ritrar chi 'l vero intende;
Tal, ch'omai d'onorata invidia accende
Questo non pur, ma ancor l'altro emispero.

Così dopo mille anni, in sì chiara arte,
Fia per lui noto e 'n pregio il degno aspetto,
Onor solo e terror de' tempi suoi.

Ma la divina parte, in parte a voi
Resta formar, che tai metalli e carte
Son degne sole di sì gran soggetto.

SONETTO

DEL MEDESIMO AL SUDDETTO.

Il mio Lisippo, il mio Pirgotel solo
Sia 'l buon Cellino; ed egli a tanto onore
M' erge la tua bontade, alto Signore,
Cui par non vede l' un, nè l'altro polo.

Questa imagine tua, ch' al tempo io involo
Fia 'n pregio a chi verrà per tuo valore,
Come oggi è quella a noi del vincitore,
Che 'l mondo corse giovinetto a volo.

Così 'l gran Cosmo ragionare insieme
Col dotto Artista, la veloce fama
Volando al ciel con mille lingue apporta.

Indi il buon Duca mio mostrando scorta
Mente a chi pregio bene oprando brama,
Frutto, grida, qui rende ogni buon seme.

SONETTO

DEL MEDESIMO AL SUDDETTO.

Varchi, ch' or con la voce, or con l' inchiostro
Sì spesso avete, e 'n così dotte carte
Mostro, che sete per natura ed arte
L' Arpinate e 'l Maron del secol nostro;

Volgete omai, che ben conviensi, il vostro
Faticar dolce, a radunar le sparte
Vere lode di quel, che Giove e Marte
Di bontate e valor ne dier per mostro.

Poco onor fora a Voi, men degna impresa,
E grave error, se più tacendo ardisse
Del gran Cosmo cantar men dotto stile,

E come or d' intagliarlo ha sol lo stile
Del Cellin, grido allor senza contesa
S' udirà, 'l Varchi solo alto ne scrisse.

SONETTO

DI

MESSER BENEDETTO VARCHI

IN RISPOSTA AL MEDESIMO.

Vecchietto, bene in voi chiaro s' è mostro
Come 'n chi da virtù giammai non parte
E seco elegge alfin la miglior parte,
Sete pur d' altro che di seta, e d' ostro.

Ben può il Cellin, ch' al mondo omai n' ha mostro
L' alto valor, che in lui larga comparte
Natura e studio, intagliar tutto o parte
Il miglior, ch' abbia Duce o 'l Borea, o l'Ostro.

A me troppo è disdetto, e troppo pesa
L' altero incarco, ch' al cantor d' Ulisse
Fora ed al Mantovan soma non vile.

Io solo, ed oh! non pur sel prenda a vile
Il Signor, nostra speme, e mia difesa,
Dirò: Ch' Uom pari a lui giammai non visse.

DE

STATUA AEREA PERSEI

IN LAUDEM ARTIFICIS.

Quod stupeant homines, viso occisore Medusae,
Non est vipereum quod gerat ille caput,
Sed manus Artificis, quae tot jam saecula nobis,
Mortua quae fuerant corpora, viva facit.
Igne lutum potuit sublato animare Prometheus,
Saxaque cum cara conjuge Deucalion:
Persea Cellinus; sed si quis comparet, unus
Hic vivit Perseus, mortua sunt reliqua.

IN CELLINUM

Phidiaca, Celline, manu spirare metalla
Dum facis, et vitam das tibi perpetuam,
Persea deducis coelo, tibi forsitan inter
Ursam et Erichtonium quaeris habere locum.

DE EODEM

Natura Artis erat, sed postquam Persea fudit
Cellinus, Naturae Ars erit archetypus.

IN EUNDEM

Litis quidquid erat peritiorum
Inter artificum manum, Myronis,
Scopae Praxitelisque Phidiaeque,
Lysippi, quot et antea fuerunt
Insignes pario, luculleoque
Argento, osse, ebore, aere, gemma et auro,
(Quis esset meliorque, doctiorque,
Eorum ut statuae loquantur, habent)
Cellinus modo substulisset unus,
Uno in Inachide, Angelus nisi, alto
E coelo veniens, locum occupasset (1):
Sed primo ut sit ab Angelo secundus
Plus est, quam veterum fuisse primum.

IN EUNDEM

ANDREAE MARTELLII.

Hoc, quodcumque vides, Persei memorabile si-
Ereptum nostro credimus esse Polo. (gnum
Vel sic aeterno magni sub numine Cosmi
Cellini mira finxerat arte manus,
Ut, seu materiam, seu tu mirabere formam,
Signa equidem coeli deteriora putes.

(1) Michelagnolo Buonarroti. Ved. la pag. 230 del Vol. III dell' Edizione Milanese.

IN EUNDEM

Hunc Natura parens spectabat Persea, et una
Contemplabatur Gorgona et Andromeden:
Et summe admirans, et laudans singula: vicit
Me manus Artificis, dixit; et erubuit.

PERSEUS

Olim quae summus dederat regnator Olympi
Ut fieret visa Gorgone quisque lapis;
Haec eadem dedit ipse modo Cellinus et ultra,
Ut fiant viso me quoque saxa viri.

IN EUNDEM

Non ullus veterum tecum certaverit aera
Fundendo laudem qui peperere sibi:
Non ii viva magis fuderunt, vincis at illos
Tantas quod Statuas perpetuasque facis.
Temporibus variis apparent clara virorum
Ingenia, haec si quis sublevet et foveat.
Nam, veluti vitis palo subnititur, ipsa
Pulchra suo virtus sic eget auxilio.
Ingenio Tu igitur claro celebrabere semper,
Et Cosmus magnis qui favet ingeniis.

IN EUNDEM

IULII STUPHAE.

Descendens olim superis Cellinus ab astris
Vidit, et huc visum Persea mente tulit;
Quem mox cum, jussu Cosmi Ducis inclyti, in aere
Finxisset, quot sint, quot fuerint superat.
Aspice ut ille, ferum complexus, porticu in alta
Fulgeat; et modo non se movet ac loquitur.

IN EUNDEM

Perpetuo ut vivat Perseus, Celline, dedisti:
Te dedit et Perseus vivere perpetuo.
Vestrum uter accepit plus? Tu, Celline: mori ille
Ductus non poterat, tuque mori poteras.

PAGANI PAGANII IN BENVENUTUM.

Hic alter Perseus, Gorgonque haec altera; vivo
Alteraque Andromede de scopulo eximitur,
Hic igitur veluti Perseus prior inter Olympi
Sidera fulgebit, sidus et ipse novum;
Sed non fulgebit sidus, nam fusile totum
Hoc opus explora: hae aerea cuncta rigent.
Verum tam docte, tam affabre excusa, perenni
Posteritas fama vel super astra feret.

IN EUNDEM

ANDREAE ANGULI

Debuerat Persei signum coelestia poni
Inter signa, velut gloria rara poli.
Cernitur erectum tamen id Florentiae, ut inde
Nota homini in terris signa superna forent.
Quantum Cellino artifici Florentia, quantum
Praecipue Cosmo debet et illa Duci,
Si datur occultas coeli cognoscere formas
Impensis Cosmi dextera et Artificis.

IN PERSEUM BENVENUTI.

Lysippum doctumque volens superare Myronem
Sculptor, non duxit Persea, sed genuit.
Ipsum iterum genuit, viditque, Deoque replevit
Flatu iterum credens Juppiter esse suum:
Gorgona sic iterum necat, et talaria nectit
Orbe volaturus toto iterum pedibus.

IN EUNDEM

Gorgonis anguicomae secta cervice superbum
Persea, Cellini mira opus arte datum:
Vidit Aventini furis mactator, et hydros
Conde truces, dixit, sum rudis ipse lapis.

DE PERSEO BENVENUTI CELLINI

AD FLORENTIAM

Aspicis ut torvo miratur lumine Perseum
Alcides, truncamque comam, victamque Medusam?
Non sua, quod magno superarit gesta labore
Perseus, sed magno quod sint discrimine, et arte
Disparili caelata tuis, Florentia, alumnis.
Herculea haec (vereor) post hac si creverit ira,
Clava cadet, lentaque manu laxatus abibit
Cacus, et inde malo rapiet male parta magistro (1).

IN EUNDEM

Cellini Perseus si percontere loquetur,
Si tanges, saliet vena, calebit uter.
Admovit Sculptor modo Gorgona: cernis ut ille
Falcato, ac tutum substulit ense caput.
Ipsemet appone Andromedam, fera saeviat undis
Haec cadet, illa hujus protinus uxor erit.
Phenaeada Aethiopem, comites Athalanta videbis
Harpe perire alios, saxa rigere alios.

(1) Si allude alle molte ricchezze accumulate dal Bandinelli autore dell' Ercole. Vedasi l' Edizione Milanese pag. 233, Vol. III.

IN EUNDEM

Anguibus eripuit Perseus crinita Medusae
Ora, homines poterant vertere quae in silices;
Quo meruit signo sedes ornare Deorum
Scilicet ut facti gloria summa sui.
Hoc quoque Cellinus, Coelestum exempla secutus,
Ornavit terras maxime, Cosme, tuas:
Idque arte erexit tali Florentiae, ut ipsi
Mirantes fiant non secus ac lapides.

PAGANI PAGANII IN PERSEUM

Persea pennipedem de collo Gorgonis harpe
Jam secuisse caput, fabula falsa fuit.
Id nunc historia est, non mendax fabula: vere
Haec jam tu, per te facta, videre potes.
Hic verus dextram Perseus armatus, et alas
Affixus talos ad geminos geminas.
Estque Medusea vera cervice recisa,
Et collo veri sanguinis unda fluit.
Oraque laeva manus vere pollentia monstrat,
Et verum corpus comprimitur pedibus.
At, ne te ludam, sunt omnia falsa, sed apte
Haec Benvenuti fusile reddit opus.
Ingeniumne hominum tantum, et solertia tanta,
Tam vera, ut possit fingere et exprimere?

IN EUNDEM

Cellino artifici par est modo gratia Persei,
Ac par Mercurio, parque Minerva tibi.

IN EUNDEM

Hunc natura videns cum Gorgone Persea, cumque
Damnata ad cautes Andromede rigidas,
Jampridem dixit: periit cum Gorgone Perseus
Jampridem pariter Andromede periit.
Ji ne igitur superas rediere ad luminis oras?
Viva etenim illorum corpora cerno oculis.
Sed postquam aera manu frigentia sentit, an ipsas
Exclamat, possunt fallere fusa Deas?

IN EUNDEM

Non vivi possunt animi formarier aere,
Muta potest veluti corporis effigies.
Hinc vere ut spectas languentia membra Medusae
Non spectas vivum Persea et Andromeden,
Sed sic expressa est Persei, Andromedesque figura
Apte et concinne, ut quod magis esse potest.
His igitur mentem si Juppiter adderet, ipse
Spectares verum Persea et Andromedem.

PETRI ANGELII BARGAEI

In Iovem.

Gorgona qui laeva dextra gerit arduus harpen,
Hoc quoque, si sit opus, fulmine tutus erit.

In Palladem.

Consilium, saevamque dedi, soror, aegida Persei
Ut monstrum hoc valida sterneret ille manu.

In Mercurium.

Explicuit celeres viden ut Cyllenius alas?
Mirum ni jam, tu dum legis, ille volat.

In eundem.

Ipse dedi fratri pennas ensemque recurvum
Deleat ut monstra hoc, iis ut ad astra volet.

In eundem.

Ad Superos abeo postquam, quod perdidit Argo
Ferrum, Gorgonea nunc quoque caede tepet.

In eundem.

Nuncius hinc abeo ad Superos, quo, Gorgone caesa,
Ipse suum frater mox quoque tendet iter.

In Danaem.

Implevit clausam pluvio me Juppiter auro,
Nunc vagor: et sola haec spes mihi restat adhuc.

In eandem.

Persea si peperi, si me dignatus amantem est
Juppiter; exilium non ego laeta feram?

In eandem.

Quae peperi, qui monstra manu, qui sidera pennis
Appeteret, saevo pulsa parente vagor.

EJUSDEM

IUPPITER.

Me Jove, me patre nati defensore, quis umquam
Audeat impurus verba inimica loqui?

MERCURIUS.

Germano aptatis praepes Cyllenius alis
Sidus ubi ille novum fulgeat astra peto.

DANAE.

Patre agor immiti, pellex Junonia, sed quid
Matri hujus tantae prolis obesse potest?

MINERVA.

Nata Jovis cerebro tribui gratissima fratri
Qua sapiat mentem, quo valeat clypeum.

BENEDICTI VARCHII

IUPPITER.

Perseu nate manu qui Te, linguave procaci
Laeserit, irati sentiet arma Jovis.

DANAE.

Heu Pater, heu conjunx, terris jactamur et undis
Perseus et Danae, natus hic, uxor ego.

MERCURIUS.

Ut tibi cum nostris, Frater, talaribus, harpen
Ac galeam capias, nudus ad astra feror.

MINERVA.

En clypeum tibi, Frater, habe, quo Gorgona possis
Aspicere, anguineas et resecare comas.

EJUSDEM

IUPPITER.

Te, Fili, si quis laeserit, ultor ero.

DANAE.

Tuta Jove, ac tanto pignore, laeta fugor.

MERCURIUS.

Fratris ut arma geras, nudus ad astra volo.

MINERVA.

Do clypeum, quae jam mentem, animumque dedi.

IN EANDEM.

Quo vincas clypeum do tibi, casta Soror.

DI BENEDETTO VARCHI

GIOVE.

Chi fia che contra te, mio Figlio, s' armi
Di Giove proverà lo sdegno e l' armi.

DANAE.

Già non m' aggrava questo esilio indegno,
Giove, poichè ho di te sì caro pegno.

MERCURIO.

Per le mie armi a te conceder solo,
Ecco che nudo al ciel, frate, men volo.

PALLADE.

Piglia lo scudo mio, col qual potrai,
Frate, veder Medusa, e l' ancidrai.

IN STATUAM ÆNEAM PERSEI ET MEDUSÆ

A

BENVENUTO COELINO

FLORENTINO STATUARIO

JUSSU M. COSMI ABSOLUTAM

EPIGRAMMA

SEBASTIANI SANLEOLINI

Persea mirantes, sectos et Gorgonis angues,
Haec saxo assimiles vix potuere loqui.
Nemo tuas laudes celebret satis, inclyte Perseu;
Quod cecidit ferro caesa Medusa tuo.
Quot potuit vivens in marmora perdere: vertit
Aerea marmoreos si quoque facta viros.

INDICE

Delle voci, dei modi e significati, che si trovano nella Vita ed altre Opere del Cellini ad essa riunite, e che non furono riportati nel Vocabolario della Crusca; o che, se pur vi sono, mancano però di autorità e di esempio. L'asterisco indica quegli articoli nel Vocabolario già allegati.

(1) È da correggersi l'Alberti, che affidato all'antico testo riportò nel suo Vocabolario la voce *affettabilissimo*, in luogo di *affettatissimo*.

(1) Nella Crusca citasi *baiucola*.
(2) Questa voce trovasi scritta, di propria mano del Cellini, nel margine del MS. originale della sua Vita.

(1) Questa autorità del Cellini si allega nella Crusca alla voce *Cerimonioso*.

(1) Nella Crusca riportasi la presente autorità del Cellini alla voce *Dimestichissimo*.

(1) Vedasi la Crusca alla voce *Profilo*.

(1) Vedasi la Crusca alla voce *Sventato*, ove riportasi questo esempio del Cellini.

(2) Questa voce trovasi riportata nella Crusca all'articolo *Vocerellina*.

(1) Seguendo l'antica lezione del Cocchi, fu dato dall'Alberti il significato di *sterpo*, o *cespuglio*, alla voce *Raspo*.

(1) Vedasi la Crusca alla voce *Tonica*.
(2) Questa voce trovasi nella Crusca all' articolo *Pretaccio*.
(3) *Turchesco* è riportato nella Crusca alla voce *Pugnaletto*.

INDICE

DELLE PERSONE NOMINATE NEL TESTO, O NELLE ANNOTAZIONI.

INDICE

DELLE MATERIE PIÙ INTERESSANTI

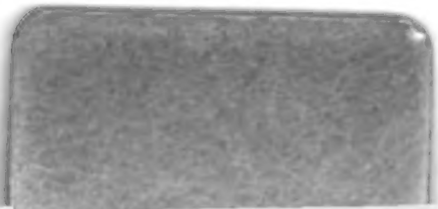
CONTENUTE IN QUEST' OPERA, E NON ACCENNATE

NEGL' INDICI PRECEDENTI.

SOMMARIO CRONOLOGICO.

RICORDI E DOCUMENTI.

LETTERE.

FINE.

ERRORI.	CORREZIONI.
Vol. I. pag. xxxv, lin. 8 a Ser Vespasiano D'Anterigoli.	a Filippo di Ser Vespasiano D'Anterigoli.
22. Nota 1, lin. 5. avava	aveva
105. lin. 22. moltissime	moltissime
389. Nota 1. lin. 1. La crusca	La Crusca
393. Note, lin. 2. jurono	furono
Vol. II. pag. 14, lin. 3, luį	lui
122. lin. 3, cbe	che
198. lin. 13. essec	esser
201. Nota 1. lin. 3. Vedasi	, vedasi
443. Nota 1, lin. 8. *del ch.*	del ch.
479. Note, lin. 20. (1)	(2)
481. lin. 17. i *sonetti*	*i sonetti*
520. Note, lin. 3. (3)	(2)
Vol. III. pag. 523, lin. 28. Giovanni (S.) Evangelista. II, 104, III, 104.	Giovanni (S.) Evangelista. II, 104.